U d'/of OTTAWA
39003002438306

17-5-80

L
7B
14

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/uvreschoisies00lama

LAMARTINE

ŒUVRES CHOISIES

PROSE

A LA MÊME LIBRAIRIE

Lamartine. *Œuvres choisies*, publiées par M. R. Waltz, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon. 2 volumes in-16 brochés.

Poésie, 1 vol. . . . . 3 fr. 50
Prose, 1 vol. . . . . 3 fr. 50

Le cartonnage se paie en plus 50 centimes

Chateaubriand. *Pages choisies*, par M. V. Giraud, professeur à l'Université de Fribourg. 1 vol. in-16 broché. . . . 3 fr. 50

— *Mémoires d'Outre-tombe*, pages choisies par M. V. Giraud. 1 vol. in-16 broché. . . . . 3 fr. 50

Cherbuliez (V.). *L'Œuvre de Cherbuliez*, extraits choisis par M. G. Meunier. 1 vol. in-16 broché. . . . . 3 fr. »

Taine (H.). *Pages choisies*, par M. V. Giraud, 1 vol. in-16 broché. . . . . 3 fr. 50

LAMARTINE

ŒUVRES CHOISIES

PUBLIÉES AVEC

UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

RENÉ WALTZ

Docteur ès Lettres

Maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon.

PROSE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1912

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

PQ
2325
.A6W3
1912

LAMARTINE

ŒUVRES CHOISIES

INTRODUCTION

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE[1]

I

LE *VOYAGE EN ORIENT*

(1835)

Lamartine était revenu d'Orient depuis quinze mois, il siégeait à la Chambre et y avait prononcé déjà plusieurs discours, il avait presque achevé *Jocelyn* et rêvait à la *Chute d'un Ange,* quand parurent (avril 1835) les *Souvenirs, impressions, pensées et paysages en Orient,* ou *Notes d'un voyageur.* A l'en croire, le besoin d'argent l'avait seul déterminé à cette publication ; il « a honte » — c'est son expression[2] — de donner telles quelles (ou presque), décousues et dans un style de journal de route, des notes qu'il n'avait prises que pour lui seul, sans arrière-pensée littéraire. L'Avertissement rappelle dans quelles conditions ces notes ont été recueillies : « Il fallait du temps, de la liberté d'esprit, de l'attention, du travail : je n'avais rien de tout cela à donner. Mon cœur était brisé, mon esprit était ailleurs, mon attention distraite, mon loisir perdu... » Et Lamartine exprime avec force, à plusieurs reprises, le peu de cas qu'il fait de son ouvrage : ce n'est « ni un livre ni un voyage », ce ne sont que des « fragments d'impressions », sans proportion ni composition. Plusieurs années plus tard, il tenait encore pour non avenue cette infidélité faite à la poésie : « Comme je ne sais pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, déclare-t-il dans la préface des

1. Au point de vue biographique, cette Introduction fait suite à celle de notre volume de *Poésie*.
2. Lettre du 27 janvier 1835.

Recueillements, j'écris des vers. » Mis à part ses discours, une brochure politique et deux préfaces (celle des *Méditations*, 1834, et celle des *Recueillements*, 1838), le *Voyage* reste en effet isolé dans la suite des œuvres de Lamartine : il ne revient à la prose, d'une façon suivie, qu'après 1848, et, quand il y revient, c'est avec une phrase au rythme balancé et quelque peu monotone, que ne faisait guère pressentir le style du *Voyage en Orient*. Étroitement lié, au point de vue des idées, à toutes les œuvres postérieures[1], on peut dire qu'au point de vue de la forme le *Voyage* demeure unique.

Par une habitude qui lui est familière, Lamartine exagère d'ailleurs quelque peu la négligence qu'il mit à revoir ses notes. Nous savons maintenant[2] que des retouches importantes avaient donné à tout le début plus de couleur et d'ampleur, et que des modifications plus importantes encore avaient été introduites sur tous les points où s'exprime une idée religieuse ou politique. Il n'est pas difficile de reconnaître dans le *Voyage* un ensemble de conceptions, une composition (dans la mesure où l'on peut appliquer ce terme à des notes qui suivent tous les caprices d'un itinéraire), une direction, si l'on préfère, et une doctrine, qui ne sont pas d'un improvisateur. Si décousu qu'il puisse paraître, le livre n'est pas fait au hasard : de grandes idées, des intentions bien arrêtées, les unes préconçues, les autres nées en cours de route, ont dominé la pensée de l'écrivain ; elles donnent à l'œuvre son caractère original.

Si l'on en juge d'après les déclarations de l'Avertissement, le premier souci de Lamartine semble avoir été d'échapper à l'influence et à l'exemple de Chateaubriand[3] : « Ce grand écrivain et ce grand poète, écrit-il non sans quelque malice, n'a fait que passer sur cette terre de prodiges, mais il a imprimé pour toujours la trace du génie sur cette poudre que tant de siècles ont remuée.... » Lamartine, lui, a séjourné en Orient ; il peut parler, avec un peu d'exagération, mais non sans un fond de réalité, des « études » qu'il y a faites « sur les religions, l'histoire, les mœurs, les traditions, les phases de l'humanité ». Son livre sera donc plus solide, plus vécu, moins fantaisiste que celui de Chateaubriand. Les notes sur les peuplades du Liban (Maronites, Druses, Métualis, Ansariés) insérées dans la première partie du *Voyage*, et, dans la seconde

1. V. *Poésie*, Introduction, p. XLV et suivantes.
2. Cf. Christian Maréchal, *Le véritable « Voyage en Orient » de Lamartine d'après les manuscrits originaux de la Bibliothèque Nationale* (Bloud, 1908).
3. L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est de 1811.

partie, le « Récit du séjour de Fatalla Sayeghir chez les Arabes errants du Grand-Désert », les fragments traduits du poème d'Antar, les lettres des rois de France reproduites en appendice, tout cela est évidemment destiné à donner à l'œuvre une valeur historique et documentaire supérieure à celle de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

D'autre part, des pages entières semblent n'être que la contre-partie des descriptions de Chateaubriand. A l'enthousiasme de Chateaubriand pour la Grèce, Lamartine oppose une sorte d'ironie désenchantée. Elle lui apparaît, le 6 août 1832, sous un ciel « pâle et gris comme sur la Tamise ou sur la Seine au mois d'octobre ». Agamemnon et son empire sont pour lui des « vieilleries historiques et politiques » sans intérêt. Il ne visite pas les musées, « cimetières des arts ». Devant Athènes, il se garde bien d'essayer une description en règle, qui appellerait trop les comparaisons ; il n'a que des notes hachées, volontairement incomplètes. Le Parthénon le laisse froid[1]. En présence du Pnyx, il est un instant ému par le souvenir de Démosthène, puis sa pensée se reporte presque aussitôt sur les conditions qu'a faites la vie moderne à l'orateur et à l'homme d'action ; les anciens sont oubliés, il ne pense plus qu'à lui-même. S'agit-il de la mer Morte, même contraste ; seulement les rôles sont renversés : cette fois, c'est Lamartine qui admire[2]. On multiplierait sans peine les rapprochements de ce genre.

Ce que Lamartine reproche à Chateaubriand, c'est de s'être laissé influencer par des souvenirs de lectures profanes ou pieuses, et de n'avoir trop souvent vu les lieux qu'à travers leur réputation. Lui-même s'efforce au contraire de dégager ses impressions de toute littérature : s'il arrive que des sites immortels (les cèdres du Liban, Balbek, etc.) soient supérieurs ou égaux à leur renommée, il le dit ; mais, s'il est surpris ou déçu, il se plaît à opposer ses vives sensations personnelles à la banalité des opinions reçues, surtout quand elles ont Chateaubriand pour champion. Il y a là, cela n'est pas douteux, un peu de taquinerie littéraire. Mais des différences plus profondes, qui n'ont rien de prémédité, séparent le *Voyage* de

1. « L'effet de cet édifice.... ne répond en rien à ce qu'on attend... ; et les pompeuses paroles des voyageurs, peintres ou poètes, vous retombent tristement sur le cœur quand vous voyez cette réalité si loin de leurs images. » (*Voyage en Orient*, t. I, p. 98.)

2. V. ci-dessous p. 45, et le passage de Chateaubriand cité dans la note 2.

l'*Itinéraire* : elles tiennent à la différence même des deux génies.

Deux termes reviennent à plusieurs reprises sous la plume de Lamartine, soit dans l'Avertissement déjà cité, soit dans sa correspondance, lorsqu'il veut caractériser le *Voyage* : ce sont des notes, dit-il, « pittoresques » et « philosophiques ». Et il indique en effet par là la véritable originalité de son ouvrage.

Son voyage a été pour lui, avant tout, une fête des yeux, l'éblouissante révélation de la couleur. Dès son passage à Malte, il se sent transporté dans un autre monde, et il analyse, avec la sûreté de coup d'œil et la justesse de termes d'un Théophile Gautier, la qualité de l'air même et de la lumière[1]. En Syrie, c'est bien autre chose. Tout l'amuse, le coloris chatoyant et bariolé d'une foule d'Orient (à Damas, par exemple), la chaude bigarrure des tableaux d'intérieur. Il lui arrive, en quelques traits de plume, de préparer un portrait de jeune femme pour le pinceau de Delacroix[2]. Il a bien raison de dire que ses notes sont bonnes « pour des peintres ». Paysages de Jérusalem ou du Liban, souks de Damas, chevaux arabes brillants de parure, tout le décor ordinaire de l'orientalisme est déjà dans le *Voyage*. Mieux que Chateaubriand, maître du rythme et des sonorités, Lamartine a su rendre les vives joies de la lumière, le caprice des couleurs, l'insaisissable jeu des ombres. Du premier coup il a trouvé et créé, pour rendre tout cela, une sorte de prose impressionniste, si l'on peut employer ce terme, à laquelle malheureusement il ne reviendra plus.

Ou plutôt il y a, dans le *Voyage en Orient,* deux langues, comme il y a deux pensées. L'une, de beaucoup supérieure à l'autre, c'est la prose des paysages, coupée de notes à demi rédigées, où les descriptions gardent toujours l'allure rapide du récit, où jamais un mot exotique n'est employé de manière à surprendre ou à dérouter le lecteur, si bien que, malgré l'accent des lignes et la vivacité des couleurs, on se croi-

1. « Cette lumière répandue également sur l'eau, sur la terre, dans le ciel, frappe la pierre blanche et jaune des maisons, et laisse tous les dessins des corniches, toutes les arêtes des angles, toutes les balustrades des terrasses, toutes les ciselures des balcons, s'articuler vides et nets sur l'horizon bleu, sans ce tremblement aérien, sans ce vague incertain et brumeux dont notre Occident a fait une beauté pour ses arts, ne pouvant corriger ce vice de son climat. Cette qualité de l'air, cette couleur blanche, jaune, dorée, de la pierre, cette vigueur de contours, donnent au moindre édifice du Midi une fermeté et une netteté qui rassurent et frappent agréablement l'œil.... »

2. *Voyage en Orient,* t. II, p. 61.

rait parfois, aux noms propres près, en face d'un site de France[1]. Cette langue-là, nous ne la retrouverons plus qu'exceptionnellement chez Lamartine, par exemple dans certaines parties de *Graziella*. Entre le *Voyage* et la vraie série des œuvres en prose, les discours auront passé, l'habitude se sera prise de l'amplification oratoire, et le souci de la vulgarisation se fera sentir. L'autre langue, c'est la prose des longs développements philosophiques ou historiques, dont la brochure sur la *Politique rationnelle* (1831) marque l'origine : prose rythmée, flatteuse à l'oreille, mais souvent abstraite, vague, et qui flotte autour de la pensée. C'est la langue du *Résumé politique du Voyage en Orient* et de différents morceaux philosophico-religieux qui ne font pas corps, à proprement parler, avec le récit du voyageur. Le livre est, en effet, à deux fins, et son caractère est double : l'auteur a nettement entendu que la partie pittoresque aidât à lire et mît en relief la partie philosophique, véritable profession de foi de christianisme rationnel et de libéralisme politique.

Devant le tombeau du Christ, en présence des lieux saints, Lamartine ne s'est pas défendu d'une émotion profondément sincère, bien touchante dans la simplicité de son expression : « Je priai Dieu en silence dans le secret de ma pensée ; je lui rendis grâce d'avoir permis que je vécusse assez pour venir porter mes yeux sur ce sanctuaire de la Terre sainte ;... de ce jour... mon voyage devint souvent une prière ; et les deux enthousiasmes les plus naturels à mon âme, l'enthousiasme de la nature et celui de son auteur, se retrouvèrent presque tous les matins en moi aussi frais et aussi vifs que si tant d'années flétrissantes et desséchantes ne les avaient pas foulés et refoulés dans mon sein ! Je sentis que j'étais homme encore en paraissant devant l'ombre du Dieu de ma jeunesse ! » Mais cet épanchement sentimental ne représente qu'une partie de la religion de Lamartine. Presque aussitôt, l'effusion du croyant fait place aux réflexions du philosophe : « A visiter les lieux consacrés par un de ces mystérieux événements qui ont changé la face du monde, on éprouve quelque chose de semblable à ce qu'éprouve un voyageur qui remonte laborieusement le cours d'un vaste fleuve comme le Nil ou le Gange, pour aller le découvrir et le contempler à sa source cachée et inconnue.... Si je considérais la chose comme philosophe, c'était le point de départ du plus grand événement

1. V., par exemple, *Voyage*, t. I, p. 280.

qui ait jamais remué le monde moral et politique, événement dont le contre-coup imprime seul encore un reste de mouvement et de vie au monde intellectuel !.... De là avait coulé le christianisme,... qui aujourd'hui... a comblé tous les abîmes de la sagesse et baigné de ses flots intarissables le passé, le présent et l'avenir... »[1]. Ailleurs encore Lamartine ne peut s'empêcher d'apporter dans la contemplation des lieux sanctifiés par les plus pieuses traditions le regard critique de l'historien : « Au sortir de l'église du Saint-Sépulcre, nous suivîmes la Voie douloureuse, dont M. de Chateaubriand a donné un si poétique itinéraire. Rien de frappant, rien de constaté, rien de vraisemblable ; des masures de construction moderne, données partout par les moines pour des vestiges incontestés des diverses stations du Christ. L'œil ne peut avoir même un doute, et toute confiance dans ces traditions locales est détruite d'avance par l'histoire des premières années du christianisme, où Jérusalem ne conserva pas pierre sur pierre, où les chrétiens furent ensuite bannis de la ville pendant de nombreuses années... »[2]. Sur plus d'un point, l'auteur du *Voyage en Orient* est plus proche de Renan que de Chateaubriand.

Enfin, tandis que Chateaubriand ne voyait en Orient que les solennels souvenirs du christianisme, Lamartine découvre, avec une sympathie profonde, le monde musulman. Le Turc ou l'Arabe n'est pas seulement pour lui une pâle et brune figure, drapée dans son burnous ou coiffée d'un turban, qui complète le paysage ; il entre dans ses pensées, partage ses rêves, admet sa religion. Devant le tombeau même du Christ, il se plaît à rendre hommage à la tolérance de l'Islam. Il aime la dignité musulmane, la réserve parfaite des manières jointe à l'impétuosité de l'imagination et du caractère. Il cherche à se trouver avec les Orientaux une parenté mystérieuse. Les propos bizarres de lady Stanhope à ce sujet lui plaisent au point que, dans ses *Mémoires politiques,* il les reprendra pour son compte, en les encadrant d'une anecdote visiblement apocryphe[3]. Mais surtout, au-delà de la soumission chrétienne, au-delà du stoïcisme antique, la fréquentation des Orientaux lui a révélé une sagesse à la fois plus humble et plus profonde : il en met l'expression dans la bouche inspirée de lady Stanhope ; mais on peut dire que cette sagesse nouvelle est l'âme cachée

1. *Voyage en Orient,* t. I, p. 251 et suivantes.
2. *Voyage en Orient,* t. I, p. 365. Cf. p. 357, 362 et passim.
3. V. ci-dessous, p. 28.

de tout le *Voyage,* et qu'elle ne cessera plus guère d'agir en lui : « Vous parlez, me dit-elle, comme un homme qui croit encore trop à la volonté humaine, et pas assez à l'irrésistible empire de la destinée seule ; ma force à moi est en elle.... Je réponds à tout par le mot sacré des musulmans : *Allah kerim !* la volonté de Dieu ! » Formule qui reviendra plus d'une fois, dans sa correspondance[1], sous la plume de Lamartine, comme si elle pouvait seule, en dépassant la résignation chrétienne, convenir à l'état d'absolu abandon de soi-même et de paix chèrement achetée où il essaye de vivre.

Il faut avoir bien compris cette attitude nouvelle de Lamartine quand on veut s'expliquer la suite de sa vie, et particulièrement le singulier mélange de patience et d'audace, de respect du passé et d'ardeur révolutionnaire, qui caractérise sa politique. Il est bien remarquable, en effet, que ce même fatalisme, qui conduit le musulman au mépris de l'action et à l'éternel respect de formes sociales et politiques surannées, s'unit en Lamartine à la foi au progrès et au désir enthousiaste de travailler à ce progrès. Il n'y a pas là d'inconséquence : tout ce qui *est* étant une manifestation, ou du moins une indication, de la volonté de Dieu, ne doit-on pas comprendre cette volonté et s'y conformer lorsque tant de signes évidents montrent qu'elle s'exerce dans le sens de la transformation et du renouvellement de toutes choses ? Dieu peut permettre à l'Oriental, aujourd'hui encore, de mener une vie toute de contemplation et de rêverie pieuse ; Occidental, on doit accepter les devoirs de l'Occident et travailler à l'exécution du « plan providentiel », sans tenir compte du jugement des hommes. Cette espèce de fatalisme libéral a trouvé son expression dans le « *Résumé politique* » *du Voyage en Orient*[2] et dans quelques morceaux que ne comportait évidemment pas la rédaction primitive[3]. Il fait le fond de la foi politique de Lamartine. Le haut sentiment d'une mission à remplir, où tant d'ironiques railleurs n'ont voulu voir que de l'orgueil, est chez lui une grave idée, entièrement sincère, qu'a fortifiée son passage en Orient. Tout lui paraît signe et présage ; il se tient prêt à obéir aux volontés de Dieu, dans quelque sens qu'elles se manifestent ; et l'on peut dire que c'est à l'Orient

1. V. *Correspondance,* t. III, p. 341 (lettre à Virieu du 21 juillet 1834), p. 385 (au même, du 14 janvier 1836).
2. *Voyage en Orient,* t. II, p. 508 et suiv.
3. V. notamment t. II, p. 170 et suiv. (sous la date du 24 mai 1833).

que Lamartine doit (en dépit de quelques lassitudes passagères) d'aborder la vie publique avec des ardeurs de prophète.

II

LA POLITIQUE. — L'ÉLOQUENCE PARLEMENTAIRE

Le courrier de France lui avait apporté en plein Liban, le 9 avril 1833, la nouvelle de son élection comme député de Bergues[1]. Il entre à la Chambre au début de 1834. Une autre existence commence pour lui.

Il faut se méfier beaucoup des *Mémoires*, où Lamartine se peint comme ayant de tout temps souhaité l'action politique[2] et dédaigné la poésie. Mais ce qu'on ne saurait nier, c'est le puissant attrait qui, à partir de 1830, le sollicite à la vie publique. Il n'a jamais été un pur artiste, un pur rêveur : ses occupations de diplomate ou de vigneron-gentilhomme, le soin de ses affaires et de sa famille ont toujours fait contrepoids en lui à la poésie. Mais, au lendemain de la Révolution, il donne, nous l'avons vu[3], sa démission d'ambassadeur ; le voyage en Orient, qu'il entreprend sur ces entrefaites, n'est qu'une diversion, ou une transition : la politique seule peut, en réalité, l'arracher à l'oisiveté.

Il l'aborde avec les sentiments d'un homme qui entre dans le monde moral : je veux dire à qui le bien à faire paraît supérieur à n'importe quelle gloire artistique. Le besoin d'agir grandit en lui de jour en jour, et il faut entendre par là bien moins l'égoïste désir de gouverner les foules que le besoin généreux de se confondre avec elles et d'abjurer, en quelque sorte, les privilèges que pourrait lui valoir son génie. Débordant de sève et d'ardeur, malgré les inguérissables blessures de son cœur, il voit, enfin, dans la carrière politique, et particulièrement dans l'éloquence, un emploi nouveau de ses forces. Une comparaison s'ébauche en lui entre l'orateur et le poète : le sort de l'orateur, qui « participe à la fois de la gloire de l'écrivain et de la puissance des masses sur lesquelles et

1. L'élection datait du 7 janvier. — C'est à partir de 1837 qu'il représenta Mâcon.

2. Voir notamment le début de ses *Mémoires politiques* (I, 1) : « Ce fut là... la vocation secrète et constante de ma vie dès l'âge où la nature, plus forte que le préjugé, parle dans l'homme. »

3. V. *Poésie*, Introduction, p. XLIV.

par lesquelles il agit », lui apparaît plus séduisant ; en revanche, le poète « ne remue que ce qui est impérissable dans la nature et dans le cœur humain », son sort est « plus divin »[1]. Quant à lui, il se sent assez d'audacieuse énergie pour enlever et ceindre la double couronne : « Le beau serait de réunir les deux destinées : nul homme ne l'a fait ; mais il n'y a cependant aucune incompatibilité entre l'action et la pensée dans une intelligence complète. » Avant tout programme politique défini, c'est avec ce rêve que Lamartine entre à la Chambre. Être à la fois orateur et poète, là est son ambition ; de longtemps il n'en aura d'autre.

Quant à ses convictions, que plus tard, grâce au recul des temps, il analysera avec beaucoup de clarté, on comprend qu'elles aient pu paraître quelque peu vagues et contradictoires : « Quand je m'examine bien, déclare-t-il au début de ses *Mémoires politiques*,... je trouve que je suis... monarchiste de raison, libéral de tendance, anti-anarchiste de passion, bourbonien légitime de justice et d'honnêteté, républicain d'occasion et d'idéal ; au fond, philosophe plus sceptique que fanatique de formes politiques, trouvant tout bon de ce que le temps et les circonstances imposent momentanément aux peuples, même l'intermittence des gouvernements nécessaires[2]. » Au moment où nous en sommes, la brochure *Sur la Politique rationnelle* (1831), toute la partie politique du *Voyage en Orient* le posent comme un homme de progrès, prêt à ne repousser aucune des transformations nécessaires à la vie moderne ; mais, en même temps, il se pique de fidélité aux Bourbons : il a fait à cette fidélité le sacrifice de sa situation diplomatique. A quel parti voudra-t-il s'affilier ?

Ce n'est pas aux gouvernementaux. Entre l'intelligence exclusivement pratique d'un Thiers, d'un Guizot, d'un Molé, et sa pensée sans cesse tournée vers l'avenir, entre leur empirisme prudent et ses vives intuitions, il ne saurait y avoir que disconvenances et contrastes. Leur politique au jour le jour, leurs expédients de bourgeois timorés, lui paraissent un nonsens. Les républicains, d'autre part, s'étonnent de ne pas le voir venir à eux. Mais, pendant des années, pour la grande majorité du pays, république sera synonyme d'anarchie, et Lamartine a horreur des violences et du désordre. Les troubles qui ont mar-

1. *Voyage en Orient*, t. I, p. 106.
2. *Mémoires politiques*, I, 1.

qué le ministère Laffitte, les émeutes de 1831 et de 1832 occupent encore l'opinion quand il revient en France : bientôt après, il assiste avec dégoût aux insurrections d'avril 1834[1]. Lamennais, pensant certainement faire un adepte, lui confie le manuscrit des *Paroles d'un Croyant* ; Lamartine, loin d'approuver, s'inquiète et s'indigne : « C'est, dit-il, l'Évangile de l'insurrection, Babeuf divinisé... C'est à ma politique ce que la Saint-Barthélemy est à la religion[2]. »

Quant aux légitimistes, de qui le rapprocherait plus facilement une communauté d'éducation et d'habitudes, leur incompréhension de la vie moderne le rebute. Son jugement sur les Bourbons, dès 1830, est d'un homme que la fidélité n'empêche pas d'être clairvoyant : « Oh ! que la Restauration bien comprise par eux était un beau rêve ! Ils étaient la planche du vaisseau pour passer de la mer au rivage, le pont sur l'abîme pour descendre du passé à l'avenir. Ils ont préféré le faire sauter et nous précipiter avec eux... (La civilisation moderne) prendra d'autres guides, il n'y a pas de doute ; elle ne peut pas revenir à ceux qui lui ont trois fois prouvé qu'ils étaient aveugles de naissance.[3] » Et il blâme également ceux des royalistes qui croiraient pouvoir tenter une restauration impossible, et ceux qui, comme son ami Virieu, croient résoudre le problème en restant immobiles et *neutres*[4].

Y avait-il, entre ces trois partis, une place à prendre ? Lamartine le crut. Le 9 janvier 1834, au lendemain de son entrée à la Chambre, il indique à son père, en une phrase, son « plan d'organisation future d'un nouveau parti de royalisme avancé et impartial qui ne prendra son appui que dans la conscience du pays ». Le 13 mars, dans un discours prononcé à la tribune de la Chambre[5], il cherche à définir ce parti « qui ne s'occupe que de ce qui peut être utile ou nuisible à la société », et pour lequel il crée le nom de « parti social ». Deux ans plus tard, dans une lettre qui est une véritable

1. Cf. lettre à Virieu du 18 avril 1834 : « Je crois que l'horreur qu'a éprouvée le pays en ayant le pied sur la boue républicaine le rejette de plus en plus dans l'ornière actuelle. »

2. Lettre à Virieu, du 9 mai 1834.

3. Lettre à Virieu, du 7 février 1831.

4. V. ci-dessous, p. 288. Cf. lettre à Virieu du 19 novembre 1830 : « Je suis convaincu qu'ils (les royalistes) ont librement, gaiement et volontairement perdu la France et l'Europe, et que, le bon Dieu la leur remît-il dix fois dans la main, dix fois et mille fois ils la reperdront. »

5. Discours sur la loi contre les associations (*La France parlementaire*, t. I, p. 30).

profession de foi : « Toutes mes espérances, déclare-t-il, sont dans un symbole politique nouveau, symbole que les vieilles ignorances, les vieilles rancunes, les vieilles haines se refuseront longtemps à comprendre, parce qu'elles se refusent à l'accepter, mais qui se formulera en dépit d'elles et auquel chaque crise nouvelle amènera de nouveaux adhérents [1]. »

Une politique formulée en de pareils termes ne saurait être affaire de calcul et de marchandages : pour Lamartine, elle est toute affaire de sentiment. Le programme de ce nouveau parti sera une sorte de christianisme approprié aux besoins de la vie présente. Comme Buchez (sans qu'on puisse savoir au juste quel lien établir entre leurs idées), Lamartine estime que le christianisme bien compris, avec ses préceptes de justice et d'amour, son mépris des intérêts matériels, peut et doit servir de base à la politique moderne [2]. De l'idée chrétienne on peut tirer en effet — non sans quelque sophisme — le respect de la liberté sous toutes ses formes, la tolérance, la bienfaisance sociale. Lamartine y joint, article essentiel de son credo politique, le respect de la propriété. Il réprouve avec la dernière énergie tout ce qui sent le communisme, synonyme pour lui d'immoralité et d'anarchie. Seulement il veut que la propriété étende ses bienfaits du riche au pauvre et devienne, jusque dans les plus humbles familles, source de moralisation et de bons sentiments [3].

Les principes une fois admis, il faut s'y conformer toujours et leur obéir en tout, quelles que puissent être les conséquences. Lamartine est sur ce point d'une intransigeance absolue. La « foi généreuse dans un principe » [4], voilà — force ou faiblesse — l'âme de tous ses discours, l'inspiration de

1. Lettre à M. Martin Doisy, du 10 octobre 1836.

2. « Le but, c'est la restauration de la dignité et de la moralité humaine dans toutes les classes dont la société se compose ; c'est la raison, la justice et la charité appliquées progressivement dans toutes les institutions politiques et sociales, jusqu'à ce que la société politique, qui n'a été trop souvent que l'expression de la tyrannie du fort sur le faible, devienne l'expression de la pensée divine qui n'est que justice, égalité et providence. » (Lettre à M. Martin Doisy). — Tant qu'il crut voir au fond du saint-simonisme « l'application du christianisme à la société politique, la législation de la fraternité humaine » (*Voy. en Or.*, t. II, p. 150), Lamartine se déclara saint-simonien ; plus tard, le saint-simonisme mieux connu lui fit horreur.

3. « Comme je considère ces attachements séculaires aux souvenirs matériels de la propriété comme un grand bien moral et social, je le veux pour tous. » (Lettre à Virieu, d'octobre 1837.)

4. Discours sur l'émancipation des esclaves, 22 avril 1835 (*La France parlementaire*, t. I, p. 151).

tous ses actes. Mais, si la doctrine est, à tout prendre, assez claire, la difficulté commence précisément aux applications. Du premier jour, un malentendu, qui durera des années, s'élève entre lui et le public. Pour lui, qui ne se juge que sur ses intentions et qui sait leur droiture, il n'y a dans sa conduite rien de contradictoire ou d'équivoque : il se réserve une entière liberté de conscience et d'action, approuvant, désapprouvant sans jamais prendre le mot d'ordre de personne, blâmant, du haut de son impartialité, tantôt le gouvernement, tantôt l'opposition. Pour la masse du public et pour ses amis même, réduits à ne juger que les faits et impuissants à pénétrer les motifs, les faits sont déconcertants. Il repousse toutes les avances. Il ne donne aucun gage. Il attaque aujourd'hui le ministère pour lequel il a voté hier [1]. Il a l'air d'un hésitant, peut-être d'un habile... Bref, il soulève tout le monde contre lui.

Sa correspondance, document précieux sur ces débuts, rend bien compte des difficultés de la situation : « Je suis dans ce moment-ci, et environ pour un an au moins, en proie à toutes les hostilités les plus acerbes des journaux de tous les partis, écrit-il à son père dès son entrée à la Chambre... Vous ne vous figurerez jamais toutes les absurdités qu'ils (les légitimistes) débitent dès le premier jour où ils me supposent vendu au gouvernement. Dans quelques semaines ce seront ceux du gouvernement qui me tomberont sur le corps à leur tour, puis ceux du parti républicain, car j'ai à les blesser profondément tous les trois, et je dois subir leur triple salve d'injures [2]. » Il fallait le regard perçant d'un Talleyrand pour entrevoir tout ce qu'une pareille attitude, si périlleuse dans le présent, pouvait promettre de popularité pour l'avenir [3].

Devant la postérité, Lamartine a pleinement retrouvé, si l'on peut s'exprimer ainsi, le bénéfice de son courageux isolement. De quelque point de vue qu'on le considère, il est impossible, à distance, de ne pas être frappé de la noblesse et de la grandeur de son attitude. Rien n'égale le désintéressement, et bien souvent la clairvoyance de ses jugements.

1. Cf., par exemple, la lettre à Virieu du 10 décembre 1834 (*Corresp.*, t. III, p. 346).

2. Lettre à M. de Lamartine père, du 9 janvier 1834. — Cf. lettre à Ronot du 16 janvier : « Je dois, pour chercher mon point d'appui hors des partis existants, dans la conscience du pays, commencer par blesser tous les partis en leur échappant. »

3. V. lettre à Virieu du 27 décembre 1834.

Chacune de ses opinions se rattache aux idées générales de sa philosophie, si généreuse et si libre. Il n'apprécie aucun des faits contemporains sans se demander ce qu'en pensera l'avenir; à chaque instant, avec une souveraine hardiesse d'esprit, il s'élève au-dessus du temps et des circonstances, il a le regard du prophète. Les intuitions et les avertissements dont ses discours sont semés sont admirables de sûreté, et l'on ne peut s'empêcher de trouver l'horizon d'un Thiers ou d'un Guizot bien borné à côté du sien.

Lamartine, cependant, devait apprendre lui-même la nécessité de descendre des idées aux faits. On suit, dans sa correspondance et dans ses discours, la transformation parallèle de sa pensée et de sa parole, à mesure que se complète sa double éducation de politique et d'orateur : plus la pensée se nourrit, plus la forme oratoire se ramasse et s'accentue. Aux discours trop généraux et trop littéraires du début[1], où les faits ne servent que de point de départ à l'expression d'idées souvent belles, mais dont le caractère utopique convient peu à l'éloquence parlementaire, succèdent petit à petit des discours d'affaires, étonnamment précis, minutieux, pleins de détails bien ordonnés, et d'où les grandes vues, pourtant, ne sont jamais absentes.

Il serait fastidieux de le suivre pas à pas dans cette période assez pâle de notre histoire, où, sauf les craintes de guerre suscitées par la question d'Orient (1840) et les complications dues aux « mariages espagnols » (1846), rien ou presque rien ne rompt la monotonie des travaux parlementaires, lesquels ramènent à chaque session les mêmes discussions sur l'Adresse au roi, sur les insolubles problèmes orientaux, sur les réformes électorales, etc. Mais les discours prononcés par Lamartine, tant à la Chambre que dans les commissions ou devant d'autres assemblées, se répartissent assez aisément entre quelques grands thèmes, qu'on peut indiquer brièvement.

Ses prédilections vont aux questions qu'on pourrait appeler de morale publique. C'est ainsi qu'il se montre partisan résolu de l'abolition de la peine de mort (15 mai 1834, 18 avril 1836,

1. V. par exemple son premier discours à la tribune de la Chambre, sur l'Orient (4 janvier 1834), d'une rhétorique si maigre et si gauche. — « Il serait cependant si beau, s'écrie-t-il le 3 février à propos de la Vendée, si neuf, si rare, et je dirai si facile, de gouverner un peuple par ses vertus, qu'il faudrait enfin le tenter, ne fût-ce que pour l'honneur de l'espèce humaine ! » Les traits de ce genre ne sont pas rares dans les débuts de sa carrière d'orateur, et, à vrai dire, ne disparaîtront jamais tout à fait.

17 avril 1837, 18 mars 1838), comme de l'abolition de l'esclavage (22 avril 1835, 15 février 1838, 10 février 1840, 10 mars 1842); qu'il prononce sur les enfants trouvés deux discours (30 avril 1838, 15 juillet 1839) qui sont parmi les plus humains et les plus touchants que ce sujet ait inspirés ; et qu'il trouve, pour attaquer le projet d'internement cellulaire dans les prisons (7 mai 1844), des arguments et des accents dignes des *Misérables*[1].

D'autre part, il ne perd pas une occasion de défendre les libertés publiques quand il les voit menacées, et de les demander plus étendues. Son discours sur la loi de la presse (21 août 1835) est peut-être le plus caractéristique de tous ceux de cette catégorie : au lendemain de l'attentat de Fieschi, le gouvernement veut profiter de l'émotion générale pour arracher à la Chambre une loi restrictive sur la presse; Lamartine ne nie pas que les excès de la presse aient pu avoir leur part dans cette excitation des esprits qui vient d'aboutir au crime ; mais, le principe de la liberté étant excellent en soi, on n'a pas le droit d'y toucher, quels que paraissent en être les résultats effectifs : c'est à la liberté de guérir les maux qu'elle a causés[2].

Les questions économiques, enfin, l'attirent petit à petit, puis le passionnent. Il y apporte, avec une étonnante précision de chiffres et de formules, une largeur de vues et une générosité de sentiments qui font de certains de ses discours, en dépit de l'aridité des sujets, de véritables chefs-d'œuvre. Il y avait de fort belles idées, développées avec ampleur et même avec quelque emphase, dans le discours sur la presse ; dans le discours sur les sucres (26 mai 1837) il y a des chiffres, et ces chiffres, loin de faire tort à l'éloquence, l'étoffent et la nourrissent. Et lorsqu'après avoir exposé toute la difficulté de la question, l'orateur réclame l'abaissement du prix du sucre afin de ne pas priver les classes pauvres de « ces miettes de l'industrie » qui, dit-il, sont leur seul lot dans l'accroissement des richesses et du luxe, lorsque l'homme d'affaires se souvient qu'il est homme et qu'il est poète, il a vraiment des accents d'une puissance incomparable[3].

1. V. aussi, entre beaucoup d'autres, le discours sur l'enseignement (24 mars 1837).

2. V. aussi les discours sur la loi contre les associations (13 mars 1834), sur l'adjonction de la liste départementale du jury (15 février 1842), etc.

3. V. aussi ses différents discours sur les chemins de fer (9 mai 1838, 6 juillet 1839, 30 avril et 11 mai 1842).

Ajoutons que les discours de toute espèce que lui inspirent, au fur et à mesure des circonstances, les événements politiques, sont tous animés du même esprit. S'agit-il du retour des cendres de l'Empereur, il est presque seul à pressentir ce que peut avoir de dangereux pour l'avenir le réveil de l'enthousiasme napoléonien (discours du 26 mai 1840). S'agit-il du projet de fortifier Paris, la crainte de la démagogie lui suggère des vues prophétiques (21 janvier 1841). Dans la question de la régence (18 août 1842), il n'admet pas que la difficulté des circonstances particulières puisse prévaloir contre le droit de la mère, si ancien dans la loi française, si imprescriptible dans l'ordre de la nature.

Toutefois, sur plusieurs points, et des points importants, Lamartine n'est pas arrivé du premier coup à se mettre d'accord avec lui-même, à trouver le « principe » auquel tout ensuite se subordonne. Sur la question d'Orient, par exemple, la volte-face a été complète. Son premier discours (4 janvier 1834) est une peinture extrêmement sombre de la situation du monde musulman et un conseil à peine déguisé, donné aux États d'Europe, de se le partager. Lorsqu'il revient au même sujet cinq ou six années plus tard (discours des 1er juillet 1839, 11 janvier et 1er décembre 1840, brochure du 24 septembre 1840), il parle, tout au contraire, en faveur de l'autonomie de la Turquie : le principe des nationalités, mieux compris, commande sa conviction. Il s'est trompé, il le reconnaît, et fait amende honorable.

Lui qui se pique d'être un homme moderne, un homme de progrès, il a d'abord horreur de l'industrie : elle lui paraît avilissante[1]. Il faut que son contact avec la société contemporaine lui montre jusqu'à l'évidence le rôle qu'y joue et qu'y va jouer le mouvement industriel pour qu'il se résigne à l'admettre au nombre des grands facteurs du progrès humain. Mais une fois qu'il a compris, qu'il s'est converti, il va aussi loin que personne dans les conséquences : les chemins de fer font peur à Béranger, mais Lamartine les soutient.

Ce qu'il y a de plus caractéristique à cet égard, c'est la

1. Cf. lettre à Virieu du 12 juin 1828 : « Un homme comme toi ne doit faire que de l'agriculture. Voilà le lot du grand seigneur qui est un homme ; mais de l'industrie, jamais ! L'industrie n'est ni noble, ni religieuse, ni morale, ni politique ; elle est bourgeoise, avide, avare, et voilà tout. » V. aussi ci-dessous, p. 2.

lenteur avec laquelle il découvre, sous les questions politiques, les questions sociales. Pendant des années on dirait que tout se réduit pour lui à des questions de suffrage étendu ou restreint, à une exacte balance des droits et des devoirs du citoyen, à l'observance de la Charte passée entre le roi et le peuple. Il faut aller jusqu'en décembre 1844 pour lui voir aborder, dans un article de journal, le problème *Du Droit au travail et de l'organisation du travail.* Il y a donc là un problème ? tout ne peut donc pas s'arranger par une bonne volonté réciproque ? il ne suffit donc pas de « la charité de l'État bien ordonnée pour empêcher la richesse d'être oppressive et la misère d'être envieuse et révolutionnaire[1] » ? Ce n'est qu'en se reportant à cet article que l'on comprend la surprise qu'éprouva Lamartine en 1848 en face des sectateurs de Louis Blanc et de l'agitation ouvrière. Et l'on est bien tenté de dire que le *rural* se retrouve ici : car Lamartine connaît les paysans, mais les conditions de la vie ouvrière lui échappent en grande partie. Loin de devancer son temps dans cet ordre d'idées, il a bien de la peine à être tout simplement de son temps. N'est-il pas curieux, par exemple, de le voir combattre le développement des caisses d'épargne, auquel il avait d'abord applaudi, dès qu'elles prennent le caractère de caisses de retraite et de prévoyance pour les ouvriers (discours du 12 janvier 1846) ? Il craint d'encourager par là l'égoïsme et le célibat ; et peut-être son erreur vient-elle d'une confusion involontaire entre la prévoyance ouvrière et l'avarice paysanne.

Comment Lamartine en vint-il à sortir de son isolement, à accepter d'entrer dans un parti ? comment, presque gouvernemental en 1834, cherche-t-il à prendre en 1843 la tête de l'opposition ? comment passe-t-il de la droite à la gauche ? Rien ne s'explique mieux, rien ne paraît plus conforme à son caractère et à ses idées, quand on a suivi d'un peu près la terne histoire de la monarchie de Juillet.

Les premières années de sa présence à la Chambre ne lui donnent guère d'autres satisfactions que les joies toutes pures de la parole. Il est vrai qu'elles sont vives. A se faire écouter d'un public hostile ou indifférent il éprouve un plaisir ardent, un plaisir physique de dompteur de chevaux. Aussi met-il à apprendre l'éloquence la même fougue persévérante qu'il

1. Lettre à Martin Doisy, du 5 octobre 1842.

apportait, autrefois, à se rendre maître du rythme et du son. On suit dans sa correspondance l'histoire de ses conquêtes d'orateur : il veut « acquérir l'improvisation », « conquérir la parole », ce sont ses expressions, il s'aguerrit aux clameurs, il note ses progrès avec une satisfaction un peu naïve, où l'on a bien tort de voir de la vanité.

On l'écoute ; il ne persuade guère. Ses idées pourtant font peu à peu leur chemin, moins dans la Chambre que dans le pays. C'est au pays qu'il prend, insensiblement, l'habitude de s'adresser, au nom du pays qu'il croit pouvoir parler. En janvier 1839, sous le ministère Molé, il fait en ces termes le procès de la monarchie de Juillet : « Il n'y a pas de majorité ici (à la Chambre) parce qu'il n'y en a pas dans les électeurs ; il n'y a pas de majorité ici parce qu'il n'y a ni action grande, ni idée directrice grande dans le gouvernement depuis l'origine de 1830. » Il montre qu'à ce gouvernement nouveau, il aurait fallu « une idée nouvelle », un principe nouveau d'« action » propre à entraîner la masse du pays, et il conclut que « la France est une nation qui s'ennuie », mot fameux, qu'il n'était pas seul à prononcer.

A la chute du cabinet Thiers (20 octobre 1840), Guizot lui offre un ministère. Lamartine ne veut accepter que les affaires étrangères ou l'intérieur. Pour l'intérieur, il rêve « un programme d'idées nouvelles et libérales qui auraient plu au pays[1] ». Mais les doctrinaires tiennent à conserver pour eux ce portefeuille. On lui propose en compensation l'ambassade de Londres ou de Vienne. Il refuse encore : « J'y perdrais, écrit-il avec beaucoup de sens, la force de mon désintéressement dans le pays[2]. »

Il rentre dans le rang. Mais la patience lui échappe devant les timidités, les hésitations, les habiletés misérables des politiques : « Je me moque de la politique, écrit-il, elle est absurde... Carné, Dufaure, Thiers, Guizot, Girardin, Molé même, mettez tout cela dans le même sac et vous ne noierez pas une idée[3]. » Peut-être la mort de son ami Virieu (avril 1841) rompt-elle sa dernière attache avec le parti légitimiste. La gauche lui fait de sensibles avances. Il sait maintenant ce qu'il faut penser des conservateurs gouvernementaux : « Ils per-

1. Lettre à M. de Champvans, du 28 octobre 1840.
2. Lettre à Virieu, du 4 novembre 1840.
3. Lettre au marquis de la Grange, du 25 juin 1841. — Cf. lettre à Dargaud, du 14 octobre 1841 : « La politique me paraît aller sans aucune intelligence. »

draient cent mille gouvernements[1]. » Dès 1842, son parti est pris. Le 11 février, pour la dernière fois, il soutient le ministère : « Ce sont mes adieux, déclare-t-il en confidence à sa sœur Mme de Cessiat[2]. La semaine prochaine, je commencerai à parler en homme de grande opposition. On me fait toutes les offres imaginables ce matin pour me retenir à la vieille majorité ; je n'en veux plus. » Le 6 septembre, il écrit avec une véritable allégresse : « Je commence de ce jour ma vraie carrière politique. J'étais jusqu'ici comme ces vaisseaux qui louvoient jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à une certaine latitude et qui ne partent véritablement orientés que de ce point. Je vais faire de la *grande* opposition, ressusciter les jours de 1815 à 1830, avec cette différence que si l'opposition m'écoute, elle sera affirmative et gouvernementale, au lieu d'être négative, critique et démolisseuse... Renverser le pouvoir est un pauvre métier; le conquérir et y rétablir ses idées, voilà l'œuvre[3]. »

Le discours du 27 janvier 1843 est l'exposé éloquent, nerveux, indigné, de tous les griefs de Lamartine contre ce gouvernement d'étourderie et de paresse, qu'effarouche toute réforme libérale, qui a mis le pays à deux doigts de la guerre, et qui a laissé petit à petit glisser le pouvoir des mains des ministres dans celles du roi[4]. Ces paroles venaient à leur heure : l'effet en fut considérable. « Je ne croyais pas la désaffection si profonde, écrit Lamartine quelques jours plus tard[5], et je m'en effraye. » Et, pour la première fois, il semble apercevoir l'avenir auquel conduit cette politique : « Je ne me le dissimule pas : les révolutions paraissent devenir inévitables sous les conséquences des fautes commises[6]. »

De cette position ainsi conquise, que va-t-il faire ? En apparence, peu de chose. Rien n'est plus décevant que de suivre jour par jour, pendant les quatorze années qui séparent l'entrée de Lamartine au Parlement de la Révolution de 1848, les vicissitudes de son influence politique, la série de ses espérances et de ses désillusions. A chaque instant on le croit, et il se croit, parvenu au succès, à la popularité, au pouvoir, — et les années passent, les ministères se succèdent,

1. Lettre au comte Léon de Pierreclos, du 3 décembre 1840.
2. Lettre du 12 février 1842.
3. Lettre au comte de Circourt, du 6 septembre 1842.
4. V. ci-dessous, p. 110 et suiv.
5. Lettre à M. Dubois, du 3 février 1843.
6. Lettre à M. Desserteaux, du 20 mars 1843.

roulant dans leurs combinaisons monotones les mêmes noms et les mêmes intrigues. Au mois de mai 1843, il quitte la Chambre, pour n'y rentrer que sept mois plus tard ; il parle de moins en moins ; à partir de 1846, il ne parle plus.

C'est que, indépendamment des articles qu'il publie alors dans le *Bien public*, son journal de Mâcon, il a trouvé un nouveau moyen de s'adresser, non à ses collègues de la Chambre, mais au peuple : il sait maintenant sur quel ton il faut parler pour être entendu, et de quoi il faut parler. Dans l'été de 1843, il a commencé les *Girondins*.

III

LES *GIRONDINS*

(1847)

L'*Histoire des Girondins* fut publiée en huit volumes, du 20 mars au 19 juin 1847. Le 6 et le 13 février de la même année avaient paru les premiers volumes de l'*Histoire de la Révolution* de Louis Blanc et de l'*Histoire de la Révolution* de Michelet.

Différentes par leurs tendances et par leurs conclusions, les trois œuvres ont cependant plus d'un trait commun. Elles demandent au passé des leçons de grandeur d'âme et d'énergie pour le temps présent, et s'accordent à rappeler le peuple endormi au sentiment de sa puissance et de sa dignité. Si l'histoire est avant tout une science de scrupule et d'impartialité, aucune d'elles ne mérite à proprement parler le nom d'histoire : car la passion y déborde de toutes parts, aggravée chez Lamartine des libres fantaisies de l'imagination.

Lui-même, dès les premières pages, prévient le lecteur : « Quant au titre de ce livre, nous ne l'avons pris qu'à défaut d'autre mot, pour désigner un récit. Ce livre n'a pas les prétentions de l'histoire... C'est une œuvre intermédiaire entre l'histoire et les mémoires[1]. » Cela ne l'empêchera pas de se défendre avec vivacité contre les reproches d'ignorance ou

1. *Histoire des Girondins*, t. I, Avertissement. — Cet Avertissement contient une déclaration bien plus curieuse sur la méthode de l'auteur : « Deux ou trois fois, nous avons, pour grouper les choses et les hommes par masses, interverti des dates très rapprochées et sans importance. »

d'inexactitude. Il a eu entre les mains l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, publiée par Buchez et Roux-Lavergne, à laquelle il fait du reste de larges emprunts; il a vu et interrogé en personne l'abbé Lambert, confesseur de plusieurs des Girondins pendant leur dernière nuit, Mme Lebas, M. de Saint-Albin, le fils de la seconde femme de Danton, le vieux Souberbielle ; il a compulsé, s'il faut l'en croire, des lettres, des mémoires inédits, des papiers et des documents de toute sorte : que veut-on de plus? Le malheur est que tous ces témoignages, de valeur si inégale, il ne songe pas un instant à en faire la critique. Les exagérations, les légendes, les mensonges ont été accumulés par lui de la meilleure foi du monde : si bien qu'il n'y a pas une page des *Girondins* qu'on puisse lire avec confiance. Faut-il rappeler à sa décharge qu'en 1847, malgré les publications de Mignet, de Thiers, de Michelet, l'histoire, issue du mouvement romantique, n'a pas encore eu le temps de renier ses origines toutes littéraires, que ce n'est pas Montesquieu, mais Chateaubriand — le Chateaubriand des *Martyrs* — qui avait éveillé la vocation dans l'âme illuminée d'un Augustin Thierry, et que l'histoire, dont la renaissance s'était faite au nom du pittoresque et de la couleur locale, eut longtemps du mal à se débarrasser de ce brillant, mais dangereux patronage ?

Avant Lamartine, d'excellents esprits avaient cru viable le genre, qui nous paraît aujourd'hui si faux, du roman et du drame historiques, où se mélangent et se confondent la réalité et la fiction, les personnages historiques et les héros sortis de l'imagination de l'auteur. Ce genre, il est bon de le remarquer, ne tente pas Lamartine. Il préfère écrire l'histoire, mais en prenant avec elle toutes les libertés auxquelles l'entraîne son génie, et qu'excusent du reste en partie le goût et les habitudes de l'époque. Le souci de plaire au public, voire de le flatter, est évident : « Dans les *Girondins*, a dit méchamment Sainte-Beuve, il y a pour tous les goûts, le *Temple* pour les royalistes, le Robespierre pour les montagnards, et ainsi pour les autres[1]. » Il y a, comme on l'a observé, du « feuil-

1. *Causeries du Lundi*, t. XI, p. 462. — Il est vrai que Sainte-Beuve ne s'en tient pas là, et qu'il écrit peu après : « Tout me prouve... le grand talent déployé par Lamartine dans son Histoire ;.... les hommes qui ont vu la Révolution assurent que cela leur en rend l'*impression*, le mouvement, les tableaux. » Il a raison enfin d'ajouter que « la vérité de la critique serait dans l'assemblage et la concordance de toutes ces fractions de jugements ».

leton » dans les *Girondins*. Ce qui veut dire que Lamartine, s'il laisse à d'autres le roman historique, verse en revanche dans l'histoire romanesque, et que le grand défaut de l'œuvre, c'est, malgré tout, son caractère hybride. Au roman se rattachent les portraits, trop souvent fantaisistes, les épisodes démesurés, poussés à l'horrible ou à l'idylle, la peinture complaisante des caractères et des talents en qui Lamartine croit reconnaître une partie de sa propre nature. A l'histoire appartiennent, dans leurs grandes lignes, les tableaux où la foule apparaît, le récit des grands mouvements populaires : car Lamartine a au plus haut degré le don si rare de faire vivre les masses, — don d'intuition d'ailleurs et de divination, si l'on songe qu'il n'a pas assisté en personne aux journées de 1830[1] et que les *Girondins* paraissent plusieurs mois avant la révolution de Février[2]. De tout cela résulte une œuvre puissante, séduisante, mais déconcertante : le lecteur habitué à la rigueur de méthode de la science moderne se défie de son enthousiasme même, et se fatigue d'une perpétuelle indécision.

Une indécision plus gênante encore est celle qui règne dans les jugements de Lamartine sur les hommes et sur les événements de la Révolution. Comme il ne domine pas son œuvre avant de l'entreprendre, il se laisse entraîner par elle ; il la commence en modéré, et l'achève presque en jacobin. Malgré quelques réserves indiquées dès le début de l'ouvrage[3], l'*Histoire des Girondins* paraît bien avoir été conçue dans un esprit d'apologie. On sent assez tout ce qui pouvait, dans les héros qu'il avait choisis, attacher et séduire Lamartine : ce sont des hommes jeunes et ardents ; ce sont — ce qu'il a souhaité d'être — des modérés héroïques ; ce sont, au moins dans leurs chefs, de grands orateurs. Les premiers, ils osent prononcer le nom de la République ; c'est par la voix de Vergniaud que la patrie est déclarée en danger. Dans des heures solennelles, ils ont représenté l'élan de la nation tout entière. L'injustice tragique de leur sort promettait enfin à l'écrivain-orateur des récits palpitants d'enthousiasme et de pitié. Mais

1. Il était à Aix-les-Bains pendant la révolution de Juillet.

2. Les scènes populaires des *Mémoires politiques*, faites de souvenirs personnels, ne sont pas plus vivantes, pas plus réelles, que celles des *Girondins*.

3. « J'entreprends d'écrire l'histoire d'un petit nombre d'hommes qui... résument en eux les idées, les passions, les fautes, les vertus d'une époque.... Jamais les faiblesses n'engendrèrent plus vite les fautes, les fautes les crimes, les crimes le châtiment. » (*Girondins*, I, 1).

quand, obligé de suivre pas à pas l'histoire, Lamartine en vient à examiner en détail leurs opinions et leur conduite, son admiration hésite, et sur plus d'un point fait place au blâme. Ils sont blâmables d'avoir voté la déchéance du roi, blamâbles surtout d'avoir voté sa mort, blâmables de ne s'être séparés de la Convention qu'après avoir pris part à ses premières violences. Ils périssent, en somme, beaucoup moins par leur fidélité obstinée à un principe que par leurs hésitations, leurs concessions, leurs tardifs remords : « Ils eurent trois torts, dit Lamartine : le premier, de n'avoir pas eu l'audace de leur opinion, en hésitant à proclamer la république avant le 10 août, à l'ouverture de l'Assemblée législative ; le second, d'avoir conspiré contre la constitution de 1791, qu'ils avaient faite et jurée ; d'avoir ainsi réduit la souveraineté nationale à agir comme faction, prêté leur main au supplice du roi, et forcé la Révolution à employer des moyens cruels ; le troisième, d'avoir, sous la Convention, voulu gouverner quand il fallait combattre [1]. » Lequel de ces trois torts est le plus grave ? Aux yeux du moraliste, ce ne peut être que le second. Mais aux yeux de l'historien, ou pour mieux dire de l'homme politique, qui, en retraçant ces temps troublés, se sent peu à peu saisi du vertige du péril public, c'est le troisième : l'ordre et la loi ne perdent rien de leur prestige au regard de Lamartine, mais il se rend compte que, dans certaines circonstances critiques, *vivre* est, de tous les devoirs, le plus impérieux. « On ne leur demandait pas d'intelligence, on ne leur demandait que de la volonté, » dit-il très bien à propos des représentants en mission. Les Girondins ont manqué de cette volonté, supérieure, en de pareils moments, à l'intelligence et à la moralité mêmes. S'il fallait une conclusion à cette première partie de l'*Histoire des Girondins,* ce pourrait être : que l'honnêteté politique est impossible et inopportune dans les temps de crise.

Cette volonté si nécessaire, cette volonté impitoyable, elle se manifeste avec éclat dans la personne de Robespierre. Les Girondins morts, Lamartine entame l'histoire — on a pu dire : l'apologie — du jacobinisme. C'est presque une autre œuvre qui commence, avec une autre inspiration. Il se plaît à peindre Robespierre honnête, pur, désintéressé ; il ne craint pas de découvrir dans sa politique une parenté avec le christianisme [2] ; surtout il rencontre en Robespierre cette fidélité rigoureuse

1. *Histoire des Girondins,* XLVII, xxv.
2. *Girondins,* XXXI, xxix.

aux principes jusque dans leurs plus redoutables conséquences, qui est pour lui la vertu suprême de l'homme politique ; et Robespierre apparaît enfin sous sa plume comme un martyr de la logique, par contraste avec les Girondins, victimes de l'indécision.

Cette complaisance pour le jacobinisme et pour son héros fut violemment reprochée à Lamartine ; lui-même finit par reconnaître, en 1861, qu'il avait trop volontiers caressé « les détails intimes de cette figure, et que ce soin même du pinceau accusait une certaine indulgence coupable ou malséante pour le modèle »[1]. Il lui avait fallu quinze ans pour se rendre compte qu'après les horreurs dont est pleine l'*Histoire des Girondins* (les massacres, les exécutions y sont relatés avec une abondance de détails qui ne laisse rien à désirer), l'appel final à la concorde est tout au moins inattendu[2] : singulière façon de préparer le règne de la paix parmi les hommes, que de leur rappeler avec éclat les crimes dont ils se sont rendus coupables les uns à l'égard des autres ! Mais, pas plus qu'il n'avait compris, se sachant chrétien dans l'âme, qu'on l'accusât d'hérésie à propos de *Jocelyn,* Lamartine ne comprit d'abord que les récits sanguinaires et la forme révolutionnaire des *Girondins* pussent faire douter de ses sentiments modérés. Il est vrai que les *Girondins* ont contribué à faire une révolution ; il est vrai aussi que le premier acte de cette révolution fut d'abolir la peine de mort en matière politique. Les faits eux-mêmes se refusent à dire si Lamartine, en publiant son livre, servit davantage la cause de la violence ou celle de la modération.

Quoi qu'il en soit, le succès fut immense. Les premières éditions s'enlevèrent en quelques heures. Les éditeurs, qui avaient acheté 250 000 francs la propriété de l'ouvrage pour douze ans, n'eurent pas à s'en repentir. Ils déclarèrent à l'auteur « que *jamais* en librairie un succès pareil n'avait été vu[3] ». Lamartine retrouvait, à vingt-sept ans de distance, devant un autre public, plus vaste et plus enthousiaste encore, avec une œuvre prodigieusement différente, l'apothéose des *Médita-*

1. *Critique de l'Histoire des Girondins,* LXIII.

2. « Pardonnons-nous donc, fils des combattants ou des victimes ! Réconcilions-nous sur leurs tombeaux pour reprendre leur œuvre interrompue ! Le crime a tout perdu en se mêlant dans les rangs de la république.... Otons le crime de la cause du peuple ;... laissons son cœur à l'humanité.... » (*Girondins,* LXI, XVII).

3. Lettre à Ronot, du 20 mars 1847.

tions. « L'effet, écrivait-il à un ami, est plus grand sur l'opinion que je n'en ai vu produit par aucune apparition de livre[1]. » Il put se croire et il se crut engagé, à près de soixante ans, dans une vie nouvelle, dans cette vie de chef du peuple et de tribun, que depuis quinze ans, la rêvant toujours, il avait vu fuir devant lui. Ses pressentiments, cette fois, ne le trompaient pas : le succès des *Girondins* ne fut pas, comme celui de tant de discours, un succès sans lendemain ; et le lendemain s'appela la révolution de Février.

Il faut faire en effet leur part aux *Girondins* parmi les causes de la révolution de 1848 ; il faut se garder toutefois de l'exagérer. De 1843 à 1847, une transformation de l'esprit public, dans laquelle Lamartine n'est pour rien, a préparé le succès des *Girondins* eux-mêmes et leur action sur l'opinion. Ledru-Rollin, jeune et enthousiaste, a remplacé le vieux Garnier-Pagès à la tête des républicains. La *Réforme* (créée en 1842) est devenue le journal du parti avancé, pour qui la *Presse* n'est plus assez libérale. Au moment même de la publication des *Girondins*, le procès scandaleux des anciens ministres Testes et Cubières, qui sont convaincus de concussion (mai 1847), jette dans la masse du peuple une émotion confuse, mais puissante, toute prête à se tourner en haine contre le gouvernement[2]. Enfin, las de voir toujours revenir devant la Chambre, sans y être jamais adopté, le projet d'élargissement du corps électoral, les républicains, alliés à une partie des modérés, décident de porter la question devant le pays tout entier. Le public est dans un état d'esprit à demi révolutionnaire, qui le dispose à accueillir l'*Histoire des Girondins* comme un manifeste et à lui faire un succès tout autre que littéraire.

La campagne dite des « banquets », ayant pour mot d'ordre la réforme électorale et parlementaire, s'ouvrit au mois de juillet. Le ministère ne crut pas d'abord devoir s'y opposer, d'autant plus qu'orateurs et organisateurs commencèrent par garder une modération voulue à l'égard du gouvernement : ils appartenaient presque tous, comme Odilon Barrot, à la gauche dynastique ou au centre gauche. Mais le mouvement s'étendit vite et devint de plus en plus menaçant. L'un des banquets les plus retentissants fut celui que la ville de Mâcon offrit à La-

1. Lettre à Ronot, du 15 mars 1847.

2. Un autre scandale non moins retentissant accrut bientôt cette émotion : l'arrestation et le suicide du duc de Choiseul-Praslin, pair de France, coupable d'avoir assassiné sa femme (août 1847).

martine, en l'honneur des *Girondins* (18 juillet)[1]. Devant une foule immense accourue de tous les points du département, en présence, pour la première fois de sa vie, de ce public populaire ému, vibrant, impressionnable, qu'il avait toujours souhaité, au milieu d'un violent orage, de tonnerre et d'éclairs bibliques, Lamartine osa développer toute sa pensée, et peut-être ne la vit clairement qu'à ce moment-là. Ce qu'il demande, dans ce célèbre discours de Mâcon, ce n'est plus un élargissement timide du droit de suffrage, c'est, au pied de la lettre, « la souveraineté exercée par l'universalité des citoyens », en un mot le suffrage universel ; il fait, avec des paroles de prophète, l'apologie de la révolution, de cette « folie de la révolution », qu'il n'hésite pas à comparer à la « *folie de la croix,* qui sapa le vieux monde » ; il attaque, non pour la première fois, mais avec plus d'énergie que jamais, l'esprit de mercantilisme, de fausse paix bourgeoise, du gouvernement actuel ; il nomme, il appelle, il évoque « la république, la vraie république, la république des intelligences » ; et les paroles modérées et conciliatrices par lesquelles il achève ne suffisent pas à calmer le trouble profond que cette harangue enflammée a jeté dans les esprits[2].

Colmar, Reims, Soissons, Rouen, Lille, Marseille, une cinquantaine d'autres villes eurent, après Mâcon, leurs banquets et leurs discours. De plus en plus, les « radicaux » s'y mêlaient et donnaient à la campagne un caractère nettement révolutionnaire : Ledru-Rollin avait pris à la tête du mouvement la place d'Odilon Barrot. Le conflit avec le gouvernement ne

1. Le banquet de Mâcon ne fait pas, à proprement parler, partie de la campagne. Alors que les autres ont pour but et pour programme l'examen de la réforme électorale, celui-ci est simplement un hommage rendu à Lamartine par ses compatriotes. Mais Lamartine, naturellement, saisit l'occasion pour parler politique.

2. On ne manque jamais de rappeler les paroles par lesquelles Lamartine semble avoir prédit ce jour-là, dans une inspiration fatidique, le second Empire, la guerre et l'invasion : « Les temps sont-ils sûrs ? Cette paix est-elle la paix ? Cet ordre est-il l'ordre ? Peut-on jouir avec sécurité entre deux orages ?... Ne sommes-nous pas une énigme pour nous-mêmes et pour les nations ? Et quel sera le mot de cette énigme ? Sera-ce un complet retour aux ténèbres, sous les fourches caudines de toutes les idées surannées ? Sera-ce une révolution nouvelle ..., un débordement de démagogie irritée submergeant toutes les bases de la société : État, famille, propriété ? Sera-ce plutôt une de ces décadences douces, une espèce de Capoue de la révolution, dans laquelle une nation glisse comme une prostituée des bras d'un pouvoir corrupteur aux bras d'un pouvoir despotique, et s'endort dans un bien-être matériel pour se réveiller dans l'invasion ? »

naquit toutefois qu'en janvier 1848, à propos du banquet projeté dans le XIIe arrondissement de Paris. Le caractère particulièrement démocratique de cet arrondissement effraya le ministère. Le banquet était fixé au 19 janvier : l'autorisation fut refusée. Les organisateurs, décidés à résister, attendirent d'abord la fin de la discussion de l'Adresse à la Chambre, puis choisirent la date du 22 février. Le gouvernement maintint sa défense, et, devant l'intention qu'annonçait l'opposition de passer outre, il appela des troupes dans Paris.

Il faudrait ici laisser la parole à Lamartine, qui, malgré quelques inexactitudes de détail, a bien rendu dans les récits qu'il en fait la physionomie de ces journées d'hésitation, d'où la révolution allait sortir[1]. Les représentants de l'opposition s'étaient réunis dans un restaurant de la place de la Madeleine pour délibérer sur l'attitude à prendre. Sans fléchir sur la question de principe, celle du droit de réunion, — dont la Charte, du reste, ne faisait pas mention, — des députés des nuances les plus différentes, tels qu'Odilon Barrot et Berryer, répugnaient à conseiller une résistance ouverte, dont ils prévoyaient trop bien les suites. Lamartine se prononça pour la résistance à outrance : il déclara que céder serait une honte, non seulement pour les députés trop conciliants, mais pour le pays tout entier, et que, pour lui, dût-il y être seul, il se rendrait au banquet. Emporté une fois de plus par la fougue de sa logique et de son éloquence, il subordonnait tout au principe, sans vouloir tenir compte des conséquences inévitables[2]. Sur le moment, l'effet de ces paroles ardentes fut immense : on décida d'enthousiasme que le banquet aurait lieu. Mais de nouvelles difficultés survinrent, et finalement le banquet ne se fit pas. Est-ce à dire que cette intervention de Lamartine n'eut aucune influence sur le mouvement insurrectionnel qui, quelques jours plus tard, allait précipiter le trône ? Non plus que pour les *Girondins*, non plus que pour le banquet de Mâcon, il ne paraît possible de déterminer sa part exacte d'action et de responsabilité : tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il allait hardiment dans le sens des événements, et les eût devancés au besoin[3].

1. V. *Trois mois au pouvoir* (1848), l'*Histoire de la Révolution de 1848* (1849), la *Critique de l'Histoire des Girondins* (1861), les *Mémoires politiques* (1863).

2. Il s'en est accusé ensuite comme d'une faute grave (par exemple, *Mémoires politiques*, VII, IV et XXXV, V-VII).

3. Consulter, sur toute cette période, Thureau-Dangin, *Histoire de la Monarchie de Juillet*, t. VII, et E. Deschanel, *Lamartine*, t. II.

IV

LA RÉVOLUTION DE 1848

Il ne saurait être question, dans une étude avant tout littéraire, de retracer en détail l'histoire de la Révolution de 1848 et du rôle de Lamartine dans cette révolution. Pourtant ces quelques mois ont tenu dans sa vie une si grande place, ils apparaissent si bien comme l'aboutissement de quinze années d'efforts et d'attente ; ils ont, par la suite, si puissamment dominé ses souvenirs et orienté sa pensée ; Lamartine a si souvent et de si bonne foi protesté contre ceux qui, ne voulant voir en lui que le littérateur, ont négligé l'homme d'action, qu'il faut donner une idée nette de cette action, qui est, après tout, une de ses « œuvres ». Tout portrait qu'on essaye de tracer de lui reste incomplet, si au Lamartine des lettrés et des gens du monde on ne joint pas ce Lamartine populaire, qui n'a dû sa célébrité ni aux *Méditations* ni aux *Harmonies,* et en qui la charité sociale, le sincère amour des humbles, le désir de se faire une place dans tous les cœurs et à tous les foyers, ont survécu, nous le verrons, à la dictature éphémère de Février.

On sait comment éclata la révolution, prévue depuis longtemps, et, comme il arrive toujours, soudaine et inattendue au moment où elle se produisit. L'interdiction du banquet le 21 au soir ; le 22, une foule de badauds groupés sous la pluie place de la Madeleine ; des barricades dans la nuit ; le 23, la démission de Guizot, qui semble tout calmer ; puis, le même soir, au milieu de la gaieté populaire, un coup de feu tiré sur la troupe et auquel la troupe répond par une salve ; une charrette chargée de cadavres promenée pendant la nuit à la lueur des torches : tels sont les événements de la dernière heure qui amènent la chute de la royauté. Le 24, à midi, Louis-Philippe, effrayé par l'insurrection grandissante, découragé par la défection de la garde nationale et d'une partie de l'armée, abdique en faveur de son petit-fils le comte de Paris, alors âgé de dix ans, et désigne la duchesse d'Orléans, sa mère, comme régente.

A ce moment précis commence le rôle de Lamartine. Sa puissance, légale ou toute personnelle, va durer, avec des inégalités, jusqu'à l'élection de Louis-Napoléon à la présidence

de la Chambre (10 décembre 1848). Orateur sans mandat, il contribue à faire proclamer la République (24 février 1848). Membre du Gouvernement provisoire et ministre des affaires étrangères, il fait, à l'extérieur, accepter de toute l'Europe le nouveau gouvernement que la France vient de se donner ; à l'intérieur, il lutte contre l'anarchie, réprime l'émeute, et s'emploie de toutes ses forces à faire rentrer le gouvernement dans la légalité en hâtant les élections (23 avril). Enfin, élu le 10 mai membre de la Commission exécutive, il essaye vainement de résister au double courant de l'agitation socialiste et de la propagande bonapartiste.

Aussitôt après l'abdication de Louis-Philippe, la duchesse d'Orléans, accompagnée de ses deux fils et du duc de Nemours, s'était rendue à la Chambre, déjà livrée au désordre et à demi envahie par l'insurrection. Au milieu du tumulte, les députés Marie et Ledru-Rollin demandent l'organisation d'un gouvernement provisoire. Lamartine monte à la tribune. On se rappelait un discours de 1842 où il avait soutenu les droits de la duchesse d'Orléans [1] : allait-il les soutenir encore ? Ceux qui s'y attendaient furent déçus. Il parla nettement en faveur du gouvernement provisoire, c'est-à-dire de la République. L'effet de sa parole fut décisif : la monarchie était condamnée. Jamais il ne se repentit, lorsqu'il jugea plus tard, dans toute l'impartialité de l'éloignement, les actes de sa vie publique, d'avoir ainsi donné le branle aux événements : « On m'a accusé pour ma conduite énergique au 24 février, déclare-t-il dans ses *Mémoires politiques*. Selon moi, on a eu tort. Il fallait me louer du parti de la République pris à temps et hardiment pris, quand il n'y avait plus de roi et que la régence était impossible [2]. »

Le Gouvernement provisoire fut constitué le même jour, et complété le lendemain. Son premier acte fut la proclamation de la République, sauf ratification par le peuple, qui devait être immédiatement consulté. « La liberté, l'égalité, la fraternité pour principes, le peuple pour mot d'ordre, voilà le gouvernement démocratique que la France se doit à elle-même. » C'est en ces termes que, par la plume de Lamartine, le Gouvernement provisoire s'adressait au peuple français. Aux

1. En août 1842, après la mort du duc d'Orléans, une loi avait attribué la régence au duc de Nemours ; Lamartine avait combattu énergiquement cette singulière dérogation aux usages de la couronne (cf. ci-dessous, p. 117, note 3). On voit assez que la situation n'était plus la même.

2. *Mémoires politiques*, XXXV, VII.

nations étrangères il adressa, dès le 4 mars, un *Manifeste* retentissant, œuvre du même Lamartine[1]. Jamais peut-être la diplomatie n'avait parlé un langage si hautement philosophique, si libre, si dégagé des petites habiletés de cabinets. On imagine l'ardente satisfaction de Lamartine, — le Lamartine de la *Politique rationnelle* et des discours parlementaires, — adressant à l'Europe des paroles comme celles-ci : « La révolution française vient d'entrer dans sa période définitive. La France est République : la République française n'a pas besoin d'être reconnue pour exister... Elle est la volonté d'un grand peuple qui ne demande son titre qu'à lui-même. » Et encore : « Les gouvernements monarchiques, aristocratiques, constitutionnels, républicains, sont l'expression des différents degrés de maturité du génie des peuples. Ils demandent plus de liberté à mesure qu'ils se sentent capables d'en supporter davantage... Un peuple se perd en devançant l'heure de cette maturité, comme il se déshonore en la laissant échapper sans la saisir. » A une comparaison entre la France de 1792 et celle de 1848, destinée à rassurer les gouvernements trop portés à juger le présent d'après le passé, il ajoutait enfin cette fière déclaration : « La République française n'intentera la guerre à personne. Elle n'a pas besoin de dire qu'elle l'acceptera, si on pose les conditions de guerre au peuple français... Heureuse la France si on lui déclare la guerre, et si on la contraint ainsi à grandir en force et en gloire, malgré sa modération ! Responsabilité terrible à la France si la République déclare elle-même la guerre sans y être provoquée ! »

Ces affirmations généreuses, dont on ne saurait mettre en doute la sincérité, couvraient mal cependant, et sur un point essentiel, l'embarras de Lamartine et de ses collègues : pris entre l'impossibilité d'accepter les traités de 1815, que l'opposition avait si durement reprochés à l'ancienne monarchie, et l'impossibilité de faire la guerre, force leur était de s'en tenir aux formules vagues. De même, le désir de favoriser l'émancipation des nationalités est contrebalancé par la volonté de maintenir la paix. La neutralité, sans humiliation pour la France, sans arrière-pensée de perfidie à l'égard de l'Europe, voilà tout ce que pouvait demander ou promettre le Gouvernement provisoire. Mais à ces conseils de la prudence Lamartine, philosophe et poète, avait su donner la forme magnifique d'une déclaration de paix internationale.

1. V. ci-dessous, p. 129.

A l'intérieur, malgré d'inévitables discussions, son influence n'était pas moins prépondérante. Abolition des lois restrictives de la liberté de la presse et de la liberté de réunion, admission de tous les citoyens dans la garde nationale, abolition de la peine de mort en matière politique, proclamation enfin du suffrage universel (5 mars), chacun des actes du Gouvernement provisoire semble la réalisation, article par article, du programme de libéralisme politique que développaient, depuis des années, les discours de Lamartine. Les rares lettres de février et de mars publiées dans sa *Correspondance,* les brèves allocutions à des députations diverses recueillies dans la *France parlementaire,* respirent la joie quasi religieuse d'un triomphe qui n'est pas le triomphe d'une ambition, mais d'un idéal : « La République nouvelle, pure, sainte, immortelle, populaire et transcendante, pacifique et grande, est fondée [1], » écrit-il au maire de Mâcon ; et à Pelletan, le 21 mars : « Venez la fortifier et la diriger dans le sens de Dieu et du peuple, c'est un même mot pour nous. »

Mais, si la révolution politique, telle qu'il l'avait désirée et prévue, s'accomplissait presque sans effort, Lamartine n'était ni préparé ni disposé à faire ou à subir la révolution sociale [2] ; et l'insuffisance des réformes, toutes politiques, par lesquelles on avait cru satisfaire les exigences de l'opinion, éclata bientôt à tous les yeux.

C'est sur ce point que, presque dès le premier jour, et en dépit des apparences d'enthousiasme et de succès, commence le malentendu entre Lamartine et le public. Lamartine a cru que la question était avant tout politique : elle est avant tout sociale. Le peuple de 1848 n'est plus la bourgeoisie de 1789 ; l'industrie, avec ses crises et ses problèmes, a fait naître d'âpres besoins, auxquels le bulletin de vote ne donne qu'une satisfaction dérisoire, et que la concession des ateliers nationaux ne suffit pas à apaiser : première difficulté imprévue. La seconde, non moins grave, ce fut, un peu plus tard, le désaccord entre Paris et la France : c'est Paris qui a fait la république, et d'abord le pays l'accepte ; c'est à Paris ensuite que se poursuivent les expériences périlleuses, les émeutes,

1. Lettre à Rolland, février 1848.

2. « Lamartine était socialiste à sa manière, écrit son disciple et apologiste M. de Ronchaud ; il voulait tourner les institutions et les lois au bien du plus grand nombre. Il croyait que la société a des devoirs envers l'individu. » (*La Politique de Lamartine,* Introduction, p. LXXV). Programme bien vague pour un collègue de Louis Blanc !

les grandes manifestations populaires, et, pendant que le peuple de Paris, toujours content pourvu qu'il se donne à lui-même de beaux spectacles, s'accoutume en quelque sorte au désordre, aux tumultes quotidiennement renouvelés, en province grandit un besoin de repos et de protection qui aboutira au bonapartisme. Deux fois surpris, Lamartine n'a su ni voir assez clairement la révolution sociale derrière la révolution politique, ni comprendre à temps la France, que lui cachait Paris.

Du 24 février au 23 avril (jour des élections), l'histoire du Gouvernement provisoire est toute en « journées », dont plusieurs furent pour Lamartine l'occasion de discours entraînants et généreux, qui, du reste, en calmant momentanément les esprits, laissaient entières les questions à régler[1]. Lamartine, dans ses *Mémoires politiques*, dans son *Histoire de la Révolution de 1848*, s'est étendu non sans complaisance sur ces scènes parfois un peu mélodramatiques. Mais il y eut en vérité quelque chose de prodigieux dans les victoires, même précaires, remportées par le bon sens, le génie, l'éloquence sur les passions populaires. Qu'on relise dans les *Mémoires politiques* la scène du drapeau rouge, la scène plus émouvante encore où un mendiant misérable, blessé et déguenillé, embrasse Lamartine et l'aide à triompher des méfiances de la foule, et l'on comprendra qu'un homme qui avait vécu de pareilles heures et senti en lui une telle puissance n'ait ni voulu ni pu laisser s'en affaiblir le souvenir et l'impression[2].

Les élections du 23 avril eurent lieu dans le plus grand calme. Elles donnèrent une Assemblée républicaine, mais modérée. Lamartine fut élu par dix départements, avec un total de 1 600 000 voix.

Il ne tenait qu'à lui d'exercer alors, sous une forme à peine voilée, une véritable dictature. Le premier acte de l'Assemblée Constituante fut de nommer une Commission exécutive, dans

1. Journée du drapeau rouge (25 février), manifestations du 28 février en faveur des ateliers nationaux, journées des 16 et 17 mars (pour faire reculer la date des élections), émeute du 16 avril.

2. « On ne peut se figurer, quand on ne l'a pas vu, l'entrain héroïque de Lamartine pendant les jours orageux du Gouvernement provisoire. Sans doute il avait ses heures soucieuses ; mais l'approche du danger lui rendait toute sa sérénité et je ne sais quelle bonne humeur qui jaillissait en saillies dont quelques-unes sont devenues des mots historiques. » (L. de Ronchaud, *loc. cit.*, p. LXVI).

laquelle la majorité voulait faire entrer, avec Lamartine, les modérés du Gouvernement provisoire; mais Lamartine exigea qu'on lui adjoignît Ledru-Rollin. C'était s'orienter nettement à gauche, et refuser d'être au pouvoir le délégué du parti modéré.

De ce jour commença pour lui la décadence. Il s'était cru assez fort pour faire sur son nom seul l'union de tous les partis; il n'arriva qu'à les mécontenter l'un après l'autre. Le 15 mai éclate une violente émeute : les insurgés envahissent l'Assemblée et proclament un nouveau gouvernement provisoire. Lamartine assiste impuissant au désordre populaire, que la garde nationale finit par réprimer. La fermeture des ateliers nationaux (21 juin), les jours d'insurrection qui suivirent (23 et 24 juin) démontrèrent plus nettement encore l'impossibilité de ce gouvernement d'influence personnelle et de généreuse conciliation qui avait été son rêve[1]. La Commission démissionna le 24 au matin, après que l'Assemblée eut déféré « tous les pouvoirs exécutifs » au général Cavaignac.

On a honte de dire qu'au lendemain de cette chute le premier soin de Lamartine dut être de se disculper des accusations de toutes sortes qu'osaient formuler des ennemis sans pudeur. On alla jusqu'à l'accuser d'avoir détourné un ou deux millions du Trésor public, pour payer ses dettes, et acheter des terres en France ou des maisons à Londres! Les accusations d'ordre politique n'étaient guère mieux fondées : on lui reprochait d'avoir pactisé avec les communistes, d'avoir trompé le peuple en lui promettant l'organisation du travail, d'avoir retardé les élections afin de prolonger les pouvoirs dictatoriaux du Gouvernement provisoire. Lamartine dut écrire, le 24 août, sa *Lettre aux dix départements*, justification éloquente de son honnêteté et de sa bonne foi. Mais les vraies fautes, les seules,

1. « Ses qualités autant que ses défauts, dit fort justement Daniel Stern, la nature de son génie autant que la trempe de son caractère, le rendaient impropre au gouvernement de l'opinion. Tout puissant à la séduire, il ne lui donnait pas d'aliment. Lui qui savait tout pressentir, il se montrait incapable d'exécuter rien. L'esprit d'application qui lie la veille au jour, le jour au lendemain, et conduit ainsi sans éclat, mais avec sûreté, les affaires publiques, il ne le possédait pas.... D'ailleurs, ses conceptions politiques étaient trop vastes, ses vues trop idéales, pour se combiner entre elles, s'arrêter et se restreindre à un plan défini... Son optimisme négligent, la persuasion fortifiée par d'inouïs triomphes que son éloquence parerait à tout, suffirait à tout, en France et en Europe, dans l'assemblée et sur la place publique, s'ils aidèrent à son élévation, entraînèrent aussi sa chute rapide. » (*Histoire de la Révolution de 1848*, t. III, p. 93).

les fautes d'indécision, de ménagement de tous les partis, les conciliations qui, irréprochables par l'intention, prennent toutes les apparences de l'équivoque, les fautes qui tiennent à son caractère et même aux parties les plus nobles de ce caractère, celles-là ne sauraient être niées. On en subissait déjà les conséquences.

Lamartine prit part, comme simple député, à l'élaboration de la constitution de 1848. L'autorité de sa parole contribua à faire adopter le principe d'une Chambre unique. Sur la question de l'élection présidentielle, son avis — qui, en fait, devait aboutir au succès de Louis-Napoléon et au second Empire — fut prépondérant.

Ce dernier acte de sa vie politique, si lourd de conséquences, mérite qu'on s'y arrête. Le président de la République doit-il être élu par l'Assemblée ou, au suffrage universel, par le pays tout entier? Telle était la question. En présence, d'une part, du principe de la souveraineté populaire, d'autre part, des périls que peut faire courir à la République l'application de ce principe, Lamartine n'hésite pas : « Je sais bien, s'écrie-t-il, qu'il y a des moments d'aberration dans les multitudes; qu'il y a des noms qui entraînent les foules comme le mirage entraîne les troupeaux, comme le lambeau de pourpre entraîne les animaux privés de raison ! Je le sais, je le redoute plus que personne, car aucun citoyen n'a mis peut-être plus de son âme, de sa vie, de sa sueur, de sa responsabilité et de sa mémoire dans le succès de la République !... Eh bien, malgré cette redoutable responsabilité personnelle,... je n'hésite pas à me prononcer en faveur de ce qui vous semble le plus dangereux, l'élection du président par le peuple. Oui, quand même le peuple choisirait celui que ma prévoyance mal éclairée, peut-être, redouterait de lui voir choisir, n'importe : *Alea jacta est!* Que Dieu et le peuple prononcent ![1] »

Rien ne peint mieux Lamartine qu'un pareil discours. Le sens des réalités ne lui manquait pas, il a raison quand il se plaint de ceux qui lui refusent catégoriquement « l'esprit pratique ». Mais, ayant vu et même prévu ces réalités, ce n'est pas d'elles qu'il prend conseil : c'est toujours d'un principe qui les domine, et que souvent elles paraissent condamner. Par là s'expliquent l'unité intérieure et les fréquentes contradictions de fait qu'offre sa vie politique ; par là s'explique comment,

1. Discours du 6 octobre 1848 (*La France parlementaire*, t. V, p. 469).

lui dont les idées furent toujours si généreuses, si claires, si logiquement enchaînées, on peut avoir, à ne regarder que ses actes, tant de peine à le juger. Une conscience scrupuleuse jusqu'à l'intransigeance, et une conduite qu'on pourrait croire ambiguë : c'est le Lamartine de 1830, prêtant le serment et refusant le service à la monarchie nouvelle ; c'est bien encore le Lamartine de 1848 qui, ayant fondé la République, ouvre toute grande la porte à l'Empire[1].

V

DERNIÈRES ANNÉES ET DERNIÈRES ŒUVRES

(1849-1869)

Avec l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République (10 décembre 1848) s'achève véritablement la carrière politique de Lamartine[2]. Il fut encore député jusqu'en 1852. Louis-Napoléon eut, parait-il, la pensée de lui offrir un ministère ; mais Lamartine resta dans l'ombre. Il ne devait plus en sortir.

Au point de vue des événements, les dernières années de sa vie peuvent se résumer en quelques mots. Gêné dans sa fortune dès avant la Révolution, il quitte le pouvoir complètement ruiné. L'histoire de sa longue vieillesse serait l'histoire lamentable des emprunts, des échéances, des catastrophes, des espérances qu'à chaque saison ramènent des récoltes bonnes ou mauvaises, l'histoire surtout du travail acharné auquel il ne cesse de se livrer pour ne pas sombrer dans la banqueroute. Payer chaque année, avec sa plume, des centaines de mille francs[3], se faire journaliste, critique littéraire, romancier, historien, suffire sans défaillance, avec une énergie prodigieuse, à ces « travaux forcés de la littérature », voilà la vie de Lamartine à plus de soixante ans.

1. On mesurera la rapidité et la profondeur de la chute de Lamartine, si l'on se rappelle qu'il ne fut pas élu, le 13 mai 1849, à l'Assemblée Législative. Ce n'est que deux mois après, à la faveur d'une élection partielle, que le département du Loiret le désigna comme son représentant. Mâcon enfin se décida, un peu plus tard, à le réélire.

2. Louis-Napoléon fut élu par 5 millions et demi de suffrages ; Cavaignac en avait obtenu 1 million et demi ; Lamartine, 17 910.

3. Ses dettes dépassaient cinq millions.

Un moment il crut pouvoir y échapper. Le sultan mettait à sa disposition, en Asie-Mineure, un immense et fertile domaine. Lamartine alla le visiter et revint ébloui (1850) : ce furent ses derniers mois de bonheur et d'illusion. Mille impossibilités se dressèrent entre lui et cette fortune, entre autres le défaut de capitaux et l'obligation que lui imposait le sultan de résider et d'exploiter lui-même. Il revint se livrer à la pauvreté.

En 1858, c'est la débâcle. Une souscription nationale, ouverte en sa faveur par quelques amis, officiellement permise, peut-être combattue officieusement, ne donna qu'un résultat dérisoire. Il fallut vendre Saint-Point, et Milly bientôt après (janvier 1861). En 1860, la ville de Paris lui avait fait don d'un châlet avec jardin, à Passy ; c'est là qu'il établit son atelier, on a pu dire : son usine de littérature. En 1867 seulement, une pension annuelle et viagère de 25 000 francs lui fut allouée, à titre de récompense nationale. Sa femme, si énergiquement dévouée dans le malheur[1], était morte en 1863. Valentine de Cessiat, fille de sa sœur Cécile, remplaçait auprès de lui les tendresses disparues. Elle lui ferma les yeux, avec une piété plus que filiale, le 27 février 1869.

Au cours de ces vingt années, Lamartine jette dans la circulation un flot d'œuvres diverses, de valeur très inégale : les unes ne sont que de la copie destinée à assurer le pain quotidien ; quelques autres (dont plusieurs ont été écrites avant 1848) rappellent et réveillent dans sa prose le charme intime de ses premières poésies ; quelques-unes enfin attestent un renouvellement de la pensée ou un rajeunissement du style bien inattendus dans cette laborieuse vieillesse, encombrée de besognes mercenaires.

Ces œuvres, — qu'il est impossible et inutile d'étudier dans leur ordre chronologique, — peuvent se répartir, à peu près, en trois groupes :

1° Ouvrages historiques : *Histoire de la Révolution de 1848,* publiée en 1849 ; *Histoire de la Restauration,* écrite de 1851 à 1853 ; *Histoire des Constituants* (1854) ; *Histoire de la Turquie* (1854-1855) ; *Histoire de la Russie* (1855) ; *Mémoires politiques* (1863).

2° Autobiographie et romans : les *Confidences, Graziella,*

1. On consultera avec intérêt le livre de Charles Alexandre sur *Madame de Lamartine.* On y lira en particulier des lettres de Mme de Lamartine, de la plus haute inspiration et du bon sens le plus solide.

Raphaël, commencés dès 1843, achevés avant la Révolution, publiés en 1849 ; *Geneviève, le Tailleur de pierres de Saint-Point,* les *Nouvelles Confidences* (1851) ; le *Nouveau Voyage en Orient* (1853).

3° Vulgarisation : *Vie des Grands hommes* (dans le *Civilisateur,* à partir d'avril 1851) ; *Cours familier de Littérature* (à partir de 1856).

Des « Histoires », seules celles qui ont trait aux événements contemporains, et qui sont des mémoires plus ou moins déguisés, offrent quelque intérêt. Non que l'*Histoire de la Turquie* ou l'*Histoire de la Russie* soient ennuyeuses à lire ; mais ce répertoire d'anecdotes effroyables, dont l'atrocité fait penser au Lamartine excessif de la *Chute d'un Ange,* a trop visiblement été fabriqué en hâte et à coups de ciseaux pour qu'on ait le droit de s'y arrêter. Dans l'*Histoire de la Révolution de 1848* se retrouve par endroits l'éclat prestigieux des *Girondins* : les grands mouvements populaires, dont cette fois Lamartine a été le témoin, y ont la vie et la couleur des foules. Certains portraits de l'*Histoire de la Restauration,* des épisodes du même ouvrage (comme la fuite et l'arrestation de Murat), méritent d'être retenus. Mais que dire d'une histoire de la Restauration en six volumes, où la campagne de France occupe un volume, les Cent-Jours deux volumes, et où Louis XVIII ne règne pas encore définitivement à la page 125 du quatrième tome ? Que dire encore de ces *Mémoires politiques,* dont deux volumes sur quatre reproduisent mot pour mot l'*Histoire de la Révolution de 1848* ? Négligences de forme, sans doute, mais qui suffisent à montrer avec quelle rapidité fiévreuse travaille Lamartine. De tant d'œuvres jetées aux journaux, aux revues, au grand public, au peuple même, pas une ne va jusqu'à la postérité.

Les *Confidences,* avec l'épisode de *Graziella,* avaient été écrites dans une paix relative. Elles devaient paraître dans la *Presse,* qui avait de même publié en feuilleton les *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand. Quand éclata la Révolution, Lamartine obtint de M. de Girardin que cette publication fût différée. Elle le fut seulement jusqu'en 1849 : c'était bien tôt encore pour montrer, selon l'expression même de Lamartine, « une tête blonde au milieu des luttes politiques », et Sainte-Beuve ne fut pas seul à trouver le contraste choquant[1]. Nous sommes

1. Sainte-Beuve parle de « l'inconvenance » de cette publication avec une extrême sévérité. V. *Causeries du Lundi,* t. I, p. 20.

mieux placés aujourd'hui pour goûter le charme de ces souvenirs d'enfance et de jeunesse, vraies Confessions d'un optimiste, autour de qui tout a été beauté, pureté, sourires. Quand on a suivi Lamartine dans les luttes arides de la tribune et de la presse et traversé avec lui l'orage révolutionnaire, on éprouve à lire les *Confidences* quelque chose de ce « délicieux rafraîchissement » qu'il sentait lui-même en les écrivant. La description du village et de la maison de Milly, les scènes de son enfance « paysannesque » font partie de ce trésor de l'imagination où peuvent aller se rafraîchir en pensée les écoliers de nos villes, prisonniers des murailles et des maîtres. Peu de pages dans notre littérature respirent un sentiment aussi profond de la famille, et nous ne dirons peut-être pas de la nature, parce que la nature dépasse l'homme et souvent l'écrase, mais tout simplement de la campagne, façonnée par le travail humain, et si accueillante aux âmes d'enfants. C'est le poème de l'enfance heureuse, une sorte d'*Émile* chrétien, à qui Virgile ne serait pas étranger.

Et pourtant, de même qu'on voudrait, à la phrase fluide et molle, un accent plus nerveux, de même on cherche, au milieu de toute cette douceur, quelque chose qui parle d'effort, de vie morale énergique et disciplinée. Tout n'y est que nonchalance, abandon à des influences favorables. C'est un beau fleuve qui coule, un bel arbre qui pousse : ce n'est pas un homme qui se forme. L'enfance d'un Michelet offre d'autres enseignements. L'enfance même de Hugo, livrée à plus de hasards par une mère moins attentive, mais si gaie, si débordante de jeux et d'aventures, a je ne sais quoi de plus réel et, s'il faut dire le mot, de plus viril que celle de Lamartine. Capable de toutes les énergies, maître si souvent de lui-même et des foules, peut-être faut-il chercher dans ces récits d'enfance le secret de quelques-unes de ses invincibles paresses, de la difficulté qu'il eut toujours à se plier aux réalités et des défaillances imprévues de son sens pratique.

Un peu trop de complaisance à l'égard de sa propre histoire, quelques portraits idéalisés à l'excès de lui-même et des siens gâtent enfin, çà et là, la simplicité du récit. En écrivant les *Confidences,* Lamartine écrit un feuilleton : et c'est du feuilleton, en effet, que relèvent les épisodes romanesques de l'emprisonnement de son père sous la Terreur[1], de son amour d'en-

1. Les visites du prisonnier à Mme de Lamartine (*Confidences,* II, v-vi) sont absolument imaginaires. Cf. P. de Lacretelle, *Les Origines et la jeunesse de Lamartine,* p. 127.

fant pour Lucy L**[1], etc. Incapable de tenir les foules en haleine par les mirifiques imaginations d'un Eugène Suë, il pique le plus possible la curiosité populaire en transformant les faits et en embellissant la réalité.

Ce défaut est plus sensible encore dans *Graziella*, presque insupportable dans *Raphaël*. Mais au moins, dans *Graziella*, la beauté du décor fait-elle passer sur la médiocrité de l'intrigue et le peu de solidité des caractères. A défaut du poème des *Pêcheurs*, jadis commencé et perdu, c'est le roman des pêcheurs, de la mer tour à tour terrible et douce, des pauvres gens qui reçoivent d'elle la mort ou la vie. Il y a dans *Graziella*, sous des ornements d'un goût douteux, un fond de simplicité et de vérité humaine qui en explique le durable succès. Nous avons plus de peine à comprendre l'enthousiasme qu'excita *Raphaël* à son apparition. Ce genre de la biographie romancée, aussi faux que le roman historique, offre des facilités trompeuses auxquelles s'est laissé aller sans retenue la nonchalance de Lamartine. Les développements factices, l'emphase du style, l'exagération des sentiments font éprouver une vraie souffrance à qui se redit intérieurement les vers sobres et pathétiques du *Lac*. On a, en plus d'un endroit, l'impression pénible d'une parodie.

Les *Nouvelles Confidences* (1851) sont, à bien des égards, plus originales et plus libres. Le parti pris d'optimisme y est moins sensible : Lamartine a su se rappeler le long ennui et les rancunes de sa jeunesse prisonnière. La vie, non plus de la campagne, mais de la province, y est peinte avec beaucoup de verve et de malice. On sent, dans les portraits de cette société d'autrefois, le jugement d'un homme riche en expériences de toutes sortes. Malheureusement, il faut fournir au public l'indispensable histoire d'amour ; et la seconde partie des *Nouvelles Confidences*, le long roman de Régina et de Saluce, où Lamartine semble encore une fois se mettre en scène sous un nom d'emprunt, ramène le mauvais goût et les fadeurs des moins bonnes pages de *Raphaël*.

Il faut attendre les *Mémoires inédits* — publiés seulement en 1871 par M. de Ronchaud — pour rencontrer enfin une « autobiographie » parfaite de ton, de mesure, de justesse, un récit exempt de descriptions oiseuses et de fades intrigues, où Lamartine, débarrassé du souci de plaire au public et seul en face de lui-même, se livre sans apprêt. Ces *Mémoires inédits*,

1. *Confidences*, VI, VII-XVI. Cf. Lacretelle, ouvr. cité, p. 186, note.

trop peu connus du grand public, sont certainement, avec les meilleures parties du *Voyage en Orient*, le chef-d'œuvre de la prose lamartinienne. Et rien ne fait mieux sentir l'incroyable vitalité d'un tel génie que ce livre de jeunesse et de renouvellement, venu après tant d'années de besognes littéraires hâtives et négligées. On peut dire que les *Mémoires inédits* sont, pour la prose, l'analogue du réveil poétique, admirable et inattendu, qu'offrait en 1857 *la Vigne et la Maison*. Lamartine a soixante-dix ans : il retrouve intactes ses émotions de jeunesse, et, pour les exprimer, la prose éclatante et sobre, le ton rapide et nerveux de ses meilleurs récits. Il redevient original au seuil du tombeau.

Mais, ces *Mémoires* posthumes mis à part, il semble que Lamartine, dans toutes les œuvres de cette espèce, se soit borné à reproduire et à développer en prose les scènes et les sentiments qui avaient autrefois nourri sa poésie. Les *Confidences* sont en quelque sorte le commentaire, ou mieux la paraphrase, de *Milly ou la Terre natale* et de divers passages de *Jocelyn*. De même, *Graziella* et *Raphaël* ont pour « thèmes » quelques élégies des *Méditations*, telles que le *Premier Regret* et le *Lac*. On dirait que Lamartine a voulu traduire et mettre à la portée de tous — peuple, enfants, ignorants — ce qui, sous la forme poétique, ne pouvait être goûté que de quelques-uns ; à l'intention de ce nouveau public, il transpose les œuvres auxquelles il a dû sa première gloire, les amplifie, les dramatise, et, d'un mot, les vulgarise. On peut regretter ces concessions faites au goût populaire ; il ne faut pas les juger trop sévèrement : ce serait s'interdire toute sympathie pour le reste des travaux de Lamartine, où se marquent chaque jour davantage le souci de s'adresser à la foule, et cette sorte de charité littéraire qui donne désormais à ses œuvres les plus médiocres leur sens et leur accent.

Geneviève et le *Tailleur de pierres de Saint-Point* ne devaient être que les premiers d'une série de récits populaires. Cette idée d'une littérature pour tous n'était pas nouvelle chez Lamartine. Dès 1834, on s'en souvient, dans une préface sur les *Destinées de la poésie* ajoutée aux *Méditations*, il saluait en prophète l'avènement d'une poésie populaire, qui saurait répandre « des vérités, de l'amour, de la raison, des sentiments exaltés de religion et d'enthousiasme[1] ». Devenu, en appa-

1. Cf. notre volume de *Poésie*, Introduction, p. XLVIII et ci-dessous, p. 9.

rence au moins, plus pratique, c'est en prose qu'il veut à présent parler au peuple. Déjà, en 1843, il avait donné son adhésion enthousiaste à un projet d'« encyclopédie populaire » destinée à « niveler les intelligences » et à « faire descendre l'instruction, en la vulgarisant, jusqu'à la portée des masses[1] ». Il rêvait d'un grand quotidien, vulgarisateur et moralisateur, qui porterait au fond des campagnes, non l'écho des querelles politiques ou les vides péripéties d'un feuilleton, mais des connaissances, à la fois larges et précises, de science, d'histoire, de philosophie[2]. Dans la préface de *Geneviève,* un entretien supposé avec Reine Garde, l'ouvrière-poète de Marseille, lui permet enfin de développer longuement sa thèse : notre littérature est une littérature de riches, de gens oisifs et cultivés ; au peuple hier ignorant, aujourd'hui affamé de pâture intellectuelle, elle ne peut donner qu'une nourriture artificielle et dérisoire : « De tout ce qui compose une bibliothèque complète pour un homme du monde ou pour une académie, à peine pourrait-on, dit-il avec force et justesse, extraire cinq ou six volumes à l'usage et à l'intelligence des familles illettrées, à la ville ou à la campagne. » Et ce peuple pourtant « veut s'instruire, se distraire, s'intéresser par l'imagination, s'attendrir par le sentiment, s'élever par la pensée ». Qui donc va s'occuper de lui, lui donner ce qui lui manque ? Lamartine a voulu l'essayer.

Il y a dans *Geneviève* et dans le *Tailleur de pierres* d'admirables pages, simples et touchantes, vraiment humaines, comme il s'en rencontre peu dans notre littérature aristocratique et bourgeoise. Un large flot de sympathie circule à travers ces récits familiers. Lamartine connaissait bien le peuple — surtout le peuple des campagnes — et l'a aimé sans effort. Il a eu le sentiment si rare, à la fois chrétien et philosophique, de l'égalité profonde entre les hommes, différents de condition et d'intelligence, mais soumis aux mêmes épreuves de travail, de douleur et de deuil. On aurait tort de ne voir dans le mouvement qui l'entraîne vers un public populaire que la recherche d'une renommée plus étendue ou d'un profit matériel qui lui était en effet nécessaire : un sincère élan de charité

1. Lettre à M. Chapuys-Montlaville, dans la *France parlementaire,* t. III, p. 386.

2. Lamartine n'abandonnera jamais ce rêve, où se mêlent si singulièrement le spéculateur et le poète. Sous une forme un peu différente, c'est bien ce qu'il tentera par exemple dans le *Civilisateur,* le *Cours familier de Littérature,* etc.

le pousse vers les humbles. A cette œuvre d'éducation et de moralisation de la multitude il apporte tout son cœur.

Et cependant, Lamartine s'en est tenu à ces deux essais[1], et il semble bien avoir manqué de quelques-uns des dons qui font l'écrivain populaire. Incapable de ne pas se mettre personnellement en scène, son récit est toujours plus ou moins un fragment d'autobiographie; il ne peut se défendre de prêter à ses héros, quels qu'ils soient, ses propres sentiments et ses propres pensées. Si riche de sensibilité imaginative, il a l'invention pauvre et souvent maladroite : au milieu d'histoires dans lesquelles il n'y a « quasi point d'événements et d'aventures » se produisent soudain d'énormes catastrophes[2] ou de miraculeuses rencontres[3], trop invraisemblables pour être touchantes. Enfin, et surtout, Lamartine n'est pas, n'a jamais su être gai : « Le rire est une des mauvaises facultés de notre espèce, s'écriera-t-il un jour dans une sorte de malédiction indignée; c'est l'expression du dénigrement, de la moquerie, de la vanité cachée, et d'une maligne satisfaction de nous-mêmes en surprenant notre semblable en flagrant délit de ridicule... L'envie rit, la malignité rit, l'ironie rit, le mépris rit, la foule rit dans ses mauvais jours ; jamais la bonté, jamais la pitié, jamais l'amour, jamais la piété, jamais la charité, jamais la vertu, jamais le génie, jamais le dévouement, jamais la sagesse[4]. » Lamartine, écrivant pour le peuple, ne donne aucun aliment à ce besoin de gaieté qui suit la tâche accomplie, et qui est une des formes saines et nécessaires, sinon très raffinées, du repos. Lamartine touche, émeut, édifie : il n'amuse pas. Tendres, pieux, résignés, poussant jusqu'à l'absurde — on devrait oser dire : jusqu'à l'immoralité[5] — l'esprit de sacrifice, de Jocelyn à Claude le tailleur de pierres, tels sont ses héros. On se prend parfois à regretter, au milieu de toute cette vertu, le traître et le loustic du mélodrame : il est certain que Hugo, avec son sens énorme du comique et ses antithèses sans finesse, a beaucoup mieux su parler à l'imagination des masses.

1. Il faudrait y joindre l'épisode si fraîchement poétique du petit Didier (*Cours familier*, XXVIIe Entretien) et le médiocre *Fior d'Aliza* (*id.*, CXXIVe-CXXXe Entretiens).

2. Par exemple, dans le *Tailleur de pierres de Saint-Point*, l'explosion sous les pas de Denise.

3. Cf. l'épilogue de *Geneviève*.

4. *Cours familier*, IVe Entretien, t. II, p. 27.

5. Cf. le mariage de Denise et de l'aveugle, dans le *Tailleur de pierres*.

En renonçant au rôle de romancier, Lamartine entendait bien toutefois rester un éducateur populaire. La *Vie des Grands hommes* répond à cette intention. Des « Vies » comme celles de Jacquard ou de Bernard Palissy montrent ce qu'un vulgarisateur génial peut tirer de pareils sujets ; cependant trop de ces études, hâtivement faites, écrites en tout ou en partie par des secrétaires, n'offrent que peu d'intérêt.

Enfin, à partir de 1856, parait, par livraisons mensuelles, le *Cours familier de Littérature*, dont la collection ne comprend pas moins de 168 Entretiens, formant vingt-huit volumes : œuvre qu'on ne saurait négliger si l'on veut suivre Lamartine jusqu'au bout de sa pensée et de sa vie, mais dont le désordre et l'immensité ne laissent pas de rebuter d'abord le lecteur, même attentif. Une idée, pourtant, — toujours la même — finit par donner une espèce d'unité à cette étonnante revue où défilent côte à côte, dans un voisinage au moins inattendu, Béranger, Homère, Mozart, Pétrarque, David, Confucius, Léopold Robert[1] : répandre loin des villes et jusque dans les campagnes les plus reculées, au moyen de ce « musée mobile » des chefs-d'œuvre, le bienfait intellectuel et surtout moral de la culture littéraire, tel est le but que se propose une fois de plus Lamartine. Ce point de vue une fois admis, on ne saurait lui reprocher la faiblesse de sa critique, ni la forme toujours subjective de ses leçons : il ne s'agit pas de préparer des érudits ni des discuteurs, mais d'éveiller comme on pourra dans les âmes le goût du grand et du beau. De même, les longues citations ne sont pas seulement, comme on l'a trop dit, du remplissage, mais une des nécessités essentielles du genre : c'est le seul moyen qu'aient les lecteurs de se former une idée directe des œuvres dont on les entretient. Le défaut de méthode, la bizarre fantaisie des rapprochements sont plus difficiles à accepter ; et pourtant, à force de parcourir en tous sens cette forêt de commentaires, de confidences, de citations et de narrations, on voit peu à peu se dégager les lignes encore confuses d'une véritable esthétique, que Lamartine n'a formulée nettement nulle part, mais dont les idées essentielles ressemblent fort à celles que développera Tolstoï dans l'admirable et paradoxal *Qu'est-ce que l'Art ?*

De toutes ces œuvres offertes pêle-mêle à l'appétit intellectuel des foules, Lamartine n'en juge pas une seule du point de vue de l'art pur, de la beauté plastique, de la perfection

1. Je les cite dans l'ordre, du XXIe au XXXVIIe Entretien.

technique ; il n'y cherche et ne veut y voir que ce qu'elles ont de vraiment humain et d'accessible à tous. Il se demande avant tout par qui, et dans quelle mesure, elles peuvent être comprises ; ce qui ne touche que les lettrés ne l'intéresse pas. « Pourquoi, dit-il avec beaucoup de force à propos du succès inégal de *Paul et Virginie,* pourquoi cette indifférence des classes lettrées, et cet enchantement dans les classes ignorantes ?... La réponse est simple : c'est que les classes lettrées cherchent l'art et que les classes ignorantes ne cherchent et n'applaudissent que la nature.... Les riches sont injustes envers les misérables, parce qu'ils s'abaissent par leurs nécessités vulgaires ; les pauvres ne comprennent pas davantage les riches parce qu'ils ne comprennent que les besoins de pain. Ce sont deux races qui ne parlent pas la même langue. Comment pourraient-ils être justes les uns envers les autres ? Les mêmes mots chez eux signifient des choses opposées[1]... » Et Lamartine n'a jamais oublié de se mettre, dans la mesure du possible, à la place de ce pauvre et de cet ignorant. Ainsi s'explique que, passant rapidement sur notre littérature classique, trop artificielle à son gré, il aille de la littérature primitive, indoue, hébraïque, chinoise, grecque, — source éternelle à laquelle le monde enfant s'est abreuvé, où peuvent boire encore les hommes d'aujourd'hui, — aux œuvres contemporaines et actuelles, chansons, romans, voyages, histoires, qui, pour des raisons toutes différentes, conviennent aussi au public populaire. Cette espèce de *choix,* il l'a fait, en dépit de quelques singularités, avec une sûreté de jugement vraiment surprenante[2]. Tant de disconvenances entre leurs génies ne l'empêchaient pas d'admirer et d'aimer Béranger ; il enviait amicalement ses dons de chantre populaire. Il découvre Mistral (XLe Entretien) avec une joie profonde. Il sait choisir dans Tourguénelf (CXXXIe Entretien et suiv.) quelques-unes des pages les plus parfaitement simples, celles précisément qui répondent le mieux à son idéal de littérature pour les humbles. Il signale avec enthousiasme les œuvres d'Erckmann-Chatrian (CXXXVe Entretien et suiv.). Bref, il n'est pas un des sujets abordés dans le *Cours familier* qui ne se rattache à cette idée dominante de l'art pour tous, à la vision d'une littérature élar-

1. *Cours familier,* XXIVe Entretien.

2. Il faut excepter quelques articles, peu nombreux, de complaisance, d'actualité, ou de... commodité (par exemple, le LXXVIIIe Entretien, sur M. de Marcellus ; le CXLIVe, sur M. de Genoude et ses fils).

gie et simplifiée qui réconcilierait les esprits, au lieu d'élever entre les hommes ces barrières intellectuelles, plus infranchissables que les barrières de classes, qui s'appellent ignorance d'un côté, dédain de l'autre.

Ainsi s'achève cette noble vie : Lamartine s'éteignit à soixante-dix-huit ans, ayant jusqu'à sa dernière heure écrit pour gagner son pain, mais aussi pour accomplir une mission qu'il jugeait justement nécessaire au bien du présent et de l'avenir.

Longtemps méfiant à l'égard des réalités sociales, né aristocrate, né poète, nous avons essayé de montrer sans artifice, portés seulement par les faits, comment Lamartine avait vu, d'année en année, s'ouvrir son horizon et grandir sa tâche. Devant le tribun de 1848, devant l'éducateur populaire, ému et convaincu, des dernières années, on n'a certes pas le droit d'oublier ou de négliger le poète ; il est bien vrai cependant que la poésie ne représente qu'une partie de cette âme généreuse, celle qui a été le plus tôt connue, le plus tôt comprise, celle peut-être à laquelle, au fond de lui-même et sincèrement, Lamartine tenait le moins. Mais, tandis qu'au point de vue poétique ses œuvres et celles de ses contemporains ont rempli toutes les espérances qu'avaient fait concevoir les promesses du début, il a ouvert comme écrivain populaire des routes qui n'ont pas encore été suivies. Si, après la poésie parnassienne, après le roman naturaliste, après la confusion littéraire des quarante dernières années, une réaction que l'on commence à entrevoir ramenait l'esprit public à la conception d'un art qui ne croirait pas déchoir en s'appuyant sur la moralité, il faudrait, une fois de plus, se tourner vers Lamartine comme vers un précurseur.

SUR LA POLITIQUE RATIONNELLE

(1831)

Cette brochure est un des premiers écrits en prose publiés par Lamartine. Sous la forme d'une lettre *A M. le Directeur de la « Revue Européenne »*, elle constitue une sorte de manifeste des idées politiques de l'auteur au lendemain de la Révolution de Juillet. Elle contient d'abord une profession de foi libérale et démocratique, puis un large programme de réformes.

Lamartine déclare hautement que la royauté tombée s'est condamnée elle-même en recourant au coup d'État ; il adjure tous les bons citoyens de se rallier au gouvernement nouveau, fondé sur la souveraineté nationale. La monarchie de Juillet est à ses yeux une forme du régime républicain : c'est « la république mixte, à plusieurs corps, à une seule tête, république à sa base, monarchie à son sommet ». Avec elle s'ouvre l'ère « du droit et de l'action de tous ». Il proclame sa foi dans l'avenir, dans une prochaine organisation de l'ordre social sur les principes de liberté et d'égalité, et indique quelques-unes des transformations fondamentales qui, selon lui, doivent être introduites dans les institutions du pays : suppression de la pairie héréditaire ; liberté de la presse ; diffusion et gratuité pour les pauvres de l'enseignement ; séparation de l'Église et de l'État ; élection par le suffrage universel à plusieurs degrés ; réforme complète de la législation criminelle, et surtout abolition de la peine de mort ; etc.

L'esprit de ce programme un peu hâtif restera celui de toute la politique de Lamartine.

I

AVERTISSEMENT AU PAYS

La France, pense Lamartine, est mûre pour la liberté à laquelle la portent ses aspirations. Mais il y a encore deux choses à appréhender :

l'apathie de la nation et l'aveuglement du pouvoir. Il signale ce double écueil et exhorte ses concitoyens à l'éviter.

Une idée vraie, une idée sociale descendue du ciel sur l'humanité, n'y retourne jamais à vide ; une fois qu'elle a germé dans quelques cœurs droits, dans quelques esprits logiques et sains, elle porte en soi quelque chose de vital, de divin, d'immortel, qui ne périt plus tout entier ; les passions, les vils intérêts, l'ignorance, l'habitude, les préjugés, la haine, peuvent l'écraser sous leurs pieds, peuvent la mutiler sous le sabre ou sous la hache ; ses fruits sont retardés d'un jour, d'un siècle ou deux peut-être (la Providence a la main pleine de siècles, et ne les compte pas dans son œuvre) ; mais au siècle marqué, mais au jour fatal, et peut-être y sommes nous ! l'idée vivace, dont la semence a été répandue et multipliée par les orages mêmes, éclôt dans tous les esprits à la fois ; tous les partis la revendiquent comme leur ; toutes les opinions l'avouent comme le fond de leur pensée commune : prévu ou imprévu, un événement arrive, un accident peut-être, et le monde est renouvelé. L'idée de liberté a tous ces caractères ; si la France voulait, si le pouvoir savait, ce grand fait de rénovation sociale s'opérerait sous nos yeux : rien ne s'y oppose, rien ne résiste dans les choses comme dans les esprits ; l'heure a sonné.

Mais la France veut-elle ? mais le pouvoir sait-il ? Oui, la France voudrait, mais elle veut faiblement ; ses longues convulsions, son repos de quinze ans, sa position fausse sur un droit méconnu et sur un droit contesté [1], sa peur des nouveautés, sa lassitude des expériences, sa défiance de l'erreur, de la vérité même, son industrialisme, culte amollissant de l'or, son engouement prompt, son dégoût rapide, ses éblouissements de gloire militaire, sa secrète faveur pour un despotisme qui la flatte avec des conquêtes, qui l'étourdit avec des tambours, l'esprit de faction, de haine, de dénigrement mutuel qui use ses forces contre soi-même, et surtout, disons-le, son peu de foi dans la haute morale, l'affaiblissement du sen-

1. Le droit dynastique des Bourbons, méconnu par la nation après la crise de 1830, et le droit nouveau de Louis-Philippe, contesté à la fois par les légitimistes et par les républicains.

timent religieux[1], sentiment qui vivifie tous les autres, héroïsme de la conscience, sans lequel l'humanité n'a pas assez de foi en elle-même, ne comprend pas assez sa propre dignité, ne place pas son but assez haut, n'a pas assez la confiance et le désir de l'atteindre : tout cela a altéré en nous le principe des grandes choses, le mobile des résolutions généreuses et fortes, la base morale de toute institution libre, la vertu politique. C'est la vertu politique qui nous manque, et c'est ce qui me fait douter de nous et trembler sur nous ! La vertu politique ? je sais que la liberté la produit en l'exerçant ; mais il en faut déjà pour supporter la liberté[2]. Quand Rome ne comptait plus qu'un Caton, César n'était pas loin.

Mais le pouvoir sait-il ? Non, s'il continue à chercher sa base dans un élément qui manque dès aujourd'hui, qui manquera plus encore dans l'avenir, l'aristocratie ; dans la restriction et non dans l'expansion du droit et de l'action politique ; s'il continue à resserrer la main au lieu de l'ouvrir tout entière, s'il veut régner et non guider, s'il veut dresser sa tente d'un jour, et forcer l'esprit social à une halte précaire dans le défilé où le dix-neuvième siècle est arrivé, et où il étouffera, s'il ne le traverse pas avec un pouvoir hardi en tête de ses générations. Ainsi peut-être manque-t-il à la fois à cette époque deux choses sans lesquelles toute théorie tombe, toute espérance s'évanouit : un pays et un homme.

Faute d'un homme, d'un homme politique, d'un homme complet dans l'intelligence et la vertu, d'un homme résumé sublime et vivant d'un siècle, fort de la force de sa conviction et de celle de son époque, Bonaparte de la parole, ayant l'instinct de la vie sociale et l'éclair de la tribune, comme le héros avait celui de la mort et du champ de bataille ; palpitant de foi dans l'avenir, Christophe Colomb de la liberté, capable d'entrevoir l'autre monde politique, de nous convain-

1. Pour Lamartine, l'idée religieuse ne se sépare jamais de l'idée politique. Sa doctrine démocratique est chrétienne autant que « rationnelle » : « L'œuvre de cette grande époque... c'est, dit-il, d'appliquer la raison humaine, ou le Verbe divin, ou la vérité évangélique, à l'organisation politique des sociétés modernes, comme la vérité évangélique fut, dès le principe, appliquée à la législation civile et aux mœurs. » (*Polit. rat.*, VI). V. ci-dessous, XIII.

2. On reconnaît ici le célèbre axiome politique de Montesquieu, que la *vertu* est le principe de la démocratie (*Esprit des Lois*, III, III).

cre de son existence, et de nous y conduire par la persuasion de son éloquence et la domination de son génie ; faute de cet homme, l'anarchie peut être là, vile, hideuse, rétrograde, démagogique, sanglante, mais impuissante et courte ; car l'anarchie même suppose de la force. Le crime a aussi son parti en France[1], l'échafaud a aussi ses apôtres ; mais le crime ne peut jamais être un élément politique ; le crime est la plus antisociale des choses humaines, puisque la société n'est et ne peut être que de la morale et de la vertu. Ce parti est hors la loi du pays et de la civilisation ; il est à la politique ce que les brigands sont à la société : ils tuent, mais ils ne comptent pas. La société n'a ni besoin ni appétit de sang ; elle n'a pas même à combattre, elle n'a rien à renverser devant elle ; tout est nivelé sous ses pas. Cette admiration imitatrice pour les hommes et les œuvres de la Terreur n'est que du sophisme qui accompagne quelquefois le bourreau, comme il le précède toujours : c'est un arrière-goût du sang versé et bu dans notre époque de honte, que quelques insensés prennent encore pour de la soif, et qui n'est que le rêve du tigre.

Faute de vertu politique dans le pays, au premier tremblement du pouvoir, à la première bourrasque sur la mer tempétueuse de la liberté, une clameur générale s'élèvera : « Retournons en arrière, perdons plutôt tout l'espace déjà parcouru, plions les voiles, regagnons le passé ! » Le port le plus précaire sera bon. Le premier qui prendra le chapeau étriqué et la redingote grise se croira un Bonaparte, sabrera la civilisation et la liberté des branches à la racine, et dira : « Mon peuple », jusqu'à ce qu'on en cherche un autre pour mieux parer la servitude. Ce peuple libre n'aime pas assez la liberté ; il croit toujours voir le temple de la gloire avec un héros sur le seuil, ouvert pour le recueillir et le venger d'une nouvelle anarchie. Il se trompe, le héros n'est plus ; et la liberté est son seul asile.

Cherchons donc la vertu politique, cherchons-la pour nous et pour les autres, le temps se chargera de l'exercer ; cher-

1. Depuis l'avènement de Louis-Philippe, les émeutes révolutionnaires avaient été incessantes. Les éléments les plus turbulents, groupés en sociétés telles que celle des *Amis du peuple*, s'efforçaient de ressusciter tous les souvenirs de la Terreur.

chons-la où elle est, dans une conviction forte, dans une foi sincère à la destinée progressive de l'humanité, dans un religieux respect pour notre dignité d'homme, dans une contemplation sévère du but divin que Dieu a placé devant la société comme devant la vie individuelle : ce but, c'est lui-même, c'est le perfectionnement de l'individu et le perfectionnement de l'être générique, l'humanité, qui doit rapprocher de Dieu l'homme vertueux et la société elle-même.

DES DESTINÉES DE LA POÉSIE

(1834)

Écrit pour servir de préface aux *Méditations*, l'opuscule *Des Destinées de la Poésie* contient l'exposé des idées de Lamartine sur la poésie après son retour d'Orient. L'auteur raconte d'abord, non sans émotion, comment il a vu la poésie ressusciter en France avec la liberté après la chute de l'Empire. Puis, mêlant sa démonstration de récits ou de descriptions symboliques empruntés aux souvenirs de son récent voyage, il rappelle par quelles phases la poésie a passé depuis ses origines et explique quelle doit être, à son avis, la poésie du lendemain : elle doit devenir à la fois, pour être en harmonie avec l'époque, plus « rationnelle » et plus « populaire ».

Nous donnons la partie la plus caractéristique de ce manifeste littraire.

II

LA POÉSIE DE L'AVENIR

Le monde est jeune, car la pensée mesure encore une distance incommensurable entre l'état actuel de l'humanité et le but qu'elle peut atteindre ; la poésie aura d'ici là de nouvelles, de hautes destinées à remplir.

Elle ne sera plus lyrique dans le sens où nous prenons ce mot; elle n'a plus assez de jeunesse, de fraîcheur, de spontanéité d'impression, pour chanter comme au premier réveil de la pensée humaine. Elle ne sera plus épique ; l'homme a trop vécu, trop réfléchi pour se laisser amuser, intéresser, par les longs récits de l'épopée, et l'expérience a détruit sa foi aux merveilles dont le poème épique enchantait sa crédulité. Elle ne sera plus dramatique, parce que la scène de la vie réelle

a, dans nos temps de liberté et d'action politique, un intérêt plus pressant, plus réel et plus intime que la scène du théâtre ; parce que les classes élevées de la société ne vont plus au théâtre pour être émues, mais pour juger; parce que la société est devenue critique, de naïve qu'elle était. Il n'y a plus de bonne foi dans ses plaisirs. Le drame va tomber au peuple ; il était né du peuple et pour le peuple, il y retourne ; il n'y a plus que la classe populaire qui porte son cœur au théâtre. Or le drame populaire, destiné aux classes illettrées, n'aura pas de longtemps une expression assez noble, assez élégante, assez élevée pour attirer la classe lettrée ; la classe lettrée abandonnera donc le drame ; et, quand le drame populaire aura élevé son parterre jusqu'à la hauteur de la langue d'élite, cet auditoire le quittera encore, et il lui faudra sans cesse redescendre pour être senti. Des hommes de génie tentent, en ce moment même, de faire violence à cette destinée du drame[1]. Je fais des vœux pour leur triomphe ; et, dans tous les cas, il restera de glorieux monuments de leur lutte. C'est une question d'aristocratie et de démocratie ; le drame est l'image la plus fidèle de la civilisation.

La poésie sera de la raison chantée, voilà sa destinée pour longtemps ; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale, comme les époques que le genre humain va traverser ; elle sera intime surtout, personnelle, méditative et grave ; non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère, des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme. Ce sera l'homme lui-même et non plus son image, l'homme sincère et tout entier. Les signes avant-coureurs de cette transformation de la poésie sont visibles depuis plus d'un siècle ; ils se multiplient de nos jours. La poésie s'est dépouillée de plus en plus de sa forme artificielle, elle n'a presque plus de forme qu'elle-même. A mesure que tout s'est spiritualisé dans le monde, elle aussi se spiritualise. Elle ne veut plus de mannequin, elle n'invente plus

1. Hugo, avec *Cromwell* (1827), *Hernani* (1830), *Marion de Lorme* (1831), Alexandre Dumas, avec *Henri III* (1829) et *Antony* (1831), Vigny, avec le *More de Venise* (1829). — Toutes ces prophéties de Lamartine étaient en somme bien téméraires et, à y regarder de près, bien vagues.

de machine ; car la première chose que fait maintenant l'esprit du lecteur, c'est de dépouiller le mannequin, c'est de démonter la machine et de chercher la poésie seule dans l'œuvre poétique, et de chercher aussi l'âme du poète sous sa poésie. Mais sera-t-elle morte, pour être plus vraie, plus sincère, plus réelle qu'elle ne le fut jamais ? Non sans doute ; elle aura plus de vie, plus d'intensité, plus d'action qu'elle n'en eut encore ! et j'en appelle à ce siècle naissant qui déborde de tout ce qui est la poésie même, amour, religion, liberté, et je me demande s'il y eut jamais dans les époques littéraires un moment aussi remarquable en talents éclos et en promesses qui éclôront à leur tour. Je le sais mieux que personne, car j'ai souvent été le confident inconnu de ces mille voix mystérieuses qui chantent dans le monde ou dans la solitude, et qui n'ont pas encore d'écho dans leur renommée. Non, il n'y eut jamais autant de poètes et plus de poésie qu'il y en a en France et en Europe au moment où j'écris ces lignes, au moment où quelques esprits superficiels ou préoccupés s'écrient que la poésie a accompli ses destinées, et prophétisent la décadence de l'humanité. Je ne vois aucun signe de décadence dans l'intelligence humaine, aucun symptôme de lassitude ni de vieillesse ; je vois des institutions vieillies qui s'écroulent, mais des générations rajeunies que le souffle de vie tourmente et pousse en tous sens, et qui reconstruiront sur des plans inconnus cette œuvre infinie que Dieu a donnée à faire et à refaire sans cesse à l'homme, sa propre destinée. Dans cette œuvre, la poésie a sa place, quoique Platon voulût l'en bannir[1]. C'est elle qui plane sur la société et qui la juge, et qui, montrant à l'homme la vulgarité de son œuvre, l'appelle sans cesse en avant, en lui montrant du doigt des utopies, des républiques imaginaires, des cités de Dieu, et lui souffle au cœur le courage de les atteindre.

A côté de cette destinée philosophique, rationnelle[2], politi-

1. On sait que Platon proscrivait de sa République, comme stérile et amollissante, toute poésie, à l'exception des hymnes aux dieux et des éloges des grands hommes.

2. Il peut être intéressant de noter l'abus que Lamartine fait de ce mot à cette époque de son existence : politique « rationnelle », poésie « rationnelle », christianisme « rationnel », et même adoration « rationnelle », toutes ces expressions, caractéristiques d'une des tendances dominantes de sa pensée, méritent d'être rapprochées.

que, sociale, de la poésie à venir, elle a une destinée nouvelle à accomplir : elle doit suivre la pente des institutions et de la presse ; elle doit se faire peuple, et devenir populaire comme la religion, la raison et la philosophie. La presse commence à pressentir cette œuvre, œuvre immense et puissante, qui, en portant sans cesse à tous la pensée de tous, abaissera les montagnes, élèvera les vallées, nivellera les inégalités des intelligences, et ne laissera bientôt plus d'autre puissance sur la terre que celle de la raison universelle, qui aura multiplié sa force par la force de tous[1]. Sublime et incalculable association de toutes les pensées, dont les résultats ne peuvent être appréciés que par Celui qui a permis à l'homme de la concevoir et de la réaliser ! La poésie de nos jours a déjà tenté cette forme, et des talents d'un ordre élevé se sont abaissés pour tendre la main au peuple ; la poésie s'est faite chanson[2], pour courir sur l'aile du refrain dans les camps ou dans les chaumières ; elle y a porté quelques nobles souvenirs, quelques généreuses inspirations, quelques sentiments de morale sociale ; mais cependant, il faut le déplorer, elle n'a guère popularisé que des passions, des haines ou des envies. C'est à populariser des vérités, de l'amour, de la raison, des sentiments exaltés de religion et d'enthousiasme, que ces génies populaires doivent consacrer leur puissance à l'avenir. Cette poésie est à créer ; l'époque la demande, le peuple en a soif ; il est plus poète par l'âme que nous, car il est plus près de la nature : mais il a besoin d'un interprète entre cette nature et lui ; c'est à nous de lui en servir, et de lui expliquer, par ses sentiments rendus dans sa langue, ce que Dieu a mis de bonté, de noblesse, de générosité, de patriotisme et de piété enthousiaste dans son cœur. Toutes les époques primitives de l'humanité ont eu leur poésie ou leur spiritualisme chanté : la civilisation avancée serait-elle la seule époque qui fît taire cette voix intime et consolante de l'humanité ? Non sans doute ; rien ne meurt dans l'ordre éternel des choses, tout se transforme : la poésie est l'ange gardien de l'humanité à tous ses âges.

1. Il avait paru plus de trois cents journaux entre 1815 et 1830 ; il y en eut jusqu'à sept cents sous la monarchie de Juillet.
2. Allusion aux chansons de Béranger.

SOUVENIRS, IMPRESSIONS
PENSÉES ET PAYSAGES

PENDANT

UN VOYAGE EN ORIENT
(1832-1833)

OU

NOTES D'UN VOYAGEUR
(1835)

III

INSTALLATION A BEYROUTH

Parti de Marseille le 10 juillet 1832 sur le brick l'*Alceste*, qu'il avait affrété, Lamartine, après avoir visité Athènes, était arrivé à Beyrouth le 6 septembre. Il était accompagné de sa femme, de sa fille Julia, de trois amis, MM. de Parseval, de Capmas et de la Royère (ce dernier médecin), et de plusieurs domestiques.

7 septembre 1832.

J'ai passé la journée entière à parcourir les environs de Bayruth et à chercher un lieu de repos pour y établir une maison.

J'ai loué cinq maisons qui forment un groupe, et que je réunirai par des escaliers de bois, des galeries et des ouvertures. Chaque maison ici n'est guère composée que d'un souterrain qui sert de cuisine et d'une chambre où couche toute la famille, quelque nombreuse qu'elle soit. Dans un tel

climat, la vraie maison, c'est le toit construit en terrasse. C'est là que les femmes et les enfants passent les journées et souvent les nuits. Devant les maisons, entre les troncs de quelques mûriers ou de quelques oliviers, l'Arabe construit un foyer avec trois pierres, et c'est là que sa femme lui prépare à manger. On jette une natte de paille sur un bâton qui va du mur aux branches de l'arbre. Sous cet abri se fait tout le ménage. Les femmes et les filles y sont tout le jour accroupies, occupées à peigner leurs longs cheveux, à les tresser, à blanchir leurs voiles, à tisser leurs soies, à nourrir leurs poules, ou à jouer et causer entre elles, comme, dans nos villages du midi de la France, le dimanche matin, les filles se rassemblent sur les portes des chaumières.

Même date, au soir.

Toute la journée a été employée à décharger le brick et à porter de la ville à notre maison de campagne les bagages de notre caravane. Chacun de nous aura sa chambre. Un vaste champ de mûriers et d'orangers s'étend autour des cinq maisons réunies et donne à chacun quelques pas à faire devant sa porte et un peu d'ombre pour respirer. J'ai acheté des nattes d'Égypte et des tapis de Damas pour nous servir de lits et de divans. J'ai trouvé des charpentiers arabes très actifs et très intelligents qui sont déjà à l'ouvrage pour nous faire des portes et des fenêtres, et ce soir nous irons coucher dans notre nouvelle habitation.

8 septembre 1832.

Rien de plus délicieux que notre réveil après la première nuit passée dans notre maison. Nous avons fait apporter le déjeuner sur la plus large de nos terrasses, et nous avons reconnu de l'œil tous les environs.

La maison est à dix minutes de la ville. On y arrive par des sentiers ombragés d'immenses aloès qui laissent pendre leurs figues épineuses[1] sur la tête des passants. On longe quelques arches antiques et une immense tour carrée, bâtie par l'émir des Druses, Fakardin[2], tour qui sert aujourd'hui

1. Lamartine appelle *aloès*, par erreur, le cactus ou figuier de Barbarie.
2. On sait que les Druses forment une importante peuplade, répandue dans les montagnes du Liban et de l'Antiliban. Fakhr-ed-Din ou Fakardin (1584-1635) fut un de leurs plus célèbres émirs.

d'observatoire à quelques sentinelles de l'armée d'Ibrahim-Pacha [1], qui observent de là toute la campagne. On se glisse ensuite entre les troncs de mûriers, et l'on arrive à un groupe de maisons basses cachées dans les arbres et flanquées d'un bois de citronniers et d'orangers. Ces maisons sont irrégulières, et celle du milieu s'élève comme une tour carrée, et pyramide [2] gracieusement sur les autres. Les toits de toutes ces maisonnettes communiquent au moyen de quelques degrés de bois et forment ainsi un ensemble assez commode pour des hôtes qui viennent de passer tant de jours sous l'entre-pont d'un navire marchand.

A quelques cents pas de nous, la mer s'avance dans les terres ; et vue d'ici, au-dessus des têtes vertes des citronniers et des aloès, elle ressemble à un beau lac intérieur, ou à un large fleuve dont on n'aperçoit qu'un tronçon. Quelques barques arabes y sont à l'ancre et se balancent mollement sur ses ondulations insensibles. Si nous montons sur la terrasse supérieure, ce beau lac se change en un immense golfe, clos d'un côté par le château mauresque de Bayruth, et de l'autre par les immenses murailles sombres de la chaîne de montagnes qui court vers Tripoli [3]. Mais en face de nous l'horizon s'étend davantage : il commence par courir sur une plaine de champs admirablement cultivés, jalonnés d'arbres qui cachent entièrement le sol, semés çà et là de maisons semblables à la nôtre, et qui élèvent leurs toits comme autant de voiles blanches sur un océan de verdure ; il se rétrécit ensuite entre une longue et gracieuse colline au sommet de laquelle un couvent grec montre ses murailles blanches et ses dômes bleus ; quelques cimes de pins parasols planent un peu plus haut, sur les dômes mêmes du couvent. La colline descend par gradins soutenus de murailles de pierre et portant des forêts d'oliviers et de mûriers. La mer vient baigner les derniers gradins, elle s'écarte ensuite, et une seconde plaine plus

1. Ibrahim-Pacha, fils du pacha d'Égypte Méhémet-Ali, occupait militairement la Syrie, qu'il avait conquise, et que le sultan venait de céder à son père par le traité de Koutaieh (1833). Mais le pays était loin d'être pacifié.

2. *Pyramide*. Terme familier à Lamartine. V. notre volume de *Poésie*, p. 141, note 89.

3. Tripoli de Syrie, port et chef-lieu de district du vilayet de Beyrouth, à 65 kilomètres au nord de cette ville.

éloignée s'arrondit et se creuse pour laisser passer un fleuve[1] qui serpente longtemps parmi les bois de chênes verts et va se jeter dans le golfe, que ses eaux jaunissent sur les bords. Cette plaine ne se termine qu'aux flancs dorés des montagnes. Ces montagnes ne s'élèvent pas d'un seul jet ; elles commencent par d'énormes collines semblables à des blocs immenses, les uns arrondis, les autres presque carrés : un peu de végétation couvre les sommets de ces collines, et chacune d'elles porte ou un monastère ou un village qui réfléchit la lueur du soleil et attire les regards. Les pans des collines brillent comme de l'or ; ce sont des murailles de grès jaunâtre concassé par les tremblements de terre, et dont chaque parcelle réfléchit et darde la lumière. Au-dessus de ces premiers monticules, les degrés du Liban s'élargissent ; il y a des plateaux d'une ou deux lieues ; plateaux inégaux, creusés, sillonnés, labourés de ravins, de lits profonds des torrents, de gorges obscures où le regard se perd. Après ces plateaux, les hautes montagnes recommencent à se dresser presque perpendiculairement ; cependant on voit les taches noires des cèdres et des sapins qui les garnissent, et quelques couvents inaccessibles, quelques villages inconnus qui semblent penchés sur leurs précipices. Au sommet le plus aigu de cette seconde chaîne, des arbres qui semblent gigantesques forment comme une chevelure rare sur un front chauve. On distingue d'ici leurs cimes inégales et dentelées, qui ressemblent à des créneaux sur la crête d'une citadelle.

Derrière ces secondes chaînes, le vrai Liban s'élève enfin ; on ne peut distinguer si ses flancs sont rapides ou adoucis, s'ils sont nus ou couverts de végétation : la distance est trop grande. Ses flancs se confondent, dans la transparence de l'air, avec l'air même, dont ils semblent faire partie ; on ne voit que la réverbération ambiante de la lumière du soleil qui les enveloppe, et leurs crêtes enflammées, qui se confondent avec les nuages pourpres du matin, et qui planent comme des îles inaccessibles dans les vagues du firmament.

Si nos regards redescendent de ce sublime horizon des montagnes, ils ne trouvent partout à se poser que sur des gerbes

1. Probablement le Nahr-Beyrouth ou fleuve de Beyrouth.

majestueuses de palmiers plantés çà et là dans la campagne auprès des maisons des Arabes, sur les vertes ondulations des têtes de pins larix, semés par petits bouquets dans la plaine ou sur le revers des collines, sur les haies de nopal, ou d'autres plantes grasses, dont les lourdes feuilles retombent comme des décorations de pierre sur les petits murs à hauteur d'appui qui soutiennent les terrasses. Ces murs eux-mêmes sont tellement revêtus de lichens en fleur, de lierres terrestres, de vignes sauvages, de plantes bulbeuses à fleurs de toutes les nuances, à grappes de toutes les formes qu'on ne peut distinguer les pierres dont ces murs sont bâtis : ce ne sont que des remparts de verdure et de fleurs.

Enfin, tout près de nous, là, sous nos yeux, deux ou trois maisons semblables aux nôtres, et à demi voilées par les dômes des orangers en fleur et en fruits, nous offrent ces scènes animées et pittoresques qui sont la vie de tout paysage. Des Arabes assis sur des nattes fument sur les toits des maisons. Quelques femmes se penchent aux fenêtres pour nous voir, et se cachent quand elles s'aperçoivent que nous les regardons. Sous notre terrasse même, deux familles arabes, père, frères, femmes et enfants, prennent leur repas à l'ombre d'un petit platane sur le seuil de leur maison ; et à quelques pas de là, sous un autre arbre, deux jeunes filles syriennes, d'une beauté incomparable, s'habillent en plein air et couvrent leurs cheveux de fleurs blanches et rouges. Il y en a une dont les cheveux sont si longs et si touffus, qu'ils la couvrent entièrement, comme les rameaux d'un saule pleureur recouvrent le tronc de toutes parts ; on aperçoit seulement, quand elle secoue cette abondante crinière, son beau front et ses yeux rayonnants de gaieté naïve, qui percent un moment ce voile naturel. Elle semble jouir de notre admiration ; je lui jette une poignée de ghazis, petites pièces d'or dont les Syriennes se font des colliers et des bracelets en les enfilant avec un brin de soie. Elle joint ses mains et les porte sur sa tête pour me remercier, et rentre dans la chambre basse pour les montrer à sa mère et à sa sœur.

IV

VISITE A LADY ESTHER STANHOPE

Ce morceau célèbre est, en réalité, très artificiel. Lamartine n'a certainement pas rapporté d'une manière exacte sa conversation avec lady Stanhope : il a brodé, arrangé, embelli ; mais il a habilement profité de ce détour pour exposer, sous une forme vive et pittoresque, la plupart de ses idées religieuses, morales, sociales, et même politiques.

Lady Esther Stanhope, nièce de M. Pitt[1], après la mort de son oncle, quitta l'Angleterre et parcourut l'Europe. Jeune, belle et riche, elle fut accueillie partout avec l'empressement et l'intérêt que son rang, sa fortune, son esprit et sa beauté devaient lui attirer ; mais elle se refusa constamment à unir son sort à celui de ses plus dignes admirateurs, et, après quelques années passées dans les principales capitales de l'Europe, elle s'embarqua avec une suite nombreuse pour Constantinople. On n'a jamais su le motif de cette expatriation : les uns l'ont attribuée à la mort d'un jeune général anglais, tué à cette époque en Espagne, et que d'éternels regrets devaient conserver à jamais présent dans le cœur de lady Esther ; les autres, à un simple goût d'aventures que le caractère entreprenant et courageux de cette jeune personne pouvait faire présumer en elle. Quoi qu'il en soit, elle partit ; elle passa quelques années à Constantinople, et s'embarqua enfin pour la Syrie sur un bâtiment anglais qui portait aussi la plus grande partie de ses trésors et des valeurs immenses en bijoux et en présents de toute espèce.

La tempête assaillit le navire dans le golfe de Macri, sur la route de Caramanie[2], en face de l'île de Rhodes : il échoua sur un écueil à quelques milles du rivage. Le vaisseau fut en peu d'instants brisé, et les trésors de lady Stanhope furent engloutis dans les flots ; elle-même échappa avec peine à la mort,

1. William Pitt, le célèbre homme d'État anglais (1759-1806). Lady Stanhope avait été sa conseillère très écoutée et sa toute-puissante auxiliaire.
2. Région de la Turquie d'Asie, comprise entre la chaîne du Taurus et la mer de Chypre.

et fut portée, sur un débris du bâtiment, à une petite île déserte où elle passa vingt-quatre heures sans aliments et sans secours. Enfin, des pêcheurs de Marmoriza, qui recherchaient les débris du naufrage, la découvrirent et la conduisirent à Rhodes, où elle se fit reconnaître du consul anglais. Ce déplorable événement n'attiédit pas sa résolution. Elle se rendit à Malte, de là en Angleterre. Elle rassembla les débris de sa fortune ; elle vendit à fonds perdu une partie de ses domaines ; elle chargea un second navire de richesses et de présents pour les contrées qu'elle devait parcourir, et elle mit à la voile. Le voyage fut heureux, et elle débarqua à Latakié, l'ancienne Laodicée, sur la côte de Syrie, entre Tripoli et Alexandrette. Elle s'établit dans les environs, apprit l'arabe, s'entoura de toutes les personnes qui pouvaient lui faciliter des rapports avec les différentes populations arabes, druses, maronites[1] du pays, et se prépara, comme je le faisais alors moi-même, à des voyages de découverte dans les parties les moins accessibles de l'Arabie, de la Mésopotamie et du désert.

Quand elle fut bien familiarisée avec la langue, le costume, les mœurs et les usages du pays, elle organisa une nombreuse caravane, chargea des chameaux de riches présents pour les Arabes, et parcourut toutes les parties de la Syrie. Elle séjourna à Jérusalem, à Damas, à Alep, à Homs, à Balbek et à Palmyre : ce fut dans cette dernière station que les nombreuses tribus d'Arabes errants qui lui avaient facilité l'accès de ces ruines, réunis autour de sa tente au nombre de quarante ou cinquante mille, et charmés de sa beauté, de sa grâce et de sa magnificence, la proclamèrent reine de Palmyre, et lui délivrèrent des firmans par lesquels il était convenu que tout Européen protégé par elle pourrait venir en toute sûreté visiter le désert et les ruines de Balbek et de Palmyre, pourvu qu'il s'engageât à payer un tribut de mille piastres. Ce traité existe encore, et serait fidèlement exécuté par les Arabes, si on leur donnait des preuves positives de la protection de lady Stanhope.

1. Sur les Druses, v. p. 11, note 2. — Les Maronites sont une peuplade catholique du Liban ; ils tirent leur nom de saint Maron, anachorète du IVe siècle.

A son retour de Palmyre, elle faillit cependant être enlevée par une tribu nombreuse d'autres Arabes, ennemis de ceux de Palmyre. Elle fut avertie à temps par un des siens, et dut son salut et celui de sa caravane à une marche forcée de nuit et à la vitesse de ses chevaux, qui franchirent un espace incroyable dans le désert en vingt-quatre heures. Elle revint à Damas, où elle résida quelques mois sous la protection du pacha turc, à qui la Porte l'avait vivement recommandée.

Après une vie errante dans toutes les contrées de l'Orient, lady Esther Stanhope se fixa enfin dans une solitude presque inaccessible, sur une des montagnes du Liban, voisine de Saïde, l'antique Sidon. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre, Abdalla-Pacha, qui avait pour elle un grand respect et un dévouement absolu, lui concéda les restes d'un couvent et le village de Dgioun, peuplé par les Druses. Elle y bâtit plusieurs maisons, entourées d'un mur d'enceinte semblable à nos fortifications du moyen âge : elle y créa artificiellement un jardin charmant à la mode des Turcs ; jardin de fleurs et de fruits, berceaux de vignes, kiosques enrichis de sculptures et de peintures arabesques ; eaux courantes dans des rigoles de marbre, jets d'eau au milieu des pavés des kiosques ; voûtes d'orangers, de figuiers et de citronniers. Là, lady Stanhope vécut plusieurs années dans un luxe tout à fait oriental, entourée d'un grand nombre de drogmans européens ou arabes, d'une suite nombreuse de femmes, d'esclaves noires, et dans des rapports d'amitié et même de politique soutenus avec la Porte, avec Abdalla-Pacha, avec l'émir Beschir, souverain du Liban, et surtout avec les cheiks arabes des déserts de Syrie et de Bagdad.

Bientôt sa fortune, considérable encore, diminua par le dérangement de ses affaires, qui souffraient par son absence ; et elle se trouva réduite à trente ou quarante mille francs de rente, qui suffisent encore dans ce pays-là au train que lady Stanhope est obligée de conserver. Cependant les personnes qui l'avaient accompagnée d'Europe moururent ou s'éloignèrent ; l'amitié des Arabes, qu'il faut entretenir sans cesse par des présents et des prestiges, s'attiédit ; les rapports devinrent moins fréquents, et lady Esther tomba dans le complet isole-

ment où je la trouvai moi-même. Mais c'est là que la trempe héroïque de son caractère montra toute l'énergie, toute la constance de résolution de cette âme. Elle ne songea pas à revenir sur ses pas : elle ne donna pas un regret au monde et au passé ; elle ne fléchit pas sous l'abandon, sous l'infortune, sous la perspective de la vieillesse et de l'oubli des vivants ; elle demeura seule où elle est encore, sans livres, sans journaux, sans lettres d'Europe, sans amis, sans serviteurs même attachés à sa personne, entourée seulement de quelques négresses et de quelques enfants esclaves noirs, et d'un certain nombre de paysans arabes pour soigner son jardin, ses chevaux et veiller à sa sûreté personnelle. On croit généralement dans le pays, et mes rapports avec elle me fondent moi-même à croire qu'elle trouve la force surnaturelle de son âme et de sa résolution non seulement dans son caractère, mais encore dans des idées religieuses exaltées, où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec quelques croyances orientales, et surtout avec les merveilles de l'astrologie. Quoi qu'il en soit, lady Stanhope est un grand nom en Orient et un grand étonnement pour l'Europe. Me trouvant si près d'elle, je désirais la voir : sa pensée de solitude et de méditation avait tant de sympathie apparente avec mes propres pensées, que j'étais bien aise de vérifier en quoi nous nous touchions peut-être. Mais rien n'est plus difficile pour un Européen que d'être admis auprès d'elle ; elle se refuse à toute communication avec les voyageurs anglais, avec les femmes, avec les membres même de sa famille. Je n'avais donc que peu d'espoir de lui être présenté, et je n'avais aucune lettre d'introduction. Sachant néanmoins qu'elle conservait quelques rapports éloignés avec les Arabes de la Palestine et de la Mésopotamie, et qu'une recommandation de sa main auprès de ces tribus pourrait m'être d'une extrême utilité pour mes courses futures, je pris le parti de lui envoyer un Arabe porteur de cette lettre :

« Milady,

« Voyageur comme vous, étranger comme vous dans l'Orient, n'y venant chercher comme vous que le spectacle de sa nature, de ses ruines et des œuvres de Dieu, je viens d'arri-

ver en Syrie avec ma famille. Je compterais au nombre des jours les plus intéressants de mon voyage celui où j'aurais connu une femme qui est elle-même une des merveilles de cet Orient que je viens visiter.

« Si vous voulez bien me recevoir, faites-moi dire le jour qui vous conviendra, et faites-moi savoir si je dois aller seul, ou si je puis vous mener quelques-uns des amis qui m'accompagnent, et qui n'attacheraient pas moins de prix que moi-même à l'honneur de vous être présentés.

« Que cette demande, Milady, ne contraigne en rien votre politesse à m'accorder ce qui répugnerait à vos habitudes de retraite absolue. Je comprends trop bien moi-même le prix de la liberté et le charme de la solitude, pour ne pas comprendre votre refus et pour ne pas le respecter. Agréez, etc. »

Je n'attendis pas longtemps la réponse : le 30[1], à trois heures de l'après-midi, l'écuyer de lady Stanhope, qui est en même temps son médecin, arriva chez moi avec l'ordre de m'accompagner à Dgioun, résidence de cette femme extraordinaire.

Nous partîmes à quatre heures. J'étais accompagné du docteur Léonardi, de M. de Parseval[2], d'un domestique et d'un guide ; nous étions tous à cheval. Je traversai, à une demi-heure de Bayruth, un bois de sapins magnifiques plantés originairement par l'émir Fakardin[3] sur un promontoire élevé, dont la vue s'étend à droite sur la mer orageuse de Syrie, et à gauche sur la magnifique vallée du Liban : point de vue admirable, où les richesses de la végétation de l'Occident, la vigne, le figuier, le mûrier, le peuplier pyramidal, s'unissent à quelques colonnes élevées de palmiers de l'Orient, dont le vent jetait comme un panache les larges feuilles sur le fond bleu du firmament. A quelques pas de là, on entre dans une espèce de désert de sable rouge accumulé en vagues énormes et mobiles comme celles de l'Océan. C'était une soirée de forte

1. Septembre 1832. — Le manuscrit primitif donnait une autre date : le 13, qui est sans doute la date véritable (v. Christian Maréchal, *Le véritable « Voyage en Orient » de Lamartine*, p. 10).

2. Amédée de Parseval, qui avait accompagné Lamartine en Orient, était un de ses amis de jeunesse les plus chers et les plus fidèles.

3. V. p. 11, n. 2.

brise, et le vent les sillonnait, les ridait, les cannelait, comme il ride et fait frémir les ondes de la mer. Ce spectacle était nouveau et triste comme une apparition du vrai et vaste désert que je devais bientôt parcourir. Nulle trace d'hommes ou d'animaux ne subsistait dans cette arène ondoyante; nous n'étions guidés que par le mugissement des flots d'un côté, et par les cimes transparentes des sommets du Liban de l'autre. Nous retrouvâmes bientôt une espèce de chemin ou de sentier semé d'énormes blocs de pierres angulaires. Ce chemin, qui suit la mer jusqu'en Égypte, nous conduisit jusqu'à une maison ruinée, débris d'une vieille tour fortifiée, où nous passâmes les heures sombres de la nuit, couchés sur une natte de joncs et enveloppés dans nos manteaux. Dès que la lune fut levée, nous remontâmes à cheval. C'était une de ces nuits où le ciel est éclatant d'étoiles, où la sérénité la plus parfaite semble régner dans ces profondeurs éthérées que nous contemplons de si bas, mais où la nature autour de nous semble gémir et se torturer dans de sinistres convulsions. L'aspect désolé de la côte ajoutait depuis quelques lieues à cette pénible impression. Nous avions laissé derrière nous, avec le crépuscule, les belles pentes ombragées, les verdoyantes vallées du Liban. D'âpres collines, semées de haut en bas de pierres noires, blanches et grises, débris des tremblements de terre, s'élevaient tout près de nous; à notre gauche et à notre droite, la mer, soulevée depuis le matin par une sourde tempête, déroulait ses vagues lourdes et menaçantes, que nous voyions venir de loin, à l'ombre qu'elles jetaient devant elles, qui frappaient ensuite vers le rivage, en jetant chacune son coup de tonnerre, et qui prolongeaient enfin leur large et bouillante écume jusque sur la lisière de sable humide où nous cheminions, inondant à chaque pas les pieds de nos chevaux et menaçant de nous entraîner nous-mêmes. Une lune aussi brillante qu'un soleil d'hiver répandait assez de rayons sur la mer pour nous en découvrir la fureur, et pas assez de clarté sur notre route pour rassurer l'œil sur les périls du chemin. Bientôt la lueur d'un incendie se fondit sur la cime des montagnes du Liban avec les brumes blanches ou sombres du matin, et répandit sur toute cette scène une teinte fausse et blafarde, qui n'est ni le jour ni la nuit, qui n'est ni l'éclat

de l'un ni la sérénité de l'autre ; heure pénible à l'œil et à la pensée, lutte de deux principes contraires dont la nature offre quelquefois l'image affligeante, et que le plus souvent on retrouve dans son propre cœur. A sept heures du matin, par un soleil déjà dévorant, nous quittions Saïde, l'antique Sidon, qui s'avance sur les flots comme un glorieux souvenir d'une domination passée, et nous gravissions des collines crayeuses, nues, déchirées, qui, s'élevant insensiblement d'étage en étage, nous menaient à la solitude que nous cherchions vainement des yeux. Chaque mamelon gravi nous en découvrait un plus élevé qu'il fallait tourner ou gravir encore ; les montagnes s'enchaînaient aux montagnes, comme les anneaux d'une chaîne pressée, ne laissant entre elles que des ravins profonds sans eau, blanchis, semés de quartiers de roches grisâtres. Ces montagnes sont complètement dépouillées de végétation et de terre. Ce sont des squelettes de collines que les eaux et les vents ont rongés depuis des siècles. Ce n'était pas là que je m'attendais à trouver la demeure d'une femme qui avait visité le monde et qui avait eu tout l'univers à choisir. Enfin, du haut d'un de ces rochers, mes yeux tombèrent sur une vallée plus profonde, plus large, bornée de toutes parts par des montagnes plus majestueuses, mais non moins stériles. Au milieu de cette vallée, comme la base d'une large tour, la montagne de Dgioun prenait naissance et s'arrondissait en bancs de rochers circulaires qui, s'amincissant en s'approchant de leurs cimes, formaient enfin une esplanade de quelque centaines de toises de largeur, et se couronnaient d'une belle, gracieuse et verte végétation. Un mur blanc, flanqué d'un kiosque à l'un de ses angles, entourait cette masse de verdure. C'était là le séjour de lady Esther. Nous l'atteignîmes à midi. La maison n'est pas ce qu'on appelle ainsi en Europe, ce n'est pas même ce qu'on nomme maison en Orient : c'est un assemblage confus et bizarre de dix ou douze petites maisonnettes, ne contenant chacune qu'une ou deux chambres au rez-de-chaussée, sans fenêtres, et séparées les unes des autres par de petites cours ou petits jardins, assemblage tout à fait pareil à l'aspect de ces pauvres couvents qu'on rencontre en Italie ou en Espagne sur les hautes montagnes, et appartenant à des ordres mendiants. Selon son ha-

bitude, lady Stanhope n'était pas visible avant trois ou quatre heures après midi. On nous conduisit chacun dans une espèce de cellule étroite, sans jour et sans meubles. On nous servit à déjeuner, et nous nous jetâmes sur un divan, en attendant le réveil de l'hôtesse invisible du romantique séjour.

Je dormais ; à trois heures, on vint frapper à ma porte et m'annoncer qu'elle m'attendait. Je traversai une cour, un jardin, un kiosque à jour, à tenture de jasmin, puis deux ou trois corridors sombres, et je fus introduit par un petit enfant nègre, de six ou huit ans, dans le cabinet de lady Esther. Une si profonde obscurité y régnait, que je pus à peine distinguer les traits nobles, graves, doux et majestueux de la figure blanche qui, en costume oriental, se leva du divan, et s'avança en me tendant la main. Lady Esther paraît avoir cinquante ans ; elle a de ces traits que les années ne peuvent altérer : la fraîcheur, la couleur, la grâce, s'en vont avec la jeunesse ; mais quand la beauté est dans la forme même, dans la pureté des lignes, dans la dignité, dans la majesté, dans la pensée d'un visage d'homme ou de femme, la beauté change aux différentes époques de la vie, mais elle ne passe pas. Telle est celle de lady Stanhope. Elle avait sur la tête un turban blanc, sur le front une bandelette de laine couleur de pourpre et retombant de chaque côté de la tête jusque sur les épaules. Un long châle de cachemire jaune, une immense robe turque de soie blanche à manches flottantes, enveloppaient toute sa personne dans des plis simples et majestueux ; et l'on apercevait seulement, dans l'ouverture que laissait cette première tunique sur sa poitrine, une seconde robe d'étoffe de Perse à mille fleurs qui montait jusqu'au cou et s'y nouait par une agrafe de perles. Des bottines turques de maroquin jaune brodé en soie complétaient ce beau costume oriental, qu'elle portait avec la liberté et la grâce d'une personne qui n'en a pas porté d'autres depuis sa jeunesse.

« Vous êtes venu de bien loin pour voir une ermite, me dit-elle ; soyez le bienvenu. Je reçois peu d'étrangers, un ou deux à peine par année ; mais votre lettre m'a plu, et j'ai désiré connaître une personne qui aimait, comme moi, Dieu, la nature et la solitude. Quelque chose, d'ailleurs, me disait que nos étoiles étaient amies et que nous nous conviendrions

mutuellement. Je vois avec plaisir que mon pressentiment ne m'a pas trompée, et vos traits que je vois maintenant, et le seul bruit de vos pas, pendant que vous traversiez le corridor, m'en ont assez appris sur vous pour que je ne me repente pas d'avoir voulu vous voir. Asseyons-nous et causons, nous sommes déjà amis.

— Comment, lui dis-je, Milady, honorez-vous si vite du nom d'ami un homme dont le nom et la vie vous sont complètement inconnus ? Vous ignorez qui je suis.

— C'est vrai, reprit-elle ; je ne sais ni ce que vous êtes selon le monde, ni ce que vous avez fait pendant que vous avez vécu parmi les hommes ; mais je sais déjà ce que vous êtes devant Dieu [1]. Ne me prenez point pour une folle, comme le monde me nomme souvent ; mais je ne puis résister au besoin de vous parler à cœur ouvert. Il est une science, perdue aujourd'hui dans votre Europe, science qui est née en Orient, qui n'y a jamais péri, qui y vit encore. Je la possède. Je lis dans les astres. Nous sommes tous enfants de quelqu'un de ces feux célestes, qui présidèrent à notre naissance, et dont l'influence heureuse ou maligne est écrite dans nos yeux, sur nos fronts, dans nos traits, dans les délinéaments de notre main, dans la forme de notre pied, dans notre geste, dans notre démarche. Je ne vous vois que depuis quelques minutes ; eh bien, je vous connais comme si j'avais vécu un siècle avec vous. Voulez-vous que je vous révèle à vous-même ? voulez-vous que je vous prédise votre destinée ?

— Gardez-vous-en bien, Milady ! lui répondis-je en souriant. Je ne nie pas ce que j'ignore ; je n'affirmerai pas que dans la nature visible et invisible, où tout se tient, où tout s'enchaîne, des êtres d'un ordre inférieur, comme l'homme, ne soient pas sous l'influence d'êtres supérieurs, comme les astres ou les anges, mais je n'ai pas besoin de leur révélation pour me connaître moi-même : corruption, infirmité et misère ! Et quant aux secrets de ma destinée future, je croirais profaner la Divinité qui me les cache, si je les

1. Le manuscrit primitif ajoutait : « et ce que vous pouvez faire un jour pour sa gloire et pour le bonheur de vos semblables. » (Chr. Maréchal, ouvr. cité, p. 186).

demandais à la créature. En fait d'avenir, je ne crois qu'à Dieu, à la liberté et à la vertu.

— N'importe, me dit-elle, croyez ce qu'il vous plaira. Quant à moi, je vois évidemment que vous êtes né sous l'influence de trois étoiles heureuses, puissantes et bonnes, qui vous ont doué de qualités analogues et qui vous conduisent à un but que je pourrais, si vous vouliez, vous indiquer dès aujourd'hui. C'est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme ; vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il a besoin, comme d'instruments, pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir parmi les hommes. Croyez-vous le règne du Messie arrivé ?

— Je suis né chrétien ! lui dis-je ; c'est vous répondre.

— Chrétien ! reprit-elle avec un léger signe d'humeur ; moi aussi, je suis chrétienne ; mais celui que vous appelez le Christ n'a-t-il pas dit : « Je vous parle encore par paraboles, « mais celui qui viendra après moi vous parlera en esprit et « en vérité ? » Eh bien, c'est celui-là que nous attendons ! Voilà le Messie qui n'est pas venu encore, et qui n'est pas loin ; que nous verrons de nos yeux, et pour la venue de qui tout se prépare dans le monde ! Que répondrez-vous ? et comment pourrez-vous nier ou rétorquer les paroles mêmes de votre Évangile que je viens de vous citer ? Quels sont vos motifs pour croire au Christ ?

— Permettez-moi, repris-je, Milady, de ne pas entrer avec vous dans une semblable discussion ; je n'y entre pas avec moi-même. Il y a deux lumières pour l'homme : l'une qui éclaire l'esprit, qui est sujette à la discussion, au doute, et qui souvent ne conduit qu'à l'erreur et à l'égarement ; l'autre qui éclaire le cœur et qui ne trompe jamais, car elle est à la fois évidence et conviction ; et pour nous autres, misérables mortels, la vérité n'est qu'une conviction. Dieu seul possède la vérité autrement et comme vérité ; nous ne la possédons que comme foi. Je crois au Christ, parce qu'il a apporté à la terre la doctrine la plus sainte, la plus féconde et la plus divine qui ait jamais rayonné sur l'intelligence humaine. Une doctrine si céleste ne peut être le fruit de la déception et du mensonge. Le Christ l'a dit comme le dit la raison. Les doctrines se connaissent à leur morale,

comme l'arbre se connaît à ses fruits; les fruits du christainisme, je parle de ses fruits à venir plus encore que de ses fruits déjà cueillis et corrompus, sont infinis, parfaits et divins: donc la doctrine elle-même est divine; donc l'auteur est un verbe divin, comme il se nommait lui-même. Voilà pourquoi je suis chrétien, voilà toute ma controverse religieuse avec moi-même; avec les autres je n'en ai point: on ne prouve à l'homme que ce qu'il croit déjà [1].

— Mais, enfin, reprit-elle, trouvez-vous donc le monde social, politique et religieux bien ordonné, et ne sentez-vous pas ce que tout le monde sent, le besoin, la nécessité d'un révélateur, d'un rédempteur, du Messie que nous attendons, et que nous voyons déjà dans nos désirs?

— Oh! pour cela, lui dis-je, c'est une autre question. Nul plus que moi ne souffre et ne gémit du gémissement universel de la nature, des hommes et des sociétés. Nul ne confesse plus haut les énormes abus sociaux, politiques et religieux. Nul ne désire et n'espère davantage un réparateur à ces maux intolérables de l'humanité. Nul n'est plus convaincu que ce réparateur ne peut être que divin! Si vous appelez cela attendre un Messie, je l'attends comme vous, et plus que vous je soupire après sa prochaine apparition; comme vous, et plus que vous, je vois dans les croyances ébranlées de l'homme, dans le tumulte de ses idées, dans le vide de son cœur, dans la dépravation de son état social, dans les tremblements répétés de ses institutions politiques, tous les symptômes d'un bouleversement, et par conséquent d'un renouvellement prochain et imminent. Je crois que Dieu se montre toujours au moment précis où tout ce qui est humain est insuffisant, où l'homme confesse qu'il ne peut rien pour lui-même. Le monde en est là. Je crois donc à un Messie voisin de notre époque; mais dans ce Messie je ne vois point le Christ, qui n'a rien de plus à nous donner en

1. Le manuscrit primitif ajoutait: « Une fois cette conviction entrée dans mon cœur, je soumets ma conviction de détail à ceux que le Christ a faits héritiers de sa doctrine, à ceux à qui il a dit: Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles; et je crois cette humiliation volontaire de notre intelligence individuelle un sacrifice d'aussi bonne odeur à Dieu qu'une pratique utile à la paix et à la résignation de notre pensée ici-bas. » (Chr. Maréchal, ouv. cité, p. 187).

sagesse, en vertu et en vérité ; je vois celui que le Christ a annoncé devoir venir après lui : cet esprit saint toujours agissant, toujours assistant l'homme, toujours lui révélant, selon les temps et les besoins, ce qu'il doit faire et savoir. Que cet esprit divin s'incarne dans un homme ou dans une doctrine, dans un fait ou dans une idée, peu importe, c'est toujours lui ; homme ou doctrine, fait ou idée, je crois en lui, j'espère en lui et je l'attends, et plus que vous, Milady, je l'invoque ! Vous voyez donc que nous pouvons nous entendre et que nos étoiles ne sont pas si divergentes que cette conversation a pu vous le faire penser. »

Elle sourit ; ses yeux, quelquefois voilés d'un peu d'humeur pendant que je lui confessais mon rationalisme chrétien [1], s'éclairèrent d'une tendresse de regard et d'une lumière presque surnaturelle. « Croyez ce que vous voudrez, me dit-elle, vous n'en êtes pas moins un de ces hommes que j'attendais, que la Providence m'envoie, et qui ont une grande part à accomplir dans l'œuvre qui se prépare. Bientôt vous retournerez en Europe ; l'Europe est finie, la France seule a une grande mission à accomplir encore ; vous y participerez, je ne sais pas encore comment ; mais je puis vous le dire ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles. Je ne sais pas encore le nom de toutes, j'en vois plus de trois maintenant ; j'en distingue quatre, peut-être cinq, et qui sait ? plus encore. L'une d'elles est certainement Mercure [2], qui donne la clarté et la couleur à l'intelligence et à la parole ; vous devez être poète : cela se lit dans vos yeux et dans la partie supérieure de votre figure ; plus bas, vous êtes sous l'empire d'astres tout différents, presque opposés : il y a une influence [3] d'énergie et d'action ; il y a du soleil aussi [4], dit-elle tout à coup, dans la pose de votre tête et dans la manière dont vous la rejetez sur votre épaule gauche. Remerciez Dieu : il y a peu d'hommes qui soient nés

1. Le manuscrit primitif porte : « pendant que je lui confessais mon *humble christianisme* ».

2. Mercure est l'astre des philosophes, des poètes, et en général de tous les hommes de science ou de talent.

3. Au sens astrologique. On désigne ainsi l'écoulement du fluide par lequel les astres agiraient sur la destinée des hommes.

4. Le soleil symbolise la puissance, la souveraineté.

sous plus d'une étoile, peu dont l'étoile soit heureuse, moins encore dont l'étoile, même favorable, ne soit contrebalancée par l'influence maligne d'une étoile opposée. Vous, au contraire, vous en avez plusieurs, et toutes sont en harmonie pour vous servir, et toutes s'entr'aident en votre faveur[1]. Quel est votre nom ? »

Je le lui dis.

« Je ne l'avais jamais entendu ! reprit-elle avec l'accent de la vérité.

— Voilà, Milady, ce que c'est que la gloire. J'ai composé quelques vers dans ma vie, qui ont fait répéter un million de fois mon nom par tous les échos littéraires de l'Europe ; mais cet écho est trop faible pour traverser votre mer et vos montagnes, et ici je suis un homme tout nouveau, un homme complètement inconnu, un nom jamais prononcé ! Je n'en suis que plus flatté de la bienveillance que vous me prodiguez : je ne la dois qu'à vous et à moi.

— Oui, me dit-elle, poète ou non, je vous aime et j'espère en vous ; nous nous reverrons, soyez-en certain ! Vous retournerez dans l'Occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à revenir en Orient : c'est votre patrie.

— C'est du moins, lui dis-je, la patrie de mon imagination.

— Ne riez pas, reprit-elle, c'est votre patrie véritable, c'est la patrie de vos pères. J'en suis sûre maintenant ; regardez votre pied.

— Je n'y vois, lui dis-je, que la poussière de vos sentiers

1. Dans ses *Mémoires politiques* (II, VII-VIII), Lamartine raconte qu'en 1817, se trouvant à Moulins, il rencontra des bohémiennes qui lui firent des prédictions. L'une d'elles, après avoir examiné sa main, lui dit qu'il avait trois étoiles qui veillaient derrière les nuages du haut du ciel sur lui : « Soit que ces trois étoiles représentent trois personnes qui vous aiment, qui vous ont aimé, qui vous aimeront et qui ne cesseront de veiller sur votre destinée du sein de Dieu où elles seront rappelées avant vous ; soit que ces trois étoiles veuillent dire seulement trois facultés diverses dont vous serez doué par Celui qui les distribue si parcimonieusement aux enfants des hommes, telles que poésie, politique, action peut-être, et qui vous protègeront contre les dangers que vous aurez à courir dans votre vie : je les vois, comme je vois là-haut les trois étoiles de cette constellation, et dans le cours de votre existence qui vous est inconnue comme à moi, toutes les fois que les événements, en se déroulant, vous feront reconnaître l'influence de quelque principe supérieur mettant la main dans votre destinée, adorez une de ces étoiles et pensez à moi. »

qui le couvre, et dont je rougirais dans un salon de la vieille Europe.

— Rien[1] ; ce n'est pas cela, reprit-elle encore : regardez votre pied. »

Je n'y avais pas encore pris garde moi-même.

« Voyez : le cou-de-pied est très élevé, et il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l'eau passe sans vous mouiller. C'est le pied de l'Arabe, c'est le pied de l'Orient ; vous êtes un fils de ces climats[2], et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères. Nous nous reverrons. »

Un esclave noir entra alors, et, se couchant devant elle, le front sur le tapis et les mains sur la tête, lui dit quelques mots en arabe. « Allez, me dit-elle, vous êtes servi ; dînez vite, et revenez bientôt : je vais m'occuper de vous, et voir plus clair dans la confusion de mes idées sur votre personne et votre avenir. Moi, je ne mange jamais avec personne : je vis trop sobrement : du pain, des fruits, à l'heure où le besoin se fait sentir, me suffisent ; je ne dois pas mettre un hôte à mon régime. »

Je fus conduit sous un berceau de jasmin et de laurier-rose, à la porte de ses jardins. Le couvert était mis pour M. de Parseval et pour moi : nous dînâmes très vite ; mais elle n'attendit même pas que nous fussions hors de table, et elle

1. *Rien* n'a pas de sens. Il faut sans doute lire : *Non*, conformément au texte du manuscrit (Maréchal, p. 188).

2. Ici encore, lady Stanhope se rencontre avec les bohémiennes de Moulins. Celles-ci auraient, en effet, assuré à Lamartine qu'il était Sarrasin d'origine. Elles trouvaient des preuves de sa race dans sa taille, ses mains, son front, et surtout ses pieds. Il est persuadé qu'elles avaient raison : « Il n'y avait pas bien des années que le vrai nom de mes ancêtres était *Allamartine*, et la tradition les faisait sortir d'un grand village du Mâconnais, colonie exclusivement arabe jusqu'à nos jours, et dont aucune mésalliance ne mêlait le sang arabe au sang gaulois. Le caractère sarrasin de cette race conservée dans cette oasis, la taille haute et mince, l'œil noir, le nez aquilin, le cou-de-pied très élevé sur la plante cambrée, le talon détaché, les doigts mordant la terre ; les doigts de la main maigres, allongés et cependant fortement noués par les muscles des jointures, conservaient à toute la famille ces marques de noblesse essentiellement arabes, que des regards sarrasins exercés à la chiromancie ne pouvaient manquer de reconnaître. » (*Mémoires politiques*, II, VII). L'imagination du poète, qui se complaît à broder sur ce thème, a-t-elle prêté à lady Stanhope les propos des bohémiennes ou aux bohémiennes ceux de lady Stanhope ? C'est ce qu'il est difficile de décider.

envoya Léonardi me dire qu'elle m'attendait. J'y courus ; je la trouvai fumant une longue pipe orientale ; elle m'en fit apporter une. J'étais déjà accoutumé à voir fumer les femmes les plus élégantes et les plus belles de l'Orient ; je ne trouvais plus rien de choquant dans cette attitude gracieuse et nonchalante, ni dans cette fumée odorante s'échappant en légères colonnes des lèvres d'une belle femme, et interrompant la conversation sans la refroidir. Nous causâmes longtemps ainsi, et toujours sur le sujet favori, sur le thème unique et mystérieux de cette femme extraordinaire, magicienne moderne, rappelant tout à fait les magiciennes fameuses de l'antiquité ! Circé des déserts. Il me parut que les doctrines religieuses de lady Esther étaient un mélange habile, quoique confus, des différentes religions au milieu desquelles elle s'est condamnée à vivre : mystérieuse comme les Druses[1], dont seule peut-être au monde elle connaît le secret mystique ; résignée comme le musulman et fataliste comme lui ; avec le juif, attendant le Messie ; et, avec le chrétien, professant l'adoration du Christ et la pratique de sa charitable morale. Ajoutez à cela les couleurs fantastiques et les rêves surnaturels d'une imagination teinte d'Orient et échauffée par la solitude et par la méditation, quelques révélations peut-être des astrologues arabes, et vous aurez l'idée de ce composé sublime et bizarre qu'il est plus commode d'appeler folie que d'analyser et de comprendre.

Non, cette femme n'est point folle. La folie, qui s'écrit en traits trop évidents dans les yeux, n'est point écrite dans son beau et droit regard ; la folie, qui se trahit toujours dans la conversation, dont elle interrompt toujours involontairement la chaîne par des écarts brusques, désordonnés et excentriques, ne s'aperçoit nullement dans la conversation élevée, mystique, nuageuse, mais soutenue, liée, enchaînée et forte, de lady Esther. S'il me fallait prononcer, je dirais plutôt que c'est une folie volontaire, étudiée, qui se connaît soi-même et

1. V. p. 11, n. 2. La religion des Druses, dérivée de l'islamisme, mais mélangée d'éléments divers, est principalement constituée par la croyance en un Dieu unique qui s'est incarné déjà dix fois. Leur doctrine et leur culte, dont ils font grand mystère, étaient encore plus mal connus à cette époque que de nos jours : l'*Exposé de la religion des Druses* de Sylvestre de Sacy ne parut qu'en 1838.

qui a ses raisons pour paraître folie. La puissante admiration que son génie a exercée et exerce encore sur les populations arabes qui entourent les montagnes prouvent assez que cette prétendue folie n'est qu'un moyen. Aux hommes de cette terre de prodiges, à ces hommes des rochers et des déserts, dont l'imagination est plus colorée et plus brumeuse que l'horizon de leurs sables ou de leurs mers, il faut la parole de Mahomet ou de lady Stanhope ! il faut le commerce des astres, les prophéties, les miracles, la seconde vue du génie ; lady Stanhope l'a compris d'abord par la haute portée de son intelligence vraiment supérieure ; puis peut-être, comme tous les êtres doués de puissantes facultés intellectuelles, a-t-elle fini par se séduire elle-même et par être la première néophyte du symbole qu'elle s'était créé pour d'autres. Tel est l'effet que cette femme a produit sur moi. On ne peut la juger ni la classer d'un mot ; c'est une statue à immenses dimensions ; on ne peut la juger qu'à son point de vue. Je ne serais pas surpris qu'un jour prochain réalisât une partie de la destinée qu'elle se promet à elle-même : un empire dans l'Arabie, un trône dans Jérusalem ! La moindre commotion politique dans la région de l'Orient qu'elle habite pourrait la soulever jusque-là.

« Je n'ai à ce sujet, lui dis-je, qu'un reproche à faire à votre génie, c'est celui d'avoir été trop timide avec les événements, et de n'avoir pas encore poussé votre fortune jusqu'où elle pouvait vous conduire.

— Vous parlez, me dit-elle, comme un homme qui croit encore trop à la volonté humaine, et pas assez à l'irrésistible empire de la destinée seule ; ma force, à moi, est en elle. Je l'attends, je ne l'appelle pas : je vieillis, j'ai diminué de beaucoup ma fortune ; je suis maintenant seule et abandonnée à moi-même sur ce rocher désert, en proie au premier audacieux qui voudrait forcer mes portes, entourée d'une bande de domestiques infidèles et d'esclaves ingrats, qui me dépouillent tous les jours et menacent quelquefois ma vie ; dernièrement encore, je n'ai dû mon salut qu'à ce poignard, dont j'ai été forcée de me servir pour défendre ma poitrine contre celui d'un esclave noir que j'ai élevé ! Eh bien, au milieu de toutes ces tribulations, je suis heureuse ; je réponds

à tout par le mot sacré des musulmans : *Allah kerim !* la volonté de Dieu ! et j'attends avec confiance l'avenir dont je vous ai parlé, et dont je voudrais vous inspirer à vous-même la certitude que vous devez en avoir ! »

Après avoir fumé plusieurs pipes, bu plusieurs tasses de café, que des esclaves nègres apportaient de quart d'heure en quart d'heure : « Venez, dit-elle, je vais vous conduire dans un sanctuaire où je ne laisse pénétrer aucun profane : c'est mon jardin. » Nous y descendîmes par quelques marches, et je parcourus avec elle, dans un véritable enchantement, un des plus beaux jardins turcs que j'aie encore vus en Orient. Des treilles sombres dont les voûtes de verdure portaient, comme des milliers de lustres, les raisins étincelants de la Terre promise ; des kiosques où les arabesques sculptées s'entrelaçaient aux jasmins et aux plantes grimpantes, lianes de l'Asie ; des bassins où une eau, artificielle il est vrai, venait d'une lieue de loin murmurer et jaillir dans les jets d'eau de marbre ; des allées jalonnées de tous les arbres fruitiers de l'Angleterre, de l'Europe, de ces beaux climats ; de vertes pelouses semées d'arbustes en fleurs, et des compartiments de marbre entourant des gerbes de fleurs nouvelles pour mes yeux : voilà ce jardin.

Nous nous reposâmes tour à tour dans plusieurs des kiosques dont il est orné, et jamais la conversation intarissable de lady Esther ne perdit le ton mystique et l'élévation de sujet qu'elle avait eus le matin. « Puisque la destinée, me dit-elle à la fin, vous a envoyé ici, et qu'une sympathie si étonnante entre nos astres me permet de vous confier ce que je cacherais à tant de profanes, venez : je veux vous faire voir de vos yeux un prodige de la nature dont la destination n'est connue que de moi et de mes adeptes ; les prophéties de l'Orient l'avaient annoncé depuis bien des siècles, et vous allez juger vous-même si ces prophéties sont accomplies. »

Elle ouvrit une porte du jardin qui donnait sur une petite cour intérieure, où j'aperçus deux magnifiques juments arabes de première race et d'une rare perfection de formes. « Approchez, me dit-elle, et regardez cette jument baie ; voyez si la nature n'a pas accompli en elle tout ce qui est écrit sur la jument qui doit porter le Messie : *Elle naîtra toute sellée.* »

Je vis en effet sur ce bel animal un jeu de la nature assez rare pour servir l'illusion d'une crédulité vulgaire chez des peuples à demi barbares : la jument avait au défaut des épaules une cavité si large et si profonde, et imitant si bien la forme d'une selle turque, qu'on pouvait dire avec vérité qu'elle était née toute sellée, et, aux étriers près, on pouvait en effet la monter sans éprouver le besoin d'une selle artificielle. Cette jument, magnifique du reste, semblait accoutumée à l'admiration et au respect que lady Stanhope et ses esclaves lui témoignent, et pressentir la dignité de sa future mission ; jamais personne ne l'a montée, et deux palefreniers arabes la soignent et la surveillent constamment sans la perdre un seul instant de vue. Une autre jument blanche, et, à mon avis, infiniment plus belle, partage avec la jument baie, le respect et les soins de lady Stanhope ; nul ne l'a montée non plus. Lady Esther ne me dit pas, mais me laissa entendre que, quoique la destinée de la jument blanche fût moins sainte, elle en avait une cependant mystérieuse et importante aussi ; et je crus comprendre que lady Stanhope la réservait pour la monter elle-même le jour où elle ferait son entrée, à côté du Messie, dans la Jérusalem reconquise. Après avoir fait promener quelque temps ces deux bêtes sur une pelouse hors de l'enceinte de la forteresse, et joui de la souplesse et de la grâce de ces superbes animaux, nous rentrâmes, et je renouvelai à lady Esther mes instances pour qu'elle me permît de lui présenter M. de Parseval, mon ami et mon compagnon de voyage, qui m'avait suivi, malgré moi, chez elle, et qui attendait vainement depuis le matin une faveur dont elle est si avare. Elle y consentit enfin, et nous rentrâmes tous trois pour passer la soirée ou la nuit dans le petit salon que j'ai déjà dépeint. Le café et les pipes reparurent avec la profusion orientale, et le salon fut bientôt rempli d'un tel nuage de fumée, que la figure de lady Stanhope ne nous apparaissait plus qu'à travers une atmosphère semblable à l'atmosphère magique des évocations. Elle causa avec la même force, la même grâce, la même abondance, mais infiniment moins de surnaturel, sur des sujets moins sacrés pour elle, qu'elle ne l'avait fait avec moi seul dans tout le cours de la journée.

« J'espère, me dit-elle tout à coup, que vous êtes aristocrate ; je n'en doute pas en vous voyant.

— Vous vous trompez, Milady, lui dis-je. Je ne suis ni aristocrate ni démocrate ; j'ai assez vécu pour voir les deux revers de la médaille de l'humanité, et pour les trouver aussi creux l'un que l'autre ; je ne suis ni aristocrate ni démocrate ; je suis homme et partisan exclusif de ce qui peut améliorer et perfectionner l'homme tout entier, qu'il soit né au sommet ou au pied de l'échelle sociale ! Je ne suis ni pour le peuple ni pour les grands, mais pour l'humanité tout entière ; et je ne crois ni aux institutions aristocratiques ni aux institutions démocratiques la vertu exclusive de perfectionner l'humanité ; cette vertu n'est que dans une morale divine, fruit d'une religion parfaite ! La civilisation des peuples, c'est leur foi !

— Cela est vrai, répondit-elle ; mais cependant je suis aristocrate malgré moi ; et vous conviendrez, ajouta-t-elle, que, s'il y a des vices dans l'aristocratie, au moins il y a de hautes vertus à côté pour les racheter et les compenser ; tandis que dans la démocratie je vois bien les vices, et les vices les plus bas et les plus envieux, mais je cherche en vain les hautes vertus.

— Ce n'est pas cela, Milady, lui dis-je ; il y a des deux parts vices et vertus ; mais, dans les hautes classes, ces vices mêmes ont un côté brillant ; dans la classe inférieure, au contraire, ces vices se montrent dans toute leur nudité, et blessent davantage le sentiment moral dans le regard qui les contemple. La différence est dans l'apparence, et non dans le fait ; mais, en réalité, le même vice est plus vice dans l'homme riche, élevé et instruit, que dans l'homme sans lumière et sans pain : car chez l'un le vice est de choix, chez l'autre de nécessité. Méprisez-le donc partout, et plus encore chez l'aristocratie vicieuse, et ne jugeons pas l'humanité par classe, mais par homme : les grands auraient les vices du peuple, s'ils étaient peuple, et les petits auraient les vices des grands, s'ils étaient grands ! La balance est égale ; ne pesons pas.

— Eh bien, passons, me dit-elle ; mais laissez-moi croire que vous êtes aristocrate comme moi ; il m'en coûtera trop de vous croire du nombre de ces jeunes Français qui soulèvent l'écume populaire contre toutes les notabilités que Dieu,

la nature et la société ont faites, et qui renversent l'édifice pour se faire de ses ruines un piédestal à leur envieuse bassesse !

— Non, lui dis-je, tranquillisez-vous ; je ne suis pas de ces hommes ; je suis seulement de ceux qui ne méprisent pas ce qui est au-dessous d'eux dans l'ordre social, tout en respectant ce qui est au-dessus, mais dont le désir ou le rêve serait d'appeler tous les hommes, indépendamment de leur degré dans les hiérarchies arbitraires de la politique, à la même lumière, à la même liberté et à la même perfection morale ! Et, puisque vous êtes religieuse, que vous croyez que Dieu aime également tous ses enfants, et que vous attendez un second Messie pour redresser toutes choses, vous pensez sans doute comme eux et comme moi.

— Oui, reprit-elle, mais je ne m'occupe plus de politique humaine ; j'en ai assez, j'en ai trop vu pendant dix ans que j'ai passés dans le cabinet de M. Pitt, mon oncle, et que toutes les intrigues de l'Europe sont venues retentir autour de moi. J'ai méprisé, jeune, l'humanité, je n'en veux plus entendre parler ; tout ce que font les hommes pour les hommes est sans fruit ! les formes me sont indifférentes.

— Et à moi aussi, lui dis-je.

— Le fond des choses, continua-t-elle, c'est Dieu et la vertu !

— Je pense exactement ainsi, lui répondis-je ; ainsi n'en parlons plus, nous voilà d'accord. »

Passant à des sujets moins graves, et plaisantant sur l'espèce de divination qui lui faisait comprendre un homme tout entier au premier regard et à la seule inspection de son étoile, je mis sa sagesse à l'épreuve, et je l'interrogeai sur deux ou trois voyageurs de ma connaissance, qui depuis quinze ans étaient venus passer sous ses yeux. Je fus frappé de la parfaite justesse de son coup d'œil sur deux de ces hommes. Elle analysa entre autres, avec une prodigieuse perspicacité d'intelligence, le caractère de l'un d'eux, qui m'était parfaitement connu à moi-même, caractère difficile à comprendre à première vue, grand, mais voilé sous les apparences de bonhomie les plus simples et les plus séduisantes. Et ce qui mit le comble à mon étonnement, et me fit admirer le plus la mémoire

infaillible de cette femme, c'est que ce voyageur n'avait passé que deux heures chez elle, et que seize années s'étaient écoulées entre la visite de cet homme et le compte que je lui demandais de ses impressions sur lui. La solitude concentre et fortifie toutes les facultés de l'âme. Les prophètes, les saints, les grands hommes et les poètes l'ont merveilleusement compris; et leur nature leur fait chercher à tous le désert ou l'isolement parmi les hommes.

Le nom de Bonaparte tomba, comme toujours, dans la conversation. « Je croyais, lui dis-je, que votre fanatisme pour cet homme mettrait une barrière entre nous.

— Je n'ai été, me dit-elle, fanatique que de ses malheurs et de pitié pour lui.

— Et moi aussi, lui dis-je, et ainsi nous nous entendons encore. »

Je ne pouvais m'expliquer comment une femme religieuse et morale adorait la force seule sans religion, sans morale et sans liberté! Bonaparte fut un grand reconstructeur, sans doute; il refit le monde social, mais il ne regarda pas assez aux éléments dont il le recomposait; il pétrit sa statue avec de la boue et de l'intérêt personnel, au lieu de la tailler dans les sentiments divins et moraux, la vertu et la liberté!

La nuit s'écoula ainsi à parcourir librement et sans affectation de la part de lady Esther tous les sujets qu'un mot amène et emporte dans une conversation à tout hasard. Je sentais qu'aucune corde ne manquait à cette haute et ferme intelligence, et que toutes les touches du clavier rendaient un son juste, fort et plein, excepté peut-être la corde métaphysique, que trop de tension et de solitude avait faussée ou élevée à un diapason trop haut pour l'intelligence mortelle. Nous nous séparâmes avec un regret sincère de ma part, avec un regret obligeamment témoigné de la sienne.

« Point d'adieu, me dit-elle, nous nous reverrons souvent dans ce voyage, et plus souvent encore dans d'autres voyages que vous ne projetez pas même encore. Allez vous reposer, et souvenez-vous que vous laissez une amie dans les solitudes du Liban. »

Elle me tendit la main; je portai la mienne sur mon cœur, à la manière des Arabes, et nous sortîmes.

V

LE SAINT-SÉPULCRE

Laissant à Beyrouth sa femme et sa fille, Lamartine entreprit bientôt, avec une caravane qu'il avait organisée, un voyage d'un mois (octobre-novembre 1832) à travers la Syrie et la Palestine, dont le but était Jérusalem. Il y arrive le 29 octobre [1], visite la ville, où règne la peste, et fait un pèlerinage au Saint-Sépulcre.

29 octobre 1832.

. . . . . ,

Après avoir descendu quelques autres rues semblables à celles que je viens de décrire, nous nous trouvâmes sur une petite place, ouverte au nord sur un coin du ciel et de la colline des Oliviers ; à notre gauche, quelques marches à descendre nous conduisirent sur un parvis découvert. La façade de l'église du Saint-Sépulcre donnait sur ce parvis. L'église du Saint-Sépulcre a été tant et si bien décrite, que je ne la décrirai pas de nouveau. C'est, à l'extérieur, un vaste et beau monument de l'époque byzantine ; l'architecture en est grave, solennelle, grandiose et riche, pour le temps où elle fut construite [2] ; c'est un digne pavillon jeté par la piété des hommes sur le tombeau du Fils de l'homme. A comparer cette église avec ce que le même temps a produit, on la trouve supérieure à tout. Sainte-Sophie [3], bien plus colossale, est bien plus barbare dans sa forme : ce n'est au dehors qu'une montagne de pierres flanquées de collines de pierres ; le Saint-Sépulcre, au contraire, est une coupole aérienne et ciselée, où la taille savante et gracieuse des portes, des fenêtres, des chapiteaux et des corniches ajoute à la masse l'inestimable prix d'un travail habile ; où la pierre est devenue dentelle pour être digne

1. D'après le manuscrit, la véritable date est le 19 octobre (V. Christian Maréchal, ouvr. cité, p. 15-16).

2. Édifiée sous le règne de Constantin (entre 326 et 335), l'église du Saint-Sépulcre a été depuis détruite, rebâtie, agrandie à plusieurs reprises.

3. La célèbre église de Constantinople, fameuse surtout pour la hardiesse de sa coupole colossale.

d'entrer dans ce monument élevé à la plus grande pensée humaine ; où la pensée même qui l'a élevée est écrite dans les détails comme dans l'ensemble de l'édifice. Il est vrai que l'église du Saint-Sépulcre n'est pas telle aujourd'hui que sainte Hélène, mère de Constantin, la construisit : les rois de Jérusalem la retouchèrent et l'embellirent des ornements de cette architecture semi-occidentale, semi-mauresque, dont ils avaient trouvé le goût et les modèles en Orient. Mais, telle qu'elle est maintenant à l'extérieur, avec sa masse byzantine et ses décorations grecques, gothiques et arabesques, avec les déchirures même, stigmates du temps et des barbares, qui restent imprimées sur sa façade, elle ne fait point contraste avec la pensée qu'on y apporte, avec la pensée qu'elle exprime ; on n'éprouve pas à son aspect cette pénible impression d'une grande idée mal rendue, d'un grand souvenir profané par la main des hommes ; au contraire, on se dit involontairement : « Voilà ce que j'attendais. » L'homme a fait ce qu'il a pu de mieux. Le monument n'est pas digne du tombeau, mais il est digne de cette race humaine qui a voulu honorer ce grand sépulcre ; et l'on entre dans le vestibule voûté et sombre de la nef sous le coup de cette première et grave impression.

A gauche, en entrant sous ce vestibule qui ouvre sur le parvis même de la nef, dans l'enfoncement d'une large et profonde niche qui portait jadis des statues, les Turcs ont établi leur divan [1] : ils sont les gardiens du Saint-Sépulcre, qu'eux seuls ont le droit de fermer ou d'ouvrir. Quand je passai, cinq ou six figures vénérables de Turcs, à longues barbes blanches, étaient accroupis sur ce divan recouvert de riches tapis d'Alep ; des tasses à café et des pipes étaient autour d'eux sur ces tapis ; ils nous saluèrent avec dignité et grâce, et donnèrent ordre à un des surveillants de nous accompagner dans toutes les parties de l'église. Je ne vis rien sur leurs visages, dans leurs propos ou dans leurs gestes, de cette irrévérence dont on les accuse. Ils n'entrent pas dans l'église, ils sont à la porte ; ils parlent aux chrétiens avec la

1. Le *divan*, dans les maisons orientales, est la salle de réunion et de réception ; le tour en est garni de coussins qui servent de sièges. Dans la phrase suivante, le mot désigne les coussins eux-mêmes, qui forment une sorte de canapé sans dossier.

gravité et le respect que le lieu et l'objet de la visite comportent. Possesseurs par la guerre du monument sacré des chrétiens, ils ne le détruisent pas, ils n'en jettent pas la cendre au vent ; ils le conservent, ils y maintiennent un ordre, une police, une révérence silencieuse que les communions chrétiennes, qui se le disputent, sont bien loin d'y garder elles-mêmes. Ils veillent à ce que la relique commune de tous ceux qui portent le nom de chrétiens soit préservée pour tous, afin que chaque communion jouisse à son tour du culte qu'elle veut rendre au saint tombeau. Sans les Turcs, ce tombeau, que se disputent les Grecs et les catholiques, et les innombrables ramifications de l'idée chrétienne[1], aurait déjà été cent fois un objet de lutte entre ces communions haineuses et rivales, aurait tour à tour passé exclusivement de l'une à l'autre, et aurait été interdit sans doute aux ennemis de la communion triomphante. Je ne vois pas là de quoi accuser et injurier les Turcs. Cette prétendue intolérance brutale dont les ignorants les accusent ne se manifeste que par de la tolérance et du respect pour ce que d'autres hommes vénèrent et adorent. Partout où le musulman voit l'idée de Dieu dans la pensée de ses frères, il s'incline et il respecte. Il pense que l'idée sanctifie la forme. C'est le seul peuple tolérant. Que les chrétiens s'interrogent et se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait si les destinées de la guerre leur avaient livré la Mecque et la Kaaba[2]. Les Turcs viendraient-ils de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie y vénérer en paix les monuments conservés à l'islamisme ?

Au bout de ce vestibule, nous nous trouvâmes sous la large coupole de l'église. Le centre de cette coupole, que les traditions locales donnent pour le centre de la terre, est occupé par un petit monument renfermé dans le grand, comme une pierre précieuse enchâssée dans une autre. Ce monument intérieur est un carré long orné de quelques pilastres, d'une corniche et d'une coupole de marbre, le tout de mauvais goût et d'un

1. Entendez : les innombrables *sectes* chrétiennes. Lamartine a sans doute voulu éviter ce mot.

2. *La Kaaba.* Le célèbre temple de la Mecque, ainsi nommé à cause de sa forme cubique.

dessin tourmenté et bizarre : il a été reconstruit, en 1817[1], par un architecte européen, aux frais de l'Église grecque, qui le possède maintenant. Tout autour de ce pavillon intérieur du sépulcre règne le vide de la grande coupole extérieure ; on y circule librement, et l'on trouve de pilier en pilier des chapelles vastes et profondes qui sont affectées chacune à un des mystères de la passion du Christ : elles renferment toutes quelques témoignages réels ou supposés des scènes de la Rédemption. La partie de l'église du Saint-Sépulcre qui n'est pas sous la coupole est exclusivement réservée aux Grecs schismatiques ; une séparation en bois peint, et couverte de tableaux de l'école grecque, divise[2] cette nef de l'autre. Malgré la bizarre profusion de mauvaises peintures et d'ornements de tous genres dont les murs et l'autel sont surchargés, son ensemble est d'un effet grave et religieux : on sent que la prière, sous toutes les formes, a envahi ce sanctuaire et accumulé tout ce que des générations superstitieuses, mais ferventes, ont cru avoir de précieux devant Dieu. Un escalier taillé dans le roc conduit de là au sommet du calvaire, où les trois croix furent plantées : le Calvaire, le tombeau et plusieurs autres sites du drame de la Rédemption se trouvent ainsi accumulés sous le toit d'un seul édifice d'une médiocre étendue ; cela semble peu conforme aux récits des Évangiles, et l'on est loin de s'attendre à trouver le tombeau de Joseph d'Arimathie, taillé dans le roc hors des murs de Sion, à cinquante pas du Calvaire, lieu des exécutions[3], renfermé dans l'enceinte des murailles modernes ; mais les traditions sont telles, et elles ont prévalu. L'esprit ne conteste pas sur une pareille scène, pour quelques pas de différence entre les vraisemblances historiques et les traditions ; que ce fût ici ou là, toujours est-il que ce ne fut pas loin des sites qu'on nous désigne.

Après un moment de méditation profonde et silencieuse donné dans chacun de ces lieux sacrés au souvenir qu'il retraçait, nous redescendîmes dans l'enceinte de l'église et nous

1. A la suite d'un incendie.
2. *Divise*, c.-à-d. sépare. Emploi classique, mais démodé.
3. Suivant les Évangiles, le lieu où Jésus fut crucifié était hors de la ville (Jean, XIX, 20), et c'est dans un jardin voisin que se trouvait le sépulcre neuf où Joseph d'Arimathie déposa le corps du Christ (*ibid.*, 41).

pénétrâmes dans le monument intérieur qui sert de rideau de pierre ou d'enveloppe au tombeau même. Il est divisé en deux petits sanctuaires : dans le premier se trouve la pierre où les anges étaient assis quand ils répondirent aux saintes femmes : *Il n'est plus là, il est ressuscité*[1] ; le second et dernier sanctuaire renferme le Sépulcre, recouvert encore d'une espèce de sarcophage de marbre blanc qui entoure et cache entièrement à l'œil la substance même du rocher primitif dans lequel le Sépulcre était creusé. Des lampes d'or et d'argent, alimentées éternellement, éclairent cette chapelle, et des parfums y brûlent nuit et jour ; l'air qu'on y respire est tiède et embaumé. Nous y entrâmes un à un, séparément, sans permettre à aucun des desservants du temple d'y pénétrer avec nous, et séparés par un rideau de soie cramoisie du premier sanctuaire. Nous ne voulions pas qu'aucun regard troublât la solennité du lieu ni l'intimité des impressions qu'il pourrait inspirer à chacun, selon sa pensée et selon la mesure et la nature de sa foi dans le grand événement que ce tombeau rappelle ; chacun de nous y resta environ un quart d'heure, et nul n'en sortit les yeux secs. Quelle que soit la forme que les méditations intérieures, la lecture de l'histoire, les années, les vicissitudes du cœur et de l'esprit de l'homme aient donnée au sentiment religieux dans son âme, soit qu'il ait gardé la lettre du christianisme, les dogmes de sa mère, soit qu'il n'ait qu'un christianisme philosophique et selon l'esprit, soit que le Christ pour lui soit un Dieu crucifié, soit qu'il ne voie en lui que le plus saint des hommes divinisé par la vertu, inspiré par la vérité suprême et mourant pour rendre témoignage à son Père ; que Jésus soit à ses yeux le fils de Dieu ou le fils de l'homme, la Divinité faite homme ou l'humanité divinisée, toujours est-il que le christianisme est la religion de ses souvenirs, de son cœur et de son imagination, qu'il ne s'est pas tellement évaporé au vent du siècle et de la vie, que l'âme où on le versa n'en conserve la première odeur, et que l'aspect des lieux et des monuments visibles de son premier culte ne rajeunisse en lui ses impressions et ne l'ébranle d'un solennel frémissement. Pour le chrétien ou pour le philoso-

1. Mathieu, XXVIII, 6 ; Marc, XVI, 6.

phe, pour le moraliste ou pour l'historien, ce tombeau est la borne qui sépare deux mondes, le monde ancien et le monde nouveau ; c'est le point de départ d'une idée qui a renouvelé l'univers, d'une civilisation qui a tout transformé, d'une parole qui a retenti sur tout le globe : ce tombeau est le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau ; aucune pierre ici-bas n'a été le fondement d'un si vaste édifice, aucune tombe n'a été si féconde, aucune doctrine ensevelie trois jours ou trois siècles n'a brisé d'une manière aussi victorieuse le rocher que l'homme avait scellé sur elle, et n'a donné un démenti à la mort par une si éclatante et si perpétuelle résurrection !

J'entrai à mon tour et le dernier dans le Saint-Sépulcre, l'esprit assiégé de ces idées immenses, le cœur ému d'impressions plus intimes, qui restent mystères entre l'homme et son âme, entre l'insecte pensant et le Créateur : ces impressions ne s'écrivent point ; elles s'exhalent avec la fumée des lampes pieuses, avec les parfums des encensoirs, avec le murmure vague et confus des soupirs ; elles tombent avec les larmes qui viennent aux yeux au souvenir des premiers noms que nous avons balbutiés dans notre enfance, du père et de la mère qui nous les ont enseignés, des frères, des sœurs, des amis avec lesquels nous les avons murmurés. Toutes les impressions pieuses qui ont remué notre âme à toutes les époques de la vie, toutes les prières qui sont sorties de notre cœur et de nos lèvres au nom de Celui qui nous apprit à prier son père et le nôtre, toutes les joies, toutes les tristesses de la pensée dont ces prières furent le langage, se réveillent au fond de l'âme et produisent, par leur retentissement, par leur confusion, cet éblouissement de l'intelligence, cet attendrissement du cœur qui ne cherchent point de paroles, mais qui se résolvent dans des yeux mouillés, dans une poitrine oppressée, dans un front qui s'incline et dans une bouche qui se colle silencieusement sur la pierre d'un sépulcre. Je restai longtemps assis, priant le ciel, le Père, là, dans le lieu même où la plus belle des prières monta pour la première fois vers le ciel ; priant pour mon père ici-bas, pour ma mère dans un autre monde, pour tous ceux qui sont ou qui ne sont plus, mais avec qui le lien invisible n'est jamais rompu : la com-

munion de l'amour existe toujours; le nom de tous les êtres que j'ai connus, aimés, dont j'ai été aimé, passa de mes lèvres sur la pierre du Saint-Sépulcre. Je ne priai qu'après pour moi-même; ma prière fut ardente et forte; je demandais de la vérité et du courage devant le tombeau de Celui qui jeta le plus de vérité dans ce monde, et mourut avec le plus de dévouement à cette vérité dont Dieu l'avait fait le verbe; je me souviendrai à jamais des paroles que je murmurai dans cette heure de crise pour ma vie morale. Peut-être fus-je exaucé: une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans mon intelligence et sépara plus clairement le jour des ténèbres, les erreurs des vérités; il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher un rivage où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles et un courant contraire à celui qui les a poussées jusque-là. Ce fut là pour moi un de ces moments: Celui qui sonde les pensées et les cœurs le sait, et je le comprendrai peut-être moi-même un jour. Ce fut un mystère dans ma vie, qui se révèlera plus tard[1].

VI

LA MER MORTE

De Jérusalem, Lamartine pousse, par Jéricho, jusqu'à la mer Morte.

. . . . . .

Le jour suivant, 2 novembre, nous continuâmes notre route, tirant vers les plus hautes montagnes de l'Arabie Pétrée, quittant et retrouvant le Jourdain, selon les sinuosités de son cours, et nous rapprochant de la mer Morte. Il y a, non loin du cours du fleuve, dans un endroit du désert que je ne saurais comment désigner, les restes encore imposants

1. Comparez le compte-rendu de la visite de Chateaubriand au Saint-Sépulcre, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, IVe partie. Il y a dans le récit de Lamartine infiniment plus de chaleur et d'émotion.

d'un château des croisés, bâti par eux apparemment pour garder cette route. Cette masure est inhabitée, et peut servir au contraire à abriter les Arabes en embuscade pour dépouiller les caravanes. Elle produit, au milieu de ces vagues de sable, l'effet d'une carcasse de vaisseau abandonnée sur l'horizon de la mer. En approchant de la mer Morte, les ondulations de terrain diminuent; la pente incline insensiblement vers le rivage; le sable devient spongieux, et les chevaux, enfonçant à chaque pas, avancent péniblement. Quand nous aperçûmes enfin la réverbération des flots, nous ne pûmes contenir notre impatience. Nous partîmes au galop pour nous précipiter dans les premières vagues qui dormaient devant nous, brillantes comme du plomb fondu, sur le sable. Le cheik de Jéricho et ses Arabes, qui nous suivaient toujours, croyant que nous voulions courir le djérid[1] avec eux, partirent alors en même temps en tous sens dans la plaine, et, revenant sur nous en poussant des cris, brandissaient leurs longues lances de roseaux comme s'ils eussent voulu nous percer; puis, arrêtant court leurs chevaux et les renversant sur leurs jarrets, ils nous laissaient passer et repartaient de nouveau pour revenir encore. J'arrivai le premier, grâce à la vitesse de mon cheval turcoman; mais, à trente ou quarante pas des flots, le lit de sable mêlé de terre est tellement humide et d'un fond si marécageux, que mon cheval enfonçait jusqu'au ventre, et que je craignis d'être englouti. Je revins sur mes pas; et descendant de cheval, nous nous approchâmes à pied du rivage. La mer Morte a été décrite par plusieurs voyageurs[2]. Je n'ai noté ni son poids spécifique ni la quantité de sel relative que ses eaux contiennent. Ce n'était pas de la science ou de la critique que je venais y chercher. J'y venais simplement parce qu'elle était sur ma route, parce

1. Le cheik de Jéricho et quinze à vingt des principaux Arabes de la ville avaient accompagné la caravane de Lamartine pour lui faire honneur. Le « djérid » est une sorte de joute ou de *fantasia* dans laquelle on simule un combat.

2. Entre autres Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, IIIe partie), que Lamartine critique indirectement dans tout ce morceau. C'est ainsi que Chateaubriand, citant d'ailleurs Malte-Brun, note que « la pesanteur spécifique des eaux est de 1 211, celle de l'eau douce étant 1000 », puis indique à grand renfort de chiffres la proportion des sels de chaux, de magnésie et de soude que ces eaux tiennent en dissolution.

qu'elle était au milieu d'un désert fameux, fameuse elle-même par l'engloutissement des villes[1] qui s'élevèrent jadis là où je voyais s'étendre ses flots immobiles. Ses bords sont plats du côté du levant et du couchant ; au nord et au midi, les hautes montagnes de Judée et d'Arabie l'encadrent et descendent presque jusqu'à ses flots. Celles d'Arabie cependant s'en éloignent un peu plus, surtout du côté de l'embouchure du Jourdain, où nous étions alors. Ces bords sont entièrement déserts ; l'air y est infect et malsain. Nous en éprouvâmes nous-mêmes l'influence pendant plusieurs jours que nous passâmes dans ce désert. Une grande pesanteur de tête et un sentiment fébrile nous atteignit tous et ne nous abandonna qu'en quittant cette atmosphère. On n'y aperçoit pas d'île. Cependant, au coucher du soleil, du haut d'un monticule de sable, je crus en distinguer deux à l'extrémité de l'horizon, du côté de l'Idumée[2]. Les Arabes n'en savent rien. La mer a, dans cette partie, au moins trente lieues de long, et ils ne s'aventurent jamais à suivre si loin son rivage. Aucun voyageur n'a jamais pu tenter une circumnavigation de la mer Morte ; elle n'a même jamais été vue par son autre extrémité, ni par ses deux rivages de Judée et d'Arabie. Nous sommes, je crois, les premiers[3] qui ayons pu en toute liberté l'explorer sous les trois faces, et, si nous avions eu à nous un peu plus de temps à dépenser, rien ne nous eût empêché de faire venir des planches de sapin du Liban, de Jérusalem ou de Jaffa, de faire construire sur les lieux une chaloupe, et de visiter en paix toutes les côtes de cette méditerranée merveilleuse. Les Arabes, qui ne laissent pas ordinairement approcher les voyageurs, et dont les préjugés s'opposent à ce que personne tente de naviguer sur cette mer, étaient alors tellement dévoués à nos moindres volontés, qu'ils n'auraient mis

1. Sodome et Gomorrhe. La tradition biblique d'après laquelle l'emplacement de ces villes et de toute la vallée de Siddim serait recouvert par la mer Morte (*Genèse*, XIV, 3) est purement légendaire.

2. *Idumée* ou pays d'Edom. Nom antique de la contrée montagneuse qui s'étend de l'extrémité méridionale de la mer Morte jusqu'au golfe Élanitique, dans la mer Rouge.

3. D'après le P. Nau, jésuite, auteur d'un *Voyage de la Terre sainte* (1679) cité par Chateaubriand, un certain Daniel, abbé de Saint-Saba, avait déjà fait le tour de la mer Morte.

nul obstacle à notre tentative. Je l'aurais certainement exécutée, si j'avais pu prévoir l'accueil que ces Arabes nous firent. Mais il était trop tard; il aurait fallu renvoyer à Jérusalem, faire venir des charpentiers pour construire la barque: tout cela nous eût pris, avec la navigation, au moins trois semaines, et nos jours étaient comptés. J'y renonçai donc, non sans peine. Un voyageur, dans les mêmes circonstances que moi, pourra facilement l'accomplir[1], et jeter sur ce phénomène naturel et sur cette question géographique les lumières que la critique et la science sollicitent depuis si longtemps.

L'aspect de la mer Morte n'est ni triste ni funèbre, excepté à la pensée[2]. A l'œil, c'est un lac éblouissant, dont la nappe immense et argentée répercute la lumière et le ciel comme une glace de Venise; des montagnes aux belles coupes jettent leur ombre jusque sur ses bords. On dit qu'il n'y a ni poissons dans son sein ni oiseaux sur ses rives[3]. Je n'en sais rien; je n'y vis ni porcellarias[4], ni mouettes, ni ces beaux oiseaux blancs, semblables à des colombes marines, qui nagent tout le jour sur les vagues de la mer de Syrie et accompagnent les caïques sur le Bosphore; mais, à quelques centaines de pas de la mer Morte, je tirai et tuai des oiseaux semblables à des canards sauvages, qui se levaient des bords marécageux du Jourdain. Si l'air de la mer était mortel pour eux, ils ne viendraient pas si près affronter ses vapeurs méphitiques. Je n'aperçus pas non plus ces ruines de villes

1. Le premier qui ait tenté l'expérience est l'Irlandais Costigan : en 1835, il navigua pendant quinze jours en barque sur la mer Morte.

2. Nouvelle critique à l'adresse de Chateaubriand, qui s'était efforcé de voir la mer Morte sous l'aspect lugubre que lui donnent la Bible et les superstitions traditionnelles : « *Elle paraît brillante, mais* les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots. Ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant ; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure... » Et plus loin : « L'aurore parut sur la montagne d'Arabie en face de nous. La mer Morte et la vallée du Jourdain se teignirent d'une couleur admirable ; *mais une si riche apparence ne servait qu'à mieux faire paraître la désolation du fond.* »

3. Il n'y a pas de poissons dans la mer Morte, parce que la composition chimique de ses eaux y rend la vie impossible : elles contiennent notamment près de 15 pour 100 de leur poids de chlorure de magnésie. Mais l'air environnant n'a rien de méphitique.

4. *Porcellarias*, ou procellarias. Palmipèdes, plus connus sous le nom de pétrels.

englouties que l'on voit, dit-on, à peu de profondeur sous les vagues. Les Arabes qui m'accompagnaient prétendent qu'on les découvre quelquefois[1].

Je suivis longtemps les bords de cette mer, tantôt du côté de l'Arabie, où est l'embouchure du Jourdain (ce fleuve est là véritablement comme les voyageurs le décrivent[2], une mare d'eau sale dans un lit de boue), tantôt du côté des montagnes de Judée, où les rivages s'élèvent et prennent quelquefois la forme des légères dunes de l'Océan. La nappe d'eau nous offrit partout le même aspect : éclat, azur et immobilité. Les hommes ont bien conservé la faculté que Dieu leur donna, dans la Genèse[3], d'appeler les choses par leur nom. Cette mer est belle; elle étincelle, elle inonde de la réflexion de ses eaux l'immense désert qu'elle couvre; elle attire l'œil, elle émeut la pensée; mais elle est morte: le mouvement et le bruit n'y sont plus; ses ondes, trop lourdes pour le vent, ne se déroulent pas en vagues sonores, et jamais la blanche ceinture de son écume ne joue sur les cailloux de ses bords; c'est une mer pétrifiée. Comment s'est-elle formée? Apparemment, comme dit la Bible et comme dit la vraisemblance, vaste centre de chaînes volcaniques qui s'étendent de Jérusalem en Mésopotamie et du Liban à l'Idumée, un cratère se sera ouvert dans son sein, au temps où sept villes[4] peuplaient sa plaine. Les villes auront été secouées par le tremblement de terre: le Jourdain, qui, selon toute probabilité, courait alors à travers ces plaines et allait se jeter dans la mer Rouge[5], arrêté tout à coup par

1. Pure légende.

2. Par exemple, Chateaubriand : « Sans pouvoir dire ce que c'était, j'entrevoyais comme une espèce de sable en mouvement sur l'immobilité du sol. Je m'approchai de ce singulier objet, et je vis un fleuve jaune que j'avais peine à distinguer de l'arène de ses deux rives. Il était profondément encaissé et roulait avec lenteur une onde épaissie : c'était le Jourdain. »

3. *Genèse*, II, 19-20.

4. Le récit biblique parle non de sept, mais de cinq villes : Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboim et Ségor. — Le sol de toute cette région est de nature volcanique, et il y a probablement quelque cataclysme sismique à l'origine de la légende. Mais la formation de la mer Morte est bien antérieure aux temps historiques.

5. Cette hypothèse est aujourd'hui rejetée. Le Jourdain n'a jamais pu se jeter dans la mer Rouge : le niveau de la mer Morte est inférieur d'environ 395 mètres à celui de la mer Rouge et les deux versants sont séparés par une ligne de partage des eaux de 240 mètres d'altitude.

les monticules volcaniques sortis de la terre, et s'engouffrant dans les cratères de Sodome et de Gomorrhe, aura formé cette mer corrompue par le sel, le soufre et le bitume, aliments ou produits ordinaires des volcans : voilà le fait et la vraisemblance. Cela n'ajoute ni ne retranche rien à l'action de cette souveraine et éternelle volonté que les uns appellent miracle et que les autres appellent nature ; nature et miracle, n'est-ce pas tout un? et l'univers est-il autre chose que miracle éternel et de tous les moments?

VII

LES RUINES DE BALBEK

Quelques semaines après son retour à Beyrouth, Lamartine eut la douleur de perdre sa fille Julia (6 décembre 1832). Son journal, interrompu, reprend à la date du 28 mars [1] 1833. Il repart ce jour-là de Beyrouth, avec une nouvelle caravane, pour Balbek et Damas.

29 mars.

J'avais traversé les sommets du Sannin [2], couverts de neiges éternelles, et j'étais redescendu du Liban, couronné de son diadème de cèdres, dans le désert nu et stérile d'Héliopolis [3], à la fin d'une journée pénible et longue. A l'horizon encore éloigné devant nous, sur les derniers degrés des montagnes noires de l'Anti-Liban, un groupe immense de ruines jaunes, doré par le soleil couchant, se détachait de l'ombre des montagnes et se répercutait des rayons du soir. Nos guides nous le montraient du doigt et s'écriaient : *Balbek ! Balbek !* C'était en effet la merveille du désert, la fabuleuse Balbek, qui sortait tout éclatante de son sépulcre inconnu, pour nous raconter des âges dont l'histoire a perdu la mémoire. Nous avancions lentement au pas de nos chevaux

1. D'après le manuscrit, le 18 mars.

2. Le Djebel-Sannin (2 490 m.) est un des principaux massifs du Liban méridional.

3. Héliopolis est le nom grec de Balbek ou Baalbek (ville du soleil, en syriaque). C'est aujourd'hui une bourgade d'une centaine de maisons, au pied de l'Anti-Liban, au milieu des ruines.

fatigués, les yeux attachés sur les murs gigantesques, sur les colonnes éblouissantes et colossales, qui semblaient s'étendre, grandir, s'allonger à mesure que nous approchions : un profond silence régnait dans toute notre caravane ; chacun aurait craint de perdre une impression de cette heure en communiquant celle qu'il venait d'avoir. Les Arabes mêmes se taisaient, et semblaient recevoir aussi une forte et grave pensée de ce spectacle qui nivelle toutes les pensées. Enfin nous touchâmes aux premiers tronçons de colonnes, aux premiers blocs de marbre, que les tremblements de terre ont secoués jusqu'à plus d'un mille des monuments mêmes[1], comme les feuilles sèches, jetées et roulées loin de l'arbre après l'ouragan ; les profondes et larges carrières qui fendent, commes des gorges de vallée, les flancs noirs de L'Anti-Liban, ouvraient déjà leurs abîmes sous les pas de nos chevaux : ces vastes bassins de pierre, dont les parois gardent les traces profondes du ciseau qui les a creusés pour en tirer d'autres collines de pierre, montraient encore quelques blocs gigantesques à demi détachés de leur base, et d'autres taillés sur leurs quatre faces, et qui semblent n'attendre que les chars ou les bras des générations de géants pour les mouvoir. Un seul de ces moellons de Balbek avait soixante-deux pieds de long sur vingt-quatre pieds de largeur et seize d'épaisseur. Un de nos Arabes, descendant de cheval, se laissa glisser dans la carrière, et, grimpant sur cette pierre, en s'accrochant aux entaillures du ciseau et aux mousses qui y ont pris racine, il monta sur ce piédestal, et courut çà et là sur cette plate-forme, en poussant des cris sauvages ; mais le piédestal écrasait, par sa masse, l'homme de nos jours : l'homme disparaissait devant son œuvre ; il faudrait la force réunie de soixante mille hommes de notre temps pour soulever seulement cette pierre, et les plates-formes de Balbek en portent de plus colossales encore, élevées à vingt-cinq ou trente pieds du sol, pour porter des colonnades proportionnées à ces bases.

Nous suivîmes notre route, entre le désert à gauche et les ondulations de l'Anti-Liban à droite, en longeant quelques

1. Un tremblement de terre renversa Héliopolis en 1170 ; un autre tremblement de terre la détruisit définitivement en 1750.

petits champs cultivés par les Arabes pasteurs et le lit d'un large torrent qui serpente entre les ruines, et au bord duquel s'élèvent quelques beaux noyers. L'Acropolis, ou la colline artificielle qui porte tous les grands monuments d'Héliopolis, nous apparaissait çà et là, entre les rameaux et au-dessus de la tête des grands arbres ; enfin, nous la découvrîmes en entier, et toute la caravane s'arrêta, comme par un instinct électrique. Aucune plume, aucun pinceau ne pourraient décrire l'impression que ce seul regard donne à l'œil et à l'âme. Sous nos pas, dans le lit du torrent, au milieu des champs, autour de tous les troncs d'arbres, des blocs de granit rouge ou gris, de porphyre sanguin, de marbre blanc, de pierre jaune, aussi éclatante que le marbre de Paros ; tronçons de colonnes, chapiteaux ciselés, architraves, volutes, corniches, entablements, piédestaux ; membres épars, et qui semblent palpitants, des statues tombées la face contre terre : tout cela confus, groupé en monceaux, disséminé et ruisselant de toutes parts, comme les laves d'un volcan qui vomirait les débris d'un grand empire : à peine un sentier pour se glisser à travers ces balayures des arts qui couvrent toute la terre. Le fer de nos chevaux glissait et se brisait à chaque pas dans les acanthes polies des corniches, ou sur le sein de neige d'un torse de femme : l'eau seule de la rivière de Balbek se faisait jour parmi ces lits de fragments et lavait de son écume murmurante les brisures de ces marbres qui font obstacle à son cours.

Au-delà de ces écumes de débris qui forment de véritables dunes de marbre, la colline de Balbek, plate-forme de mille pas de long, de sept cents pieds de large, toute bâtie de main d'homme, en pierres de taille, dont quelques-unes ont cinquante à soixante pieds de longueur sur quinze à seize pieds d'élévation, mais la plupart de quinze à trente [1]. Cette colline de granit taillé se présentait à nous par son extrémité orientale, avec ses bases profondes et ses revêtements incommensurables, où trois morceaux de granit forment cent quatre-vingts pieds de développement et près de quatre mille pieds de surface ; avec les larges embouchures de ces voûtes souterraines,

1. Le pied représentait à peu près le tiers de la longueur du mètre ($0^m,324$).

où l'eau de la rivière s'engouffrait, où le vent jetait, avec l'eau, des murmures semblables aux volées lointaines des grandes cloches de nos cathédrales. Sur cette immense plate-forme, l'extrémité des grands temples se montrait à nous, détachée de l'horizon bleu et rose ou couleur d'or. Quelques-uns de ces monuments déserts semblaient intacts et paraissaient sortir des mains de l'ouvrier ; d'autres ne présentaient plus que des restes encore debout, des colonnes isolées, des pans de muraille inclinés et des frontons démantelés : l'œil se perdait dans les avenues étincelantes des colonnades de ces divers temples, et l'horizon trop élevé nous empêchait de voir où finissait ce peuple de pierre. Les six colonnes gigantesques du grand temple, portant encore majestueusement leur riche et colossal entablement, dominaient toute cette scène et se perdaient dans le ciel bleu du désert, comme un autel aérien pour les sacrifices des géants.

Nous ne nous arrêtâmes que quelques minutes pour reconnaître seulement ce que nous venions visiter à travers tant de périls et tant de distance ; et, sûrs enfin de posséder pour le lendemain ce spectacle que les rêves mêmes ne pouvaient nous rendre, nous nous remîmes en marche. Le jour baissait : il fallait trouver un asile ou sous la tente, ou sous quelque voûte de ces ruines, pour passer la nuit et nous reposer d'une marche de quatorze heures. Nous laissâmes à gauche la montagne de ruines et une vaste plage toute blanche de débris, et, traversant quelques champs de gazon broutés par les chèvres et les chameaux, nous nous dirigeâmes vers une fumée qui s'élevait, à quelques cents pas de nous, d'un groupe de ruines entremêlées de masures arabes. Le sol était inégal et montueux, et retentissait sous les fers de nos chevaux, comme si les souterrains que nous foulions allaient s'entr'ouvrir sous leurs pas. Nous arrivâmes à la porte d'une cabane basse et à demi cachée par les pans de marbre dégradés, et dont la porte et les étroites fenêtres, sans vitres et sans volets, étaient construites de marbre et de porphyre, mal collés ensemble avec un peu de ciment. Une petite ogive de pierre s'élevait d'un ou deux pieds au-dessus de la plate-forme qui servait de toit à cette masure, et une petite cloche semblable à celle que l'on peint sur la grotte des ermites s'y balançait aux bouffées du vent : c'était

le palais épiscopal de l'évêque arabe de Balbek, qui surveillait dans ce désert un petit troupeau de douze ou quinze familles chrétiennes de la communion grecque perdues au milieu de ces déserts et de la tribu féroce des Arabes indépendants de Bkâ. Jusque-là nous n'avions vu aucun être vivant que les chacals, qui couraient entre les colonnes du grand temple, et les petites hirondelles, au collier de soie rose, qui bordaient, comme un ornement d'architecture orientale, les corniches de la plate-forme. L'évêque, averti par le bruit de notre caravane, arriva bientôt, et, s'inclinant sur la porte, m'offrit l'hospitalité. C'était un beau vieillard aux cheveux et à la barbe d'argent, à la physionomie grave et douce, à la parole noble, suave et cadencée, tout à fait semblable à l'idée du prêtre dans le poème ou dans le roman, et digne en tout de montrer sa figure de paix, de résignation et de charité, dans cette scène solennelle de ruines et de méditations. Il nous fit entrer dans une petite cour intérieure pavée aussi d'éclats de statues, de morceaux de mosaïque et de vases antiques, et nous livrant sa maison, c'est-à-dire deux petites chambres basses, sans meubles et sans portes, il se retira et nous laissa, suivant la coutume orientale, maîtres absolus de sa demeure. Pendant que nos Arabes plantaient en terre, autour de la maison, des chevilles de fer pour y attacher par des anneaux les jambes de nos chevaux, et que d'autres allumaient un feu dans la cour pour nous préparer le pilau [1] et cuire les galettes d'orge, nous sortîmes pour jeter un second regard sur les monuments qui nous environnaient. Les grands temples étaient devant nous, comme des statues sur leurs piédestaux : le soleil les frappait d'un dernier rayon vague, qui se retirait lentement d'une colonne à l'autre, comme les lueurs d'une lampe que le prêtre emporte au fond du sanctuaire ; les mille ombres des portiques, des piliers, des colonnades, des autels, se répandaient mouvantes sous la vaste forêt de pierre, et remplaçaient peu à peu sur l'Acropolis les éclatantes lueurs du marbre et du travertin. Plus loin, dans la plaine, c'était un océan de ruines qui ne se perdait qu'à l'horizon : on eût dit des vagues de pierres brisées contre un écueil, et couvrant une immense

1. Mets turc : riz cuit avec du beurre et de la viande, et assaisonné de poivre rouge.

plage de leur blancheur et de leur écume. Rien ne s'élevait au-dessus de cette mer de débris, et la nuit, qui tombait des hauteurs déjà grises d'une chaîne de montagnes, les ensevelissait successivement dans son ombre. Nous restâmes quelques moments assis silencieusement devant ce spectacle, et nous rentrâmes à pas lents dans la petite cour de l'évêque, éclairée par le foyer des Arabes.

Assis sur quelques fragments de corniches et de chapiteaux, qui servaient de bancs dans la cour, nous mangeâmes rapidement le sobre repas du voyageur dans le désert, et nous restâmes quelque temps à nous entretenir, avant le sommeil, de ce qui remplissait nos pensées. Le foyer s'éteignait ; mais la lune s'élevait pleine et éclatante dans le ciel limpide, et, passant à travers les crénelures d'un grand mur de pierres blanches et les dentelures d'une fenêtre en arabesques, qui bornaient la cour du côté du désert, elle éclairait l'enceinte d'une clarté qui rayonnait sur toutes les pierres. Le silence et la rêverie nous gagnèrent : ce que nous pensions à cette heure, à cette place, si loin du monde vivant, dans ce monde mort, en présence de tant de témoins muets d'un passé inconnu, mais qui bouleverse toutes nos petites théories d'histoire et de philosophie de l'humanité ; ce qui se remuait dans nos esprits ou dans nos cœurs, de nos systèmes, de nos idées, hélas ! et peut-être aussi de nos souvenirs et de nos sentiments individuels, Dieu seul le sait, et nos langues n'essayaient pas de le dire ; elles auraient craint de profaner la solennité de cette heure, de cet astre, de ces pensées mêmes : nous nous taisions. Tout à coup, comme une plainte douce et amoureuse, un murmure grave et accentué par la passion sortit des ruines, derrière ce grand mur percé d'ogives arabesques, et dont le toit nous avait paru écroulé sur lui-même ; ce murmure vague et confus s'enfla, se prolongea, s'éleva plus fort et plus haut, et nous distinguâmes un chant nourri de plusieurs voix en chœur, un chant monotone, mélancolique et tendre, qui montait, qui baissait, qui mourait, qui renaissait alternativement, et qui se répondait à lui-même : c'était la prière du soir, que l'évêque arabe faisait avec son petit troupeau dans l'enceinte éboulée de ce qui avait été son église, monceaux de ruines entassés récemment par une tribu d'Arabes idolâtres.

Rien ne nous avait préparés à cette musique de l'âme, dont chaque note est un sentiment ou un soupir du cœur humain, dans cette solitude, au fond des déserts, sortant ainsi des pierres muettes accumulées par les tremblements de terre, par les barbares et par le temps. Nous fûmes frappés de saisissement, et nous accompagnâmes des élans de notre pensée, de notre prière et de toute notre poésie intérieure les accents de cette poésie sainte, jusqu'à ce que les litanies chantées eussent accompli leur refrain monotone, et que les derniers soupirs de ces voix pieuses se fussent assoupis dans le silence accoutumé de ces vieux débris.

VIII

VOYAGER

Il n'y a d'homme complet que celui qui a beaucoup voyagé, qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie. Les habitudes étroites et uniformes que l'homme prend dans sa vie régulière et dans la monotonie de sa patrie sont des moules qui rapetissent tout : pensée, philosophie, religion, caractère, tout est plus grand, tout est plus juste, tout est plus vrai chez celui qui a vu la nature et la société de plusieurs points de vue. Il y a une optique pour l'univers matériel et intellectuel. Voyager pour chercher la sagesse était un grand mot des anciens ; ce mot n'est pas compris de nous : ils ne voyageaient pas pour chercher seulement des dogmes inconnus et des leçons de philosophes, mais pour tout voir et tout juger. Pour moi, je suis constamment frappé de la façon étroite et mesquine dont nous envisageons les choses, les institutions et les peuples ; et si mon esprit s'est agrandi, si mon coup d'œil s'est étendu, si j'ai appris à tout tolérer en comprenant tout, je le dois uniquement à ce que j'ai souvent changé de scène et de point de vue. Étudier les siècles dans l'histoire, les hommes dans les voyages et Dieu dans la nature, c'est la grande école ; nous étudions tout dans nos misérables livres, et nous comparons tout à nos petites habitudes locales. Et qui est-ce qui a fait nos habitudes et nos livres ? Des hom-

mes aussi petits que nous. Ouvrons le livre des livres ; vivons, voyons, voyageons : le monde est un livre dont chaque pas nous tourne une page ; celui qui n'en a lu qu'une, que sait-il ?

IX

LES BAZARS DE DAMAS

2 avril 1833.

. . . . . .

Parcouru les bazars de Damas. Le grand bazar a environ une demi-lieue de long. Les bazars sont de larges rues, couvertes par des charpentes très élevées, et bordées de boutiques, d'échoppes, de magasins, de cafés ; ces boutiques sont étroites et peu profondes ; le négociant est assis sur ses talons devant sa boutique, la pipe à la bouche ou le narguilé à côté de lui. Les magasins sont remplis de marchandises de toutes sortes, et surtout d'étoffes des Indes, qui affluent à Damas par les caravanes de Bagdad. Des barbiers invitent les passants à se faire couper les cheveux. Leurs échoppes sont toujours pleines de monde. Une foule aussi nombreuse que celle des galeries du Palais-Royal circule tout le jour dans le bazar. Mais le coup d'œil de cette foule est infiniment plus pittoresque. Ce sont des agas[1], vêtus de longues pelisses de soie cramoisie, fourrées de martre, avec des sabres et des poignards enrichis de diamants, suspendus à la ceinture. Ils sont suivis de cinq ou six courtisans, serviteurs ou esclaves, qui marchent silencieusement derrière eux et portent leurs pipes et leur narguilé : ils vont s'asseoir une partie du jour sur les divans extérieurs de cafés bâtis au bord des ruisseaux qui traversent la ville ; de beaux platanes ombragent le divan : là, ils fument et causent avec leurs amis, et c'est le seul moyen de communication, excepté la mosquée, pour les habitants de Damas. Là se préparent, presque en silence, les fréquentes révolutions

1. Chefs turcs, chargés d'un commandement quelconque.

qui ensanglantent cette capitale[1]. La fermentation muette couve longtemps, puis éclate au moment inattendu. Le peuple court aux armes sous la conduite d'un parti quelconque, commandé par un des agas, et le gouvernement passe pour quelque temps dans les mains du vainqueur. Les vaincus sont mis à mort ou s'enfuient dans les déserts de Balbek et de Palmyre, où les tribus indépendantes leur donnent asile. Les officiers et les soldats du pacha d'Égypte[2], vêtus presque à l'européenne, traînent leurs sabres sur les trottoirs du bazar; nous en rencontrons plusieurs qui nous accostent et parlent italien; ils sont sur leurs gardes à Damas; le peuple les voit avec horreur, chaque nuit l'émeute peut éclater. Shérif-Bey, un des hommes les plus capables de l'armée de Méhémet-Ali, les commande, et gouverne momentanément la ville. Il a formé un camp de dix mille hommes hors des murs, aux bords du fleuve[3], et tient garnison dans le château; il habite lui-même le sérail. La nouvelle du moindre échec survenu en Syrie à Ibrahim serait le signal d'un soulèvement général et d'une lutte acharnée à Damas. Les trente mille chrétiens arméniens qui habitent la ville sont dans la terreur, et seraient massacrés si les Turcs avaient le dessus. Les musulmans sont irrités de l'égalité qu'Ibrahim-Pacha a établie entre eux et les chrétiens. Quelques-uns de ceux-ci abusent de ce moment de tolérance, et insultent leurs ennemis par une violation de leurs habitudes qui aigrit leur fanatisme. M. Baudin[4] est prêt, au premier avis, à se réfugier à Zarklé[5].

Les Arabes du grand désert et ceux de Palmyre sont en foule dans la ville, et circulent dans le bazar: ils n'ont pour vêtement qu'une large couverture de laine blanche, dont ils se drapent à la manière des statues antiques[6]. Leur teint est hâlé, leur barbe noire, leurs yeux sont féroces. Ils forment

1. Damas, capitale de la province de Syrie, est la ville la plus importante de l'empire turc après Constantinople.

2. Méhémet-Ali. V. p. 12, note 1.

3. Le cours d'eau qui passe à Damas est le Barada; il vient de l'Anti-Liban et va se perdre dans un lac du désert.

4. Agent consulaire de la France à Damas.

5. Zarklé (Zahlèh ou Sahle), à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Damas, de l'autre côté de l'Anti-Liban.

6. Ce vêtement est le *burnous*.

des groupes devant les boutiques des marchands de tabac et devant les selliers et les armuriers. Leurs chevaux, toujours sellés et bridés, sont entravés dans les rues et sur les places. Ils méprisent les Égyptiens et les Turcs ; mais, en cas de soulèvement, ils marcheraient contre les troupes d'Ibrahim. Celui-ci n'a pu les repousser que jusqu'à une journée de Damas ; il a marché lui-même avec de l'artillerie contre eux à son passage dans cette ville. Ils sont maintenant ses ennemis. Je parlerai plus au long de ces populations inconnues du grand désert et de l'Euphrate.

Chaque genre de commerce et d'industrie a son quartier à part dans les bazars. Là sont les armuriers, dont les boutiques sont loin d'offrir les armes magnifiques et renommées que Damas livrait jadis au commerce du Levant. Ces fabriques de sabres admirables, si elles ont jamais existé à Damas, sont complètement tombées en oubli : on n'y fabrique que des sabres d'une trempe commune, et l'on ne voit chez les armuriers que de vieilles armes presque sans prix. J'y ai vainement cherché un sabre et un poignard de l'ancienne trempe. Ces sabres viennent maintenant du Korassan, province de Perse, et même là on ne les fabrique plus. Il en existe un certain nombre qui passent de main en main, comme des reliques précieuses, et qui sont d'un prix inestimable. La lame de celui dont on m'a fait présent a coûté cinq mille piastres [1] au pacha. Les Turcs et les Arabes, qui estiment ces lames plus que les diamants, sacrifieraient tout au monde pour une pareille arme ; leurs regards étincellent d'enthousiasme et de vénération quand ils voient la mienne, et ils la portent à leur front, comme s'ils adoraient un si parfait instrument de mort.

Les bijoutiers n'ont aucun art et aucun goût dans l'ajustement de leurs pierres précieuses ou de leurs perles, mais ils possèdent en ce genre d'immenses collections. Toute la richesse des Orientaux est mobilière, pour être enfouissable ou portative. Il y a une grande quantité de ces orfèvres ; ils étalent peu : tout est renfermé dans de petites cassettes qu'ils ouvrent quand on leur demande un bijou.

Les selliers sont les plus nombreux et les plus ingénieux

1. La piastre turque vaut environ 23 centimes.

ouvriers de ces bazars : rien n'égale, en Europe, le goût, la grâce et la richesse des harnais de luxe qu'ils façonnent pour les chevaux des chefs arabes ou des agas du pays. Les selles sont revêtues de velours et de soie brochée d'or et de perles. Les colliers de maroquin rouge, qui tombent en frange sur le poitrail, sont ornés également de glands d'argent et d'or et de touffes de perles. Les brides, infiniment plus élégantes que les nôtres, sont aussi toutes de maroquin de diverses couleurs et décorées de glands de soie et d'or. Tous ces objets sont, comparativement avec l'Europe, à très bas prix. J'ai acheté deux de ces brides les plus magnifiques pour cent vingt piastres les deux (environ cinquante francs)[1].

Les marchands de comestibles sont ceux dont les magasins offrent le plus d'ordre, d'élégance, de propreté et d'attrait à l'œil. Le devant de leur boutique est garni d'une multitude de corbeilles remplies de légumes, de fruits secs et de graines légumineuses dont je ne sais pas les noms, mais qui ont des formes et des couleurs vernissées admirables, et qui brillent comme de petits cailloux sortant de l'eau. Les galettes de pain, de toute épaisseur et de toute qualité, sont étalées sur le devant de la boutique ; il y en a une innombrable variété pour les différentes heures et les différents repas du jour : elles sont toutes chaudes comme des gaufres et d'une saveur parfaite. Nulle part je n'ai vu une si grande perfection de pain qu'à Damas : il ne coûte presque rien. Quelques restaurateurs offrent aussi à dîner aux négociants ou aux promeneurs du bazar. Il n'y a chez eux ni tables ni couverts : ils vendent de petites brochettes de morceaux de mouton gros comme une noix et rôtis au four. L'acheteur les emporte sur une des galettes dorées du pain dont j'ai parlé, et les mange sur le pouce. Les fontaines nombreuses du bazar lui offrent la seule boisson des Arabes. Un homme peut se nourrir parfaitement à Damas pour deux piastres ou environ dix sous par jour. Le peuple n'en emploie pas la moitié à sa nourriture. On aurait une jolie maison pour deux ou trois cents piastres par an. Avec trois ou quatre cents francs de revenu, on serait à son aise ici ; c'est de même partout en Syrie.

1. Lamartine a sans doute voulu dire cent vingt piastres *chacune* ; ce qui fait, pour les deux, environ cinquante francs.

En parcourant le bazar, je suis arrivé au quartier des faiseurs de caisses et de coffres : c'est la grande industrie, car tout l'ameublement d'une famille arabe consiste en un ou deux coffres où l'on serre les hardes et les bijoux. La plupart de ces coffres sont en cèdre et peints en rouge, avec des ornements dessinés en clous d'or. Quelques-uns sont admirablement sculptés en relief et couverts d'arabesques très élégantes. J'en ai acheté trois, et je les ai expédiés par la caravane de Tarabourlous[1]. L'odeur du bois de cèdre embaume partout le bazar ; et cette atmosphère, composée de mille parfums divers qui s'exhalent des boutiques de menuisiers, des magasins d'épiceries et de droguistes, des caisses d'ambre ou de gommes parfumées, des cafés, des pipes sans cesse fumantes dans le bazar, me rappelle l'impression que j'éprouvai la première fois que je traversai Florence, où les charpentes de bois de cyprès remplissent les rues d'une odeur à peu près pareille.

X

UN ORAGE DANS LE LIBAN

7 avril 1833.

. . . . . .

Je pris des guides à Zarklé pour franchir le Liban par des sentiers inconnus. La route ordinaire était interceptée par la prodigieuse quantité de neige tombée pendant cet hiver. Nous montâmes d'abord par des pentes assez douces, à travers des collines cultivées en vignes et en mûriers. Bientôt nous arrivâmes à la région des rochers et des torrents sans lit ; nous en passâmes une trentaine au moins dans l'espace de six heures. Ils courent sur des pentes si rapides, qu'ils n'ont pas le temps de se creuser un lit : c'est un rideau d'écume qui glisse sur le roc nu, et qui passe avec la rapidité des ailes de l'oiseau.

Le ciel se couvrit de nuages pâles qui interceptaient déjà la

1. Nom turc de Tripoli. V. p. 12, note 3.

lumière, quoique le jour fût peu avancé ; nous étions complètement noyés dans ces vagues roulantes de nuages, et souvent nous n'apercevions pas la tête de la caravane enfoncée dans ces avenues ténébreuses. La neige aussi commençait à tomber à larges flocons, et couvrait la trace des sentiers que cherchaient vainement nos guides ; nous soutenions avec peine nos chevaux fatigués, et dont les fers glissaient sur les rebords escarpés que nous étions obligés de suivre. Le magnifique horizon inférieur de la vallée de Balbek et des cimes de l'Anti-Liban, avec les grandes ruines des temples de Bkâ frappés de la lumière, ne nous apparaissaient que par moments à travers des échappées de nuages fendus ; il semblait que nous naviguions dans le ciel, et que le piédestal d'où nous voyions la terre ne lui appartenait plus. Cependant les vents sonores, qui dormaient dans les profondes et hautes gorges des montagnes, commençaient à rendre des sons lugubres et souterrains semblables au mugissement d'une forte mer après la tempête ; ils passaient comme des foudres, tantôt sur nos têtes, tantôt dans des régions inférieures, sous nos pieds, roulant, comme des feuilles mortes, des masses de neige et des volées de pierres et même d'assez gros blocs de roche, de même que si la bouche d'un canon les avait lancés ; deux de nos chevaux en furent atteints, et roulèrent avec nos bagages dans le précipice. Aucun de nous ne fut frappé ; mes jeunes étalons arabes, qu'on menait en main, semblaient pétrifiés de terreur ; ils s'arrêtaient court, levaient les naseaux, et jetaient, non pas des hennissements, mais des cris gutturaux semblables à des râlements humains ; nous marchions serrés pour nous surveiller et nous assister en cas d'accident. La nuit devenait de plus en plus noire, et la neige, qui battait nos yeux, nous enlevait le peu de lumière qui pouvait nous guider encore. Les tourbillons de vent remplissaient toute la gorge où nous étions de neige tournoyante qui s'élevait en colonne jusqu'au ciel, et retombait en nappes immenses comme l'écume des grandes vagues sur les écueils ; il y avait des moments où il était impossible de respirer ; nos guides s'arrêtaient à chaque instant, hésitaient et tiraient des coups de fusil pour nous diriger ; mais le vent furieux ne laissait rien retentir, et la détonation de nos armes ressemblait au léger claquement d'un fouet. Ce-

pendant, à mesure que nous nous enfoncions davantage dans cette haute gorge des dernières croupes du Liban, nous entendions avec effroi un mugissement grave, continu, sourd, qui croissait de moment en moment, et formait comme la basse de ce concert horrible des éléments déchaînés : nous ne savions à quoi l'attribuer ; il semblait qu'une partie de la montagne s'écroulait et roulait en torrents de rochers. Les nuages épais et rasant le sol nous cachaient tout ; nous ne savions où nous étions, lorsque nous vîmes passer tout à coup à côté de nous des chevaux sans cavalier et des mulets sans charge, avec plusieurs chameaux qui s'enfuyaient sur les flancs de neige de la montagne. Bientôt les Arabes, poussant des cris, les suivirent : ils nous avertirent de nous arrêter, nous montrant de la main, à quarante ou cinquante pas au-dessus de nous, une masure adossée à un bloc de rocher que les nuages nous avaient caché jusque-là. Une colonne de fumée et la lueur d'un foyer sortaient de la porte de cette cabane, dont le toit, en énormes branches de cèdre, venait d'être à moitié enlevé par l'ouragan, et pendait sur la mer ; c'était le seul asile qu'il y eut pour nous sur cette partie du Liban : le kan[1] de Murat-Bey ; un pauvre Arabe l'habite l'été pour offrir de l'orge et un abri aux caravanes de Damas qui vont par cette route en Syrie. Nous y descendîmes avec peine par des degrés de roche cachés sous un pied de neige ; le torrent, qui coule à cent pas au-dessous du kan, et qu'il faut traverser pour gravir la dernière région des montagnes, était devenu tout à coup un fleuve immense qui roulait avec ses eaux des blocs de pierre et des débris de la tempête. Surpris sur ses bords par les tourbillons du vent, et à demi ensevelis sous la neige, les Arabes que nous avions rencontrés avaient jeté les fardeaux de leurs chameaux et de leurs mulets, et les avaient laissés sur la place pour se sauver au kan de Murat. Nous le trouvâmes rempli de ces hommes et de leurs montures ; aucune place pour nous ni pour nos chevaux. Cependant, à l'abri du bloc de rocher plus grand qu'une maison, le vent se faisait moins sentir, et les nuées de neige emportées de la cime du Liban,

1. *Kan* ou *khan*, lieu de repos pour les caravanes. — Murat (ou Mourad)-Bey est le célèbre chef des Mamelouks qui fut défait par Bonaparte à la bataille des Pyramides (1798).

qui passaient sur nos têtes pour aller s'abattre dans la plaine, commençaient à devenir moins épaisses, et nous laissaient par intervalles apercevoir un coin du ciel où brillaient déjà les étoiles. Le vent tomba bientôt tout à fait ; nous descendîmes de cheval, nous cherchâmes à nous faire un abri pour passer non seulement la nuit, mais plusieurs jours peut-être, si le torrent, que nous entendions sans le voir, continuait à fermer le passage. Sous les murs du kan écroulé, à l'abri d'une partie des branches de cèdre qui formaient tout à l'heure le toit, il y avait un espace de dix pieds carrés[1] encombré de neige et de boue : nous balayâmes la neige ; il restait un pied de fange molle où nous ne pouvions poser nos tapis ; nous arrachâmes du toit quelques branches d'arbre que nous étendîmes comme une claie sur le sol délayé ; ces bûches empêchaient nos nattes de tremper dans l'eau ; nos matelas, nos tapis, nos manteaux formaient un second plancher ; nous allumâmes un feu dans un coin de cet abri, et nous passâmes ainsi la longue nuit du 7 au 8 avril 1833.

De temps en temps l'ouragan assoupi se réveillait, il semblait que la montagne s'écroulait sur elle-même ; l'énorme rocher auquel était adossé le kan tremblait comme un tronc d'arbre secoué par la rafale, et les mugissements du torrent remplissaient la mer et le ciel de hurlements lamentables. Nous finîmes cependant par nous endormir, et nous nous réveillâmes tard, aux rayons éclatants d'un soleil serein sur la neige. Les Arabes nos compagnons étaient partis : ils avaient tenté de traverser le torrent ; nous les aperçûmes de loin gravissant les collines où nous devions les suivre ; nous partîmes aussi ; nous marchâmes quatre heures dans une vallée supérieure où nous ne voyions, comme au sommet du mont Blanc, que la neige sous nos pas et le ciel sur nos têtes. L'éblouissement des yeux, le silence morne, le péril de chaque pas sur ces déserts de neige récente, sans aucun sentier tracé, font du passage de ces hauts piliers de la terre, épine dorsale d'un continent, un moment solennel et religieux. On observe involontairement chaque point de l'horizon et du ciel, chaque phénomène de la nature ; j'en vis un qui me frappa

1. V. p. 49, note 1.

comme une belle image, et que je n'avais jamais encore observé. Tout à fait au sommet du Liban, sur les flancs d'un mamelon abrité à demi du soleil du matin, je vis un magnifique arc-en-ciel, non pas élancé en pont aérien, et unissant le ciel à la cime de la montagne, mais couché sur la neige et roulé en cercles concentriques comme un serpent aux couleurs éclatantes ; c'était comme le nid de l'arc-en-ciel surpris à la cime la plus inaccessible du Liban. A mesure que le soleil montait et rasait de ses rayons blancs le mamelon, les cercles de l'arc-en-ciel aux mille couleurs ondoyantes semblaient remuer et se soulever ; l'extrémité de ces volutes lumineuses s'élevait en effet de la terre, montait vers le ciel de quelques toises, comme si elle eût essayé de s'élancer vers le soleil, et fondait en vapeurs blanchâtres et en perles liquides qui retombaient autour de nous. Nous nous assîmes au-delà de la région des neiges pour sécher au soleil nos souliers mouillés ; nous commencions à apercevoir les profondes et noires vallées des Maronites[1] ; en deux heures, nous fûmes descendus au village d'Hamana, assis au sommet de la magnifique vallée de ce nom, et où nous avions déjà couché en allant à Damas. Le cheik nous fit donner trois maisons du village. Le soleil du soir brillait sous les larges feuilles du mûrier et du figuier ; des hommes rentraient avec leurs charrues du labourage ; des femmes, des enfants circulaient dans les chemins entre les maisons, et nous saluaient avec un sourire d'hospitalité ; les bestiaux revenaient des champs avec leurs clochettes ; les pigeons et les poules couvraient les toits des terrasses, et les cloches de deux églises maronites tintaient lentement à travers les cimes des cyprès pour annoncer les cérémonies pieuses du lendemain, qui était un dimanche : c'étaient l'aspect, le bruit et la paix d'un beau village de France ou d'Italie, que nous retrouvions tout à coup au sortir des précipices du Liban, des déserts de Balbek, des rues inhospitalières de Damas : jamais transition ne fut peut-être si rapide, si douce ; nous résolûmes de passer le dimanche parmi ce beau et excellent peuple, et de nous reposer un jour de nos longues fatigues.

1. V. p. 16, note 1.

XI

LE MARCHÉ D'ESCLAVES

Lamartine quitta la Syrie le 12 avril 1833, et revint en Europe par la Turquie et la Serbie. Il séjourna deux mois (20 mai-23 juillet 1833) à Constantinople, qu'il décrit abondamment.

29 mai.

J'ai été conduit ce matin, par un jeune homme de Constantinople, au marché des esclaves.

Après avoir traversé les longues rues de Stamboul[1] qui longent les murs du vieux sérail, et passé par plusieurs magnifiques bazars encombrés d'une foule innombrable de marchands et d'acheteurs, nous sommes montés, par de petites rues étroites, jusqu'à une place fangeuse sur laquelle s'ouvre la porte d'un autre bazar. Grâce au costume turc dont nous étions revêtus, et à la perfection d'idiome de mon guide, on nous a laissés entrer dans ce marché d'hommes. Combien il a fallu de temps et de révélations successives à la raison de l'homme pour que la force ait cessé d'être un droit à ses yeux, et pour que l'esclavage soit devenu un crime et un blasphème à son intelligence ! Quel progrès ! et combien n'en promet-il pas ? Qu'il y a de choses dont nous ne sommes pas choqués, et qui seront des crimes incompréhensibles aux yeux de nos descendants ! Je pensais à cela en entrant dans ce bazar où l'on vend la vie, l'âme, le corps, la liberté d'autrui, comme nous vendons le bœuf ou le cheval, et où l'on se croit légitime possesseur de ce qu'on a acheté ainsi ! Que de légitimités de ce genre dont nous ne nous rendons pas compte ! Elles le sont cependant, car on ne peut pas demander à l'homme plus qu'il ne sait. Ses convictions sont ses vérités ; il n'en possède pas d'autres. Dieu seul les a toutes à lui, et nous les distribue à proportion et à mesure de nos intelligences progressives.

1. Nom turc de Constantinople.

Le marché d'esclaves est une vaste cour découverte, et environnée d'un portique surmonté d'un toit. Sous ce portique, environné du côté de la cour d'un mur à hauteur d'appui, s'ouvrent des portes qui donnent dans les chambres où les marchands tiennent les esclaves. Ces portes restent ouvertes pour que les acheteurs, en se promenant, puissent voir les esclaves. Les hommes et les femmes sont tenues dans des chambres séparées. Les femmes ne sont pas voilées. Outre les esclaves renfermés dans ces chambres basses, il y en a un grand nombre groupés dans la galerie, sous le portique et dans la cour. Nous commençâmes par parcourir ces différents groupes. Le plus remarquable était une troupe de jeunes filles d'Abyssinie au nombre de douze à quinze ; adossées les unes aux autres comme ces figures antiques de cariatides qui soutiennent un vase sur leurs têtes, elles formaient un cercle dont tous les visages étaient tournés vers les spectateurs. Ces visages étaient en général d'une grande beauté : les yeux en amande, le nez aquilin, les lèvres minces, le contour ovale et délicat des joues, les longs cheveux noirs luisants comme des ailes de corbeau. L'expression pensive, triste et languissante de la physionomie fait des Abyssiniennes, malgré la couleur cuivrée de leur teint, une race de femmes des plus admirables ; elles sont grandes, minces de taille, élancées comme les tiges des palmiers de leur beau pays. Leurs bras ont des attitudes ravissantes. Ces jeunes filles n'avaient pour vêtement qu'une longue chemise de toile grossière et jaunâtre. Elles avaient aux jambes des bracelets de perles de verre bleu. Assises sur leurs talons, immobiles, la tête appuyée sur le revers de leur main ou sur le genou, elles nous regardaient d'un œil aussi doux et aussi triste que l'œil de la chèvre ou de l'agneau que la paysanne tient par la corde et marchande à la foire de nos villages : quelquefois l'une disait un mot à l'autre, et elles souriaient. Il y en avait une qui tenait un petit enfant dans ses bras et qui pleurait parce que le marchand voulait le vendre sans elle à un revendeur d'enfants. Il y avait, non loin de ce groupe, sept ou huit petits nègres de l'âge de huit à douze ans, assez bien vêtus, avec l'apparence de la santé et du bien-être ; ils jouaient ensemble à un jeu de l'Orient dont les instruments sont de petits cailloux que l'on

combine de différentes manières dans de petits trous qu'on fait dans le sable. Pendant ce temps-là, les marchands et revendeurs circulaient autour d'eux, prenaient tantôt l'un, tantôt l'autre, par le bras, l'examinaient avec attention de la tête aux pieds, le palpaient, lui faisaient montrer ses dents, pour juger de son âge et de sa santé; puis l'enfant, un moment distrait de ses jeux, y retournait avec empressement. Je passai ensuite sous les portiques couverts, remplis d'une foule d'esclaves et d'acheteurs. Les Turcs qui font ce commerce se promenaient, superbement vêtus de pelisses fourrées, une longue pipe à la main, parmi les groupes, le visage inquiet et préoccupé, et épiant d'un œil jaloux le moindre regard jeté dans l'intérieur de leurs magasins d'hommes et de femmes; mais, nous prenant pour des Arabes ou des Égyptiens, ils n'osèrent cependant nous interdire l'accès d'aucune chambre. Des marchands ambulants de petits gâteaux et de fruits secs parcouraient la galerie, vendant aux esclaves quelque nourriture. Je glissai plusieurs piastres [1] dans la main de l'un d'eux pour qu'il distribuât sa corbeille à un groupe de petits enfants nègres, qui dévorèrent ces pâtisseries.

Je remarquai là une pauvre négresse de dix-huit à vingt ans, remarquablement belle, mais d'une beauté dure et chagrine. Elle était assise sur un banc de la galerie, le visage découvert et richement vêtue, au milieu d'une douzaine d'autres négresses en haillons exposées en vente à très bas prix; elle tenait sur ses genoux un superbe petit garçon de trois ou quatre ans, magnifiquement habillé aussi. Cet enfant, qui était mulâtre, avait les traits les plus nobles, la bouche la plus gracieuse et les yeux les plus intelligents et les plus fiers qu'il soit possible de se figurer. Je jouai avec lui et je lui donnai des gâteaux et des dragées que j'achetai d'une échoppe voisine; mais sa mère, lui arrachant des mains ce que je lui avais donné, le rejeta avec colère et fierté sur le pavé. Elle tenait le visage baissé et pleurait; je crus que c'était par crainte d'être vendue séparément de son fils, et, touché de son infortune, je priai M. Morlach, mon obligeant conducteur, de l'acheter avec l'enfant pour mon compte. Je les

1. V. p. 56, note 1.

aurais emmenés ensemble, et j'aurais élevé le bel enfant en le laissant auprès de la mère. Nous nous adressâmes à un courtier de la connaissance de M. Morlach, qui entra en pourparler avec le propriétaire de la belle esclave et de l'enfant. Le propriétaire fit d'abord semblant de vouloir effectivement la vendre, et la pauvre femme se mit à sangloter plus fort, et le petit garçon se mit à pleurer aussi en passant ses bras autour du cou de sa mère. Mais ce marché n'était qu'un jeu de la part du marchand, et, quand il vit que nous donnions tout de suite le prix élevé qu'il avait mis à ce couple, il prit le courtier à l'écart et lui avoua que l'esclave n'était pas à vendre, qu'elle était l'esclave d'un riche Turc dont cet enfant était le fils; qu'elle était d'une humeur trop fière et trop indomptable dans le harem, et que, pour la corriger et l'humilier, son maître l'avait envoyée au bazar comme pour s'en défaire, mais avec l'ordre secret de ne pas la vendre. Cette correction a souvent lieu, et, quand un Turc est mécontent, sa menace la plus ordinaire est d'envoyer au bazar. Nous passâmes donc.

Nous suivîmes un grand nombre de chambres contenant chacune quatre ou cinq femmes presque toutes noires et laides, mais avec les apparences de la santé. La plupart semblaient indifférentes à leur situation et même sollicitaient les acheteurs; elles causaient, riaient entre elles, et faisaient elles-mêmes des observations critiques sur la figure de ceux qui les marchandaient. Une ou deux pleuraient et se cachaient dans le fond de la chambre, et ne revenaient qu'en résistant se placer en évidence sur l'estrade où elles étaient assises. Nous en vîmes emmener plusieurs qui s'en allaient gaiement avec le Turc qui venait de les acheter, prenant leur petit paquet plié dans un mouchoir et recouvrant leurs visages de leurs voiles blancs. Nous fûmes témoins de deux ou trois actes de miséricorde que la charité chrétienne envierait à celle des bons musulmans. Des Turcs vinrent acheter de vieilles esclaves rejetées de la maison de leurs maîtres pour leur vieillesse et leurs infirmités, et les emmenèrent. Nous demandâmes à quoi ces pauvres femmes pouvaient leur être utiles. « A plaire à Dieu, » nous répondit le courtier; et M. Morlach m'apprit que plusieurs musulmans envoyaient

ainsi dans les marchés acheter de pauvres esclaves infirmes des deux sexes, pour les nourrir par charité dans leurs maisons. L'esprit de Dieu n'abandonne jamais tout à fait les hommes.

Les dernières chambres que nous visitâmes étaient à demi fermées, et on nous en disputa quelque temps l'entrée ; il n'y avait qu'une seule esclave dans chacune, sous la garde d'une femme. C'étaient de belles et jeunes Circassiennes nouvellement arrivées de leur pays. Elles étaient vêtues de blanc et avec une élégance et une coquetterie remarquables. Leurs beaux traits ne témoignaient ni chagrin ni étonnement, mais une dédaigneuse indifférence. Ces belles esclaves blanches de Géorgie ou de Circassie [1] sont devenues extrêmement rares, depuis que les Grecques ne peuplent plus les sérails, et que la Russie a interdit le commerce des femmes. Cependant les familles géorgiennes élèvent toujours leurs filles pour ce honteux commerce, et des courtiers de contrebande parviennent à en emmener de temps en temps des cargaisons. Le prix de ces belles esclaves va jusqu'à douze ou vingt mille piastres (de trois à cinq mille francs), tandis que les esclaves noires d'une beauté ordinaire ne se vendent que cinq à six cents francs, et les plus belles mille à douze cents. En Arabie et en Syrie, on en aurait pour cinq à six cents piastres (de cent cinquante à deux cents francs). Une de ces Géorgiennes était d'une beauté accomplie : les traits délicats et sensibles, l'œil doux et pensif, la peau d'une blancheur et d'un éclat admirables. Mais la physionomie des femmes de ce pays est loin du charme et de la pureté de celles des Arabes : on sent le Nord dans ces figures. Elle fut vendue sous nos yeux pour le harem d'un jeune pacha de Constantinople. Nous sortîmes le cœur flétri et les yeux humides de cette scène, qui se renouvelle tous les jours et à toutes les heures dans les villes de l'Orient, et nous revînmes pensifs au bazar de Stamboul. Voilà ce que c'est que les législations immobiles ! Elles consacrent les barbaries séculaires et donnent le droit d'antiquité et de légitimité à tous les crimes. Les fanatiques du passé sont aussi coupables et aussi funestes à l'humanité que les fanatiques de l'avenir. Les uns immolent l'homme à leurs

1. La Géorgie et la Circassie, qui appartiennent toutes deux à la Russie, sont situées l'une au sud, l'autre au nord du Caucase.

ignorances et à leurs souvenirs, les autres à leurs espérances et à leur précipitation. Si l'homme faisait, pensait, croyait ce que faisaient et croyaient ses pères, le genre humain tout entier en serait au fétichisme et à l'esclavage. La raison est le soleil de l'humanité : c'est l'infaillible et perpétuelle révélation des lois divines, applicable aux sociétés. Il faut marcher pour la suivre, sous peine de demeurer dans le mal et dans les ténèbres ; mais il ne faut pas la devancer, sous peine de tomber dans des précipices. Comprendre le passé sans le regretter ; tolérer le présent en l'améliorant ; espérer l'avenir en le préparant : voilà la loi des hommes sages et des institutions bienfaisantes. Le péché contre l'Esprit-Saint, c'est ce combat de certains hommes contre l'amélioration des choses ; c'est cet effort égoïste et stupide pour rappeler toujours en arrière le monde moral et social que Dieu et la nature poussent toujours en avant : le passé est le sépulcre de l'humanité écroulée ; il faut le respecter, mais il ne faut pas s'y enfermer et vouloir y vivre.

XII

LA JUMENT DE GIABAL

Le *Voyage en Orient* est suivi de différents appendices : entre autres, la traduction d'un récit de l'Arabe Fatalla Sayeghir, qui raconte son séjour chez les Arabes errants du Grand Désert. C'est de ce récit qu'est extraite l'anecdote suivante.

Les Bédouins[1] aiment beaucoup à entendre des histoires après souper. En voici une que l'émir[2] nous raconta ; elle peint bien l'attachement extrême qu'ils ont pour leurs chevaux et l'amour-propre qu'ils montrent pour leurs qualités.

Un homme de sa tribu, nommé Giabal, avait une jument très renommée. Hassad-Pacha, alors vizir de Damas, lui en fit faire, à plusieurs reprises, toutes les offres imaginables, mais inutilement ; car un Bédouin aime autant son cheval

1. On sait que les Bédouins sont les Arabes nomades.
2. L'émir Douhi, chef de la tribu de Would-Ali et de trois autres tribus campées, à trois journées de Damas, dans un endroit appelé Misarib.

que sa femme. Le pacha fit des menaces qui n'eurent pas plus de succès. Alors un autre Bédouin, nommé Giafar, étant venu le trouver, lui demanda ce qu'il lui donnerait s'il amenait la jument de Giabal. « Je remplirai d'or ton sac à orge, » répondit Hassad, qui regardait comme un affront de n'avoir pas réussi. La chose ayant fait du bruit, Giabal attachait sa jument la nuit par un pied avec un anneau de fer dont la chaîne passait dans sa tente, étant arrêtée, par un piquet fiché en terre, sous le feutre qui servait de lit à lui et à sa femme. A minuit, Giafar pénètre dans la tente en rampant, et, se glissant entre Giabal et sa femme, il pousse doucement tantôt l'un, tantôt l'autre : le mari se croyait poussé par sa femme, la femme par le mari, et chacun faisait place. Alors Giafar, avec un couteau bien affilé, fait un trou au feutre, retire le piquet, détache la jument, monte dessus, et, prenant la lance de Giabal, l'en pique légèrement, en disant : « C'est moi Giafar qui ai pris ta belle jument ; je t'avertis à temps. » Et il part. Giabal s'élance hors de sa tente, appelle des cavaliers, prend la jument de son frère, et ils poursuivent Giafar pendant quatre heures.

La jument du frère de Giabal était de même sang que la sienne, quoique moins bonne. Devançant tous les autres cavaliers, il était au moment d'atteindre Giafar, lorsqu'il lui crie : « Pince-lui l'oreille droite et donne un coup d'étrier. » Giafar obéit et part comme la foudre. La poursuite devient alors inutile : trop de distance les sépare. Les autres Bédouins reprochent à Giabal d'être lui-même la cause de la perte de sa jument[1]. « J'aime mieux, répondit-il, la perdre que de ternir sa réputation. Voulez-vous que je laisse dire dans la tribu de Would-Ali[2] qu'une autre jument a pu dépasser la mienne ? Il me reste du moins la satisfaction de dire qu'aucune autre n'a pu l'atteindre. » Il revint chez lui avec cette consolation, et Giafar reçut le prix de son adresse.

1. « Chaque Bédouin accoutume son cheval à un signe qui lui fait déployer toute sa vitesse. Il ne s'en sert que dans un pressant besoin, et n'en confierait pas le secret même à son fils. » (Note de Lamartine.)

2. « Tribu dont les chevaux ont le plus de réputation parmi les Bédouins. » (Note de Lamartine.)

HISTOIRE DES GIRONDINS

(1847)

XIII

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Dans sa *Critique de l'Histoire des Girondins*, écrite en 1861, Lamartine reconnaît lui-même que cette appréciation de l'esprit de la Révolution est « plus lyrique que politique » et qu' « il faut lire ces pages avec une extrême précaution de jugement ».

Il y a des objets dans la nature dont on ne distingue bien la forme qu'en s'en éloignant. La proximité empêche de voir comme la distance. Il en est ainsi des grands événements. La main de Dieu est visible sur les choses humaines, mais cette main même a une ombre qui nous cache ce qu'elle accomplit. Ce qu'on pouvait entrevoir alors[1] de la Révolution française annonçait ce qu'il y a de plus grand au monde : l'avènement d'une idée nouvelle dans le genre humain, l'idée démocratique, et plus tard le gouvernement démocratique.

Cette idée était un écoulement du christianisme. Le christianisme, trouvant les hommes asservis et dégradés sur toute la terre, s'était levé à la chute de l'empire romain comme une vengeance, mais sous la forme d'une résignation. Il avait proclamé les trois mots que répétait à deux mille ans de distance la philosophie française : liberté, égalité, fraternité des hommes. Mais il avait enfoui pour un temps ce dogme au fond de l'âme des chrétiens. Trop faible d'abord pour s'attaquer aux lois civiles, il avait dit aux puissances :

1. En avril 1791, après la mort de Mirabeau.

« Je vous laisse encore un peu de temps le monde politique, je me confine dans le monde moral. Continuez, si vous pouvez, d'enchaîner, de classer, d'asservir, de profaner les peuples. Je vais émanciper les âmes. Je mettrai deux mille ans peut-être à renouveler les esprits avant d'éclore dans les institutions. Mais un jour viendra où ma doctrine s'échappera du temple et entrera dans le conseil des peuples. Ce jour-là le monde social sera renouvelé [1]. »

Ce jour était arrivé. Il avait été préparé par un siècle de philosophie sceptique en apparence, croyante en réalité. Le scepticisme du dix-huitième siècle ne s'attachait qu'aux formes extérieures et aux dogmes surnaturels du christianisme ; il en adoptait avec passion la morale et le sens social. Ce que le christianisme appelait révélation, la philosophie l'appelait raison. Les mots étaient différents, le sens était le même. L'émancipation des individus, des castes, des peuples, en dérivait également. Seulement, le monde antique s'était affranchi au nom du Christ, le monde moderne s'affranchissait au nom des droits que toute créature a reçus de Dieu. Mais tous les deux faisaient découler cet affranchissement de Dieu ou de la nature. La philosophie politique de la Révolution n'avait pas même pu inventer un mot plus vrai, plus complet et plus divin que le christianisme pour se révéler à l'Europe, et elle avait adopté le dogme et le mot de *fraternité*. Seulement, la Révolution française attaquait la forme extérieure de la religion régnante, parce que cette religion s'était incrustée dans les gouvernements monarchiques, théocratiques ou aristocratiques qu'on voulait détruire. C'est l'explication de cette contradiction apparente de l'esprit du dix-huitième siècle qui empruntait tout du christianisme en politique et qui le reniait en le dépouillant. Il y avait à la fois une violente répulsion et une violente attraction entre les deux doctrines. Elles se reconnaissaient en se combattant, et aspiraient à se reconnaître plus complètement quand la lutte aurait cessé par le triomphe de la liberté.

Trois choses étaient donc évidentes pour les esprits réfléchis dès le mois d'avril 1791 : l'une, que le mouvement révolu-

1. Cf. p. 3, note 1.

tionnaire commencé marcherait de conséquence en conséquence à la restauration complète de tous les droits en souffrance dans l'humanité, depuis ceux des peuples devant leurs gouvernements, jusqu'à ceux du citoyen devant les castes, et du prolétaire devant les citoyens; poursuivrait la tyrannie, le privilège, l'inégalité, l'égoïsme non seulement sur le trône, mais dans la loi civile, dans l'administration, dans la distribution légale de la propriété, dans les conditions de l'industrie, du travail, de la famille, et dans tous les rapports de l'homme avec l'homme et de l'homme avec la femme; la seconde, que ce mouvement philosophique et social de démocratie chercherait sa forme naturelle dans une forme de gouvernement analogue à son principe et à sa nature, c'est-à-dire expressive de la souveraineté du peuple : république à une ou à plusieurs têtes[1]; la troisième, enfin, que l'émancipation sociale et politique entraînerait avec elle une émancipation intellectuelle et religieuse de l'esprit humain; que la liberté de penser, de parler et d'agir ne s'arrêterait pas devant la liberté de croire; que l'idée de Dieu, confinée dans les sanctuaires, en sortirait pour rayonner dans chaque conscience libre de la lumière de la liberté même; que cette lumière, révélation pour les uns, raison pour les autres, ferait éclater de plus en plus la vérité et la justice, qui découlent de Dieu sur la terre.

XIV

ROBESPIERRE

Nous savons par Lamartine lui-même qu'il se servit pour peindre Robespierre des traits que lui avaient fournis des témoins oculaires : entre autres Mme Lebas, fille du menuisier Duplay, chez qui Robespierre logea depuis son arrivée à Paris, et le terroriste Souberbielle, qui avait été son intime confident. Sous l'influence de ces témoignages, Lamartine s'est complu, non pas à embellir, mais à détailler minutieusement le personnage. Certains lui ont reproché d'avoir voulu faire l'apothéose de Robespierre : « On a trouvé que le pinceau de

1. Nous avons déjà dit (p. 1) que Lamartine se plaisait à voir une forme du gouvernement républicain dans la monarchie de Louis-Philippe.

l'historien caressait trop les détails intimes de cette figure, et que ce soin même du pinceau accusait une certaine indulgence coupable ou malséante pour le modèle. » Dans sa *Critique de l'Histoire des Girondins,* il proteste contre cette imputation malveillante, et ajoute : « Je n'en avais pas moins eu le tort, comme historien, de donner prétexte à ce reproche.... C'est là une faute de conception et presque de moralité dans l'*Histoire des Girondins*. J'en demande pardon comme artiste, mais certes pas comme homme politique. La fidélité du portrait n'est pas la complicité du peintre. » « L'accusation d'avoir flatté Robespierre, dit-il encore, est la calomnie qui a le plus contristé mon cœur. »

Dans l'ombre encore, et derrière les chefs de l'Assemblée nationale[1], un homme, presque inconnu, commençait à se mouvoir, agité d'une pensée inquiète qui semblait lui interdire le silence et le repos; il tentait en toute occasion la parole et s'attaquait indifféremment à tous les orateurs, même à Mirabeau. Précipité de la tribune, il y remontait le lendemain; humilié par les sarcasmes, étouffé par les murmures, désavoué par tous les partis, disparaissant entre les grands athlètes qui fixaient l'attention publique, il était sans cesse vaincu, jamais lassé. On eût dit qu'un génie intime et prophétique lui révélait d'avance la vanité de tous ces talents, la toute-puissance de la volonté et de la patience, et qu'une voix entendue de lui seul lui disait dans l'âme : « Ces hommes qui te méprisent t'appartiennent; tous les détours de cette Révolution qui ne veut pas te voir viendront aboutir à toi, car tu t'es placé sur sa route comme l'inévitable excès auquel aboutit toute impulsion! » Cet homme, c'était Robespierre.

Il y a des abîmes qu'on n'ose pas sonder et des caractères qu'on ne veut pas approfondir, de peur d'y trouver trop de ténèbres et trop d'horreur; mais l'histoire, qui a l'œil impassible du temps, ne doit pas s'arrêter à ces terreurs, elle doit comprendre ce qu'elle se charge de raconter.

Maximilien Robespierre était né à Arras[2] d'une famille pauvre, honnête et respectée; son père, mort en Allemagne, était d'origine anglaise. Cela explique ce qu'il y avait de puritain dans cette nature. L'évêque d'Arras avait fait les frais de son éducation. Le jeune Maximilien s'était distingué,

1. L'Assemblée Constituante.
2. En 1758.

au sortir du collège, par une vie studieuse et par des mœurs austères. Les lettres et le barreau partageaient son temps. La philosophie de Jean-Jacques Rousseau avait pénétré profondément son intelligence; cette philosophie, en tombant dans une volonté active, n'était pas restée une lettre morte : elle était devenue en lui un dogme, une foi, un fanatisme. Dans l'âme forte d'un sectaire, toute conviction devient secte. Robespierre était le Calvin de la politique; il couvait dans l'obscurité la pensée confuse de la rénovation du monde social et du monde religieux, comme un rêve qui obsédait inutilement sa jeunesse, quand la Révolution vint lui offrir ce que la destinée offre toujours à ceux qui épient sa marche, l'occasion. Il la saisit. Il fut nommé député du tiers aux états généraux. Seul peut-être de tous ces hommes qui ouvraient à Versailles la première scène de ce drame immense, il entrevoyait le dénouement. Comme l'âme humaine, dont les philosophes ignorent le siège dans le corps humain, la pensée de tout un peuple repose quelquefois dans l'individu le plus ignoré d'une vaste foule. Il ne faut mépriser personne, car le doigt de la destinée marque dans l'âme et non sur le front. Robespierre n'avait rien, ni dans la naissance, ni dans le génie, ni dans l'extérieur, qui le désignât à l'attention des hommes. Aucun éclat n'était sorti de lui, son pâle talent n'avait rayonné que dans le barreau ou dans les académies de province; quelques discours verbeux, remplis d'une philosophie sans muscles et presque pastorale, quelques poésies froides et affectées avaient inutilement affiché son nom dans l'insignifiance des recueils littéraires du temps; il était plus qu'inconnu, il était médiocre et dédaigné. Ses traits n'avaient rien de ce qui fait arrêter le regard, quand il flotte sur une grande assemblée; rien n'était écrit en caractères physiques sur cette puissance tout intérieure : il était le dernier mot de la Révolution, mais personne ne pouvait le lire.

Robespierre était de petite taille, ses membres étaient grêles et anguleux, sa marche saccadée, ses attitudes affectées, ses gestes sans harmonie et sans grâce; sa voix, un peu aigre, cherchait les inflexions oratoires et ne trouvait que la fatigue et la monotonie; son front était assez beau, mais petit, bombé au-dessus des tempes, comme si la masse et le mouvement

embarrassé de ses pensées l'avaient élargi à force d'efforts; ses yeux, très voilés par les paupières et très aigus aux extrémités, s'enfonçaient profondément dans les cavités de leurs orbites; ils lançaient un éclair bleuâtre assez doux, mais vague et flottant comme un reflet de l'acier frappé par la lumière ; son nez, droit et petit, était fortement tiré par des narines relevées et trop ouvertes ; sa bouche était grande, ses lèvres minces et contractées désagréablement aux deux coins, son menton court et pointu, son teint d'un jaune livide, comme celui d'un malade ou d'un homme consumé de veilles et de méditations. L'expression habituelle de ce visage était une sérénité superficielle sur un fond grave, et un sourire indécis entre le sarcasme et la grâce. Il y avait de la douceur, mais une douceur sinistre. Ce qui dominait dans l'ensemble de sa physionomie, c'était la prodigieuse et continuelle tension du front, des yeux, de la bouche, de tous les muscles de la face. On voyait en l'observant que tous les traits de son visage, comme tout le travail de son âme, convergeaient sans distraction sur un seul point, avec une telle puissance qu'il n'y avait aucune déperdition de volonté dans ce caractère, et qu'il semblait voir d'avance ce qu'il voulait accomplir, comme s'il l'eût eu déjà en réalité sous les yeux.

Tel était alors l'homme qui devait absorber en lui tous ces hommes, et en faire ses victimes après en avoir fait ses instruments. Il n'était d'aucun parti, mais de tous les partis qui servaient tour à tour son idéal de la Révolution. C'était là sa force, car les partis s'arrêtaient ; lui ne s'arrêtait pas. Il plaçait cet idéal comme un but en avant de chaque mouvement révolutionnaire ; il marchait avec ceux qui voulaient l'atteindre; puis, quand le but était dépassé, il se plaçait plus loin et y marchait encore avec d'autres hommes, en continuant ainsi, sans jamais dévier, sans jamais s'arrêter, sans jamais reculer. La Révolution, décimée dans sa route, devait inévitablement se résumer un jour dans une dernière expression. Il voulait que ce fût lui. Il se l'était incorporée tout entière, principes, pensées, passions, colères, et la forçait ainsi de s'incorporer un jour en lui. Ce jour était loin.

XV

MADAME ROLAND

I

Il y a, au pied des montagnes du Beaujolais, dans le large bassin de la Saône, en face des Alpes, une série de petites collines amoncelées comme des vagues de sable, que le vigneron patient de ces contrées a plantées de vignes, et qui forment entre elles, à leur base, d'obliques vallées, des ravins étroits et sinueux où s'étendent de petits prés verts. Ces prés ont chacun leur filet d'eau suintant des montagnes ; les saules, les bouleaux et les peupliers en tracent le cours et en voilent le lit. Les flancs et les sommets de ces collines ne portent, au-dessus des vignes basses, que quelques pêchers sauvages, qui ne donnent pas d'ombre au raisin, et de gros noyers dans les vergers auprès des maisons. C'est sur le penchant d'un de ces mamelons sablonneux que s'élevait la Platière, héritage paternel de M. Roland : maison basse, assez étroite, percée de fenêtres régulières, recouverte d'un toit à tuiles rouges presque plat. Les rebords de ce toit s'avancent un peu sur le mur, pour garantir les fenêtres de la pluie l'hiver, du soleil l'été. Les murs unis et sans ornement d'architecture étaient revêtus d'un ciment de chaux blanche que le temps a éraillé et sali. On monte au vestibule par cinq marches de pierre surmontées d'une balustrade rustique en fer rouillé. Une cour entourée de granges où l'on serre la récolte, de pressoirs pour les vendanges, de celliers pour le vin et d'un pigeonnier, précède la maison. Derrière se nivelle un petit jardin potager, dont les carrés sont bordés de buis, d'œillets et d'arbres fruitiers taillés près de terre. Un pavillon de verdure s'élève au bout de chaque allée. Un peu plus loin un verger, dont les arbres penchés dans mille attitudes jettent un peu d'ombre sur un arpent d'herbe broutée ; puis un grand enclos de vignes basses coupées en lignes droites par de petits sentiers verts. Voilà ce site. La vue se porte tour à tour sur l'horizon sévère, recueilli et

rapproché, des montagnes de Beaujeu, tachées sur leurs flancs de noirs sapins, et entrecoupées de grandes prairies penchantes où s'engraissent les bœufs du Charolais, et sur la vallée de la Saône, immense océan de verdure surmonté çà et là de nombreux clochers. La ceinture des hautes Alpes couvertes de neiges et le dôme du mont Blanc, qui domine tout, encadrent ce vaste paysage. Il y a quelque chose de l'infini de la mer ; et si par son côté borné il porte au recueillement et à la résignation, par son côté ouvert il semble solliciter la pensée à se répandre et emporter l'âme dans tous les lointains de l'espérance et sur tous les sommets de l'imagination.

Tel fut, pendant cinq ans, l'horizon de cette jeune femme. C'est là qu'elle se plongea dans la plénitude de cette nature qu'elle avait si souvent rêvée dans son enfance et dont elle n'apercevait que quelques pans de ciel et quelques perspectives confuses de forêts royales, du haut de sa fenêtre, par-dessus les toits de Paris [1]. C'est là que ses goûts simples et son âme aimante trouvèrent des aliments et des exercices à sa sensibilité.

Elle y partageait sa vie entre les soins du ménage, la culture de son esprit et la charité active, cette culture du cœur ; adorée des paysans, dont elle se fit la providence, elle appliquait au soulagement de leur misère le peu de superflu que lui laissait une économie étroite, et à la guérison de leurs maladies les connaissances qu'elle avait acquises en médecine. On venait la chercher de trois et quatre lieues pour aller visiter un malade. Le dimanche, les marches du perron de sa cour étaient couvertes d'infirmes qui venaient chercher du soulagement, ou de convalescents qui venaient lui apporter les témoignages de leur reconnaissance : les paniers de châtaignes, les fromages de leurs chèvres ou les pommes de leurs vergers. Elle jouissait de trouver le peuple des campagnes juste, sensible et reconnaissant. Elle se figurait à son image le peuple dépaysé des grandes capitales. L'incendie des châteaux, le brigandage, les massacres de septembre lui apprirent

1. Mme Roland, fille du graveur Phlipon, était née à Paris en 1754. C'est à Paris, dans le quartier de l'île Saint-Louis, qu'elle avait grandi. Après son mariage avec Roland (1780), elle avait habité d'abord Amiens pendant quatre ans, puis Lyon et la Platière.

plus tard que ces mers d'hommes si calmes alors ont des tempêtes plus terribles que celles de l'Océan, qu'il faut des institutions aux sociétés comme il faut un lit aux flots, et que la force est aussi indispensable que la justice au gouvernement des peuples.

II

Cependant la Révolution de 89 avait sonné, et était venue la surprendre au sein de cette retraite. Enivrée de philosophie, passionnée pour l'idéal de l'humanité, adoratrice de la liberté antique, elle s'enflamma dès la première étincelle à ce foyer d'idées nouvelles; elle crut de bonne foi que cette révolution, comme un enfantement sans douleur, allait régénérer l'espèce humaine, détruire la misère de la classe malheureuse, sur laquelle elle s'attendrissait, et renouveler la face du monde. Il y a de l'imagination jusque dans la piété des grandes âmes. L'illusion généreuse de la France, à cette époque, était égale à l'œuvre que la France avait à accomplir. Si elle n'avait pas tant espéré, elle n'eût rien osé. Sa foi fut sa force.

De ce jour, Mme Roland sentit s'allumer en elle un feu qui ne devait plus s'éteindre que dans son sang. Tout l'amour oisif qui sommeillait dans son âme se convertit en enthousiasme et en passion pour l'humanité [1]. Sa sensibilité trompée, trop ardente sans doute pour un seul homme, se répandit sur tout un peuple. Elle aima la Révolution comme une amante. Elle communiqua sa flamme à son mari et à ses amis. Toute sa passion contenue se versa dans ses opinions. Elle se vengea de sa destinée, qui lui refusait le bonheur pour elle-même, en se consumant pour le bonheur des autres. Heureuse et aimée, elle n'eût été qu'une femme; malheureuse et isolée, elle devint un chef de parti [2].

1. Le mariage de Mme Roland avec un homme d'un caractère austère, qui avait vingt ans de plus qu'elle, fut une union sérieuse, à laquelle elle se consacra tout entière, mais « sans aucun enthousiasme de cœur ».

2. Rappelons que Mme Roland fut la conseillère et l'inspiratrice du parti girondin.

III

Les opinions de M. et de Mme Roland soulevèrent contre eux, dans le premier moment, toute l'aristocratie commerciale de Lyon[1], ville probe et pure, mais ville d'argent où tout se calcule, et où les idées ont la pesanteur et l'immobilité des intérêts. Les idées ont un courant irrésistible qui entraîne même les populations les plus stagnantes. Lyon fut entraîné et submergé par les opinions de l'époque. M. Roland fut porté à la municipalité par les premières élections. Il s'y prononça avec la raideur de ses principes et avec l'énergie qu'il puisait dans l'âme de sa femme. Redouté des timides, adoré des impatients, son nom devint une injure, puis un drapeau ; la faveur publique le vengea des outrages des riches. Il fut député à Paris par le conseil municipal, pour y défendre les intérêts commerciaux de Lyon auprès des comités de l'Assemblée constituante.

Les liaisons de Roland avec les philosophes et avec les économistes, qui formaient le parti pratique de la philosophie ; ses rapports obligés avec les membres influents de l'Assemblée ; ses goûts littéraires et surtout l'attrait et la séduction naturelle qui attirent et retiennent les hommes éminents autour d'une femme jeune, éloquente et passionnée, firent bientôt du salon de Mme Roland un foyer, peu éclatant encore, mais ardent, de la révolution. Les noms qui s'y rencontrent révèlent, dès le premier jour, les opinions extrêmes. Pour ces opinions, la constitution de 1791 n'était qu'une halte.

Ce fut le 20 février 1791 que Mme Roland rentra dans ce Paris d'où elle était sortie cinq ans auparavant[2] jeune fille inaperçue et sans nom, et où elle revenait comme une flamme pour animer tout un parti, fonder la république, régner un moment et mourir. Elle avait dans l'âme un confus pressentiment de cette destinée. Le génie et la volonté connaissent leurs forces, ils sentent avant les autres et ils prophétisent leur mission. Mme Roland semblait d'avance emportée par la sienne au centre de l'action. Elle courut le lendemain de son

1. Roland était inspecteur des manufactures de la généralité de Lyon.
2. Lapsus de Lamartine : Mme Roland était mariée depuis onze ans. Cf. p. 77, note 1.

arrivée aux séances de l'Assemblée. Elle vit le puissant Mirabeau, l'étonnant Cazalès, l'audacieux Maury, l'astucieux Lameth, le froid Barnave. Elle remarqua avec le dépit de la haine, dans l'attitude et le langage du côté droit, cette supériorité que donnent l'habitude de la domination et la confiance dans le respect des masses ; du côté gauche, l'infériorité des manières et l'insolence mêlée à la subalternité. Ainsi l'aristocratie antique survivait dans le sang et se vengeait, même après sa défaite, de la démocratie qui l'enviait en la subjuguant. L'égalité s'écrit dans les lois longtemps avant de s'établir entre les races. La nature est aristocrate; il faut une longue pratique de l'indépendance pour donner aux peuples républicains le maintien noble et la dignité polie du citoyen. En révolution même, dans le vainqueur, on sent longtemps le parvenu de la liberté. Les femmes ont le tact plus sensible à ces nuances. Mme Roland les comprit; mais, loin de se laisser séduire par cette supériorité de l'aristocratie, elle s'en indigna davantage et sentit redoubler sa haine contre un parti qu'on pouvait abattre, mais qu'on ne pouvait humilier.

XVI

VERGNIAUD

I

Élevé au collège des Jésuites[1] par la bienfaisance de Turgot, alors intendant du Limousin, Vergniaud, après ses études, était entré au séminaire. Il allait se vouer par piété au sacerdoce. Il recula au dernier pas ; il revint dans sa famille. Solitaire et triste, son imagination se répandit d'abord en poésie avant d'éclater en éloquence. Il jouait avec son génie sans le connaître. Quelquefois il s'enfermait dans sa chambre, se feignait à lui-même un peuple pour auditoire, et improvisait des discours sur des catastrophes imaginaires. Un jour, son beau-frère M. Alluaud l'entendit à travers la porte. Il eut le

1. Vergniaud était né à Limoges, en 1753.

pressentiment de la gloire de sa famille ; il l'envoya à Bordeaux étudier la pratique des lois.

L'étudiant fut recommandé au président Dupaty [1], écrivain célèbre et parlementaire éloquent. Dupaty conçut pour ce jeune homme une espérance confuse de grandeur. Il l'aima, le protégea, le prit par la main et l'admit à travailler auprès de lui. Il y a des parentés de génie comme des parentés de sang. L'homme illustre se fit le père intellectuel de l'orphelin. La sollicitude de Dupaty pour Vergniaud rappelait les patronages antiques d'Hortensius et de Cicéron. « J'ai payé de mes deniers et je continuerai à payer pour d'autres années la pension de votre beau-frère, écrit Dupaty à M. Alluaud. Je lui procurerai moi-même des causes de choix pour ses débuts ; il ne lui faut que du temps ; un jour il fera une grande gloire à son nom. Aidez-le à pourvoir à ses nécessités les plus urgentes ; il n'a pas encore de robe de palais. J'écris à son oncle pour toucher sa générosité ; j'espère que nous en obtiendrons un habit. Reposez-vous sur moi du reste, et fiez-vous à l'intérêt que m'inspirent ses infortunes et son talent. »

Vergniaud justifia promptement ces présages d'une amitié éclairée. Il puisa chez Dupaty les vertus austères de l'antiquité autant que les formes majestueuses du forum romain. Le citoyen se sentait sous l'avocat ; l'homme de bien donnait de l'autorité, de la conscience à la parole. Riche à peine des premiers émoluments du barreau, il s'en dépouille et vénd le petit héritage qu'il tenait de sa mère pour payer les dettes de son père mort. Il rachète l'honneur de sa mémoire de tout ce qu'il possède ; il arrive à Paris presque indigent. Boyer-Fonfrède et Ducos de Bordeaux, ses deux amis, le reçoivent pour hôte à leur table et sous leur toit. Vergniaud, insouciant des moyens de succès comme tous les hommes qui se sentent une grande force intérieure, travaillait peu et se fiait à l'occasion et à la nature. Son génie, malheureusement indolent, aimait à sommeiller et à s'abandonner aux nonchalances de l'âge et de l'esprit. Il fallait le secouer pour le réveiller de ses loisirs et le pousser à la tribune ou au conseil. Pour lui, comme

1. Charles Mercier-Dupaty (1746-1788). Comme écrivain, il se fit surtout connaître par ses *Lettres sur l'Italie*.

pour les Orientaux, il n'y avait point de transition entre l'oisiveté et l'héroïsme. L'action l'enlevait, mais le lassait vite. Il retombait dans la rêverie du talent.

Brissot, Guadet, Gensonné, l'entraînèrent chez Mme Roland. Elle ne le trouvait pas assez viril et assez ambitieux pour son génie. Ses mœurs méridionales, ses goûts littéraires, son attrait pour une beauté moins impérieuse, le ramenaient sans cesse dans la société d'une actrice du Théâtre-Français, Mme Simon-Candeille. Il avait écrit pour elle, sous un autre nom, quelques scènes du drame alors célèbre de la Belle-Fermière[1]. Cette jeune femme, à la fois poète, écrivain, comédienne, déployait dans ce drame toutes les fascinations de son âme, de son talent et de sa beauté. Vergniaud s'enivrait, dans cette vie d'artiste, de musique, de déclamation et de plaisirs; il se pressait de jouir de sa jeunesse, comme s'il eût eu le pressentiment qu'elle serait sitôt cueillie. Ses habitudes étaient méditatives et paresseuses. Il se levait au milieu du jour, il écrivait peu et sur des feuilles éparses; il appuyait le papier sur ses genoux, comme un homme pressé qui se dispute le temps; il composait des discours lentement dans ses rêveries, et les retenait à l'aide de notes dans sa mémoire; il polissait son éloquence à loisir, comme le soldat polit son arme au repos. Il ne voulait pas seulement que ses coups fussent mortels, il voulait qu'ils fussent brillants; aussi curieux de l'art que de la politique. Le coup porté, il en abandonnait le contre-coup à la destinée et s'abandonnait de nouveau lui-même à la mollesse. Ce n'était pas l'homme de toutes les heures, c'était l'homme des grandes journées.

II

Vergniaud était de taille moyenne. Sa stature robuste et carrée avait l'aplomb de la statue de l'orateur : on y sentait le lutteur de paroles; son nez était court, large, fièrement relevé des narines; ses lèvres un peu épaisses dessinaient ferme-

1. *Catherine* ou *la Belle-Fermière*, comédie (et non drame) de Mme Candeille, fut représentée pour la première fois, au théâtre de la République, le 27 décembre 1792. Cette pièce assez médiocre jouit longtemps d'une grande vogue, grâce au jeu de l'actrice principale.

ment sa bouche : on voyait qu'elles avaient été modelées pour jeter la parole à grands flots, comme les lèvres d'un Triton à l'ouverture d'une grande source ; ses yeux noirs et pleins d'éclairs semblaient jaillir sous des sourcils proéminents ; son front large et plan avait ce poli du miroir où se réfléchit l'intelligence ; ses cheveux châtains ondoyaient aux secousses de sa tête ainsi que ceux de Mirabeau. La peau de son visage était timbrée par la petite vérole, comme un marbre dégrossi par le marteau à diamant du tailleur de pierres. Son teint pâle avait la lividité des émotions profondes. Au repos, nul n'aurait remarqué cet homme dans une foule. Il aurait passé avec le vulgaire sans blesser et sans arrêter le regard. Mais quand l'âme se répandait dans sa physionomie, comme la lumière sur un buste, l'ensemble de sa figure prenait par l'expression l'idéal, la splendeur et la beauté qu'aucun de ses traits n'avait en détail. Il s'illuminait d'éloquence. Les muscles palpitants de ses sourcils, de ses tempes, de ses lèvres, se modelaient sur sa pensée, et confondaient sa physionomie avec la pensée même : c'était la transfiguration du génie. Le jour de Vergniaud, c'était la parole ; le piédestal de sa beauté, c'était la tribune. Quand il en était descendu, elle s'évanouissait : l'orateur n'était plus qu'un homme.

XVII

LE 2 SEPTEMBRE

Le récit des massacres de septembre est extrêmement développé dans l'*Histoire des Girondins*. Nous en détachons quelques pages contenant la description des massacres de la première journée.

Le dimanche 2 septembre 1792, le peuple de Paris, affolé par les nouvelles désastreuses des frontières, se précipite dans les prisons et égorge tous les « suspects » dont elles sont remplies. La prison de l'Abbaye (ancienne prison seigneuriale de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés) est envahie la première.

I

..... Le dernier guichet qui ouvrait sur la cour avait été transformé en tribunal. Autour d'une vaste table couverte

de papiers, d'écritoires, des livres d'écrou de la prison, de verres, de bouteilles, de pistolets, de sabres, de pipes, étaient assis sur des bancs douze juges aux figures ternes, aux épaules athlétiques, caractère des hommes de peine, de débauche ou de sang. Leur costume était celui des professions laborieuses du peuple : des bonnets de laine sur la tête, des vestes, des souliers ferrés, des tabliers de toile comme ceux des bouchers. Quelques-uns avaient ôté leurs habits. Les manches de leur chemise retroussées jusqu'aux coudes laissaient voir des bras musculeux et une peau tatouée des symboles de divers métiers. Deux ou trois, aux formes plus grêles, aux mains plus blanches, à l'expression de figure plus intellectuelle, trahissaient des hommes de pensée, mêlés à dessein à ces hommes d'action pour les diriger. Un homme en habit gris, le sabre au côté, la plume à la main, d'une physionomie inflexible et comme pétrifiée, était assis au centre de la table et présidait ce tribunal. C'était l'huissier Maillard, l'idole des rassemblements du faubourg Saint-Marceau, un de ces hommes que produit l'écume du peuple et derrière lesquels elle se range parce qu'elle ne peut pas les dépasser. Rival de Jourdan[1], ami de Théroigne[2], homme des journées d'octobre, du 20 juin, du 10 août, Maillard s'était constitué lui-même le bourreau du peuple. Il aimait le sang, il portait les têtes, il arborait les cœurs, il dépeçait les cadavres. Les femmes lubriques et les enfants cruels qui épient la mort après le combat glorifiaient Maillard parce qu'il assouvissait leurs yeux. Il avait fini par se faire une popularité de l'effroi de son nom. Il portait maintenant une certaine retenue dans sa vengeance, une certaine limite dans le meurtre. Il n'exécutait plus de ses propres mains, il laissait faire à ses seconds. Il semblait discuter avec sa conscience avant de leur livrer leurs victimes.

Tel était Maillard. Il revenait des Carmes[3], où il avait organisé le massacre. Ce n'était pas le hasard qui l'avait amené

1. Le célèbre révolutionnaire Jourdan (1749-1794), dit Jourdan Coupe-Têtes.

2. Théroigne de Méricourt (1762-1817), la fameuse agitatrice populaire, qui, haraguant et exaltant la foule, prit part à toutes les grandes journées de la Révolution.

3. La prison des Carmes, située rue de Vaugirard.

à l'Abbaye à l'heure précise de l'arrivée du dernier convoi et avec l'écrou des prisons sous sa main. Il avait reçu la veille les confidences de Marat par des membres du comité de sur veillance. Danton avait fait porter les écrous à ce comité ; on y avait épuré les listes. On y avait indiqué à Maillard ceux qu'il fallait absoudre, ceux qu'il fallait condamner. Le jugement du reste avait été remis au tribunal qui se formerait sur les lieux. Ce tribunal avait l'arbitraire du peuple pour loi. On lisait l'écrou ; les guichetiers allaient chercher le prisonnier. Maillard l'interrogeait ; il consultait de l'œil l'opinion de ses collègues. Si le prisonnier était absous, Maillard disait : *Qu'on élargisse monsieur*. S'il était condamné, une voix disait : *A la Force*[1]. La porte extérieure s'ouvrait à ce mot ; le prisonnier, entraîné hors du seuil, tombait en sortant.

II

Le massacre commença par les Suisses[2]. Il y en avait cent cinquante à l'Abbaye, officiers ou soldats. Maillard les fit amener dans le guichet et les jugea en masse. « Vous avez assassiné le peuple au 10 août, leur dit-il ; le peuple demande vengeance. Vous allez être transportés à la Force. — Grâce ! grâce ! s'écrient les soldats en tombant à genoux. — Il ne s'agit pas de mourir, leur répond Maillard, il ne s'agit que de vous transférer dans une autre prison. Peut-être ailleurs vous fera-t-on grâce. » Mais les Suisses avaient entendu les cris qui demandaient leurs vies. « Pourquoi nous tromper ? disent-ils, nous savons bien que nous ne sortirons d'ici que pour aller à la mort ! » A ces mots, un Marseillais[3] et un garçon boucher entr'ouvrent la porte ; et indiquant d'un doigt tendu les Suisses : « Allons ! allons ! décidez-vous ! Marchons ! Le peuple s'impatiente ! » Les Suisses reculent comme un

1. C'est-à-dire : qu'on le transfère à La Force. On avait récemment transformé en prison l'ancien hôtel de la famille de La Force, situé dans le quartier du Marais. On y massacra le lendemain, et la formule de condamnation fut : *A l'Abbaye*.

2. Les Suisses de la garde royale. On sait qu'ils avaient été les principaux défenseurs des Tuileries pendant la journée du 10 août.

3. On connaît le rôle de ces Marseillais, — qui avaient apporté à Paris le nouvel hymne national, — dans le mouvement insurrectionnel. Le 10 août, c'étaient eux qui avaient forcé les Tuileries,

troupeau à l'aspect de l'abattoir, et se groupent en masse dans le fond du guichet, en poussant des lamentations déchirantes et en se cramponnant les uns aux autres. « Il faut que cela finisse, dit un des juges. Voyons, quel est celui qui sortira le premier ? — Eh bien, ce sera moi, s'écrie un jeune sous-officier d'une taille élevée, d'un front calme, d'une attitude martiale. Je vais donner l'exemple. Montrez-moi la porte. Par où faut-il aller ? »

La porte s'ouvre. Il lance son chapeau derrière lui en criant adieu à ses camarades, et franchit le seuil. Sa beauté, sa résolution frappent de stupeur les assassins. Ils s'écartent en haie. Ils le laissent s'avancer jusqu'au milieu de la cour. Mais, revenant bientôt de leur surprise, ils forment, en se rapprochant, un cercle de sabres, de piques et de baïonnettes dirigés contre lui. Il fait deux pas en arrière, promène tranquillement ses regards sur ses assassins, croise ses bras sur sa poitrine, reste un moment immobile comme attendant le coup, puis, voyant que tout est prêt, il s'élance de lui-même la tête en avant sur les baïonnettes et tombe percé de mille coups. Sa mort entraîne celle de ses cent cinquante camarades. Ils tombent les uns après les autres sur le pavé comme des taureaux assommés. Les tombereaux ne suffisent pas à déblayer assez vite les corps : on les empile des deux côtés de la cour pour faire place à ceux qui doivent mourir. Le baron de Reding mourut le dernier. Ce jeune officier était remarqué, par l'élévation de sa stature et par l'expression mâle de ses traits, dans cette race d'enfants des montagnes, où la nature fait tout plus grand et plus beau.

Blessé aux Tuileries[1], Reding avait une épaule et une cuisse cassées par les balles. On l'avait transporté du champ de bataille à l'Abbaye. Jeté sur un grabat dans un coin sombre de la chapelle, le moindre mouvement disloquait ses membres fracturés et lui arrachait des gémissements. Une femme qui l'aimait avait obtenu à prix d'or des commissaires des prisons la permission de venir le soigner. Déguisée en garde-malade des hôpitaux, elle passait les journées entières auprès du lit de Reding. Bien que reconnue par plusieurs,

1. Le 10 août.

tous affectaient de se tromper à son déguisement. Ils respectaient le mystère qui cachait tant d'amour dans tant de dévouement. Il ne restait plus de Suisses à immoler. Le silence avait succédé depuis un moment, dans la cour, aux coups de sabre et au bruit de la chute des corps sur le pavé. Les assassins buvaient. Reding se croyait oublié ou épargné. Ses compagnons de chambre le félicitaient tout bas. Mais les victimes comptées dans la rue ne correspondent pas au nombre des détenus : il manque un Suisse. On se souvient du blessé. Trois égorgeurs, le sabre à la main, précédés d'un guichetier portant une torche, entrent dans la chapelle et demandent Reding. L'amante qui le veille s'évanouit à ce nom. Reding conjure ses bourreaux de le tuer dans son lit pour lui éviter le supplice d'être transporté, après les supplices qu'il a déjà soufferts. Ils s'y refusent avec des railleries atroces. L'un d'eux le prend dans ses bras, le charge sur ses épaules, les jambes en avant, la tête renversée en arrière. Le blessé pousse d'involontaires hurlements. Soit férocité, soit pitié, un de ses assassins scie avec la lame de son sabre le cou pendant de Reding. Ses cris sont étouffés dans son sang. Il arrive mort au pied de l'escalier. On jette son cadavre aux égorgeurs.

III

Ils se reposaient un moment. La nuit tombait. Des torches éclairaient la cour. Assis les pieds dans le sang, ces salariés du crime mangeaient et buvaient comme l'ouvrier après sa tâche achevée. La tâche n'était qu'interrompue. La commune, officiellement avertie des massacres, avait envoyé Manuel, Billaud-Varennes et d'autres commissaires aux prisons, pour rejeter du moins la responsabilité du crime et pour témoigner de quelques efforts tentés contre ces assassinats. Ces harangues, intimidées par l'attitude des meurtriers et par les armes teintes de sang, ressemblaient plus à des adulations qu'à des reproches. On y sentait la connivence ou la peur. Le peuple les interprétait comme des encouragements. Quelques-unes mêmes étaient des félicitations et des provocations à de nouveaux meurtres. « Braves citoyens, dit Billaud-

Varennes dans la cour de l'Abbaye, vous venez d'égorger de grands coupables ; la municipalité ne sait comment s'acquitter envers vous. Sans doute les dépouilles de ces scélérats appartiennent à ceux qui nous en ont délivrés. Sans croire vous récompenser, je suis chargé d'offrir à chacun de vous vingt-quatre livres[1], qui vont vous être payées sur-le-champ. »

Pendant que Billaud-Varennes parlait ainsi, le massacre, un moment suspendu, recommençait sous ses yeux. Le vieux commandant de la gendarmerie, Rulhières, déjà percé de cinq coups de pique, dépouillé et laissé pour mort, courait nu et sanglant autour de la cour, les mains en avant, cherchant à tâtons les murs, tombait de nouveau et se relevait encore, dans la lutte de l'agonie. Cette fuite sans issue dura dix minutes !

Après les Suisses, on jugea en masse tous les gardes du roi emprisonnés à l'Abbaye. Leur crime était leur fidélité au 10 août. Il n'y avait pas de procès. C'étaient des vaincus. On se borna à leur demander leurs noms. Livrés un à un, leur massacre fut long ; le peuple, dont le vin, l'eau-de-vie mêlée de poudre, la vue et l'odeur du sang semblaient raffiner la rage, faisait durer le supplice comme s'il eût craint d'abréger le spectacle. La nuit entière suffit à peine à les immoler et à les dépouiller.

L'abbé Sicard[2] et les deux prêtres réfugiés comme lui dans une petite chambre attenante au comité virent, entendirent et notèrent toutes les minutes de cette nuit. Une vieille porte percée de fentes les séparait de la scène du massacre. Ils distinguaient le bruit des pas, les coups de sabre sur les têtes, la chute des corps, les hurlements des bourreaux, les applaudissements de la populace, les voix mêmes des amis qu'ils venaient de quitter, et les danses atroces des femmes et des enfants, aux lueurs des flambeaux et au chant de la *Carmagnole*, autour des cadavres. De moment en moment des députations d'égorgeurs venaient demander du vin au comité, qui

1. La livre valait un peu moins que le franc actuel.

2. L'abbé Sicard (1742-1822), l'instituteur des sourds-muets, faisait partie du dernier convoi de prisonniers amené le jour même à l'Abbaye. Il fut de ceux qui échappèrent à la mort.

leur en faisait distribuer. Des femmes apportèrent à manger à leurs maris au lever du jour, pour les soutenir, disaient elles, dans leur rude travail : manœuvres de la mort abrutis par la misère, l'ignorance et la faim, pour qui tuer était gagner sa vie !

Les tombereaux commandés par la commune vidèrent, pendant ce repas, les cours des monceaux de cadavres qui les obstruaient. L'eau ne suffisait pas à laver. Les pieds glissaient dans le sang. Les assassins, avant de reprendre leur ouvrage, étendirent un lit de paille sur une partie de la cour. Ils couvrirent cette litière des vêtements des victimes. Ils décidèrent entre eux de ne plus tuer que sur ce matelas de paille et de laine, pour que le sang, bu par les habits, ne se répandît plus sur les pavés. Ils disposèrent des bancs autour de ce théâtre, pour qu'au retour de la lumière les femmes et les hommes curieux de l'agonie pussent assister assis et en ordre à ce spectacle. Ils placèrent autour du préau des sentinelles chargées d'y faire la police. Au point du jour, ces bancs trouvèrent en effet des femmes et des hommes du quartier de l'Abbaye pour spectateurs, et ces meurtres des applaudissements ! Pendant ce temps-là Maillard et les juges prenaient leur repas dans le guichet. Après avoir fumé tranquillement leurs pipes, ils dormirent sans remords sur leurs bancs de juges, et reprirent des forces pour l'œuvre du lendemain.

XVIII

LOUIS XVI DEVANT LA CONVENTION

Louis XVI, depuis le 10 août, était prisonnier au Temple avec sa famille. Son procès devant la Convention commença le 11 décembre : il comparut ce jour-là à la barre de l'Assemblée.

I

Paris, ce jour-là, était un camp sous les armes ; l'aspect des baïonnettes et du canon comprimait tout, jusqu'à la curiosité ! Le mouvement de la vie semblait suspendu. Tous les postes étaient doublés. Un appel était fait toutes les heures

pour s'assurer de la présence des gardes nationaux. Un piquet de deux cents baïonnettes veillait dans la cour de chacune des quarante-huit sections. Une réserve avec du canon campait dans les Tuileries. De fortes patrouilles échangeaient leur qui-vive sur toutes les places et dans toutes les rues.

L'escorte rassemblée le matin au Temple[1] était un corps d'armée tout entier, composé de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Un escadron de gendarmerie nationale à cheval marchait en tête du cortège. Trois pièces de canon avec leurs caissons roulaient derrière. La voiture du roi suivait ces canons. Elle était flanquée d'une double colonne d'infanterie, qui marchait entre les roues et les maisons; un régiment de cavalerie de ligne formait l'arrière-garde, suivie encore de trois pièces de canon. Chacun des soldats qui composaient ce jour-là la force armée de Paris avait été choisi et désigné par la commune sur les renseignements des chefs. Les fusiliers portaient seize cartouches dans leur giberne. Prêts au feu, les bataillons ou escadrons de l'escorte marchaient à une distance telle les uns des autres, qu'à la première alarme ils avaient l'espace nécessaire pour se former en bataille. Les citoyens désœuvrés étaient rudement écartés de la voie publique et renvoyés à leurs travaux. Les allées d'arbres qui encaissent les boulevards, les portes et les fenêtres des maisons étaient encombrées de têtes. Tous les regards cherchaient le roi. Le roi lui-même regardait la foule, soit que ses yeux, longtemps sevrés de la vue des hommes assemblés, éprouvassent une jouissance machinale à les revoir, soit qu'il cherchât dans la physionomie de ce peuple quelque signe d'intérêt ou d'attendrissement. Sa figure, altérée par tant de mois de souffrances et de réclusion, frappait le peuple sans l'attendrir. L'ombre du Temple avait imprimé à son teint ce ton livide qui semble un reflet des cachots. Sa barbe, qu'il avait été forcé de laisser croître depuis qu'on lui avait enlevé tous les instruments tranchants de toilette, hérissait son menton, ses joues et ses lèvres de poils blonds touffus, rebroussés, qui enlevaient toute expression et même toute mélancolie à sa bouche. Sa vue

1. La tour du Temple, ancienne demeure du grand maître de l'ordre des Templiers, s'élevait, près des boulevards, dans la rue nommée aujourd'hui encore rue du Temple. Elle a été démolie en 1811.

basse flottait égarée et éblouie sur la foule, comme un regard qui cherche en vain un front ami pour se poser. La grosseur précoce de sa taille, amincie au feu de ses inquiétudes et de ses veilles, s'était changée en maigreur. Ses joues décharnées retombaient en plis sur son collet. Ses habits, trop larges désormais pour sa taille, glissaient de ses épaules et ressemblaient à des habits d'emprunt jetés par la charité publique sur le corps d'un misérable. Tout son aspect semblait calculé par la haine ou combiné par le hasard pour présenter aux regards du peuple quelque chose de rude et de repoussant, plutôt que de triste et d'attendrissant. C'était le spectre de la royauté conduit au supplice, costumé pour laisser en passant son empreinte et son souvenir dans la foule.

II

Le cortège suivit le boulevard, la rue des Capucines et la place Vendôme pour se rendre à la salle de la Convention[1]. Un profond silence régnait dans la foule. Chacun semblait recueillir son émotion et sa respiration dans sa poitrine. On sentait qu'une grande heure de la destinée passait sur la France. Le roi paraissait plus impassible que le peuple. Il regardait et reconnaissait les quartiers, les rues, les monuments ; il les nommait à haute voix au maire[2]. En passant devant les portes Saint-Denis et Saint-Martin, il demanda lequel de ces deux arcs de triomphe devait être abattu par ordre de la Convention.

Arrivé dans la cour des Feuillants, Santerre[3] descendit de cheval et, debout à la portière, posa la main sur le bras du prisonnier et le conduisit à la barre de la Convention.

« Citoyens des tribunes, dit le président[4], Louis est à la barre. Vous allez donner une grande leçon aux rois, un grand et utile exemple aux nations. Souvenez-vous du silence qui

1. La Convention siégeait dans l'ancien monastère des Feuillants, voisin des Tuileries.

2. Le Girondin Chambon de Montaux. Il avait été élu maire de Paris peu de jours auparavant (30 novembre), en remplacement de Pétion.

3. Commandant en chef de la garde nationale parisienne. La Convention lui avait confié la haute surveillance de Louis XVI.

4. Barère.

accompagna Louis ramené de Varennes, silence précurseur du jugement des rois par les peuples. »

Le roi s'assit en face du fauteuil et dans la même enceinte où il était venu jurer la constitution. On fit lecture de l'acte d'accusation : c'était la longue énumération de tous les griefs que les factions de la Révolution avaient successivement élevés contre la couronne, en y comprenant leurs propres actes, depuis les journées des 5 et 6 octobre à Versailles jusqu'à la journée du 10 août. Toutes les tentatives de résistance du roi au mouvement qui précipitait la monarchie étaient appelées trahisons ; c'était bien plus l'acte d'accusation de son caractère et des circonstances que l'acte d'accusation de ses crimes. Il n'y avait que sa nature de coupable. Mais le temps trop lourd pour tous, on le rejetait sur lui tout entier. Il payait pour le trône, pour l'aristocratie, pour le sacerdoce, pour l'émigration, pour La Fayette[1], pour les Girondins, pour les Jacobins eux-mêmes. C'était l'homme émissaire des temps antiques, inventé pour porter les iniquités de tous.

A mesure que se déroulait devant lui ce tableau des fautes de son règne, et qu'on remuait le sang du Champ-de-Mars[2], du 20 juin[3] et du 10 août, pour en détourner la responsabilité sur lui seul, quelques-uns des conspirateurs de ces journées répandus parmi ses juges, tels que Pétion, Barbaroux, Louvet, Carra, Marat, Danton, Legendre, ne pouvaient s'empêcher de rougir et de baisser les yeux. Leur conscience leur disait intérieurement qu'il y avait pudeur à déclarer auteur de ces attentats celui qui en avait été la victime. Ils se vantaient hautement quelques jours avant d'avoir ourdi ces conspirations contre le trône. Mais le sentiment du droit est si fort parmi les hommes, que, même quand ils le violent, ils en affectent encore l'hypocrisie, et que les conspirateurs les plus avoués, non contents d'avoir la victoire, veulent encore avoir la légalité de leur côté.

1. On sait comment l'opiniâtre fidélité de Lafayette à un régime tombé l'entraîna à quitter la France à la suite du 10 août : pris par les Autrichiens, il paya sa défection d'une longue et rude captivité.

2. Le 17 juillet 1791, la garde nationale avait fusillé les républicains au Champ-de-Mars.

3. Inexact : la manifestation insurrectionnelle du 20 juin 1792 n'avait été marquée par aucune effusion de sang. Le 10 août avait fait, au contraire, plusieurs milliers de victimes.

III

Le roi écouta cette lecture dans l'attitude d'une impassible attention. Seulement, à deux ou trois passages où l'accusation dépassait les bornes de l'injustice et de la vraisemblance, et où on lui reprochait le sang du peuple si religieusement épargné par lui pendant tout son règne, il ne put s'empêcher de trahir par un sourire amer et par un mouvement involontaire des épaules l'indignation contenue qui l'agitait. On voyait qu'il s'attendait à tout, excepté à l'accusation d'avoir été un prince sanguinaire. Il leva les yeux au ciel et prit contre les hommes Dieu à témoin.

IV

Barère, qui présidait ce jour-là la Convention, résumant en quelques phrases chacun des textes raisonnés de l'accusation, procéda à l'interrogatoire du roi. Un des secrétaires de l'Assemblée, Valazé, s'approchant de la barre, plaçait à mesure sous les yeux de l'accusé toutes les pièces qui se rapportaient à l'affaire. Le président demandait au roi s'il reconnaissait ces pièces. C'est ainsi qu'on lui représenta tous les papiers concernant la *trahison* de Mirabeau et de La Fayette trouvés dans l'armoire de fer[1], où il les avait enfouis lui-même ; sa lettre confidentielle aux évêques pour désavouer l'acceptation de la constitution civile du clergé ; d'autres lettres accusatrices signées de lui ou écrites en entier de sa propre main ; enfin des notes secrètes de M. de Laporte, intendant de son trésor particulier, attestant l'emploi de sommes considérables pour corrompre les Jacobins, les tribunes de l'Assemblée, les faubourgs.

Louis XVI avait deux manières également nobles de se défendre : la première, c'était de refuser toute réponse et de s'envelopper dans l'inviolabilité du roi ou dans la résignation du vaincu ; la seconde, c'était d'avouer hautement les efforts

1. La fameuse armoire de fer des Tuileries, fabriquée par le roi lui-même, et dont l'existence fut révélée par l'indiscrétion d'un ouvrier.

qu'il avait faits et qu'il avait dû faire pour modérer les grands chefs du parti de la Révolution et les ranger du côté de la royauté menacée, que son sang, son rang, son serment à la constitution l'obligeaient de défendre, puisque la royauté faisait elle-même partie de cette constitution. Le roi le pouvait d'autant plus qu'aucune des pièces de l'armoire de fer ne prouvait directement un concert avec les puissances étrangères contre la France. Il ne trouva dans sa présence d'esprit ni l'un ni l'autre de ces deux systèmes de réponse, qui, s'ils n'eussent pas sauvé sa vie, auraient du moins préservé sa dignité. Au lieu de répondre en roi par le silence, ou en homme d'État par l'aveu hardi et raisonné de ses actes, il répondit en inculpé qui dispute l'aveu des faits. Il nia les notes, les lettres, les actes; il nia jusqu'à l'armoire de fer, qui, scellée par lui-même, s'était ouverte pour révéler ses secrets. L'angoisse de son esprit ne lui laissa pas le temps de délibérer sur ce qu'exigeait de lui sa royauté ; peut-être l'entraînement d'une première dénégation le conduisit-il à tout nier, après avoir nié quelque chose, pour ne pas être convaincu en face de déguisement, ou plutôt pour ne pas compromettre ses serviteurs par ses aveux. Il voulut aussi sans doute réserver à ses défenseurs la liberté entière de leurs paroles. Enfin il pensa à sa femme, à sa sœur, à ses enfants, plus qu'il ne convenait peut-être dans un pareil moment. Il décolora ainsi sa défense. De ce jour il ne fut plus un roi qui luttait avec un peuple, il fut un accusé qui contestait avec des juges, et qui laissait intervenir des avocats entre la majesté du trône et la majesté de l'échafaud.

XIX

DERNIERS MOMENTS DES GIRONDINS

Vingt et un députés girondins avaient été arrêtés, le 2 juin 1793, sous la pression de la Commune insurgée. Ils furent traduits dans les derniers jours d'octobre devant le tribunal révolutionnaire, qui les condamna à mort. Le récit de leur procès, de leurs derniers moments et de leur exécution est un des morceaux les plus brillants et les plus célèbres de l'ouvrage de Lamartine. Mais l'imagination de l'écrivain y a considérablement brodé sur les données historiques.

I

.....Le procès qui se prolongeait depuis sept jours, la parole demandée par Gensonné au nom de tous les accusés pour réfuter l'accusation, lassaient le tribunal et les jurés, et inquiétaient la Montagne. L'opinion publique, qui se laisse si promptement amollir et retourner par la vue des victimes, commençait à incliner à l'indulgence. On se demandait tout haut, en sortant des séances du tribunal, quelle récompense aurait donc la république pour ses ennemis, puisqu'elle traitait ainsi ses premiers fondateurs. On plaignait tant de jeunesse, de beauté, de génie, immolés à un crime d'opinion. On parlait de la basse jalousie de Robespierre et de Danton, qui chargeaient la mort de fermer ces bouches éloquentes, pour n'avoir plus le souci et souvent l'humiliation de leur répondre.

Ces premiers symptômes de retour de faveur aux Girondins alarmèrent la commune. Le gendre de Pache[1], Audouin, autrefois prêtre[2], aujourd'hui persécuteur acharné, alla sommer le comité de salut public de clore le débat en permettant au président de déclarer les jurés suffisamment éclairés. Le jury, contraint par cette déclaration, ferma les débats le 30 octobre, à huit heures du soir. Tous les accusés furent déclarés coupables d'avoir conspiré contre l'unité et l'indivisibilité de la république, et condamnés à mort.

A ce mot de mort, un cri d'étonnement et d'horreur s'élève des bancs des accusés. Le plus grand nombre, et surtout Boileau, Ducos, Fonfrède, Antiboul, Mainvielle, s'attendaient à être acquittés. Leurs gestes de consternation, leurs poings tendus vers les jurés, leurs malédictions convulsives, jettent un moment le trouble dans le prétoire. Un des accusés, qui a fait un geste inaperçu de la main vers la poitrine comme pour déchirer ses vêtements, glisse de son banc sur le parquet : c'était Valazé. « Eh quoi ! Valazé, tu faiblis ? lui dit Brissot

1. Maire de Paris depuis le 14 février 1793. Il déposa comme témoin à charge dans le procès des Girondins, dont les manœuvres l'avaient fait destituer peu auparavant des fonctions de ministre de la guerre.

2. Audouin était vicaire à Limoges au moment où la Révolution éclata.

en s'efforçant de le soutenir. — Non, je meurs! » répond Valazé, et il expire la main sur le poignard dont il vient de se percer le cœur.

A ce spectacle, le silence se rétablit. L'exemple de Valazé fait rougir les jeunes condamnés d'un moment de faiblesse. Boileau seul, protestant contre l'arrêt qui le confond avec les Girondins, lance son chapeau en l'air et s'écrie; « Je suis innocent! je suis Jacobin! je suis Montagnard! » Les sarcasmes de l'auditoire lui répondent. Au lieu de pitié, il ne trouve dans tous les regards que du mépris. Brissot penche sa tête sur sa poitrine et paraît réfléchir. Fauchet et Lasource[1] joignent les mains et lèvent les yeux au ciel. Vergniaud, placé sur le banc le plus élevé, promène impassible sur le tribunal, sur ses collègues et sur la foule un regard qui semble résumer la scène et chercher dans le passé un exemple et une image d'une pareille dérision de la destinée et d'une pareille ingratitude du peuple. Sillery[2] jette sa béquille et s'écrie: « C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie! » Fonfrède[3] se retourne vers Ducos et l'entoure de ses bras en sanglotant: « Mon ami, lui dit-il, c'est moi qui te donne la mort! mais console-toi, nous allons mourir ensemble. »

II

A ce moment un cri s'élève du milieu de la foule. Un jeune homme se débat dans un groupe de spectateurs, et s'efforce vainement de se faire place à travers les rangs pressés pour s'enfuir vers la porte: « Laissez-moi fuir, laissez-moi me dérober à ce spectacle! s'écrie-t-il en se voilant les yeux de ses deux mains. Misérable que je suis, c'est moi qui les tue! C'est mon *Brissot dévoilé*[4] qui les accuse et qui les juge! je ne

1. Fauchet était évêque constitutionnel du Calvados; Lasource, pasteur protestant,

2. Bruslart de Sillery, comte de Genlis.

3. Boyer-Fonfrède, le plus jeune des Girondins: il n'avait que vingt-sept ans. Son beau-frère Ducos, à qui l'unissait la plus tendre amitié, en avait vingt-huit.

4. *Brissot démasqué*, violent pamphlet publié par Camille Desmoulins en février 1792. Il avait été suivi, en 1793, d'une *Histoire des Brissotins*, autre pamphlet, qui avait achevé de discréditer Brissot et ses amis politiques. Mais, quel qu'ait été le succès de ces brochures, elles ne contribuèrent que pour

puis supporter la vue de mon ouvrage ! je sens les gouttes de leur sang rejaillir sur cette main qui les a dénoncés ! » Ce jeune homme était Camille Desmoulins, inconséquent dans sa pitié comme dans sa haine, et dont la légèreté tour à tour perverse ou puérile cédait aux larmes comme elle provoquait le sang. La foule, indifférente ou dédaigneuse, le retint, et le fit taire comme un enfant.

III

Il était onze heures du soir. Après un moment donné au contre-coup du jugement, à l'émotion des condamnés, aux cris de « Vive la république ! » poussés par la foule, la séance fut levée.

Les Girondins, en descendant un à un de leurs bancs, se groupent autour du cadavre de Valazé étendu sur une estrade, le touchent respectueusement du doigt pour s'assurer s'il respire encore ; puis, comme saisis d'une inspiration électrique au contact du républicain sacrifié par sa propre main, ils s'écrient d'une seule voix : « Nous mourons innocents, vive la république ! » Quelques-uns jettent au même instant des poignées d'assignats, non, comme on l'a cru, pour faire appel à la corruption et à l'émeute, mais pour léguer au peuple, comme les Romains [1], une monnaie désormais inutile à leur propre vie. La foule se précipite sur ce legs des mourants et paraît s'attendrir. Hermann [2] ordonne aux gendarmes de faire leur devoir et d'entraîner les condamnés. Ils rentrent sous la voûte de l'escalier qui descend aux cachots. Leur présence d'esprit, un moment déconcertée, revient tout entière avec la certitude de leur sort. « Mon ami, dit en affectant le rire Ducos à Fonfrède, je ne vois plus qu'un moyen de nous sauver : c'est de déclarer l'*unité* de nos deux vies et l'*indivisibilité* de nos deux têtes. » Fonfrède sourit mélancoliquement. Sa pensée, plus conforme avec un pareil moment, pleurait

une faible part à la perte des Girondins. — Tous ces détails sur l'attitude des condamnés et sur celle de Camille Desmoulins sont conformes au récit d'un témoin oculaire, Vilate, juré au tribunal révolutionnaire.

1. Allusion à la coutume romaine de distribuer de l'argent à l'occasion des funérailles.

2. Président du tribunal révolutionnaire.

au foyer de la jeune famille à laquelle il était arraché. « Ah ! mes pauvres enfants ! » fut sa seule réponse.

Cependant, fidèles à la parole qu'ils avaient donnée aux autres détenus de la Conciergerie de les informer de leur sort par les échos de leurs voix, ils entonnent, en sortant du tribunal, l'hymne des Marseillais :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !

et le chantent en chœur avec une énergie désespérée qui fait trembler les marches de l'escalier et les voûtes des guichets et des corridors.

A ces accents les détenus s'éveillent, et comprennent que les accusés chantent l'hymne de leur propre mort. L'horreur et la pitié leur répondent par des acclamations, des gémissements et des adieux, du fond de tous les cachots.

On les confina tous pour cette dernière nuit dans le grand cachot, cette salle d'attente de la mort. Le tribunal venait d'ordonner que le corps à peine refroidi de Valazé *serait réintégré dans la prison, conduit sur la même charrette que ses complices au lieu du supplice, et inhumé avec eux.* Seul arrêt peut-être qui ait supplicié la mort !

Quatre gendarmes, exécuteurs de ce jugement d'Hermann, suivant pas à pas la colonne des condamnés sous les voûtes du corridor, portaient sur un brancard le cadavre sanglant, et le déposèrent dans un angle du cachot. Les Girondins vinrent un à un baiser la main héroïque de leur ami. Ils lui recouvrirent le visage de son manteau. Si près de se rejoindre, l'adieu fut plus respectueux que triste. « A demain, » dirent-ils au cadavre ; et ils recueillirent leurs forces pour ce lendemain.

IV

Ils y touchaient : il était minuit. Le député Bailleul, leur collègue de l'Assemblée, leur complice d'opinion, proscrit comme eux, mais qui échappa à la proscription après thermidor, leur avait promis de leur faire apporter du dehors, le jour de leur jugement, un dernier repas, triomphal ou funèbre, selon l'arrêt, en réjouissance de leur liberté ou en commémoration de leur mort. Bailleul, captif lui-même, avait

tenu sa promesse par l'intermédiaire d'un ami. Le souper funéraire était dressé dans le grand cachot. Les mets recherchés, les vins rares, les fleurs chères, les flambeaux nombreux, couvraient la table de chêne des prisons. Luxe de l'adieu suprême, prodigalité des mourants qui n'ont rien à épargner pour le jour suivant. Les condamnés s'assirent à ce dernier banquet, d'abord pour restaurer en silence leurs forces épuisées, puis ils y restèrent pour attendre avec patience et avec distraction le jour. Ce n'était pas la peine de dormir. Un prêtre, jeune alors, destiné à leur survivre plus d'un demi-siècle, l'abbé Lambert, ami de Brissot et d'autres Girondins, introduit à la Conciergerie pour consoler les mourants ou pour les bénir, attendait dans le corridor la fin du souper. Les portes étaient ouvertes. Il assistait de là à cette scène, et notait dans son âme les gestes, les soupirs et les paroles des convives. C'est de lui que la postérité tient la plus grande partie de ces détails véridiques comme la conscience, et fidèles comme la mémoire d'un dernier ami[1].

1. Lamartine avait beau citer sa source, l'authenticité de toute cette partie du récit fut énergiquement contestée par Granier de Cassagnac dans son *Histoire des Girondins et des massacres de septembre* (1860). Voici la réponse de Lamartine : « Un écrivain qui frappe fort, mais qui ne frappe pas toujours juste à cause de la vigueur même de son talent, M. de Cassagnac, vient d'écrire à son tour un livre sur les Girondins. Il m'accuse d'avoir non pas seulement falsifié, mais inventé la fable du banquet de mort des Girondins la veille de leur supplice. Ce dernier souper si dramatique de ces victimes m'avait paru à moi-même si étrange et si improbable, que, trouvant là à l'histoire un faux air de poème ou de roman, j'avais résolu de le révoquer en doute ou de le réduire aux simples proportions de la prose. Cependant, de ce qu'une chose est dramatiquement pittoresque et pathétique, il ne s'ensuit pas qu'elle soit fausse. Je voulus m'éclairer consciencieusement avant de la rapporter.

« J'avais entendu parler d'un ecclésiastique nommé l'abbé Lambert, prêtre assermenté, ami de plusieurs des Girondins, qui avait communiqué avec eux dans leur prison et assisté à leurs derniers moments jusqu'à l'heure du supplice. Je pris les informations les plus patientes et les plus précises sur cet ecclésiastique et sur ce qu'il était devenu depuis 1793. J'appris qu'il vivait encore, qu'il s'était réconcilié avec l'Église au temps des rétractations, et qu'il était, depuis longues années, curé de la commune de Bessancourt, dans le département de Seine-et-Oise. Je lui écrivis pour lui demander si les circonstances de ses relations avec les vaincus du 31 mai étaient vraies, et si, dans le cas où ce bruit aurait quelque fondement, il voudrait bien consentir à me recevoir et à me donner sur la mort de ses amis les informations utiles à l'histoire. Il me répondit avec beaucoup de bonté... que, son âge et ses infirmités l'empêchant de se déplacer lui-même, il me recevrait dans son pauvre presbytère et me dirait tout ce que sa mémoire lui rappelait de ces tragiques événements.

V

Le repas fut prolongé jusqu'au premier crépuscule du jour. Vergniaud, placé au milieu de la table, la présidait avec la même dignité calme qu'il avait gardée la nuit du 10 août en présidant la Convention. Vergniaud était de tous celui qui avait le moins à regretter en quittant la vie, car il avait accompli sa gloire, et il ne laissait ni père, ni mère, ni épouse, ni enfants derrière lui. Les autres se placèrent par groupes, rapprochés par le hasard ou par l'affection. Brissot seul était à un bout de la table, mangeant peu et ne parlant pas.

Rien n'indiqua pendant longtemps, dans les physionomies et dans les propos, que ce repas fût le prélude d'un supplice. On eût dit une rencontre fortuite de voyageurs dans une hôtellerie, sur la route, se hâtant de saisir à table les délices fugitives d'un repas que le départ va interrompre. Ils mangèrent et burent avec appétit, mais sobrement. On entendait de la porte le bruit du service et le tintement des verres entrecoupés de peu de conversations : silence de convives qui

« Je pris la poste, accompagné d'un jeune homme de Mâcon, devenu depuis mon collègue à l'Assemblée constituante de 1848...

« Le curé de Bessancourt... nous donna tous les renseignements désirés sur les derniers jours, sur les diverses dispositions d'esprit, sur les conversations des condamnés. Nous écrivions les scènes, les portraits, les paroles, à mesure que ces souvenirs, provoqués par nos questions, se retrouvaient et se déroulaient dans la mémoire du vieillard ; c'étaient comme les notes du tableau historique que je me proposais de composer d'ensemble à mon retour.....

« Peu de temps après, je repartis de Paris pour Bessancourt, afin de compléter et d'éclaircir quelques autres circonstances du récit restées obscures dans mon esprit. J'étais accompagné cette fois par un homme de lettres, confident de mes travaux et devenu lui-même l'éminent historien d'une autre époque de notre histoire... Ce second voyage de Bessancourt et les renseignements minutieux de l'abbé Lambert complétèrent ma conviction... Il est sans doute possible qu'après un si long laps de temps, le curé de Bessancourt ait commis quelques inadvertances de noms, de dates, de détails sur les personnages si nombreux alors dans les prisons et sur leurs rôles respectifs dans ce drame pathétique de leur dernière heure; mais il est impossible à qui a entendu ce modeste et sincère témoin de ces scènes de révoquer en doute sa véracité... » (*Critique de l'Histoire des Girondins*, LV-LVI).

Cette justification de l'auteur reste insuffisante. On ne saurait aller jusqu'à nier, comme Cassagnac l'avait fait, l'existence de l'abbé Lambert. Mais le festin funèbre est une légende, due, semble-t-il, à l'imagination fertile de Charles Nodier : elle apparait en effet pour la première fois dans son *Dernier Banquet des Girondins*, publié en 1833

satisfont la première faim. Quand on eut emporté les mets et laissé seulement sur la table les fruits, les flacons et les fleurs, l'entretien devint tour à tour animé, bruyant et grave, comme l'entretien d'hommes insouciants dont la chaleur du vin délie la langue et les pensées. Mainvielle, Antiboul, du Chastel, Fonfrède, Ducos, toute cette jeunesse qui ne pouvait se croire assez vieillie en une heure pour mourir demain, s'évapora en paroles légères et en saillies joyeuses. Ces paroles contrastaient avec la mort si voisine, profanaient la sainteté de la dernière heure, et glaçaient de froid le faux sourire que ces jeunes gens s'efforçaient de répandre autour d'eux. Cette affectation de gaieté devant Dieu et devant la dernière heure était également irrespectueuse pour la vie et pour l'immortalité. Ils ne pouvaient ni quitter l'une ni aborder l'autre si légèrement. Ces plaisanteries posthumes tombaient de leurs lèvres comme tombent sur un cercueil ces fleurs que personne ne respire, qui contractent l'odeur du sépulcre, et qui, lorsqu'elles ne sont pas des reliques, ressemblent à des dérisions.

Brissot, Fauchet, Sillery, Lasource, Lehardy, Carra, essayaient quelquefois de répondre à ces provocations bruyantes d'une gaieté feinte et d'une fausse indifférence. Mais cette gaieté déplacée de leurs jeunes collègues effleurait à peine les lèvres de ces hommes mûrs. Vergniaud, plus grave et plus réellement intrépide dans sa gravité, regardait Ducos et Fonfrède avec un sourire où l'indulgence se mêlait à la compassion.

Ces éclats de bruit et de joie funèbres apaisés, l'entretien prit vers le matin un tour plus sérieux et un accent plus solennel. Brissot parla en prophète des malheurs de la république, décapitée de ses plus vertueux et de ses plus éloquents citoyens. « Que de sang ne faudra-t-il pas pour laver le nôtre ! » s'écria-t-il en finissant. Ils se turent tous un moment, et parurent consternés devant le fantôme de l'avenir évoqué par Brissot. « Mes amis, reprit Vergniaud, en greffant l'arbre nous l'avons tué ; il était trop vieux. Robespierre le coupe. Sera-t-il plus heureux que nous ? Non. Ce sol est trop léger pour nourrir les racines de la liberté civique, ce peuple est trop enfant pour manier ses lois sans se blesser ; il reviendra à ses rois, comme l'enfant revient à ses hochets !... Nous nous sommes trompés

de temps en naissant et en mourant pour la liberté du monde, poursuivit-il, nous nous sommes crus à Rome, et nous étions à Paris ! Mais les révolutions sont comme ces crises qui blanchissent en une nuit la tête d'un homme : elles mûrissent vite les peuples. Le sang de nos veines est assez chaud pour féconder le sol de la république. N'emportons pas avec nous l'avenir, et laissons l'espérance au peuple en échange de la mort qu'il va nous donner ! »

VI

Il y eut un long silence après ces paroles de Vergniaud, et l'entretien s'élança de la terre au ciel avec les pensées. « Que ferons-nous demain à pareille heure ? » dit Ducos, qui mêlait toujours les formes de la plaisanterie aux sujets les plus sérieux. Chacun répondit selon sa nature. « Nous dormirons après la journée, » dirent quelques-uns. Le scepticisme du siècle corrompait jusqu'aux dernières pensées, et ne promettait que l'anéantissement de l'âme à des hommes qui allaient mourir pour l'immortalité d'une pensée humaine. L'immortalité de l'âme et les sublimes conjectures de la vie future à laquelle ils touchaient occupèrent plus convenablement les instants qui restaient à la conversation. Les voix baissèrent ; l'accent se solennisa ; les sourires s'effacèrent ; le son de la parole devint grave et sourd comme le bruit du marteau qui sonde une tombe. Fonfrède, Gensonné, Carra, Fauchet, Brissot, tinrent des discours où respiraient toute la divinité de la raison humaine et toute la certitude de la conscience sur les mystérieux problèmes de la destinée immatérielle de l'esprit humain.

Vergniaud, qui se taisait jusque-là, interpellé par ses amis, résuma le débat. « Jamais, dit le témoin que nous citons et qui l'avait souvent admiré à la tribune, jamais son front, son geste, sa parole, l'accent souterrain de sa voix, n'avaient remué de si profondes fibres dans le cœur de ses auditoires. Il semblait parler du haut de la tribune de Dieu. »

Les paroles de Vergniaud furent perdues. L'impression seule en resta dans l'âme du prêtre.

Après avoir relié en un seul et invincible faisceau toutes les

preuves morales de l'existence d'un premier être, qu'il appelait, comme son temps, l'Être suprême; après avoir démontré la nécessité d'une providence, conséquence de l'excellence de cet Être suprême sur les créations émanées de lui, et la nécessité de la justice, dette divine du Créateur envers ses œuvres; après avoir cité, de Socrate à Cicéron et de Cicéron à tous les justes immolés, la croyance universelle des peuples et des sages, preuve au-dessus de toutes les preuves, puisqu'elle est dans la nature un instinct de seconde vie aussi irréfutable que l'instinct de la vie présente; après avoir poussé jusqu'à l'évidence et jusqu'à l'enthousiasme la certitude d'une continuation de l'être après la mort qui ne le détruit pas, mais le métamorphose : « Ah! dit-il en termes plus éloquents et en s'exaltant jusqu'au lyrisme du prophète politique et en ramenant le sujet à la situation de ses coaccusés, pour prendre sa dernière preuve en eux-mêmes; la meilleure démonstration de l'immortalité, n'est-ce pas nous? Nous ici? Nous calmes, sereins, impassibles à côté du cadavre de notre ami, en face de notre propre cadavre, discutant comme une paisible assemblée de philosophes [1] sur l'éclair ou sur la nuit qui suivra immédiatement notre dernier soupir, et mourant plus heureux que Danton, qui va vivre, et que Robespierre, qui va triompher?

« Or, pourquoi ce calme dans nos discours et cette sérénité dans nos âmes? n'est-ce pas en nous le sentiment d'avoir accompli un grand devoir envers l'humanité? Eh bien, qu'est-ce donc que la patrie, qu'est-ce donc que l'humanité? Est-ce cet amas de poussière animée qui est un homme aujourd'hui, qui sera de la boue et du sang demain? Non, ce n'est pas pour cette fange vivante, c'est pour l'âme de l'humanité et de la patrie que nous mourons! Mais qui sommes-nous donc nous-mêmes, sinon une parcelle de cette âme collective du genre humain? Chacun des hommes aussi dont se compose notre espèce a un esprit immortel, impérissable et confondu avec cette âme de la patrie et du genre humain, pour laquelle il est si beau et si doux de se dévouer, de souffrir et de mou-

1. Il y a ici une allusion directe au dernier entretien de Socrate avec ses amis dans sa prison, entretien auquel toute cette scène cherche évidemment à ressembler.

rir ! Voilà pourquoi nous ne sommes pas de sublimes dupes, continua-t-il, mais des êtres conséquents à leur instinct moral, et qui vont, après ce devoir accompli, vivre encore, souffrir ou jouir dans l'immortalité des destinées de l'humanité. Mourons donc, non avec confiance, mais avec certitude ! Notre témoin dans ce grand procès avec la mort, c'est notre conscience ! notre juge, c'est ce grand Être dont les siècles cherchent le nom et dont nous servons les desseins comme des outils qu'il brise dans l'ouvrage, mais dont les débris tombent à ses pieds. La mort n'est que le plus puissant acte de la vie, car elle enfante une vie supérieure. S'il n'en était pas ainsi, ajouta-t-il avec plus de recueillement, il y aurait donc quelque chose de plus grand que Dieu. Ce serait l'homme juste tel que nous, s'immolant sans récompense et sans avenir à sa patrie ! Cette supposition est une ineptie ou un blasphème. Je la repousse avec mépris ou avec horreur... Non, Vergniaud n'est pas plus grand que Dieu ; mais Dieu est plus juste que Vergniaud, et ne l'élèvera demain sur un échafaud que pour le justifier et le venger dans l'avenir ! »

Telles furent à peu près ses paroles, dont le sens seul fut sommairement noté[1]. « C'est bien dit, s'écria Lasource ; mais j'ai dans mon cœur une preuve plus certaine que l'éloquence du génie expirant, c'est la parole d'un Dieu mort pour les hommes. — A bas ! dit en souriant ironiquement un des jeunes convives. Lasource, pas de songes avant le sommeil ! Gardons notre bon sens jusqu'à demain. La raison pense, les religions rêvent. Je ne crois qu'au raisonnement. — Et moi, dit Sillery, je crois aux deux. Le Christ mourant sur un échafaud comme nous n'est qu'un témoin divin de la raison humaine. Non, sa religion que nous avons trop confondue avec la tyrannie, n'est pas oppression, mais délivrance. Le Christ était le Girondin de l'immortalité ! »

Fauchet fit un discours pathétique sur la Passion, comparant leur supplice à celui du Calvaire. Ils s'attendrirent et plusieurs pleuraient.

Vergniaud concilia tout, à la fin, dans quelques phrases

1. Lamartine reconnaît donc qu'au moins dans la forme la harangue de Vergniaud est de son cru.

recueillies à mesure qu'elles tombaient de ses lèvres. « Croyons ce que nous voudrons, dit-il, mais mourons certains de notre vie et du prix de notre mort ! Donnons chacun en sacrifice ce que nous avons, l'un son doute, l'autre sa foi, tous notre sang, pour la liberté ! Quand l'homme s'est donné lui-même en victime à Dieu, que doit-il de plus ? ... »

VII

Le jour, descendant de la lucarne dans le grand cachot, commençait à faire pâlir les bougies. « Allons-nous coucher, dit Ducos ; la vie est chose si légère qu'elle ne vaut pas l'heure de sommeil que nous perdons à la regretter. — Veillons, dit Lasource à Sillery et à Fauchet, l'éternité est si certaine et si redoutable que mille vies ne suffiraient pas pour s'y préparer. » Ils se levèrent de table à ces mots, se séparèrent pour rentrer dans leurs chambres, et se jetèrent presque tous sur leurs matelas.

Treize restèrent dans le grand cachot. Les uns se parlaient à voix basse, les autres étouffaient des sanglots, quelques-uns dormaient. A huit heures, on les laissa se répandre par groupes dans le corridor. L'abbé Lambert, ce pieux ami de Brissot, qui avait passé la nuit à la porte de leur cachot, y était encore, attendant la permission de communiquer avec eux. Brissot, en l'apercevant, s'élança vers lui et l'embrassa d'une étreinte convulsive. Le prêtre lui offrit timidement l'assistance de son culte pour lui adoucir ou lui sanctifier la mort. Brissot refusa avec reconnaissance, mais avec fermeté : « Connais-tu quelque chose de plus saint que la mort d'un honnête homme qui meurt pour avoir refusé le sang de ses semblables aux scélérats ? » dit-il à l'abbé Lambert. Le prêtre n'insista pas.

Lasource, témoin de l'entretien, s'approcha de Brissot : « Crois-tu, lui demanda-t-il, à l'immortalité de ton âme et à la providence de Dieu ? — Oui, répondit Brissot, j'y crois, et c'est parce que j'y crois que je vais mourir. — Eh bien, reprit Lasource, il n'y a qu'un pas de là à la religion. Moi, ministre d'un autre culte que le tien[1], je n'ai jamais tant

1. V. p. 96, note 1.

admiré les ministres de ta religion que dans ces cachots où ils viennent apporter le pardon, l'espérance et Dieu même à des condamnés. A ta place je me confesserais. » Brissot se retira sans répondre. Il alla s'entretenir avec Vergniaud, Gensonné et les jeunes gens. Le plus grand nombre de ceux-ci refusa les secours de la religion. Les uns assis sur le parapet de pierre du préau, d'autres se promenant les bras entrelacés, quelques-uns à genoux aux pieds du prêtre et recevant sa bénédiction après un court aveu de leurs fautes, tous attendant avec sérénité le signal du départ ; leurs groupes rappelaient une halte avant le combat.

L'abbé Émery [1], quoique prêtre insermenté, avait obtenu d'entretenir Fauchet à travers la grille qui séparait la cour du corridor. Il écoutait et absolvait l'évêque de Calvados à l'écart. Fauchet, absous et pénitent, écouta la confession de Sillery, et rendit à son ami le pardon divin qu'il venait de recevoir.

A dix heures, les exécuteurs entrèrent pour préparer les têtes des condamnés au couteau, et pour lier leurs mains. Tous vinrent d'eux-mêmes incliner leurs fronts sous les ciseaux et tendre leurs bras aux cordes. Gensonné, ramassant une boucle de ses cheveux noirs, les tendit à l'abbé Lambert, en suppliant le prêtre de remettre ces cheveux à sa femme, dont il lui indiqua la retraite : « Dis-lui que c'est tout ce que je peux lui envoyer de mes restes, mais que je meurs en lui adressant toutes mes pensées. » Vergniaud tira sa montre, écrivit avec la pointe d'une épingle quelques initiales et la date du 30 octobre dans l'intérieur de la boîte d'or ; il glissa la montre dans la main de l'un des assistants pour qu'on la remît à une jeune fille qu'il aimait d'un amour de frère, et qu'il se proposait, dit-on, d'épouser plus tard. Tous eurent un nom, une amitié, un amour, un regret qu'ils laissèrent échapper pendant ces apprêts ; presque tous, quelques reliques d'eux-mêmes à envoyer à ceux qu'ils laissaient sur la terre. L'espérance d'une mémoire ici-bas est le dernier lien que le mourant retient en quittant la vie. Ces legs mystérieux furent acquittés.

1. Directeur général de la congrégation de Saint-Sulpice. Il était lui-même emprisonné, et ne dut sa délivrance, après dix-huit mois de captivité, qu'à la réaction de Thermidor.

VIII

Quand tous les cheveux furent tombés sur les dalles du cachot, les exécuteurs et les gendarmes rassemblèrent les condamnés et les firent marcher en colonne vers la cour du palais. Cinq charrettes attendaient leur charge. Une foule immense les environnait. Au premier pas hors de la Conciergerie, les Girondins entonnèrent d'une seule voix et comme une marche funèbre la première strophe de la *Marseillaise*, en appuyant avec une énergie significative sur ces vers à double sens :

> Contre nous de la tyrannie
> L'étendard sanglant est levé.

De ce moment ils cessèrent de s'occuper d'eux-mêmes pour ne penser qu'à l'exemple de mort républicaine qu'ils voulaient laisser au peuple. Leurs voix ne retombaient un instant à la fin de chaque strophe que pour se relever plus énergiques et plus retentissantes au premier vers de la strophe suivante. Leur marche et leur agonie ne furent qu'un chant. Ils étaient quatre sur chaque charrette. Une seule en portait cinq. Le cadavre de Valazé était couché sur la dernière banquette. Sa tête, découverte, cahotée par les secousses du pavé, ballottait sous les regards et sur les genoux de ses amis, obligés de fermer les yeux pour ne pas voir ce livide visage. Ceux-là chantaient cependant comme les autres. Arrivés au pied de l'échafaud, ils s'embrassèrent tous en signe de communion dans la liberté, dans la vie et dans la mort. Puis ils reprirent le chant funèbre pour s'animer mutuellement au supplice et pour envoyer jusqu'au moment suprême à celui qu'on exécutait la voix de ses compagnons de mort. Tous moururent sans faiblesse, Sillery avec ironie ; arrivé sur la plate-forme, il en fit le tour en saluant à droite et à gauche le peuple, comme pour le remercier de la gloire et de l'échafaud. Le chant baissait d'une voix à chaque coup de hache. Les rangs s'éclaircissaient au pied de la guillotine. Une seule voix continua la *Marseillaise* : c'était celle de Vergniaud, supplicié

le dernier [1]. Ces notes suprêmes furent ses dernières paroles. Comme ses compagnons, il ne mourait pas ; il s'évanouissait dans l'enthousiasme, et sa vie, commencée par des discours immortels, finissait par un hymne à l'éternité de la Révolution.

Un même tombereau emporta les corps décapités, une même fosse les recouvrit à côté de celle de Louis XVI.

Quelques années après, en fouillant dans les archives de la paroisse de la Madeleine pour y retrouver les traces des sépultures du temps, les curieux lisaient sur une feuille de papier timbré, le mémoire de frais du fossoyeur de ce cimetière, paraphé par le président qui en autorise le payement à la trésorerie nationale, ces simples mots : « Pour vingt et un députés de la Gironde : les bières, 147 livres ; frais d'inhumation, 63 livres ; total, 210. »

Tel fut le prix des pelletées de terre qui recouvrirent tout le parti des fondateurs de la république. Eschyle ou Shakspeare n'inventèrent jamais une plus amère dérision du sort que ce mémoire du fossoyeur demandant et recevant son salaire pour avoir enseveli tour à tour toute la monarchie et toute la république d'une grande nation.

IX

Telle fut la dernière heure de ces hommes. Ils eurent pendant leur courte vie toutes les illusions de l'espérance ; ils eurent en mourant le plus grand bonheur que Dieu réserve aux grandes âmes : le martyre qui jouit de lui-même et qui élève jusqu'à la sainteté de victime l'homme immolé pour sa conviction et pour sa patrie. Les juger serait superflu. Ils ont été jugés par leur vie et par leur mort. Ils eurent trois torts : le premier, de n'avoir pas eu l'audace de leur opinion, en hésitant à proclamer la république avant le 10 août, à l'ouverture de l'Assemblée législative ; le second, d'avoir conspiré contre la constitution de 1791, qu'ils avaient faite et jurée ; d'avoir ainsi réduit la souveraineté nationale à agir comme faction, prêté leur main au supplice du roi, et forcé la Révo-

1. Erreur souvent répétée : le dernier exécuté des Girondins fut Viger.

lution à employer des moyens cruels ; le troisième, d'avoir, sous la Convention, voulu gouverner quand il fallait combattre.

Ils eurent trois vertus qui rachètent bien des fautes aux yeux de la postérité : ils adorèrent la liberté ; ils fondèrent la république, cette vérité précoce des gouvernements futurs ; enfin ils moururent pour refuser du sang au peuple. Leur temps les a jugés à mort. L'avenir les jugera à gloire et à pardon, et l'on gravera sur leur mémoire cette inscription que Vergniaud, leur voix, avait gravée de sa main sur la muraille de son cachot : « Plutôt la mort que le crime ! » *Potius mori quam fœdari !*

A peine leurs têtes eurent-elles roulé aux pieds du peuple, qu'un caractère morne, sanguinaire, sinistre, se répandit, au lieu de l'éclat de leur parti, sur la Convention et sur la France. Jeunesse, beauté, illusions, génie, éloquence antique, tout sembla disparaître avec eux de la patrie. Paris put se dire ce que s'était dit jadis Lacédémone après le massacre de sa jeunesse sur le champ de bataille : « La patrie a perdu sa fleur ; la liberté a perdu son prestige ; la Révolution a perdu son printemps. »

LA FRANCE PARLEMENTAIRE

1834-1851

Œuvres oratoires et écrits politiques.

Sous ce titre ont été recueillis, en six volumes, (parus en 1864-1865), tous les discours, articles ou écrits politiques quelconques de Lamartine, depuis son entrée à la Chambre des députés en 1834 jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851. Nous en extrayons un discours qui peut être considéré comme l'un des principaux actes de sa vie parlementaire et un manifeste diplomatique qui fera connaître en lui l'homme de gouvernement.

XX

SUR L'ADRESSE

Chambre des députés. — *Séance du 27 janvier 1843.*

On appelle « adresse », dans les monarchies constitutionnelles, la réponse que les assemblées législatives font au début de chaque session au discours de la couronne. Sous la Restauration, la discussion de l'adresse donna souvent lieu à de grands débats sur la politique générale du gouvernement. C'est à cette occasion que Lamartine prononça, en 1843, l'important discours qu'on va lire. Il avait jusqu'alors loyalement soutenu presque tous les ministères, dans l'espoir d'amener le gouvernement à une conception plus libérale de sa mission et à une politique plus démocratique. Au bout de huit années d'infructueux efforts, il passe délibérément à l'opposition et en fait à la tribune la déclaration solennelle.

Messieurs,

L'honorable orateur[1] qui a ouvert cette discussion par un discours si brillant et si solide disait tout à l'heure que le vice

1. Gustave de Beaumont, député de la Sarthe. Il appartenait à l'opposition dite « dynastique ».

n'était pas dans le système, qu'il était dans le ministère lui-même [1].

Je diffère entièrement en ceci de l'honorable préopinant, et je dis : Le vice, à mes yeux, n'est pas dans le ministère ; il n'est ni dans le ministère actuel, ni dans celui qui l'a précédé, ni peut-être dans ceux qui seraient destinés à lui succéder, le vice est plus haut ; la difficulté de la situation, la gravité du péril de la France sont ailleurs ; elles sont dans le système tout entier. (*Exclamations au centre.*)

Ce peu de mots vous dit assez que je ne viens pas, comme j'en avais l'habitude, combattre simplement ici quelques paragraphes de l'adresse soumise aujourd'hui à vos délibérations.

Non, je viens la combattre tout entière. Je viens la combattre dans son esprit et dans ses termes, je viens la combattre dans tous ses paragraphes, excepté celui qui associe tous nos sentiments, comme toute notre intelligence et toute notre loyauté ; celui, dis-je, qui associe la douleur et l'attachement du pays à la dynastie que vous avez fondée, et au malheur qui nous a frappés en elle [2]. (*Vive approbation.*)

Cela dit, permettez-moi d'entrer à fond dans la discussion même de l'adresse.

Il m'est pénible, Messieurs, de dire ce que je viens dire à la Chambre et à mon pays. Il m'est pénible de ne plus combattre ici, comme je l'ai toujours fait, question par question ; mais je me suis aperçu trop tard que cette manière de défendre les intérêts de mon pays pouvait avoir quelques inconvénients, car le gouvernement se fait ainsi de la longanimité de nos consciences un encouragement à des fautes nouvelles. Oui, il faut le dire, quand les fautes du gouvernement, quand les déviations deviennent un système, l'opposition doit devenir un parti ! (*Exclamations et approbation à gauche.*)

Voilà ce qui m'amène aujourd'hui à cette tribune. (*Sensation.*) Et que les honorables amis de qui je me sépare se rassurent. Je ne viens porter sur d'autres bancs d'autres dispositions que celles qu'ils m'ont connues au milieu d'eux.

1. Le ministère Soult-Guizot, en fonctions depuis le 29 octobre 1840.
2. Le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, était mort le 13 juillet 1842 à la suite d'un accident de voiture.

J'y porte les mêmes sentiments d'attachement raisonné au gouvernement, à la dynastie qu'ils veulent sauver et fonder. Nous avons deux pensées, mais nous n'avons pas deux patries. Nous croyons devoir la servir autrement, voilà toute la différence. Et j'ose en appeler ici à vos souvenirs : n'ai-je pas fait toujours au milieu de vous la réserve éclatante des principes que je vais défendre ailleurs ?

Messieurs, je regrette les murmures que j'entends. (*Au centre : On ne murmure pas.*) J'ai cru entendre des murmures. (*Non, non !*) Messieurs, ma vie tout entière y répondra. (*Au centre : Vos intentions ne sont pas contestées.*) D'ailleurs si je me trompe, n'ai-je pas le droit de dire à mes anciens amis : Pardonnez-moi, car je me trompe en conscience ? Si je me trompe, je ne perds que moi, je ne fais tort qu'à moi, je n'en ferai aucun à mon pays. Et qu'importe après tout l'erreur d'un esprit sincère et dévoué à ce qu'il croit être le bien ? Le vaisseau de l'État est-il donc une barque si frêle et si vacillante, que le poids d'un homme qui se déplace puisse lui faire perdre l'équilibre et la submerger ? (*Très bien ! très bien !*) Non, c'est un bâtiment solide et vaste qui porte dans ses flancs des intérêts immenses, et qui ne s'aperçoit pas, comme le croit notre orgueil, du déplacement de quelques misérables individualités. (*Bravos unanimes.*)

Je dis que je combats l'adresse tout entière dans son esprit. Pourquoi ? Parce qu'elle renferme un certain sentiment de bien-être politique, un certain sentiment de congratulation au pays et à la couronne, auquel il m'est consciencieusement interdit de m'associer. (*Approbation à gauche.*)

Je le dis et je le prouve sur-le-champ, car ce dissentiment de mon intelligence avec les paroles de votre projet d'adresse résulte de la pensée de ma vie politique tout entière. Je dis que cela résulte de la manière dont moi et chacun de nous ici avions entendu la marche générale du gouvernement depuis la révolution de Juillet jusqu'à ce jour. Je m'explique.

Ne croyez pas, Messieurs, et je réponds ici à des pensées qui ne s'expriment pas tout haut, mais dont j'ai entendu souvent l'expression ici comme ailleurs ; ne croyez pas que la révolution de Juillet ait été une surprise pour moi. La révolution de Juillet, qui a pu affliger mes sentiments comme homme,

n'a jamais étonné ma raison ni troublé mon intelligence. J'ai compris tout de suite, sous le feu même des événements, ce que j'avais compris dans mes jeunes années : c'est que le monde politique et moral, suspendu entre deux principes, entre le gouvernement d'autorité et le gouvernement de liberté, entre le principe qui absorbe les trônes, les aristocraties et les dynasties dans le seul grand intérêt national, et le principe qui absorbe tous les grands intérêts permanents du pays dans l'intérêt passager des dynasties, des trônes et des aristocraties de tout genre ; j'ai compris que le monde s'était décidé entre ces deux principes, et qu'il avait choisi le meilleur. (*Acclamations à gauche. — Rumeurs ironiques sur quelques bancs.*)

Eh bien ! je me suis dit : Voilà un gouvernement né de l'explosion d'une idée libérale, qui doit être un gouvernement sérieusement constitutionnel et sérieusement populaire, ou qui ne sera rien, ou qui sera destiné à tomber un jour. Voilà un gouvernement qui a son mandat écrit sur le drapeau même de la révolution populaire dont il est sorti. Il lui faut un principe ; ce principe, c'est celui d'une sage et croissante démocratie[1]. Il sera le gouvernement des masses, le gouvernement de l'intelligence, le gouvernement du travail, ou il ne sera rien ! Un tel gouvernement, on peut le servir. Il est plus beau de se dévouer aux idées qu'aux dynasties. (*Bravos aux extrémités.*)

Il veut la paix parce que la raison des peuples la veut. Il y a des ombrages, sans doute, contre nous en Europe ; mais si ces ombrages dégénéraient en exigences ou en humiliations, il a, pour les intimider ou les dissoudre, cet élan même d'une révolution qu'il comprime à peine, une réserve d'un million d'hommes, et enfin la toute-puissance des idées libérales, quand elles ne font pas propagande révolutionnaire, quand elles n'écrivent pas sur leurs drapeaux : Conquêtes ! mais : Défense du sol et de la liberté chez soi ! (*Très bien ! très bien !*)

1. Dès 1830, Lamartine avait considéré le nouveau gouvernement que la France se donnait comme une sorte de compromis entre la monarchie et la république et d'acheminement nécessaire vers un régime plus libéral encore. Cf. sa lettre *Sur la Politique rationnelle* (ci-dessus, p. 1).

Que doit faire ce gouvernement? Se tenir debout contre l'excès d'impulsion qu'une commotion révolutionnaire imprime toujours aux choses et aux esprits; empêcher que quelque choc imprévu de la France et de l'Europe ne brise tout et surtout nous-mêmes; en un mot, donner de l'air aux événements, laisser retomber cette poussière d'une monarchie écroulée, derrière laquelle les puissances croyaient voir un abîme de révolution et de démagogie, pour leur donner le temps d'y voir, au contraire, un ordre nouveau, mais un ordre réel, quoique libéral et populaire, un foyer de liberté, mais non pas d'incendie pour l'Europe. (*Bravos à gauche.*)

Oui, voilà son œuvre, et il l'accomplit courageusement. Oui, jusqu'en 1834 le gouvernement ne fut qu'une lutte courageuse contre le désordre matériel[1] : une révolution ne rentre pas en un jour dans son lit régulier. Ce n'est qu'en 1834 que le gouvernement put avoir une politique, et ce n'est qu'à ce moment aussi qu'entré dans la Chambre je commençai moi-même à combattre souvent avec l'opposition les tendances, les symptômes, les excès des actes du gouvernement de Juillet.

La première de ces tentatives, celle qui m'indiqua que le gouvernement pouvait peut-être ne pas saisir dans l'origine la vraie ligne qui devait le conduire à l'organisation d'une démocratie monarchique, ce fut la tentative d'hérédité de la pairie. Je la combattis; je la combattis en écrivain obscur[2]. Oui, je sentis dès ce jour-là que le gouvernement n'avait pas le sens véritable de sa nature, de sa mission; je sentis qu'il cherchait la force de la démocratie dans une institution aristocratique, et dès lors j'eus quelques inquiétudes sur la suite des actes de ce gouvernement.

1. Le « désordre matériel », constitué par les soulèvements républicains, avait été arrêté par la répression sanglante de l'insurrection d'avril 1834.

2. D'après la Charte de 1814, le roi pouvait conférer la pairie soit à titre viager, soit à titre héréditaire. Après la révolution de 1830, la question se posa de savoir si la pairie héréditaire, peu compatible avec les tendances nouvelles de l'opinion, devait être conservée. Au moment où le débat s'ouvrait sur cette question (septembre 1831), Lamartine, dans sa *Politique rationnelle*, se prononça catégoriquement pour la suppression de l'hérédité. Quoique le gouvernement, dirigé par Casimir Périer, en désirât manifestement le maintien, une loi du 29 décembre abolit finalement la pairie héréditaire.

La seconde, ce furent les lois de septembre[1].

Je ne veux pas revenir au long sur ces lois ; nous les avons débattues assez ici. Je les ai combattues, derrière qui? derrière les hommes les plus attachés à la fois à la liberté, aux institutions et à la dynastie qu'ils avaient fondée ; derrière le vénérable Royer-Collard, qui était et qui reste dans vos souvenirs comme un symbole de l'esprit conservateur en France[2], derrière M. Barrot, derrière M. Dufaure, derrière M. Dupin, qui, certes, avaient donné assez de gages de leur attachement à la liberté et aux institutions de Juillet. Je les combattis, et l'avenir vous a dit si cette pensée que je manifestai alors, si cette crainte de voir la liberté de discussion si complète en apparence, et cependant si limitée en réalité et par l'énormité des cautionnements, et par l'immensité des peines, et par le monopole légal que le gouvernement pouvait, à un jour donné, s'attribuer dans les départements, si cette crainte, dis-je, était fondée. Vous l'avez vu, et je ne veux pas vous rappeler l'époque où vous avez gémi vous-mêmes de ce que vous aviez fait. Souvenez-vous des années où la presse fut monopolisée entre les mains d'un seul parti !

La troisième, je serai plus bref encore ; car je sais à quelles délicatesses, à quelles susceptibilités de conscience je toucherais en renouvelant la discussion à cet égard. Je veux parler des fortifications[3]. Je respecte tout ce qui est respec-

1. En 1835, à la suite de l'attentat de Fieschi contre Louis-Philippe, le gouvernement profita de l'émotion publique pour faire voter trois lois restrictives de la liberté, connues sous le nom de lois de septembre : l'une sur le jury, la seconde sur le jugement des actes de rébellion, la troisième sur la presse. Cette dernière, la plus importante, élevait le taux du cautionnement exigé des journaux, aggravait la pénalité et créait de nouveaux délits. Elle eut pour résultat de faire disparaître ou de réduire à l'impuissance tous les journaux républicains. Au cours de la discussion qui se prolongea à la Chambre du 13 au 29 août, Lamartine avait prononcé un grand discours contre le projet de loi sur la presse (*La France parlementaire*, t. I, p. 172).

2. Royer-Collard avait soixante-douze ans et depuis longtemps n'était plus monté à la tribune, lorsqu'il intervint dans la discussion des lois de septembre. Il mourut en 1845, ayant cessé depuis plusieurs années de prendre part à la vie politique.

3. En 1841, le ministère Soult-Guizot fit voter une loi décidant l'érection des fortifications de Paris, ou plutôt ratifiant la décision dejà prise à cet égard par le ministère Thiers. Ce projet fut extrêmement combattu, pour des raisons diverses, par des adversaires appartenant à tous les partis. A la Chambre, la discussion dura du 21 janvier au 2 février ; le principal discours contre le projet fut prononcé dès la première séance par Lamartine *La France parlementaire*, t. III, p. 22).

table ; je respecte la conscience de mes collègues, parce que je sais ce qui est dû à ma propre conscience. Dans cette circonstance, un dissentiment politique s'établit entre les divers membres de l'opposition et moi. Une partie des hommes les plus dévoués à la liberté crut devoir se voiler les périls de la constitution livrée au pouvoir militaire, sous les préoccupations de son patriotisme ; et c'est là la déplorable habileté de la pensée qui conçut cette mesure funeste, d'avoir tellement mêlé le patriotisme et les fortifications, qu'il fut impossible aux meilleurs citoyens de s'y refuser, et que d'excellents esprits, pour défendre la tête du pays, consentirent à armer le gouvernement d'une force périlleuse contre les institutions [1]. (*Murmures.*)

Quant à moi, il me fut impossible de ne pas pressentir là un péril, tout attaché que je suis au sol, et de ne pas sentir l'abaissement d'une constitution et d'une tribune qui consentent à se laisser dominer par des bastions. (*Mouvements divers.*)

J'entends un sentiment dubitatif se traduire dans les murmures de la Chambre. Je lui rappellerai tout de suite que ce fut très peu de mois après le vote des fortifications que nous vîmes la première application d'une loi que je ne veux pas et que je ne dois pas qualifier ici, car elle est la loi de mon pays ; oui, la première application d'une de ces lois de septembre, dans le jugement d'un grand corps judiciaire, qui appliquait à une criminalité de la presse la complicité, la solidarité et la pénalité d'un assassin ! [2] (*A gauche: Très bien! très bien!*)

1. L'un des arguments des orateurs du parti avancé hostiles au projet était que les fortifications, destinées à protéger Paris contre l'ennemi du dehors, se retourneraient contre Paris en cas de sédition populaire. « La liberté et le canon, disait Lamartine, ne peuvent vivre impunément face à face. »

2. Un attentat avait eu lieu, le 13 septembre 1841, contre le duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe. Le criminel était un ouvrier communiste, nommé Quénisset ; il avait plusieurs complices. Craignant qu'un jury de cour d'assises n'acquittât les coupables, le gouvernement déféra l'affaire à la cour des pairs. En outre, au grand scandale de la presse d'opposition, un journaliste appelé Dupoty, rédacteur au *Journal du Peuple*, fut impliqué dans les poursuites. Les pairs condamnèrent à mort Quénisset et deux de ses compagnons (leur peine fut peu après commuée par le roi) ; ils infligèrent à Dupoty cinq années de réclusion.

M. le Ministre des affaires étrangères[1]. C'est une erreur.

M. de Lamartine. Je réponds à M. le Ministre des affaires étrangères que c'est peu de mois après le vote de la loi des fortifications que nous vîmes le gouvernement, qui avait d'abord paru si indécis, j'oserais presque dire si favorable à l'élargissement régulier du système électoral, à l'introduction, dans certaines limites, de l'intelligence dans la loi électorale, que nous le vîmes serrer ses rangs et se refuser d'une manière absolue à toute modification, à toute amélioration de la loi électorale, à toute large introduction de l'intelligence dans le droit politique[2]. Messieurs, un dernier symptôme devait me convaincre tout à fait, ce fut la loi de régence[3]. (*Écoutez! écoutez!*)

Frappé comme toute la France d'une profonde et politique douleur après la catastrophe qui avait atteint le trône et qui menaçait la sécurité de notre avenir, quand je vis le gouvernement demander au pays de se déposséder, pour ainsi dire, lui-même du droit que la constitution de tous les peuples leur assure, du droit de choisir, dans des éventualités semblables, selon les circonstances, selon les personnes, les besoins, la sécurité du pays; (*Très bien! très bien!*) quand je vis, dis-je, le gouvernement vous demander de vous déposséder de ce droit, que Montesquieu lui-même, que Voltaire, dans l'*Essai*

1. Guizot.

2. La loi électorale de 1831 avait élargi le droit de suffrage en abaissant le cens de 300 à 200 francs, et en admettant en outre des « capacités », pour lesquelles le cens était réduit à 100 francs · ces dispositions avaient eu pour effet de doubler le nombre des électeurs. En revanche, lorsqu'en 1842 l'opposition proposa d'adjoindre au corps électoral tous les citoyens inscrits sur la liste du jury, le gouvernement résista si énergiquement que le projet fut repoussé. Lamartine prononça à cette occasion un discours véhément contre la politique suivie par le gouvernement depuis 1830 (*La France parlementaire*, t. III, p. 153).

3. La mort du duc d'Orléans (cf. ci-dessus, p. 111, note 2) faisait de son fils, âgé de quatre ans, l'héritier présomptif de la couronne. Louis-Philippe avait près de soixante-dix ans ; on devait prévoir l'éventualité d'une régence. Cette régence serait-elle déférée à l'élection, par un vote des Chambres ? ou bien appliquerait-on, comme pour le trône lui-même, le principe d'hérédité ? Le gouvernement présenta une loi qui, excluant les femmes (et par conséquent la duchesse d'Orléans), attribuait la régence au prince le plus proche du trône. Après des débats passionnés, la loi passa à une très grosse majorité. Lamartine avait combattu le projet à la tribune (*La France parlementaire*, t. III, p. 243).

sur les Mœurs, que les publicistes les plus accrédités du monde reconnaissent incontestable entre les mains des nations, de choisir la régence la plus propre à les sauver [1], il ne put plus me rester un doute sur le contre-sens dans lequel le gouvernement voulait entraîner le pays ; et, dès ce jour-là, si mes yeux n'avaient pas été dessillés avant, ils l'eussent été alors. (*Bravos aux extrémités.*)

Et la situation et les scandales dont M. de Beaumont vous parlait à l'instant même vous peuvent-ils laisser un doute sur ces périls? N'est-ce pas homme par homme, famille par famille, conscience par conscience, que le gouvernement, qui devrait, dans les élections, interroger des opinions libres, va les circonvenir ! (*Vive adhésion à gauche. — Murmures au centre.*)

Ne va-t-il pas altérer ainsi lui-même les sources de l'opinion libre? Sont-elles spontanées, désintéressées, libres, ces opinions ainsi recrutées administrativement? Peuvent-elles même fortifier le gouvernement qui s'en empare? M. de Beaumont n'avait-il pas mille fois raison en vous disant, il n'y a qu'un instant : Est-ce que vous ne sentez pas la faiblesse d'une base que vous faussez vous-mêmes? Est-ce que vous vous sentez capables de résister à toutes les exigences que vous avez provoquées vous-mêmes? Est-ce que vous vous sentez dans les mains une manifestation spontanée, énergique, de l'opinion publique, toute-puissante pour donner l'impulsion au gouvernement, quand vous ne la puisez que dans des consciences dont on sait pour ainsi dire le tarif moral [2]? (*Approbation aux extrémités. — Bruyantes dénégations au centre.*)

Je répète le mot, et je le justifie.

Oui, ne sentez-vous pas, dis-je aux ministres, que vous êtes faibles et impuissants toutes les fois que vous voulez tenter quelque chose dans l'intérêt général ; que vous êtes forcés de reculer et de sacrifier vos meilleures pensées à ces coalitions d'intérêts que vous avez vous-mêmes flattés, auxquels vous vous êtes asservis? Ne sait-on pas dans nos départements le tarif moral de certaines adhésions de ces intérêts

1. Le texte porte : à *la* sauver.
2. Guizot avait organisé dans tout le pays un véritable système de corruption électorale, qui assura longtemps la majorité au ministère.

collectifs?[1] (*Violents murmures. — Une voix au centre : A l'ordre.*)

A l'ordre! Rappelez-y le système, et non pas moi.

Je m'adresse directement à M. le Ministre de l'intérieur[2] qui m'interpelle; je lui demande à lui-même, homme de gouvernement, si, dans les meilleures pensées que lui et ses collègues ont eues pour le développement des institutions intérieures, de notre puissance extérieure et commerciale, ils ne se sentent pas eux-mêmes frappés d'une sorte d'impuissance devant la coalition de ces intérêts matériels auxquels, dans un intérêt électoral, ils sont obligés de faire la concession de l'intérêt du pays?

M. le Ministre des affaires étrangères. Du tout.

M. de Lamartine. Je demande au cabinet tout entier si c'est là gouverner, ou si c'est là obéir? (*Sensation prolongée.*)

M. Villemain, *ministre de l'instruction publique.* Nous répondrons.

M. de Lamartine. Quant à l'extérieur, je m'expliquerai avec une entière franchise, et cette franchise, soyez-en sûrs, n'aura aucun péril pour les intérêts de notre pays. La France, heureusement, est ainsi placée dans le monde, qu'elle n'a aucun intérêt sérieux incompatible avec les grands intérêts européens avec lesquels elle a à traiter et à se tenir en harmonie. Le gouvernement de Juillet, dès le premier jour, a voulu la paix. Je lui en fais éternel honneur. Moi aussi, j'ai toujours été et je serai toujours partisan de la paix. Je n'ai jamais partagé, et je ne partagerai jamais ce libéralisme menteur qui affecte de ne voir la liberté que dans la guerre, et qui voudrait marcher à travers la fumée et la gloire à un despotisme militaire certain, si jamais nous venions à intenter la guerre hors de nos nécessités et de nos devoirs. Le gouvernement de Juillet a donc voulu la paix, et il a bien fait, selon moi. Un règne négociateur peut être plus grand qu'un règne

1. Ces intérêts sont ceux de sociétés industrielles ou financières, comme celles qui se constituaient, par exemple, pour la construction des chemins de fer.

2. Le ministre de l'intérieur Duchâtel servait avec un zèle particulier les plans de Guizot. Il a une part considérable de responsabilité dans la corruption des collèges électoraux, et en général dans les fautes qui amenèrent la révolution de 1848.

conquérant : les traités sont des victoires. Quoi qu'en ait dit l'autre jour M. le Ministre des affaires étrangères à une autre tribune[1], et M. de Carné[2], aujourd'hui, devant nous, les alliances sont des forces, et les traités peuvent équivaloir à des conquêtes. Je ne partage en rien ce système d'égoïsme national, qui voudrait s'isoler dans le monde, et qui croit peser autant à lui seul que le monde tout entier. Cela est contraire aux règles de la plus saine logique. Être seul en politique, comme en toute chose, c'est être faible; être deux, avoir un système, y rallier des auxiliaires, c'est doubler sa force. Eh bien ! interrogeons sérieusement les circonstances. Voyez les périls de la discussion qui s'approche sur le droit de visite[3], et demandons-nous avec sincérité : Sommes-nous plus près de la paix qu'en 1834? Avons-nous des alliances, une sphère d'action, un système français ?

Permettez-moi d'en douter, en voyant l'attitude française aussi incertaine, aussi isolée, aussi incapable d'oser quelque chose aujourd'hui, après trente ans de patience! Et ce n'est pas non plus d'aujourd'hui que je commence à en douter. Qui donc a poussé le premier, en 1834, son gouvernement à une forte et audacieuse intervention en Espagne[4], si ce n'est

1. A la Chambre des pairs.

2. Le comte de Carné, député de Quimper.

3. La discussion à laquelle Lamartine fait allusion s'ouvrit quelques jours plus tard, à propos du paragraphe de l'adresse relatif au droit de visite. Ce paragraphe invitait le gouvernement à abolir les conventions de 1831 et de 1833, qui avaient établi le droit de visite réciproque entre la France et l'Angleterre pour certains parages déterminés. L'opinion française était très excitée contre ces conventions, qui lui paraissaient favoriser les ambitions de la politique anglaise au détriment de notre indépendance nationale et de nos intérêts commerciaux. Malgré l'habileté et l'énergie de Guizot, le paragraphe fut voté à la presque unanimité. On pouvait craindre que cette affaire du droit de visite, qui avait déjà soulevé de grosses difficultés, n'aboutît à une rupture avec l'Angleterre.

4. Ferdinand VII, roi d'Espagne, mort en septembre 1833, avait légué la couronne à sa fille Isabelle, âgée de trois ans, sous la tutelle de la reine Marie-Christine. Don Carlos, frère de Ferdinand, contesta la légitimité de cette succession et se fit proclamer de son côté. Ce fut le point de départ d'une longue guerre civile. La France et l'Angleterre, monarchies constitutionnelles, se prononcèrent en faveur d'Isabelle, que soutenait le parti libéral espagnol ; l'Autriche, la Prusse, la Russie, monarchies absolues, appuyèrent de leurs encouragements et de leurs subsides les revendications de don Carlos. Quant à l'intervention à main armée que préconisait Lamartine, elle trouva peu d'approbateurs, et notre gouvernement refusa finalement à l'Espagne l'aide qu'elle avait elle-même sollicitée (1835).

moi? L'Espagne, disais-je, se noie dans son propre sang, et s'énerve dans la guerre civile; les puissances y subventionnent l'anarchie sous le nom de don Carlos; elles y attaquent indirectement, mais audacieusement, le principe constitutionnel analogue chez les deux peuples, et l'ascendant légitime français établi par les guerres de succession! Marchez à la fois au secours de la liberté et à la défense de l'influence de Louis XIV. Bravez l'Europe au nom de l'humanité et des idées libérales. Elle se taira, et vous aurez repris votre rang, par cela seul que vous l'aurez bravée dans votre droit. (*Bravos prolongés à gauche.*)

Et si vous aviez ainsi rétabli votre attitude en Espagne, en seriez-vous à entendre tranquillement le canon de Barcelone? à voir assis sur ces bancs votre honorable ambassadeur en Espagne[1]? à être odieux ou indifférents aux libéraux de 1812[2], que vous vous êtes aliénés, et aux carlistes de 1830, que vous avez combattus, et aux constitutionnels modérés de 1839, que vous avez indignement abandonnés, et, enfin, aux exaltés de 1840, qui se jettent dans les bras de vos rivaux[3]? Auriez-vous été seuls dans la question d'Ancône? dans l'abandon d'Ancône que j'ai reproché ici à un cabinet même dont je défendais la situation, et qui a cru devoir pousser la loyauté jusqu'à l'imprudence?[4] (*Sensation.*)

1. M. de Salvandy, alors député de Nogent-le-Rotrou. V. ci-dessous, note 3.

2. En 1812, l'Espagne s'était donné sa première constitution libérale.

3. L'agitation carliste finit en 1839. Mais, en 1840, la reine Marie-Christine fut chassée du pouvoir par une insurrection révolutionnaire, et le général Espartero, chef du parti des « exaltés », prit la régence à sa place. Il s'appuyait sur l'Angleterre, tandis que Marie-Christine et les constitutionnels modérés avaient pour eux la sympathie de la France. Notre ambassadeur à Madrid quitta l'Espagne, mais le ministère Soult-Guizot, qui prit alors le pouvoir, insensible aux reproches de ceux qui l'accusaient de livrer l'Espagne à l'Angleterre, s'abstint de toute démonstration agressive. Il envoya même en 1841 un nouvel ambassadeur à Madrid, de Salvandy, qui, n'ayant pu s'entendre avec Espartero, fut rappelé presque aussitôt. Espartero ne se maintint quelque temps que par des moyens violents. Une insurrection ayant éclaté à Barcelone, il fit bombarder la ville avec une telle fureur qu'elle fut en grande partie détruite (3 septembre 1842). Ce fut le signal du soulèvement qui aboutit à sa chute.

4. En 1832, le ministère Casimir Périer, pour contrebalancer l'influence des Autrichiens en Italie, avait fait occuper Ancône, ville des États du pape, par les troupes françaises. En 1838, sous le ministère Molé, l'Autriche ayant retiré ses troupes de la Romagne, la France, liée par ses conven-

Oui, il ne fallait se dessaisir de ce gage de guerre en Italie qu'après que la France se serait saisie d'un gage de paix dans une alliance continentale. (*Approbation aux extrémités.*)

Enfin, plus tard, auriez-vous donc été seuls dans la question d'Orient, qui vous ouvrait le monde, et qui, bien comprise, amenait le remaniement des traités de 1815? Auriez-vous vu l'imprévoyance de votre politique s'aliéner à la fois l'alliance russe et l'alliance anglaise? Auriez-vous forcé, malgré leur antipathie, en Asie, ces deux puissances à réunir leurs mains, qui se repoussent, sur ce traité du 15 juillet 1840? Oui, sur ce traité du 15 juillet, qui pèse encore tant aujourd'hui et sur la mémoire des ministres et sur le sentiment de la France qui l'a supporté[1].

J'ose dire à M. le Ministre des affaires étrangères : Vous n'en auriez pas été réduit, dans cette position que vous avez été obligé de réparer si péniblement après l'avoir subie, à signer fatalement, sans condition, le traité du 15 juillet, et enfin aujourd'hui vous n'en seriez pas à voir l'opinion publique comprimée dans ses intérêts extérieurs, dont elle a l'instinct et le sentiment, et à laquelle vous avez refusé tout son développement, tout son droit en Europe : vous n'en seriez pas à la voir rechercher aujourd'hui, dans de misérables petites querelles, cette étincelle de guerre, cette vengeance de dignité, quand, sur des terrains meilleurs, elle aurait trouvé dans le droit de la France, dans la dignité, les intérêts de la France, une cause digne de nous et des alliés pour combattre avec nous! Cette cause, elle la cherche aujourd'hui dans des

tions diplomatiques, évacua également Ancône. Autant l'occupation de cette ville avait flatté l'amour-propre national, autant son évacuation, regardée comme un recul et comme une concession faite à l'Autriche, fut impopulaire. Parmi les actes du gouvernement de Louis-Philippe, il n'en est aucun que l'opposition lui ait reproché avec plus de vivacité et d'insistance. — Voir le discours de Lamartine du 10 janvier 1839, à propos de la discussion de l'adresse (*La France parlementaire*, t. II, p. 136).

1. La France et l'Angleterre auraient été d'accord pour faire échec à la politique russe sur le Bosphore, si la France, en s'obstinant à soutenir la cause du pacha d'Égypte Méhémet-Ali contre le sultan, ne s'était aliéné l'Angleterre. Malgré leur antagonisme en Perse et en Afghanistan, la Russie et l'Angleterre se rapprochèrent : une coalition se forma entre ces deux puissances, l'Autriche et la Prusse. Elle aboutit au traité de Londres du 15 juillet 1840, conclu entre ces quatre États à l'insu de la France et contre son protégé Méhémet-Ali. La colère fut si vive en France que la guerre faillit en résulter ; le ministère Thiers dut sa chute à ces événements.

questions de paix et d'humanité[1]. Je m'en afflige pour mon pays, et je m'en effraye pour vous, car l'opinion ombrageuse échappe même au gouvernement! (*Interruption prolongée.*)

Messieurs, après le douloureux tableau de notre situation intérieure, et de ce que j'appellerai notre malheureuse compression européenne, après ce dissentiment profond entre la politique suivie par le gouvernement de Juillet et celle que j'envisage pour la sécurité et la grandeur de mon pays, je dois me demander ce que la Chambre se demande à elle-même tous les jours : qu'est-ce qu'il y a donc à faire? Je le dirai tout de suite, sans aucun de ces ménagements que des considérations timides pourraient inspirer à des caractères qui auraient quelque chose à masquer devant leur pays. (*Sensation.*)

Il y a une seule chose à faire pour les hommes qui, comme moi, se différencient chaque jour davantage du système qui compromet le pays au dedans et les affaires au dehors ; une seule chose, c'est de se ranger, de se compter, de s'isoler; c'est de prendre sur le terrain des oppositions constitutionnelles une position forte où nous puissions recueillir un à un tous les principes successivement violés ou artificiellement dérobés au pays, tous ses griefs, tous ses intérêts, toutes ses dignités compromises ; c'est de rassembler en faisceau tous les instincts généreux, progressifs, moraux de la nation, afin qu'au jour où ce système sera arrivé à son excès, à sa perte, soit par la défaillance absolue de l'esprit public au dedans, soit par l'*interdit politique* où il se laisse placer par l'Europe au dehors, le pays vienne rechercher les principes de sa révolution, sa gloire, son esprit public, son salut dans l'asile où nous les aurons conservés intacts, et les retrouve dans une opposition loyale et ferme, au lieu d'aller au moment des crises les chercher dans les factions! (*Bravos prolongés aux extrémités.*)

Voilà, Messieurs, ce qu'il y a à faire, et je le fais! (*A gauche : Très bien! très bien! Murmures au centre.*)

1. Allusion à l'affaire du droit de visite (V. p. 120, note 3). Lamartine exprime, sous une forme assez confuse, son regret de voir la France, qui s'est laissée humilier dans la question d'Orient, prendre une attitude agressive dans un désaccord qui devrait se régler pacifiquement et qui recouvre une question d'humanité, celle de la suppression de l'esclavage.

Vos murmures ne m'apprennent... (*Nouveaux murmures.*)

Vos murmures ne m'enseignent que ce que je sais d'avance ; c'est que cette opposition, notre dernier salut, sera faible en nombre, méconnue d'abord, que la faveur immédiate de la Chambre et même du pays ne lui viendra pas tout d'un coup. (*Rires et murmures.*)

Était-elle donc plus nombreuse et plus populaire en commençant, cette opposition des quinze ans, objet des mêmes dédains? cette opposition de dix-sept voix contre la majorité de la restauration [1]... Oui, de dix-sept voix, qui osèrent dire : La nation est derrière nous! Eh bien! la nation ne leur donna-t-elle pas raison un jour, et le pays ne fut-il pas sauvé par eux au moment du coup d'État? (*Vive approbation aux extrémités.*)

Eh bien! il en serait de même, sachez-le bien, si les mêmes circonstances se représentaient. Non, il ne sera pas donné de prévaloir longtemps contre l'organisation et le développement de la démocratie moderne à ce système qui usurpe légalement, qui empiète timidement, mais toujours, et qui dépouille le pays pièce à pièce de ce qu'il devait conserver des conquêtes de dix ans et de cinquante ans! (*Murmures au centre.*)

Non, ce n'est pas pour si peu que nous avons donné au monde européen, politique, social, religieux, une secousse telle, qu'il n'y a pas un empire qui n'en ait croulé ou tremblé (*Bravos!*), pas une fibre humaine dans tout l'univers qui n'y ait participé par le bien, par le mal, par la joie, par la terreur, par la haine ou par le fanatisme! (*Applaudissements aux extrémités.*)

Et c'est en présence de ce torrent d'événements qui a déraciné les intérêts, les institutions les plus solidifiés dans le sol, que vous croyez pouvoir arrêter tout cela, arrêter les idées du temps, qui veulent leur place, devant le seul intérêt dynastique trop étroitement assis devant quelques intérêts groupés autour d'une monarchie récemment fondée! Vous osez nier la force invincible de l'idée démocratique, un pied

1. Au début de la Restauration, l'opposition libérale comprenait principalement dix-sept membres des anciennes assemblées, réélus en 1815 dans la célèbre « Chambre introuvable ».

sur ses débris? Vous osez nier le feu, la main sur le volcan?

Ah! détrompez-vous. Sans doute ces captations, ces faveurs personnelles, ces timidités du pays qu'on fomente au dedans, ont leur force; mais c'est une force d'un jour, une force précaire avec laquelle on ne fonde pas pour longtemps. Que fonde-t-on de grand avec de petits moyens?

Non, république, constitution, monarchie, alliance, on ne fonde tout cela qu'avec des pensées collectives, avec des pensées désintéressées et nationales! Et c'est ainsi qu'on est réellement conservateurs! Vous croyez l'être, je le suis plus que vous! Vous voulez bâtir avec des matériaux décomposés, avec des éléments morts, et non avec des idées qui ont la vie et qui auront l'avenir! Ce que l'on bâtit ainsi résiste plus et subsiste mieux.

Ah! ne vous y trompez pas, Messieurs, Dieu a donné aux véritables hommes d'État, aux fondateurs d'idées ou d'institutions ou de trônes, oui, Dieu leur a donné une passion de plus qu'au reste de leurs semblables. C'est la passion de l'idée du temps, de l'œuvre de la nation; c'est le fanatisme du bien public; c'est le besoin, la soif de se dévouer, sans arrière-pensée, sans salaire, sans gloire même, à l'œuvre de sauver, de régénérer un peuple! Et les plus véritablement conservateurs de ces hommes d'État sont ceux qui s'incorporent le mieux, qui s'absorbent, qui se confondent le mieux avec l'idée fondamentale de leur temps. Ces hommes sont dévorés du besoin de se dévouer à la cause commune, ils semblent comme saisis d'un espoir tout-puissant en se penchant par la pensée sur l'avenir de leur œuvre nationale, et les plus beaux dévouements antiques ne sont qu'une faible image de cette fascination sublime qui entraîne ces nobles esprits à se dévouer pour préserver leur cause ou leur nation.

Eh bien! Messieurs, ces hommes, il y en a encore beaucoup dans notre pays. Derrière cette France, qui semble s'assoupir un moment, derrière cet esprit public qui semble se perdre, et qui, s'il ne vous résiste pas, du moins vous laisse passer en silence sans vous arrêter, mais sans confiance, derrière cet esprit public qui s'amortit un instant, il y a une autre France et un autre esprit public; il y a une autre génération d'idées qui ne s'endort pas, qui ne vieillit pas avec ceux qui

vieillissent, qui ne se repent pas avec ceux qui se repentent, qui ne se trahit pas avec ceux qui se trahissent eux-mêmes, et qui, un jour, sera tout entière avec nous. (*Bravos réitérés.*)

Et pourquoi lui ferait-on toujours peur de cette opposition loyale qui veut nos institutions et leur raffermissement, qui s'est séparée des factions, ici et au dehors, de cette opposition qui a la noble ambition, non pas de créer des difficultés au gouvernement, non pas de fomenter des anarchies, de préparer des collisions européennes, mais au contraire d'affermir le gouvernement, de corroborer, par la force de l'esprit public, les institutions qui pourraient s'énerver entre vos mains, et enfin qui a la noble ambition de devenir gouvernement elle-même ; car, ne vous y trompez pas, il y a une ambition plus haute que celle des personnes, c'est celle des idées. L'ambition qu'on a pour soi-même s'avilit et se trompe ; l'ambition qu'on a pour assurer la sécurité et la grandeur du pays, elle change de nom, elle s'appelle dévouement, et c'est la nôtre ! (*Très bien!*)

Eh bien, cette opposition, vous la verrez en France, comme vous la voyez dans un pays voisin. Est-ce qu'en Angleterre, dont on citait tout à l'heure les tories, on ne pourrait vous citer une opposition de cette nature, qui ne travaillât pas à rassurer complètement le pays dans ses jours de crise et de désespoir ? Est-ce que l'Angleterre se trouble? est-ce que les fonds publics baissent ? est-ce que la crainte de la guerre saisit la Grande-Bretagne, quand les whigs sont près d'entrer au pouvoir[1] ? Pas le moins du monde. L'Angleterre sait ce que la France apprendra à son tour : c'est que les whigs ne font pas la révolution, c'est qu'ils portent avec eux les mêmes intérêts conservateurs, les mêmes garanties d'ordre, de paix, de ferme administration que les tories; et voilà pourquoi le sol ne tremble pas sous eux ! Eh bien ! nous voulons être les whigs de la révolution de Juillet ! (*Exclamations au centre.*)

Oui, et plus encore ! nous voulons être les whigs de la démocratie moderne, et des progrès de la liberté et de l'esprit humain dans tout l'univers. (*A gauche : Très bien ! très bien !*)

1. On sait qu'en Angleterré les *tories* sont le parti conservateur, les *whigs* le parti libéral.

Je sais que vous déclarez ces hommes impossibles. Oui, ils sont et ils seront impossibles, en effet, tant que le pouvoir serait au prix du désaveu de leurs doctrines et des grands principes auxquels ils ont dévoué leur vie. Savez-vous ce que c'est que de déclarer ces hommes impossibles ? C'est dire que les gouvernements libres sont eux-mêmes des impossibilités ; c'est déclarer que la révolution de 89 est un crime ; que la monarchie démocratique est une utopie ; que les réformes politiques sont une chimère ; et que toute amélioration profonde de la condition des sociétés est un rêve. S'il y avait des hommes assez hardis pour le dire, qu'ils le fassent ! le pays jugerait entre eux et nous.

Non, ces hommes impossibles seront inévitablement un jour nécessaires. Ils oseront fonder le gouvernement, non plus sur la base étroite d'une classe quelconque, mais sur la large base d'une nation tout entière. Ils sauront coïntéresser tous les citoyens, toutes les classes du peuple à l'existence d'un gouvernement qui prendra son appui sur tous ces intérêts et sur tous ces droits. Voilà ce que nous devons préparer pour les jours difficiles ; ce sont là des forces, et non des dangers.

C'est pour cela, Messieurs, que je crois devoir m'éloigner, quoique avec peine, de ces hommes honorables avec lesquels j'ai combattu dans quelques circonstances, et du milieu desquels j'emporte tant de regrets et tant d'estime, pour me placer désormais et pour toujours, jusqu'au triomphe de nos principes communs, du côté de l'opposition. (*Acclamations et mouvements divers.*)

Je dis que je vais me ranger sur le terrain de l'opposition, et j'ai le droit de le dire, puisque j'y retrouve tous les principes que j'ai professés avec elle dans toutes les grandes lois organiques et libérales, et dans toutes les grandes affaires extérieures de mon pays, me réservant seulement ce que tout homme d'honneur se réserve naturellement ici dans tous les partis : l'indépendance de ma conscience, la liberté de mon vote et de mes convictions dans toutes ces questions, et surtout dans ces questions d'affaires étrangères qui impliquent la vie ou la mort du pays, et qui ont été l'objet des études spéciales de ma vie publique. Oui, l'opposition peut compter en moi un

de ses plus constants et de ses plus fermes auxiliaires. (*A gauche : Très bien ! très bien ! Violents murmures au centre.*)

Ces murmures réitérés me disent ce que je sais ; c'est qu'il y a de pénibles heures, de pénibles années peut-être, à traverser entre des amis anciens qu'on afflige et des amis nouveaux qui peuvent douter de vous, de votre désintéressement, de votre constance. (*A gauche : Non ! non ! Vive agitation.*)

Oui, il y a des interprétations, des insinuations, des calomnies à braver. Je les brave toutes d'avance, et ma vie y répondra. Je dédaignerais d'y répondre autrement. Peu m'importent ces difficultés d'une situation politique ! Les situations politiques grandissent sous les difficultés mêmes, quand c'est la conscience qui force à les braver ! Que m'importe ce que l'on pensera de moi ! que m'importe à quel rang je combattrai, pourvu que je combatte pour la cause que je porte dans mon cœur depuis que je pense, pour la cause populaire, pour la cause non des passions du peuple, mais de ses intérêts et de ses droits légitimes ! Dieu et les hommes ne nous demanderont pas avec qui, à quel rang nous avons combattu, mais pour qui nous avons combattu. Eh bien ! je ne pense qu'à la cause, et non aux difficultés ou aux récompenses ; et s'il se forme, s'il existe un parti qui, comme je l'ai dit, recueille les vérités politiques du pays, du peuple et du temps, j'en suis ! C'est là que la nation doit nous trouver et que l'histoire doit trouver nos noms ! (*Applaudissements à gauche.*)

La vertu difficile, la vertu rare de ce temps, c'est l'abnégation. Eh bien ! nous en aurons sous les yeux les exemples.

Il y a un grand mot, un grand et beau cri qui sortit un jour d'une assemblée nationale de notre pays à une de ces crises où l'âme d'un peuple tout entier paraît s'élever au-dessus d'elle-même, et semble, pour ainsi dire, s'échapper par une seule voix ; c'est ce cri que vous connaissez tous : *Périssent nos mémoires, pourvu que nos idées triomphent !*

Eh bien ! ce cri sera le mot d'ordre de ma vie politique, comme c'est celui de l'opposition ; c'est celui qui nous ralliera toujours autour de cette grande cause pour laquelle il est beau de vaincre, pour laquelle il est beau de souffrir et beau encore de succomber. (*A gauche : Très bien !*)

Je conclus en deux mots.

Convaincu que le gouvernement s'égare de plus en plus, que la pensée du règne tout entier se trompe (*Applaudissements*); convaincu que le gouvernement s'éloigne de jour en jour, depuis 1834, de son principe et des conséquences qui devaient en découler pour le bien-être intérieur et la force extérieure de mon pays; convaincu que tous les pas que la France a faits depuis huit ans sont des pas en arrière, et non des pas en avant; convaincu que l'heure des complaisances est passée... (*Applaudissements à gauche*), qu'elles seraient funestes, j'apporte ici mon vote consciencieux contre l'adresse, contre l'esprit qui l'a rédigée, contre l'esprit du gouvernement qui l'accepte, et que je combattrai avec douleur, mais avec fermeté, dans le passé, dans le présent et peut-être dans l'avenir. (*Mouvements divers.*)

XXI

MANIFESTE AUX PUISSANCES

Circulaire du ministre des affaires étrangères aux agents diplomatiques de la République française.

La Révolution de 1848 venait de rétablir en France la République. Membre du Gouvernement provisoire élu le 24 février, Lamartine fut chargé du ministère des affaires étrangères. Il adressa le 4 mars à nos agents diplomatiques la circulaire qu'on va lire, pour éclairer et rassurer l'Europe sur les principes et sur les intentions du nouveau gouvernement.

Monsieur,

Vous connaissez les événements de Paris, la victoire du peuple, son héroïsme, sa modération, son apaisement, l'ordre rétabli par le concours de tous les citoyens, comme si, dans cet interrègne des pouvoirs visibles, la raison générale était à elle seule le gouvernement de la France.

La Révolution française vient d'entrer ainsi dans sa période définitive. La France est République : la République française n'a pas besoin d'être reconnue pour exister. Elle est de droit naturel, elle est de droit national. Elle est la volonté d'un grand peuple qui ne demande son titre qu'à lui-même.

Cependant, la République française désirant entrer dans la famille des gouvernements institués comme une puissance régulière, et non comme un phénomène perturbateur de l'ordre européen, il est convenable que vous fassiez promptement connaître au Gouvernement près duquel vous êtes accrédité les principes et les tendances qui dirigeront désormais la politique extérieure du gouvernement français.

La proclamation de la République française n'est un acte d'agression contre aucune forme de gouvernement dans le monde[1]. Les formes de gouvernement ont des diversités aussi légitimes que les diversités de caractère, de situation géographique et de développement intellectuel, moral et matériel chez les peuples. Les nations ont, comme les individus, des âges différents. Les principes qui les régissent ont des phases successives. Les gouvernements monarchiques, aristocratiques, constitutionnels, républicains, sont l'expression de ces différents degrés de maturité du génie des peuples. Ils demandent plus de liberté à mesure qu'ils se sentent capables d'en supporter davantage ; ils demandent plus d'égalité et de démocratie à mesure qu'ils sont inspirés par plus de justice et d'amour pour le peuple. Question de temps. Un peuple se perd en devançant l'heure de cette maturité, comme il se déshonore en la laissant échapper sans la saisir. La Monarchie et la République ne sont pas, aux yeux des véritables hommes d'État, des principes absolus qui se combattent à mort ; ce sont des faits qui se contrastent et qui peuvent vivre face à face, en se comprenant et en se respectant.

La guerre n'est donc pas le principe de la République française comme elle en devint la fatale et glorieuse nécessité en 1792. Entre 1792 et 1848, il y a un demi-siècle. Revenir, après un demi-siècle, au principe de 1792 ou au principe de conquête de l'Empire, ce ne serait pas avancer, ce serait rétrograder dans le temps. La révolution d'hier est un pas en avant, non en arrière. Le monde et nous, nous voulons marcher à la fraternité et à la paix.

1. Déclaration essentielle : car les gouvernements étrangers, se souvenant de l'attitude de la Législative et de la Convention en 1792, appréhendaient un défi belliqueux de la nouvelle république à l'adresse de l'Europe monarchique.

Si la situation de la République française, en 1792, expliquait la guerre, les différences qui existent entre cette époque de notre histoire et l'époque où nous sommes expliquent la paix. Ces différences, appliquez-vous à les comprendre et à les faire comprendre autour de vous.

En 1792, la nation n'était pas une. Deux peuples existaient sur un même sol. Une lutte terrible se prolongeait encore entre les classes dépossédées de leurs privilèges et les classes qui venaient de conquérir l'égalité et la liberté. Les classes dépossédées s'unissaient avec la royauté captive et avec l'étranger jaloux pour nier à la France sa révolution et pour lui réimposer la monarchie, l'aristocratie et la théocratie par l'invasion. Il n'y a plus de classes distinctes et inégales aujourd'hui. La liberté a tout affranchi. L'égalité devant la loi a tout nivelé. La fraternité, dont nous proclamons l'application et dont l'Assemblée nationale doit organiser les bienfaits, va tout unir. Il n'y a pas un seul citoyen en France, à quelque opinion qu'il appartienne, qui ne se rallie au principe de la patrie avant tout, et qui ne la rende, par cette union même, inexpugnable aux tentatives et aux inquiétudes d'invasion.

En 1792, ce n'était pas le peuple tout entier qui était entré en possession de son gouvernement : c'était la classe moyenne seulement qui voulait exercer la liberté et en jouir. Le triomphe de la classe moyenne alors était égoïste, comme le triomphe de toute oligarchie. Elle voulait retenir pour elle seule les droits conquis par tous. Il lui fallait pour cela opérer une diversion forte à l'avènement du peuple, en le précipitant sur les champs de bataille, pour l'empêcher d'entrer dans son propre gouvernement. Cette diversion, c'était la guerre. La guerre fut la pensée des monarchiens et des girondins ; ce ne fut pas la pensée des démocrates plus avancés, qui voulaient, comme nous, le règne sincère, complet et régulier du peuple lui-même, en comprenant dans ce nom toutes les classes, sans exclusion et sans préférence, dont se compose la nation.

En 1792, le peuple n'était que l'instrument de la Révolution, il n'en était pas l'objet. Aujourd'hui la Révolution s'est faite par lui et pour lui. Il est la Révolution elle-même. En y entrant, il y apporte ses besoins nouveaux de travail, d'industrie, d'instruction, d'agriculture, de commerce, de mora-

lité, de bien-être, de propriété, de vie à bon marché, de navigation, de civilisation enfin, qui sont tous des besoins de paix! Le peuple et la paix, c'est un même mot.

En 1792, les idées de la France et de l'Europe n'étaient pas préparées à comprendre et à accepter la grande harmonie des nations entre elles, au bénéfice du genre humain. La pensée du siècle qui finissait n'était que dans la tête de quelques philosophes. La philosophie est populaire aujourd'hui. Cinquante années de liberté de penser, de parler et d'écrire, ont produit leur résultat. Les livres, les journaux, les tribunes ont opéré l'apostolat de l'intelligence européenne. La raison, rayonnant de partout, par-dessus les frontières des peuples, a créé entre les esprits cette grande nationalité intellectuelle qui sera l'achèvement de la révolution française et la constitution de la fraternité internationale sur le globe.

Enfin, en 1792, la liberté était une nouveauté, l'égalité était un scandale, la République était un problème. Le titre des peuples, à peine découvert par Fénelon, Montesquieu, Rousseau, était tellement oublié, enfoui, profané par les vieilles traditions féodales, dynastiques, sacerdotales, que l'intervention la plus légitime du peuple dans ses affaires paraissait une monstruosité aux hommes d'État de l'ancienne école. La démocratie faisait trembler à la fois les trônes et les fondements des sociétés. Aujourd'hui les trônes et les peuples se sont habitués au mot, aux formes, aux agitations régulières de la liberté exercée dans des proportions diverses presque dans tous les États, même monarchiques. Ils s'habitueront à la République, qui est sa forme complète chez les nations plus mûres. Ils reconnaîtront qu'il y a une liberté conservatrice; ils reconnaîtront qu'il peut y avoir dans la République, non seulement un ordre meilleur, mais qu'il peut y avoir plus d'ordre véritable dans ce gouvernement de tous pour tous, que dans le gouvernement de quelques-uns pour quelques-uns.

Mais en dehors de ces considérations désintéressées, l'intétérêt seul de la consolidation et de la durée de la République inspirerait aux hommes d'État de la France des pensées de paix. Ce n'est pas la patrie qui court les plus grands dangers dans la guerre, c'est la liberté. La guerre est presque toujours une dictature. Les soldats oublient les institutions pour les

hommes. Les trônes tentent les ambitieux. La gloire éblouit le patriotisme. Le prestige d'un nom victorieux voile l'attentat contre la souveraineté nationale. La République veut de la gloire, sans doute, mais elle la veut pour elle-même, et non pour des César ou des Napoléon !

Ne vous y trompez pas, néanmoins, ces idées que le Gouvernement provisoire vous charge de présenter aux puissances comme gage de sécurité européenne, n'ont pas pour objet de faire pardonner à la République l'audace qu'elle a eue de naître ; encore moins de demander humblement la place d'un grand droit et d'un grand peuple en Europe ; elles ont un plus noble objet : faire réfléchir les souverains et les peuples, ne pas leur permettre de se tromper involontairement sur le caractère de notre révolution, donner son vrai jour et sa physionomie juste à l'événement, donner des gages à l'humanité enfin, avant d'en donner à notre droit et à notre honneur, s'ils étaient méconnus ou menacés.

La République française n'intentera donc la guerre à personne. Elle n'a pas besoin de dire qu'elle l'acceptera, si on pose les conditions de guerre au peuple français. La pensée des hommes qui gouvernent en ce moment la France est celle-ci : Heureuse la France si on lui déclare la guerre, et si on la contraint ainsi à grandir en force et en gloire, malgré sa modération ! Responsabilité terrible à la France si la République déclare elle-même la guerre sans y être provoquée ! Dans le premier cas, son génie martial, son impatience d'action, sa force accumulée pendant tant d'années de paix, la rendraient invincible chez elle, redoutable peut-être au delà de ses frontières. Dans le second cas, elle tournerait contre elle les souvenirs de ses conquêtes, qui désaffectionnent les nationalités, et elle compromettrait sa première et sa plus universelle alliance : l'esprit des peuples et le génie de la civilisation.

D'après ces principes, Monsieur, qui sont les principes de la France de sang-froid, principes qu'elle peut présenter sans crainte comme sans défi à ses amis et à ses ennemis, vous voudrez bien vous pénétrer des déclarations suivantes :

Les traités de 1815[1] n'existent plus en droit aux yeux de la

1. Ce passage sur les traités de 1815 est particulièrement important. La revision amiable ou non de ces traités, qui, au lendemain de la chute de l'Em-

République française; toutefois, les circonscriptions territoriales de ces traités sont un fait qu'elle admet comme base et comme point de départ dans ses rapports avec les autres nations.

Mais, si les traités de 1815 n'existent plus que comme fait à modifier d'un accord commun, et si la République déclare hautement qu'elle a pour droit et pour mission d'arriver régulièrement et pacifiquement à ces modifications, le bon sens, la modération, la conscience, la prudence de la République existent et sont pour l'Europe une meilleure et plus honorable garantie que les lettres de ces traités si souvent violés ou modifiés par elle [1].

Attachez-vous, Monsieur, à faire comprendre et admettre de bonne foi cette émancipation de la République des traités de 1815, et à montrer que cette franchise n'a rien d'inconciliable avec le repos de l'Europe.

Ainsi, nous le disons hautement, si l'heure de la reconstruction de quelques nationalités opprimées en Europe ou ailleurs nous paraît avoir sonné dans les décrets de la Providence; si la Suisse, notre fidèle alliée depuis François Ier, était contrainte ou menacée dans le mouvement de croissance qu'elle opère chez elle pour prêter une force de plus au faisceau des gouvernements démocratiques; si les États indépendants de l'Italie étaient envahis; si l'on imposait des limites ou des obstacles à leurs transformations intérieures; si on leur contestait à main armée le droit de s'allier entre eux pour consolider une patrie italienne, la République française se croirait en droit d'armer elle-même pour protéger

pire, avaient consacré l'amoindrissement matériel et moral de la France et sur lesquels reposait encore l'équilibre politique de l'Europe, faisait partie du programme des républicains de 1848. Il était difficile et il pouvait être périlleux de souligner cette exigence dans un manifeste adressée aux puissances; mais, d'autre part, l'opinion française n'eût pas compris que ce point capital y fût passé sous silence. On remarquera avec quelle habileté Lamartine, par la distinction peut-être trop subtile du droit et du fait, trouve moyen, dans un langage très digne et très ferme, de satisfaire le sentiment national sans heurter les susceptibilités étrangères.

1. C'est ainsi, par exemple, que les traités de 1815 avaient annexé la Belgique à la Hollande pour constituer le « royaume des Pays-Bas », et qu'à la suite de l'insurrection belge de 1830 les grandes puissances reconnurent, à la conférence de Londres (1831), l'indépendance de la Belgique érigée en royaume neutre.

ces mouvements légitimes de croissance et de nationalité des peuples[1].

La République, vous le voyez, a traversé du premier pas l'ère des proscriptions et des dictatures. Elle est décidée à ne jamais voiler la liberté au dedans. Elle est décidée également à ne jamais voiler son principe démocratique au dehors. Elle ne laissera mettre la main de personne entre le rayonnement pacifique de sa liberté et le regard des peuples. Elle se proclame l'alliée intellectuelle et cordiale de tous les droits, de tous les progrès, de tous les développements légitimes d'institutions des nations qui veulent vivre du même principe que le sien. Elle ne fera point de propagande sourde ou incendiaire chez ses voisins. Elle sait qu'il n'y a de libertés durables que celles qui naissent d'elles-mêmes sur leur propre sol. Mais elle exercera, par la lueur de ses idées, par le spectacle d'ordre et de paix qu'elle espère donner au monde, le seul et honnête prosélytisme[2], le prosélytisme de l'estime et de la sympathie. Ce n'est point là la guerre, c'est la nature. Ce n'est point là l'agitation de l'Europe, c'est la vie. Ce n'est point là incendier le monde, c'est briller de sa place sur l'horizon des peuples pour les devancer et les guider à la fois.

Nous désirons, pour l'humanité, que la paix soit conservée. Nous l'espérons même. Une seule question de guerre avait été posée, il y a un an, entre la France et l'Angleterre. Cette question de guerre, ce n'était pas la France républicaine qui l'avait posée, c'était la dynastie. La dynastie emporte avec elle ce danger de guerre qu'elle avait suscité pour l'Europe par l'ambition toute personnelle de ses alliances de famille en Espagne[3]. Ainsi cette politique domestique de la dynastie

1. Le gouvernement de Louis-Philippe s'était associé aux autres monarchies européennes pour entraver le mouvement d'émancipation de la Suisse et de l'Italie. La France républicaine avait, au contraire, pour principe et pour programme d'aider toutes les nations à conquérir, comme elle-même, la liberté politique. Tous les membres du Gouvernement provisoire étaient d'accord sur ce point : la République devait se garder des provocations et des bravades, mais elle devait être prête à seconder au besoin par les armes les peuples opprimés qui luttaient pour leur indépendance. Cf. le discours prononcé par Lamartine à la Chambre des députés le 29 janvier 1848, sur les affaires d'Italie (*La France parlementaire*, t. V, p. 120).

2. *Le seul et honnête.* Tour insolite. Il faut entendre : le seul possible et le seul honnête.

3. Allusion à l'affaire des « mariages espagnols ». Ce double mariage, célébré le 10 octobre 1846, avait introduit dans la famille régnante d'Espa-

déchue, qui pesait depuis dix-sept ans sur notre dignité nationale, pesait en même temps, par ses prétentions à une couronne de plus à Madrid, sur nos alliances libérales et sur la paix. La République n'a point d'ambition ; la République n'a point de népotisme. Elle n'hérite pas des prétentions d'une famille. Que l'Espagne se régisse elle-même ; que l'Espagne soit indépendante et libre. La France, pour la solidité de cette alliance naturelle, compte plus sur la conformité de principes que sur les successions de la maison de Bourbon !

Tel est, Monsieur, l'esprit des conseils de la République ; tel sera invariablement le caractère de la politique franche, forte et modérée que vous aurez à représenter.

La République a prononcé en naissant, et au milieu de la chaleur d'une lutte non provoquée par le peuple, trois mots qui ont révélé son âme et qui appelleront sur son berceau les bénédictions de Dieu et des hommes : *Liberté, égalité, fraternité*[1]. Elle a donné, le lendemain, par l'abolition de la peine de mort en matière politique[2], le véritable commentaire de ces trois mots au dedans ; donnez-leur aussi leur véritable commentaire au dehors. Le sens de ces trois mots appliqués à nos relations extérieures est celui-ci : affranchissement de la France des chaînes qui pesaient sur son principe et sur sa dignité ; récupération du rang qu'elle doit occuper au niveau des grandes puissances européennes ; enfin, déclaration d'alliance et d'amitié à tous les peuples. Si la France a la conscience de sa part de mission libérale et civilisatrice dans le siècle, il n'y a pas un de ces mots qui signifie guerre. Si l'Europe est prudente et juste, il n'y a pas un de ces mots qui ne signifie paix.

LAMARTINE.

gne deux princes de la maison de Bourbon : le duc de Cadix avait épousé la reine Isabelle ; le duc de Montpensier, dernier fils de Louis-Philippe, avait épousé l'infante Louise-Fernande. Ce succès de la diplomatie française faillit amener une rupture avec l'Angleterre, dont il contrariait les visées, et compromettre la paix de l'Europe.

1. La devise républicaine avait reparu, à partir du 26 février, en tête de tous les actes du nouveau gouvernement.

2. Le Gouvernement provisoire, par décret du 26 février 1848, déclarait « que dans sa pensée la peine de mort était abolie en matière politique, et qu'il présenterait ce vœu à la ratification définitive de l'Assemblée nationale ». La Constitution du 4 novembre ratifia, en effet, cette décision.

HISTOIRE
DE LA RÉVOLUTION DE 1848
(1849)

XXII

LAMARTINE A L'HOTEL DE VILLE

La Révolution avait éclaté le 23 février 1848. Le 24, le Gouvernement provisoire avait été institué : ses membres étaient allés s'établir à l'Hôtel de Ville et y avaient proclamé la République. Le 25, ils furent assiégés dans l'Hôtel de Ville par des bandes armées de terroristes, qui avaient arboré le drapeau rouge et qui prétendaient l'imposer au gouvernement.

I

Une horde furieuse d'environ quatre à cinq mille hommes paraissant sortir des faubourgs les plus reculés et les plus indigents de Paris, mêlés à quelques groupes mieux vêtus et mieux armés, franchit vers deux heures les rampes de toutes les cours de l'hôtel, inonda les salles, força les résistances et s'engouffra avec des cris de mort, des cliquetis d'armes, et des coups de feu partis au hasard, jusque dans une espèce de portique élevé au milieu d'un escalier étroit sur lequel débouchent les couloirs de service qui protégeaient de ce côté l'asile du gouvernement.

Lagrange [1], les cheveux épars, deux pistolets à la ceinture, le geste exalté, dominant la foule par sa haute taille, le tu-

1. Célèbre révolutionnaire, qui venait d'être fait gouverneur de l'Hôtel de Ville.

multe par sa voix semblable au hurlement des masses, s'agitait en vain au milieu de ses amis de la veille, de ses exagérateurs du lendemain, pour satisfaire et pour contenir à la fois l'élan de cette foule enivrée d'enthousiasme, de victoire, d'impatience, de soupçons, de tumulte et de vin. La voix presque inarticulée de Lagrange excitait autant de frénésie par l'accent qu'elle voulait en apaiser par l'intention. Ballotté comme un mât de vaisseau, de groupe en groupe, il était porté de l'escalier au couloir, de la porte aux fenêtres, jetant d'en haut à la multitude dans la cour des bras tendus, des saluts de tête, et des allocutions suppliantes emportées par le vent ou éteintes dans le mugissement des étages inférieurs et dans le bruit des coups de feu. Une faible porte qui pouvait à peine laisser passer deux hommes de front servait de digue à la foule arrêtée par son propre poids. Lamartine, soulevé par les bras et sur les épaules de quelques bons citoyens, s'y précipita. Il la franchit précédé seulement de son nom, et se retrouva de nouveau seul en lutte avec les flots les plus tumultueux et les plus écumeux de la sédition.

En vain les hommes les plus rapprochés de lui jetaient-ils son nom à la multitude, en vain l'élevaient-ils par moments sur leurs bras enlacés pour faire contempler sa figure au peuple et pour obtenir silence au moins de la curiosité. La fluctuation de cette houle, les cris, les chocs, les retentissements de crosses contre les murs, la voix de Lagrange entrecoupant d'allocutions rauques les courts silences de la multitude, rendaient toute attitude et toute parole impossibles. Englouti, étouffé, refoulé contre la porte fermée derrière lui, il ne restait à Lamartine qu'à laisser passer sur son corps l'irruption aveugle et sourde, et le drapeau rouge qu'on élevait sur sa tête comme le pavillon vainqueur sur le gouvernement rendu.

A la fin quelques hommes dévoués parvinrent à traîner jusqu'à lui un débris de chaise de paille sur laquelle il monta, comme sur une tribune chancelante, que soutenaient les mains de ses amis. A son aspect, au calme de sa figure qu'il s'efforçait à rendre d'autant plus impassible qu'il avait plus de passions à refréner, à la patience de ses gestes, aux cris des bons citoyens implorant le silence pour lui, la foule, dont un

spectacle nouveau commande toujours l'attention, commença à se grouper en auditoire et à éteindre peu à peu ses rumeurs.

Lamartine commença plusieurs fois à parler ; mais à chaque tentative heureuse pour faire dominer son regard, son bras et sa voix sur le tumulte, la voix de Lagrange, haranguant de son côté un autre peuple par la fenêtre, faisait remonter dans la salle des éclats gutturaux, des lambeaux de discours et ces hurlements de foule qui étouffaient les paroles et l'action de Lamartine et qui allaient faire triompher la sédition par la confusion. On calma enfin Lagrange, on l'arracha de sa tribune ; il alla porter la persuasion dans d'autres parties de l'édifice, et Lamartine, dont le parti grossissait avec le péril, put enfin se faire entendre de ses amis et de ses ennemis.

II

Il calma d'abord ce peuple par un hymne de paroles sur la victoire si soudaine, si complète, si inespérée même des républicains les plus ambitieux de liberté. Il prit Dieu et les hommes à témoin de l'admirable modération et de la religieuse humanité que la masse de ce peuple avait montrées jusque dans le combat et dans le triomphe ; il fit ressortir cet instinct sublime qui avait jeté la veille ce peuple encore armé, mais déjà obéissant et discipliné, entre les bras de quelques hommes[1] voués à la calomnie, à l'épuisement et à la mort pour le salut de tous.

A ces tableaux la foule commençait à s'admirer elle-même, à verser des larmes d'attendrissement sur les vertus du peuple ; l'enthousiasme l'éleva bientôt au-dessus de ses soupçons, de sa vengeance et de ses anarchies.

« Voilà ce qu'a vu le soleil d'hier, citoyens ! continua Lamartine. Et que verrait le soleil d'aujourd'hui ? — Il verrait un autre peuple, d'autant plus furieux qu'il a moins d'ennemis à combattre, se défier des mêmes hommes qu'il a élevés hier au-dessus de lui ; les contraindre dans leur liberté, les avilir dans leur dignité, les méconnaître dans

1. Les membres du Gouvernement provisoire : Dupont de l'Eure, Arago, Lamartine, Garnier-Pagès, Marie, Ledru-Rollin, Crémieux.

leur autorité qui n'est que la vôtre ; substituer une révolution de vengeances et de supplices à une révolution d'unanimité et de fratêrnité ; et commander à son gouvernement d'arborer en signe de concorde l'étendard de combat à mort, entre les citoyens d'une même patrie ; ce drapeau rouge qu'on a pu élever quelquefois, quand le sang coulait, comme un épouvantail contre des ennemis qu'on doit abattre aussitôt après le combat, en signification de réconciliation et de paix ! J'aimerais mieux le drapeau noir qu'on fait flotter quelquefois dans une ville assiégée comme un linceul, pour désigner à la bombe les édifices neutres consacrés à l'humanité et dont le boulet et la bombe même des ennemis doivent s'écarter. Voulez-vous donc que le drapeau de votre République soit plus menaçant et plus sinistre que celui d'une ville bombardée ? »

« Non, non ! s'écrièrent quelques-uns des spectateurs ; Lamartine a raison ; mes amis, ne gardons pas ce drapeau d'effroi pour les citoyens ! » — « Si, si ! s'écriaient les autres ; c'est le nôtre, c'est celui du peuple, c'est celui avec lequel nous avons vaincu. Pourquoi donc ne garderions-nous pas après la victoire le signe que nous avons teint de notre sang ? »

« Citoyens », reprit Lamartine après avoir combattu par toutes les raisons les plus frappantes pour l'imagination du peuple le changement de drapeau et comme se repliant sur sa conscience personnelle pour dernière raison, intimidant ainsi le peuple, qui l'aimait, par la menace de sa retraite ; « Citoyens, vous pouvez faire violence au gouvernement, vous pouvez lui commander de changer le drapeau de la nation et le nom de la France. Si vous êtes assez mal inspirés et assez obstinés dans votre erreur pour lui imposer une république de parti et un pavillon de terreur, le gouvernement, je le sais, est aussi décidé que moi-même à mourir plutôt que de se déshonorer en vous obéissant. Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret ! je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang, et vous devriez le répudier plus que moi ! car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple en 91 [1] et en 93, et le drapeau tricolore a fait

1. Allusion au massacre du 17 juillet 1791 : la garde nationale fusilla

le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie ![1] »

A ces derniers mots, Lamartine, interrompu par des cris d'enthousiasme presque unanimes, tomba de la chaise qui lui servait de tribune dans les bras tendus de tous côtés vers lui ! La cause de la République nouvelle l'emportait sur les sanglants souvenirs qu'on voulait lui substituer.

Un ébranlement général, secondé par les gestes de Lamartine et par l'impulsion des bons citoyens, fit refluer l'attroupement qui remplissait la salle jusque sur le palier du grand escalier, aux cris de Vive Lamartine! Vive le drapeau tricolore!

III

Mais là, cette foule, entraînée par les paroles qu'elle venait d'entendre, rencontra la tête d'une nouvelle colonne qui n'avait pu pénétrer dans l'enceinte ni participer à l'émotion des discours. Cette bande montait plus animée et plus implacable que tous les attroupements jusqu'alors contenus ou dissipés. Un choc en sens inverse eut lieu sous le porche et sur les derniers degrés de la rampe entre ces deux foules dont chacune voulait entraîner l'autre dans son impulsion, ceux-ci pour le drapeau rouge, ceux-là pour le drapeau reconquis par les paroles de Lamartine. Des colloques menaçants, des vociférations ardentes, des gestes d'obstination forcenée, des cris d'étouffements, deux ou trois coups de feu partis du pied de l'escalier, des lambeaux de drapeau rouge, des armes nues agitées sur les têtes, faisaient de cette mêlée une des scènes les plus sinistres de la révolution.

Lamartine se précipita entre les deux partis.

« C'est Lamartine ! place à Lamartine! écoutez Lamartine ! » crièrent les citoyens qui l'avaient une première fois entendu. « Non, non, non ! A bas Lamartine ! Mort à Lamartine ! Point de transaction, point de paroles, le décret !

les républicains qui déposaient une pétition sur l'autel de la Patrie. Le drapeau rouge était à cette époque le signal de la proclamation de la loi martiale : c'est à ce titre que le maire de Paris, Bailly, l'avait fait porter devant lui en se rendant au Champ de Mars.

1. Réminiscence du mot fameux de La Fayette sur la cocarde tricolore : « Je vous apporte une cocarde qui fera le tour du monde. »

le décret! ou le gouvernement des traîtres à la lanterne! » hurlaient les assaillants.

Ces cris ne firent ni hésiter, ni reculer, ni pâlir Lamartine.

On était parvenu à traîner jusque sur le palier, derrière lui, la chaise brisée sur laquelle il était monté tout à l'heure; il y monte adossé au chambranle de la grande porte gothique labourée la veille et le matin de balles. A son aspect la fureur des assaillants, au lieu de s'apaiser, éclate en imprécations, en clameurs, en gesticulations menaçantes. Des canons de fusil, dirigés de loin sur les degrés les plus éloignés de lui, semblaient viser la porte. Un groupe plus rapproché d'une vingtaine d'hommes aux visages abrutis par l'ivresse brandissait des baïonnettes, des sabres nus. En avant d'eux et touchant presque à ses pieds, huit à dix forcenés, le sabre à la main, se lançaient la tête en avant comme pour enfoncer des coups d'un bélier le faible groupe qui entourait Lamartine. Parmi les premiers, deux ou trois paraissaient hors de sens. Leurs bras avinés dardaient en aveugles leurs armes nues que des citoyens courageux embrassaient et relevaient en faisceaux comme des faucheurs relèvent la gerbe. Les pointes agitées des sabres montaient par moments jusqu'à la hauteur de la figure de l'orateur, dont la main fut légèrement effleurée. Le moment était suprême, le triomphe indécis; un hasard le décida. Lamartine ne pouvait pas être entendu et ne voulait pas descendre. Une hésitation eût tout perdu. Les bons citoyens étaient consternés. Lamartine s'attendait à être renversé et foulé aux pieds de la multitude.

IV

A ce moment, un homme se détacha d'un groupe sur la droite. Il fendit la foule; il se hissa sur le socle d'un jambage de la porte, presque à la hauteur de Lamartine et en vue du peuple. C'était un homme d'une taille colossale et doué d'une voix forte comme le rugissement d'une émeute. Son costume seul l'aurait fait regarder d'une multitude. Il portait une redingote de toile écrue usée, tachée, déchirée, comme les restes du vêtement d'un mendiant. Un pantalon large flottant à mi-jambe laissait à nu ses pieds sans chaussure; ses

longues et larges mains sortaient avec la moitié de ses bras amaigris de ses manches trop courtes. Sa chemise débraillée laissait compter les côtes et les muscles de sa poitrine. Son col était nu, sa tête aussi ; ses cheveux bruns, longs, entremêlés de paille et de poussière, flottaient à droite et à gauche de son visage. Ses yeux étaient bleus, lumineux, humides de tendresse et de bonté; sa physionomie ouverte respirait l'enthousiasme jusqu'au délire et jusqu'aux larmes, mais l'enthousiasme de l'espérance et de l'amour. Véritable apparition du peuple dans ses moments de grandeur, à la fois misérable, terrible et bon.

Une des balles tirées d'en bas tout à l'heure venait de lui effleurer le sommet du nez tout près des yeux; son sang, qu'il étanchait par moments, coulait en deux filets sur ses joues et sur ses lèvres. Il ne semblait pas penser à sa blessure ; il tendait ses deux bras vers Lamartine, il l'invoquait des yeux et du geste, il l'appelait le conseil, la lumière, le frère, le père, le Dieu du peuple. « Que je le voie, que je le touche, que je lui baise seulement les mains ! s'écriait-il. Écoutez-le ! ajoutait-il en se retournant vers ses camarades, suivez ses conseils, tombez dans ses bras, frappez-moi avant de l'atteindre. Je mourrai mille fois pour conserver ce bon citoyen à mon pays ! »

A ces mots, se précipitant sur Lamartine, cet homme l'embrassait convulsivement, le couvrait de son sang, le tenait longtemps dans ses bras. Lamartine lui tendait la main et la joue, et s'attendrissait sur cette magnanime personnification de la multitude.

V

A cette vue, le peuple étonné et ému s'attendrit lui-même. L'amour qu'un homme du peuple, un blessé, un prolétaire inondé de sang, un indigent portant sur ses membres nus tous les stigmates, tous les haillons, toutes les misères du prolétariat, témoignait à Lamartine, était aux yeux de la foule un gage visible et irrécusable de la confiance qu'elle pouvait prendre elle-même dans les intentions de ce modérateur inconnu, de la foi qu'elle devait avoir dans les paroles de l'organe du gouvernement. Lamartine, apercevant cette

impression et cette hésitation dans les regards et dans les mouvements de la multitude, en profita pour porter les derniers coups au cœur mobile de ce peuple ému. Un long tumulte bruissait à ses pieds entre ceux qui voulaient l'écouter et ceux qui s'obstinaient à ne rien entendre. Toujours assisté du mendiant, qui d'une main étanchait le sang de sa blessure au visage et de l'autre main faisait le signe du silence imposé au peuple :

« Eh quoi ! citoyens, leur dit-il, si on vous avait dit il y a trois jours que vous auriez renversé le trône, détruit l'oligarchie, obtenu le suffrage universel au nom du titre d'homme, conquis tous les droits du citoyen, fondé enfin la République, cette République, le rêve lointain de ceux mêmes qui sentaient son nom caché dans les derniers replis de leur conscience comme un crime ! Et quelle république ? non plus une république comme celle de la Grèce ou de Rome, renfermant des aristocrates et des plébéiens, des maîtres et des esclaves ; non pas une république comme les républiques aristocratiques des temps modernes, renfermant des citoyens et des prolétaires, des grands et des petits devant la loi, un peuple et un patriciat ; mais une république égalitaire où il n'y a plus ni aristocratie, ni oligarchie, ni grands, ni petits, ni patriciens, ni plébéiens, ni maîtres, ni ilotes devant la loi ; où il n'y a qu'un seul peuple composé de l'universalité des citoyens, et où le droit et le pouvoir public ne se composent que du droit et du vote de chaque individu dont la nation est formée, venant se résumer en un seul pouvoir collectif appelé le gouvernement de la république et retournant en lois, en institutions populaires, en bienfaits à ce peuple d'où il est émané.

« Si l'on vous avait dit tout cela il y a trois jours, vous auriez refusé de le croire ! Trois jours ? auriez-vous dit, il faut trois siècles pour accomplir une œuvre pareille au profit de l'humanité. (*Acclamations.*)

« Eh bien ! ce que vous avez déclaré impossible est accompli ! Voilà notre œuvre, au milieu de ce tumulte, de ces armes, de ces cadavres de vos martyrs, et vous murmurez contre Dieu et contre nous ?

« — Non, non, s'écrièrent plusieurs voix.

« — Ah ! vous seriez indignes de ces efforts, reprend Lamartine, si vous ne saviez pas les contempler et les reconnaître.

« Que vous demandons-nous pour achever notre œuvre ? Sont-ce des années ? non ; des mois ? non ; des semaines ? non ; des jours seulement ! Encore deux ou trois jours, et votre victoire sera écrite, acceptée, assurée, organisée de manière à ce qu'aucune tyrannie, excepté la tyrannie de vos propres impatiences, ne puisse l'arracher de vos mains ! Et vous nous refuseriez ces jours, ces heures, ce calme, ces minutes ! et vous étoufferiez la république née de votre sang dans son berceau !

« — Non, non, non, s'écrièrent de nouveau cent voix, confiance, confiance ! Allons rassurer et éclairer nos frères ! Vive le gouvernement provisoire ! vive la république ! vive Lamartine !

« — Citoyens, poursuivit-il de nouveau, je vous ai parlé en citoyen, tout à l'heure, eh bien ! maintenant écoutez en moi votre ministre des affaires étrangères. Si vous m'enlevez le drapeau tricolore, sachez-le bien, vous m'enlevez la moitié de la force extérieure de la France ! car l'Europe ne connaît que le drapeau de ses défaites et de nos victoires, — c'est le drapeau de la République et de l'Empire. En voyant le drapeau rouge, elle ne croira voir que le drapeau d'un parti ! — C'est le drapeau de la France, c'est le drapeau de nos armées victorieuses, c'est le drapeau de nos triomphes qu'il faut relever devant l'Europe. La France et le drapeau tricolore, c'est une même pensée, un même prestige, une même terreur, au besoin, pour nos ennemis.

« O peuple souffrant et patient dans sa misère, reprit-il, peuple qui viens de montrer par l'action de ce brave et indigent prolétaire (en embrassant le mendiant du bras droit) ce qu'il y a de désintéressement de tes propres blessures, de magnanimité et de raison dans ton âme ! Ah ! oui, embrassons-nous, aimons-nous, fraternisons comme une seule famille de condition à condition, de classe à classe, d'opulence à indigence. Bien ingrat serait un gouvernement que vous fondez qui oublierait que c'est aux plus malheureux qu'il doit sa première sollicitude ! Quant à moi, je ne l'oublierai jamais. J'aime l'ordre ; j'y dévoue comme vous voyez

ma vie ; j'exècre l'anarchie, parce qu'elle est le démembrement de la société civilisée ; j'abhorre la démagogie, parce qu'elle est la honte du peuple et le scandale de la liberté ; mais, quoique né dans une région sociale plus favorisée, plus heureuse que vous, mes amis ! que dis-je ? précisément peut-être parce que j'y suis né, parce que j'ai moins travaillé, moins souffert que vous, parce qu'il m'est resté plus de loisir et de réflexion pour contempler vos détresses et pour y compatir de plus loin, j'ai toujours aspiré à un gouvernement plus fraternel, plus pénétré dans ses lois de cette charité qui nous associe en ce moment, dans ces entretiens, dans ces larmes, dans ces embrassements d'amour dont vous me donnez de tels témoignages et dont je me sens inondé par vous..... »

VI

Au moment où Lamartine allait continuer et ouvrait ses bras pour y appeler les groupes les plus rapprochés de lui, il s'arrêta tout à coup, la parole suspendue sur les lèvres, le geste pétrifié, le regard fixe et comme attaché sur un objet invisible au reste de la multitude.

C'est qu'en effet il voyait confusément depuis quelques minutes, à travers cette espèce de nuage que l'improvisation jette sur les yeux de l'orateur, s'avancer vers lui une figure fantastique dont il ne pouvait se rendre compte à lui-même et qu'il prenait pour un jeu d'optique ou pour un vertige d'imagination.

C'était un buste de jeune homme, vêtu de bleu, dominant un peu la foule et s'approchant de lui sans marcher, comme ces fantômes qui glissent sur le sol, sans aucun balancement de pas. Plus la figure s'avançait ainsi, plus le regard de Lamartine s'étonnait, et plus sa parole semblait hésiter sur ses lèvres. A la fin il reconnut dans ce buste le visage de Louis Blanc[1]. Ce visage était coloré, mais les yeux ouverts étaient immobiles comme dans un évanouissement passager. C'était, en effet, Louis Blanc, que l'épuisement et la chaleur avaient

1. Le célèbre socialiste, adjoint en qualité de secrétaire au gouvernement provisoire, et bientôt membre en titre de ce gouvernement.

fait apparemment évanouir dans l'étage inférieur, et qu'un groupe de ses amis apportait silencieusement et lentement à travers la masse du peuple attentif. Au même moment, le blessé qui avait embrassé et sauvé Lamartine tomba épuisé, et entraîna la chaise en tombant. Lamartine fut soutenu par les mains de quelques hommes du peuple. Louis Blanc reprit ses sens à l'air des fenêtres. Ce tumulte interrompit le discours, mais n'en détruisit pas l'effet.

VII

Malgré cette diversion, le peuple, sensible aux reproches sur son impatience, et enlevé comme la première fois par le fanatisme de sa propre gloire répudiée par lui avec son drapeau, s'impressionna surtout par cette espèce de confidence qu'un ministre des affaires étrangères lui faisait à haute voix dans l'intérêt de cette patrie que le peuple adore. Il se retourna pour ainsi dire contre lui-même ; il se précipita, en écartant les fusils et en abaissant les sabres de ceux qui étaient plus près, pour embrasser les genoux et toucher les mains de l'orateur. Des larmes roulaient dans tous les yeux. Le mendiant en versait-lui-même ; ces larmes se mêlaient sur sa joue à son noble sang.

Cet homme avait sauvé le drapeau tricolore et sauvé la république d'un 93 plus que la voix de Lamartine et la fermeté du gouvernement. Après son triomphe, il se perdit confondu dans la foule qui redescendit pour la dernière fois sur la place. Lamartine ne connut pas même son nom et ne le revit jamais depuis. Il lui doit la vie, et la France lui doit son drapeau.

LES CONFIDENCES
(1849)

XXIII

LA MAISON DE MILLY

I

Lamartine a bien des fois exprimé son attachement très tendre pour la maison de son enfance. Il la décrit ici minutieusement. A quelques détails près, on peut la voir encore aujourd'hui semblable à ce qu'elle était alors.

En quittant le lit de la Saône, creusé au milieu de vertes prairies et sous les fertiles coteaux de Mâcon, et en se dirigeant vers la petite ville et vers les ruines de l'antique abbaye de Cluny [1] où mourut Abailard [2], on suit une route montueuse à travers les ondulations d'un sol qui commence à s'enfler à l'œil comme les premières vagues d'une mer montante. A droite et à gauche blanchissent des hameaux au milieu des vignes. Au-dessus de ces hameaux, des montagnes nues et sans culture étendent en pentes rapides et rocailleuses des pelouses grises, où l'on distingue comme des points blancs de rares troupeaux. Toutes ces montagnes sont couronnées de quelques masses de rochers qui sortent de terre, et dont les

1. Cluny, au nord-ouest de Mâcon, chef-lieu de canton du département de Saône-et Loire. — On connait la richesse et la puissance de l'abbaye de Cluny, qui, fondée au commencement du xe siècle, subsista jusqu'à la révolution française.

2. Abailard, le célèbre philosophe et théologien (1079-1142), fut admis vers la fin de sa vie au nombre des moines de Saint-Marcel-lès-Châlon, prieuré de l'ordre de Cluny. C'est là qu'il mourut, et non à Cluny.

dents usées par le temps et par les vents présentent à l'œil les formes et les déchirures de vieux châteaux démantelés. En suivant la route qui circule autour de la base de ces collines, à environ deux heures de marche de la ville, on trouve, à gauche, un petit chemin étroit voilé de saules, qui descend dans les prés vers un ruisseau où l'on entend perpétuellement battre la roue d'un moulin.

Ce chemin serpente un moment sous les aunes, à côté du ruisseau, qui le prend aussi pour lit quand les eaux courantes sont un peu grossies par les pluies; puis on traverse l'eau sur un petit pont, et l'on s'élève par une pente tournoyante, mais rapide, vers des masures couvertes de tuiles rouges, qu'on voit groupées au-dessus de soi, sur un petit plateau. C'est notre village[1]. Un clocher de pierres grises, en forme de pyramide, y surmonte sept ou huit maisons de paysans. Le chemin pierreux s'y glisse de porte en porte entre ces chaumières. Au bout de ce chemin, on arrive à une porte un peu plus haute et un peu plus large que les autres : c'est celle de la cour au fond de laquelle se cache la maison de mon père.

La maison s'y cache en effet, car on ne la voit d'aucun côté, ni du village ni de la grand'route. Bâtie dans le creux d'un large pli du vallon, dominée de toutes parts par le clocher, par les bâtiments rustiques ou par des arbres, adossée à une assez haute montagne[2], ce n'est qu'en gravissant cette montagne et en se retournant qu'on voit en bas cette maison basse, mais massive, qui surgit, comme une grosse borne de pierre noirâtre, à l'extrémité d'un étroit jardin. Elle est carrée, elle n'a qu'un étage et trois larges fenêtres sur chaque face. Les murs n'en sont point crépis; la pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye. Du côté de la cour on entre dans la maison par une haute porte en bois sculpté[3]. Cette porte est assise sur

1. Milly, à 14 kilomètres de Mâcon.
2. Le Craz, à l'ouest de Milly.
3. Cf. *Mémoires inédits*, I, VII-VIII : « La porte tenait de la physionomie d'un donjon qui, se souvenant d'avoir été jadis quelque chose de presque seigneurial, voudrait s'élever aux régions supérieures de la noblesse, mais qui est retenu par des constructions rustiques et lourdes aux régions de la bourgeoisie... Cette porte, moulée à deux battants, avec une originale élégance, était encadrée entre trois fortes pierres de taille qui la faisaient remarquer : il y avait des pleins et des vides, des gonds et des ornements

un large perron de cinq marches en pierres de taille. Mais les pierres, quoique de dimensions colossales, ont été tellement écornées, usées, morcelées par le temps et par les fardeaux qu'on y dépose, qu'elles sont entièrement disjointes, qu'elles vacillent en murmurant sourdement sous les pas, que les orties, les pariétaires humides, y croissent çà et là dans les interstices, et que les petites grenouilles d'été, à la voix si douce et si mélancolique, y chantent le soir comme dans un marais.

On entre d'abord dans un corridor large et bien éclairé, mais dont la largeur est diminuée par de vastes armoires de noyer sculpté où les paysans enferment le linge du ménage, et par des sacs de blé ou de farine déposés là pour les besoins journaliers de la famille [1]. A gauche est la cuisine, dont la porte, toujours ouverte, laisse apercevoir une longue table de bois de chêne entourée de bancs. Il est rare qu'on n'y voie pas des paysans attablés à toute heure du jour, car la nappe y est toujours mise, soit pour les ouvriers, soit pour ces innombrables survenants à qui on offre habituellement le pain, le vin et le fromage, dans des campagnes éloignées des villes et qui n'ont ni auberge ni cabaret. A droite, on entre dans la salle à manger. Rien ne la décore qu'une table de sapin, quelques chaises et un de ces vieux buffets à compartiments, à tiroirs et à nombreuses étagères, meuble héréditaire dans toutes les vieilles demeures, et que le goût actuel vient de rajeunir en les recherchant. De la salle à manger, on passe dans un salon à deux fenêtres, l'une sur la cour, l'autre au nord, sur un jardin. Un escalier, alors [2] en bois, que mon père fit refaire en pierres grossièrement taillées, mène à l'étage unique et bas où une dizaine de chambres, presque sans meubles, ouvrent sur des corridors obscurs. Elles servaient alors à la famille, aux hôtes et aux domestiques. Voilà tout l'intérieur de cette maison qui nous a si longtemps couvés dans ses murs sombres et chauds ; voilà le toit que ma

historiés. Une espèce de fenêtre grillée au-dessus du linteau renfermait une armoirie de famille encore visible. » Tout cela existe encore.

1. Les *Mémoires inédits* y ajoutent « quelques cages de colombes et quelques rouleaux d'étoupe de chanvre dévidé » (I, VIII).

2. Au moment de l'installation de la famille de Lamartine à Milly, en 1794.

mère appelait avec tant d'amour sa Jérusalem, sa maison de paix ! Voilà le nid qui nous abrita tant d'années de la pluie, du froid, de la faim, du souffle du monde ; le nid où la mort est venue prendre tour à tour le père et la mère [1], et dont les enfants se sont successivement envolés, ceux-ci pour un lieu, ceux-là pour un autre, quelques-uns pour l'éternité ! [2]... J'en conserve précieusement les restes, la paille, les mousses, le duvet ; et, bien qu'il soit maintenant vide, désert et refroidi de toutes ces délicieuses tendresses qui l'animaient [3], j'aime à le revoir, j'aime à y coucher encore quelquefois, comme si je devais y retrouver à mon réveil la voix de ma mère, les pas de mon père, les cris joyeux de mes sœurs, et tout ce bruit de jeunesse, de vie et d'amour qui résonne pour moi seul sous les vieilles poutres, et qui n'a plus que moi pour l'entendre et pour le perpétuer un peu de temps.

II

L'extérieur de cette demeure répond au dedans. Du côté de la cour, la vue s'étend seulement sur les pressoirs, les bûchers et les étables qui l'entourent. La porte de cette cour, toujours ouverte sur la rue du village, laisse voir tout le jour les paysans qui passent pour aller aux champs ou pour en revenir ; ils ont leurs outils sur une épaule, et quelquefois sur l'autre un long berceau où dort leur enfant. Leur femme les suit à la vigne, portant un dernier né à la mamelle. Une chèvre avec son chevreau vient après, s'arrête un moment pour jouer avec les chiens près de la porte, puis bondit pour les rejoindre.

De l'autre côté de la rue est un four banal qui fume toujours, rendez-vous habituel des vieillards, des pauvres femmes qui filent et des enfants qui s'y chauffent à la cendre de

1. Mme de Lamartine mourut la première, en 1829 ; son mari lui survécut jusqu'en 1840.

2. Cécile de Lamartine épousa M. de Cessiat en 1813, Eugénie M. de Coppens en 1816, Césarine M. de Vignet en 1819 ; le poète se maria lui-même en 1820 ; Suzanne épousa M. de Montherot en 1821, Sophie M. de Ligonnès en 1827. Mme de Montherot et Mme de Vignet moururent toutes deux en 1829. — Cf. *la Vigne et la Maison*, v. 199 et suiv,

3. Cf. *La Vigne et la Maison*, v. 286-287 :

... ces nids rembourrés de tendresses
Où la nichée humaine est chaude de caresses.

son foyer jamais éteint. Voilà tout ce qu'on voit d'une des fenêtres du salon.

L'autre fenêtre, ouverte au nord, laisse plonger le regard au-dessus des murs du jardin et des tuiles de quelques maisons basses sur un horizon de montagnes sombres, presque toujours nébuleux, d'où surgit, tantôt éclairé par un rayon de soleil orangé, tantôt du milieu des brouillards, un vieux château en ruine, enveloppé de ses tourelles et de ses tours. C'est le trait caractéristique de ce paysage. Si l'on enlevait cette ruine, les brillants reflets du soir sur ses murs, les fantasques tournoiements des fumées de la brume autour de ses donjons disparaîtraient pour jamais avec elle. Il ne resterait qu'une montagne noire et un ravin jaunâtre. Une voile sur la mer, une ruine sur une colline, sont un paysage tout entier. La terre n'est que la scène ; la pensée, le drame et la vie pour l'œil sont dans les traces de l'homme. Là où est la vie, là est l'intérêt.

Le derrière de la maison donne sur le jardin, petit enclos de pierres brunes d'un quart d'arpent[1]. Au fond du jardin, la montagne commence à s'élever insensiblement, d'abord cultivée et verte de vignes, puis pelée, grise et nue comme ces mousses sans terre végétale qui croissent sur la pierre et qu'on n'en distingue presque pas. Deux ou trois roches ternes aussi tracent une légère dentelure à son sommet. Pas un arbre, pas même un arbuste ne dépasse la hauteur de la bruyère qui la tapisse. Pas une chaumière, pas une fumée ne l'anime. C'est peut-être ce qui fait le charme secret de ce jardin. Il est comme un berceau d'enfant que la femme du laboureur a caché dans un sillon du champ pendant qu'elle travaille. Les deux flancs du sillon cachent les bords du ruisseau, et quand le rideau est levé, l'enfant ne peut voir qu'un pan du ciel entre deux ondulations du terrain.

Quant au jardin lui-même, il n'en a guère que le nom. Il n'eût pu compter pour un jardin qu'aux jours primitifs où Homère décrit le modeste enclos et les sept prairies du vieillard Laërte[2]. Huit carrés de légumes coupés à angle droit

1. La valeur de l'arpent variait suivant les provinces ; c'était environ une moitié ou un tiers d'hectare.

2. Laërte, père d'Ulysse. V. *Odyssée*, chant XXIV, vers 204 et suivants ; mais il n'y est point question des « sept prairies ».

bordés d'arbres fruitiers et séparés par des allées d'herbes fourragères et de sable jaune ; à l'extrémité de ces allées, au nord, huit troncs tortueux de vieilles charmilles[1] qui forment un ténébreux berceau sur un banc de bois ; un autre berceau plus petit au fond du jardin, tressé en vignes grimpantes de Judée sous deux cerisiers ; voilà tout. J'oubliais, non pas la source murmurante, non pas même le puits aux pierres verdâtres et humides : il n'y a pas une goutte d'eau sur toute cette terre[2] ; mais j'oubliais un petit réservoir creusé par mon père dans le rocher pour recueillir les ondées de pluie, et autour de cette eau verte et stagnante douze sycomores et quelques platanes qui couvrent d'un peu d'ombre un coin du jardin derrière des murs, et qui sèment de leurs larges feuilles jaunies par l'été la nappe huileuse du bassin.

Oui, voilà bien tout. Et c'est là pourtant ce qui a suffi pendant tant d'années à la jouissance, à la joie, à la rêverie, aux doux loisirs et au travail d'un père, d'une mère et de huit enfants[3] ! Voilà ce qui suffit encore aujourd'hui à la nourriture de leurs souvenirs[4]. Voilà l'Éden de leur enfance où se réfugient leurs plus sereines pensées quand elles veulent retrouver un peu de cette rosée du matin de la vie, et un peu de cette lumière colorée de la première heure, qui ne brille pure et rayonnante pour l'homme que sur ces premiers sites de son berceau. Il n'y a pas un arbre, un œillet, une mousse de ce jardin, qui ne soit incrusté dans notre âme comme s'il en faisait partie ! Ce coin de terre nous semble immense, tant il contient pour nous de choses et de mémoires dans un si étroit

1. Dans le parler de la région mâconnaise, *charmille* s'emploie couramment au sens de *charme*.

2. Cf. *Milly ou la Terre natale*, v. 98 :

> Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure ;

et 105 : le « champêtre enclos qui soupire après l'onde ». — Mais, dans la pièce en vers, le « petit réservoir » est devenu « un puits » qui « dans le rocher cache son eau profonde ».

3. Mme de Lamartine eut en effet huit enfants, mais six seulement vécurent.

4. Cf. *Milly ou la Terre natale*, v. 127 et suiv. :

> Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,
> Et des vallons sans onde ! — Et c'est là qu'est mon cœur !
> Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
> Dont mon âme attendrie évoque les images,
> Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux
> Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux !

espace. La pauvre grille de bois toujours brisée qui y conduit et par laquelle nous nous précipitions avec des cris de joie ; les plates-bandes de laitues qu'on avait divisées pour nous en autant de petits jardins séparés et que nous cultivions nous-mêmes ; le plateau[1] au pied duquel notre père s'asseyait avec ses chiens à ses pieds au retour de la chasse ; l'allée où notre mère se promenait au soleil couchant en murmurant tout bas le rosaire monotone qui fixait sa pensée à Dieu, pendant que son cœur et ses yeux nous couvaient près d'elle[2] ; le coin de gazon, à l'ombre et au nord, pour les jours chauds ; le petit mur, tiède au midi, où nous nous rangions, nos livres à la main, au soleil, comme des espaliers en automne ; les trois lilas, les deux noisetiers, les fraises découvertes sous les feuilles, les prunes, les poires, les pêches trouvées le matin toutes gluantes de leur gomme d'or et toutes mouillées de rosée sous l'arbre ; et plus tard le berceau de charmilles que chacun de nous, et moi surtout, cherchait à midi pour lire en paix ses livres favoris ; et le souvenir des impressions confuses qui naissaient en nous de ces pages, et plus tard encore la mémoire des conversations intimes tenues ici ou là, dans telle ou telle allée de ce jardin ; et la place où l'on se dit adieu en partant pour de longues absences, celle où l'on se retrouva au retour, celles où se passèrent quelques-unes de ces scènes intimes, pathétiques, de ce drame caché de la famille, où l'on vit se rembrunir le visage de son père, où notre mère pleura en nous pardonnant, où l'on tomba à ses genoux en cachant son front dans sa robe ; celle où l'on vint lui annoncer la mort d'une fille chérie, celle où elle éleva ses yeux et ses mains résignés vers le ciel ! Toutes ces images, toutes ces empreintes, tous ces groupes, toutes ces figures, toutes ces félicités, toutes ces tendresses, peuplent encore pour nous ce petit enclos comme ils l'ont peuplé, vivifié, enchanté pendant tant de jours, les plus doux des jours, et font que, recueillant par la pensée notre existence extravasée depuis, dans ces mêmes allées

1. Texte douteux. Peut-être faudrait-il lire : le *platane*.

2. « C'était le site le plus désert et le plus abrité du jardin. C'est pour cela qu'elle le préférait, car ce qu'elle voyait dans cette allée était en elle et non dans l'horizon de la terre.... Cette allée était pour nous comme un sanctuaire dans un saint lieu, comme la chapelle du jardin où Dieu lui-même la visitait. Nous n'osions jamais y venir jouer... » (*Confidences*, V, III-IV).

nous nous enveloppons pour ainsi dire de ce sol, de ces arbres, de ces plantes nées avec nous, et nous voudrions que l'univers commençât et finît pour nous avec les murs de ce pauvre enclos !

Ce jardin paternel a encore maintenant le même aspect. Les arbres un peu vieillis commencent seulement à tapisser leurs troncs de taches de mousse ; les bordures de roses et d'œillets ont empiété sur le sable, rétréci les sentiers. Ces bordures traînent leurs filaments où les pieds s'embarrassent. Deux rossignols chantent encore les nuits d'été dans les deux berceaux déserts. Les trois sapins plantés par ma mère ont encore dans leurs rameaux les mêmes brises mélodieuses. Le soleil a le même éclat sur les nues à son couchant. On y jouit du même silence, interrompu seulement de temps en temps par le tintement des Angélus dans le clocher, ou par la cadence monotone et assoupissante des fléaux qui battent le blé sur les aires dans les granges. Mais les herbes parasites, les ronces, les grandes mauves bleues s'élèvent par touffes épaisses entre les rosiers. Le lierre épaissit ses draperies déchirées contre les murs[1]. Il empiète chaque année davantage sur les fenêtres toujours fermées de la chambre de notre mère ; et quand par hasard je m'y promène et que je m'y oublie un moment, je ne suis arraché à ma solitude que par les pas du vieux vigneron qui nous servait de jardinier dans ces jours-là, et qui revient de temps en temps visiter ses plantes comme moi mes souvenirs, mes apparitions et mes regrets.

XXIV

ÉDUCATION MATERNELLE

Lamartine parle longuement, dans les *Confidences*, de l'éducation que ses sœurs et lui reçurent de leur mère. Voici l'un des principaux passages de cette partie du récit.

I

Toutes nos leçons de religion se bornaient pour elle à être religieuse devant nous et avec nous. La perpétuelle effusion

1. Sur ce lierre, v. *Poésie*, p. 128, note 86.

d'amour, d'adoration et de reconnaissance qui s'échappait de son âme, était sa seule et naturelle prédication. La prière mais la prière rapide, lyrique, ailée, était associée aux moindres actes de notre journée. Elle s'y mêlait si à propos qu'elle était toujours un plaisir et un rafraîchissement, au lieu d'être une obligation et une fatigue. Notre vie était entre les mains de cette femme un *sursum corda* perpétuel. Elle s'élevait aussi naturellement à la pensée de Dieu que la plante s'élève à l'air et à la lumière. Notre mère, pour cela, faisait le contraire de ce qu'on fait ordinairement. Au lieu de nous commander une dévotion chagrine qui arrache les enfants à leurs jeux ou à leur sommeil pour les forcer à prier Dieu, et souvent à travers leur répugnance et leurs larmes, elle faisait pour nous une fête de l'âme de ces courtes invocations auxquelles elle nous conviait en souriant. Elle ne mêlait pas la prière à nos larmes, mais à tous les petits événements heureux qui nous survenaient pendant la journée. Ainsi, quand nous étions réveillés dans nos petits lits, que le soleil si gai du matin étincelait sur nos fenêtres, que les oiseaux chantaient sur nos rosiers ou dans leurs cages, que les pas des serviteurs résonnaient depuis longtemps dans la maison et que nous l'attendions elle-même impatiemment pour nous lever, elle montait, elle entrait, le visage toujours rayonnant de bonté, de tendresse et de douce joie; elle nous embrassait dans nos lits ; elle nous aidait à nous habiller; elle écoutait ce joyeux petit ramage d'enfants dont l'imagination rafraîchie gazouille au réveil, comme un nid d'hirondelles gazouille sur le toit quand la mère approche; puis elle nous disait: « A qui devons-nous ce bonheur dont nous allons jouir ensemble? C'est à Dieu, c'est à notre père céleste. Sans lui ce beau soleil ne se serait pas levé ; ces arbres auraient perdu leurs feuilles ; les gais oiseaux seraient morts de faim et de froid sur la terre nue, et vous, mes pauvres enfants, vous n'auriez ni lit, ni maison, ni jardin, ni mère, pour vous abriter et vous nourrir, vous réjouir toute votre saison! Il est bien juste de le remercier pour tout ce qu'il nous donne avec ce jour, de le prier de nous donner beaucoup d'autres jours pareils. » Alors elle se mettait à genoux devant notre lit, elle joignait nos petites mains, et souvent en les baisant dans les siennes,

elle faisait lentement et à demi-voix la courte prière du matin, que nous répétions avec ses inflexions et ses paroles.

Le soir, elle n'attendait pas que nos yeux, appesantis par le sommeil, fussent à demi fermés pour nous faire balbutier, comme en rêve, les paroles qui retardaient péniblement pour nous l'heure du repos ; elle réunissait au salon, aussitôt après le souper, les domestiques et même les paysans des hameaux les plus voisins et les plus amis de la maison. Elle prenait un livre de pieuses instructions chrétiennes pour le peuple ; elle en lisait quelques courts passages à son rustique auditoire. Cette lecture était suivie de la prière qu'elle lisait elle-même à haute voix, ou que mes jeunes sœurs disaient à sa place quand elles furent plus âgées. J'entends d'ici le refrain de ces litanies motonones qui roulait sourdement sous les poutres et qui ressemblait au flux et au reflux régulier des vagues du cœur venant battre les bords de la vie et les oreilles de Dieu.

L'un de nous était toujours chargé de dire à son tour une petite prière pour les voyageurs, pour les pauvres, pour les malades, pour quelque besoin particulier du village ou de la maison. En nous donnant ainsi un petit rôle dans l'acte sérieux de la prière, elle nous y intéressait en nous y associant, et nous empêchait de la prendre en froide habitude, en vaine cérémonie ou même en dégoût. Outre ces deux prières presque publiques, le reste de notre journée avait encore de fréquentes et irrégulières élévations de nos âmes d'enfants vers Dieu. Mais ces prières, nées de la circonstance dans le cœur et sur les lèvres de notre mère, n'étaient que des inspirations du moment ; elles n'avaient rien de régulier ni de fatigant pour nous. Au contraire, elles complétaient et consacraient, pour ainsi dire, chacune de nos impressions et de nos jouissances.

Ainsi, quand un frugal repas, mais délicieux pour nous, était servi sur la table, notre mère, avant de s'asseoir et de rompre le pain, nous faisait un petit signe que nous comprenions. Nous suspendions une demi-minute l'impatience de notre appétit, pour prier Dieu de bénir la nourriture qu'il nous donnait. Après le repas et avant d'aller jouer, nous lui rendions grâce en quelques mots. Si nous partions pour une

promenade lointaine et vivement désirée, par une belle matinée d'été, notre mère, en partant, nous faisait faire tout bas, et sans qu'on s'en aperçût, une courte invocation intérieure à Dieu, pour qu'il bénît cette grande joie et nous préservât de tout accident. Si la course nous conduisait devant quelque spectacle sublime ou gracieux de la nature, nouveau pour nous, dans quelque grande et sombre forêt de sapins où la solennité des ténèbres, les jaillissements de clarté à travers les rameaux, ébranlaient nos jeunes imaginations ; devant une belle nappe d'eau roulant en cascade et nous éblouissant d'écume, de mouvement et de bruit ; si un beau soleil couchant groupait sur la montagne des nuages d'une forme et d'un éclat inusités, et faisait en pénétrant sous l'horizon de magnifiques adieux à ce petit coin du globe qu'il venait d'illuminer, notre mère manquait rarement de profiter de la grandeur ou de la nouveauté de nos impressions pour nous faire élever notre âme à l'auteur de toutes ces merveilles, et pour nous mettre en communication avec lui par quelques soupirs lyriques de sa perpétuelle adoration.

Combien de fois, les soirs d'été, en se promenant avec nous dans la campagne, où nous ramassions des fleurs, des insectes, des cailloux brillants dans le lit du ruisseau de Milly, ne nous faisait-elle pas asseoir à côté d'elle, au pied d'un saule, et, le cœur débordant de son pieux enthousiasme, ne nous entretenait-elle pas un moment du sens religieux et caché de cette belle création qui ravissait nos yeux et nos cœurs ! Je ne sais pas si ces explications de la nature, des éléments, de la vertu des plantes, de la destination des insectes, étaient bien selon la science. Elle les prenait dans Pluche[1], Buffon, Bernardin de Saint-Pierre ; mais, s'il n'en sortait pas des systèmes irréprochables de la nature, il en sortait un immense sentiment de la Providence et une religieuse bénédiction de nos esprits à cet océan infini des sagesses et des miséricordes de Dieu.

Quand nous étions bien attendris par ces sublimes commentaires, et que nos yeux commençaient à se mouiller

1. L'abbé Pluche (1688-1761), auteur d'un ouvrage de vulgarisation scientifique très répandu et très goûté dans son temps, le *Spectacle de la nature* ou *Entretiens sur l'histoire naturelle et les sciences.*

d'admiration, elle ne laissait pas s'évaporer ces douces larmes au souffle des distractions légères et des pensées mobiles ; elle se hâtait de tourner tout cet enthousiasme de la contemplation en tendresse. Quelques versets des Psaumes qu'elle savait par cœur, appropriés aux impressions de la scène, tombaient avec componction de ses lèvres. Ils donnaient un sens pieux à toute la terre et une parole divine à tous nos sentiments.

II

En rentrant, elle nous faisait presque toujours passer devant les pauvres maisons des malades ou des indigents du village. Elle s'approchait de leurs lits, elle leur donnait quelques conseils et quelques remèdes. Elle puisait ses ordonnances dans Tissot ou dans Buchan[1], ces deux médecins populaires. Elle faisait de la médecine son étude assidue pour l'appliquer aux indigents. Elle avait des vrais médecins le génie instinctif, le coup d'œil prompt, la main heureuse. Nous l'aidions dans ses visites quotidiennes. L'un de nous portait la charpie et l'huile aromatique pour les blessés ; l'autre, les bandes de linge pour les compresses. Nous apprenions ainsi à n'avoir aucune de ces répugnances qui rendent plus tard l'homme faible devant la maladie, inutile à ceux qui souffrent, timide devant la mort. Elle ne nous écartait pas des plus affreux spectacles de la misère, de la douleur et même de l'agonie. Je l'ai vue souvent debout, assise ou à genoux au chevet de ces grabats des chaumières, ou dans les étables où les paysans couchent quand ils sont vieux et cassés, essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières du dernier moment, et attendre patiemment des heures entières que leur âme eût passé à Dieu, au son de sa douce voix.

1. Tissot (1728-1797), médecin suisse, à qui ses nombreux ouvrages valurent une réputation européenne, en particulier son *Avis au peuple sur sa santé*, dans lequel il indiquait aux malades les moyens de se soigner eux-mêmes. — Buchan (1729-1805), médecin anglais, auteur d'un traité de médecine pratique à l'usage des gens du monde dont le succès fut également considérable dans l'Europe entière ; il avait été traduit en français sous le titre de *Médecine domestique*.

Elle faisait de nous aussi les ministres de ses aumônes.

Nous étions sans cesse occupés, moi surtout, comme le plus grand, à porter au loin, dans les maisons isolées de la montagne, tantôt un peu de pain blanc pour les femmes en couches, tantôt une bouteille de vin vieux et des morceaux de sucre, tantôt un peu de bouillon fortifiant pour les vieillards épuisés faute de nourriture. Ces petits messages étaient même pour nous des plaisirs et des récompenses. Les paysans nous connaissaient à deux ou trois lieues à la ronde. Ils ne nous voyaient jamais passer sans nous appeler par nos noms d'enfant qui leur étaient familiers, sans nous prier d'entrer chez eux, d'y accepter un morceau de pain, de lard ou de fromage. Nous étions, pour tout le canton, les fils de la *dame*, les envoyés de bonnes nouvelles, les anges de secours pour toutes les misères abandonnées des gens de la campagne. Là où nous entrions, entrait une providence, une espérance, une consolation, un rayon de joie et de charité. Ces douces habitudes d'intimité avec tous les malheureux et d'entrée familière dans toutes les demeures des habitants du pays avaient fait pour nous une véritable famille de tout ce peuple des champs. Depuis les vieillards jusqu'aux petits enfants, nous connaissions tout ce petit monde par son nom. Le matin, les marches de pierre de la porte d'entrée de Milly et le corridor étaient toujours assiégés de malades ou de parents des malades qui venaient chercher des consultations auprès de notre mère. Après nous, c'était à cela qu'elle consacrait ses matinées. Elle était toujours occupée à faire quelques préparations médicinales pour les pauvres, à piler des herbes, à faire des tisanes, à peser des drogues dans de petites balances, souvent même à panser les blessures ou les plaies les plus dégoûtantes. Elle nous employait, nous l'aidions selon nos forces à tout cela. D'autres cherchent l'or dans ces alambics ; notre mère n'y cherchait que le soulagement des infirmités des misérables, et plaçait ainsi bien plus haut et bien plus sûrement dans le ciel l'unique trésor qu'elle ait jamais désiré ici-bas : les bénédictions des pauvres et la volonté de Dieu.

XXV

LA TEMPÊTE. — GRAZIELLA

A vingt et un ans — et non à dix-huit, comme le disent les *Confidences* — Lamartine fut envoyé par ses parents en Italie. Il séjourna surtout à Naples, où son ami Virieu vint le rejoindre (V. *Poésie*, Introduction, p. xv). Tous deux eurent la fantaisie de vivre quelque temps de la vie des pêcheurs : ils s'entendirent avec un vieux batelier, qui consentit, non sans peine, à les recevoir pour rameurs et à les mener en mer avec lui. Pendant deux mois, ils « écumèrent tour à tour tous les flots de la mer de Naples », ravis de partager l'existence simple et frugale des gens du peuple.

I

Cependant septembre commençait avec ses pluies et ses tonnerres. La mer était moins douce. Notre métier, plus pénible, devenait quelquefois dangereux. Les brises fraîchissaient, la vague écumait et nous trempait souvent de ses jaillissements. Nous avions acheté sur le môle deux de ces capotes de grosse laine brune que les matelots et les lazzaroni de Naples jettent pendant l'hiver sur leurs épaules. Les manches larges de ces capotes pendent à côté des bras nus. Le capuchon, flottant en arrière ou ramené sur le front, selon le temps, abrite la tête du marin de la pluie et du froid, ou laisse la brise et les rayons du soleil se jouer dans ses cheveux mouillés.

Un jour, nous partîmes de la Margellina[1] par une mer d'huile, que ne ridait aucun souffle, pour aller pêcher des rougets et les premiers thons sur la côte de Cumes, où les courants les jettent dans cette saison. Les brouillards roux du matin flottaient à mi-côte et annonçaient un coup de vent pour le soir. Nous espérions le prévenir et avoir le temps de doubler le cap Misène avant que la mer lourde et dormante ne fût soulevée.

La pêche était abondante. Nous voulûmes jeter quelques filets de plus. Le vent nous surprit ; il tomba du sommet de

1. Plage qui s'étend au pied du Pausilippe, « et où les pêcheurs de Naples tirent leurs barques sur le sable et raccommodent leurs filets ».

l'*Epomeo*, immense montagne qui domine Ischia, avec le bruit et le poids de la montagne elle-même qui s'écroulerait dans la mer. Il aplanit d'abord tout l'espace liquide autour de nous, comme la herse de fer aplanit la glèbe et nivelle les sillons. Puis la vague, revenue de sa surprise, se gonfla murmurante et creuse, et s'éleva en peu de minutes à une telle hauteur, qu'elle nous cachait de temps à autre la côte et les îles.

Nous étions également loin de la terre ferme et d'Ischia, et déjà à demi engagés dans le canal qui sépare le cap Misène de l'île grecque de Procida. Nous n'avions qu'un parti à prendre : nous engager résolument dans le canal, et, si nous réussissions à le franchir, nous jeter à gauche dans le golfe de Baïa et nous abriter dans ses eaux tranquilles.

Le vieux pêcheur n'hésita pas. Du sommet d'une lame où l'équilibre de la barque nous suspendit un moment dans un tourbillon d'écume, il jeta un regard rapide autour de lui, comme un homme égaré qui monte sur un arbre pour chercher sa route ; puis, se précipitant au gouvernail : « A vos rames, enfants ! s'écria-t-il ; il faut que nous voguions au cap plus vite que le vent ; s'il nous y devance, nous sommes perdus ! » Nous obéîmes comme le corps obéit à l'instinct.

Les yeux fixés sur ses yeux pour y chercher le rapide indice de sa direction, nous nous penchâmes sur nos avirons, et tantôt gravissant péniblement le flanc des lames montantes, tantôt nous précipitant avec leur écume au fond des lames descendantes, nous cherchions à ralentir notre chute par la résistance de nos rames dans l'eau. Huit ou dix vagues de plus en plus énormes nous jetèrent dans le plus étroit du canal. Mais le vent nous avait devancés, comme l'avait dit le pilote, et en s'engouffrant entre le cap et la pointe de l'île, il avait acquis une telle force, qu'il soulevait la mer avec les bouillonnements d'une lave furieuse, et que la vague, ne trouvant pas d'espace pour fuir assez vite devant l'ouragan qui la poussait, s'amoncelait sur elle-même, retombait, ruisselait, s'éparpillait dans tous les sens comme une mer folle, et, cherchant à fuir sans pouvoir s'échapper du canal, se heurtait avec des coups terribles contre les rochers à pic du cap Misène et y élevait une colonne d'écume dont la poussière était renvoyée jusque sur nous.

II

Tenter de franchir ce passage avec une barque aussi fragile, et qu'un seul jet d'écume pouvait remplir et engloutir, c'était insensé. Le pêcheur jeta sur le cap éclairé par sa colonne d'écume un regard que je n'oublierai jamais, puis faisant le signe de la croix : « Passer est impossible, s'écria-t-il ; reculer dans la grande mer, encore plus. Il ne nous reste qu'un parti : aborder à Procida ou périr. »

Tout novices que nous fussions dans la pratique de la mer, nous sentions la difficulté d'une pareille manœuvre par un coup de vent. En nous dirigeant vers le cap, le vent nous prenait en poupe, nous chassait devant lui ; nous suivions la mer qui fuyait avec nous, et les vagues, en nous élevant sur leur sommet, nous relevaient avec elles. Elle avaient donc moins de chance de nous ensevelir dans les abîmes qu'elles creusaient. Mais pour aborder à Procida, dont nous apercevions les feux du soir briller à notre droite, il fallait prendre obliquement les lames et nous glisser, pour ainsi dire, dans leurs vallées vers la côte, en présentant le flanc à la vague et les minces bords de la barque au vent. Cependant la nécessité ne nous permettait pas d'hésiter. Le pêcheur, nous faisant signe de relever nos rames, profita de l'intervalle d'une lame à une autre pour virer de bord. Nous mîmes le cap sur Procida, et nous voguâmes comme un brin d'herbe marine qu'une vague jette à l'autre vague et que le flot reprend au flot.

III

Nous avancions peu ; la nuit était tombée. La poussière, l'écume, les nuages que le vent roulait en lambeaux déchirés sur le canal, en redoublaient l'obscurité. Le vieillard avait ordonné à l'enfant[1] d'allumer une de ses torches de résine, soit pour éclairer un peu sa manœuvre dans les profondeurs de la mer, soit pour indiquer aux marins de Procida qu'une barque était en perdition dans le canal, et pour leur demander non leur secours, mais leurs prières.

1. Le petit-fils du pêcheur, jeune garçon d'une douzaine d'années.

C'était un spectacle sublime et sinistre que celui de ce pauvre enfant accroché d'une main au petit mât qui surmontait la proue, et de l'autre élevant au-dessus de sa tête cette torche de feu rouge dont la flamme et la fumée se tordaient sous le vent et lui brûlaient les doigts et les cheveux. Cette étincelle flottante apparaissant au sommet des lames et disparaissant dans leur profondeur, toujours prête à s'éteindre et toujours rallumée, était comme le symbole de ces quatre vies d'hommes qui luttaient entre le salut et la mort dans les ombres et dans les angoisses de cette nuit.

IV

Trois heures, dont les minutes ont la durée des pensées qui les mesurent, s'écoulèrent ainsi. La lune se leva, et, comme c'est l'habitude, le vent plus furieux se leva avec elle. Si nous avions eu la moindre voile, il nous eût chavirés vingt fois. Quoique les bords très bas de la barque donnassent peu de prise à l'ouragan, il y avait des moments où il semblait déraciner notre quille des flots, et où il nous faisait tournoyer comme une feuille sèche arrachée à l'arbre.

Nous embarquions beaucoup d'eau : nous ne pouvions suffire à la vider aussi vite qu'elle nous envahissait. Il y avait des moments où nous sentions les planches s'affaisser sous nous comme un cercueil qui descend dans la fosse. Le poids de l'eau rendait la barque moins obéissante et pouvait la rendre plus lente à se relever une fois entre deux lames. Une seule seconde de retard, et tout était fini.

Le vieillard, sans pouvoir parler, nous fit signe, les larmes aux yeux, de jeter à la mer tout ce qui encombrait le fond de la barque. Les jarres d'eau, les paniers de poissons, les deux grosses voiles, l'ancre de fer, les cordages, jusqu'à ses paquets de lourdes hardes, nos capotes mêmes de grosse laine trempée d'eau, tout passa par-dessus le bord. Le pauvre nautonier regarda un moment surnager toute sa richesse. La barque se releva et courut légèrement sur la crête des vagues, comme un coursier qu'on a déchargé.

Nous entrâmes insensiblement dans une mer plus douce, un peu abritée par la pointe occidentale de Procida. Le vent

faiblit, la flamme de la torche se redressa, la lune ouvrit une grande percée bleue entre les nuages; les lames, en s'allongeant, s'aplanirent et cessèrent d'écumer sur nos têtes. Peu à peu la mer fut courte et clapoteuse comme dans une anse presque tranquille, et l'ombre noire de la falaise de Procida nous coupa la ligne de l'horizon. Nous étions dans les eaux du milieu de l'île.

V

La mer était trop grosse à la pointe pour en chercher le port. Il fallut nous résoudre à aborder l'île par ses flancs et au milieu de ses écueils. « N'ayons plus d'inquiétude, enfants, nous dit le pêcheur en reconnaissant le rivage à la clarté de la torche ; la madone nous a sauvés. Nous tenons la terre, et nous coucherons cette nuit dans ma maison. » Nous crûmes qu'il avait perdu l'esprit, car nous ne lui connaissions d'autre demeure que sa cave sombre de la *Margellina*, et pour y revenir dans la nuit, il fallait se rejeter dans le canal, doubler le cap et affronter de nouveau la mer mugissante à laquelle nous venions d'échapper.

Mais lui souriait de notre air d'étonnement, et comprenait nos pensées dans nos yeux : « Soyez tranquilles, jeunes gens, reprit-il, nous y arriverons sans qu'une seule vague nous mouille. » Puis il nous expliqua qu'il était de Procida ; qu'il possédait encore sur cette côte de l'île la cabane et le jardin de son père, et qu'en ce moment même sa femme âgée avec sa petite-fille, sœur de Beppino, notre jeune mousse, et deux autres petits-enfants, étaient dans sa maison, pour y sécher les figues et pour y vendanger les treilles dont ils vendaient les raisins à Naples.

« Encore quelques coups de rame, ajouta-t-il, et nous boirons de l'eau de la source, qui est plus limpide que le vin d'Ischia. »

Ces mots nous rendirent courage; nous ramâmes encore pendant l'espace d'environ une lieue le long de la côte droite et écumeuse de Procida. De temps en temps, l'enfant élevait et secouait sa torche. Elle jetait sa lueur sinistre sur les rochers, et nous montrait partout une muraille inabordable. Enfin, au tournant d'une pointe de granit qui s'avançait en

forme de bastion dans la mer, nous vîmes la falaise fléchir et se creuser un peu comme une brèche dans un mur d'enceinte ; un coup de gouvernail nous fit virer droit à la côte, trois dernières lames jetèrent notre barque harassée entre deux écueils, où l'écume bouillonnait sur un bas-fond.

VI

La proue, en touchant la roche, rendit un son sec et éclatant comme le craquement d'une planche qui tombe à faux et qui se brise. Nous sautâmes dans la mer, nous amarrâmes de notre mieux la barque avec un reste de cordage, et nous suivîmes le vieillard et l'enfant qui marchaient devant nous.

Nous gravîmes contre le flanc de la falaise une espèce de rampe étroite où le ciseau avait creusé dans le rocher des degrés inégaux, tout glissants de la poussière de la mer. Cet escalier de roc vif, qui manquait quelquefois sous les pieds, était remplacé par quelques marches artificielles qu'on avait formées en enfonçant par la pointe de longues perches dans les trous de la muraille, et en jetant sur ce plancher tremblant des planches goudronnées de vieilles barques, ou des fagots de branches de châtaigniers garnies de leurs feuilles sèches.

Après avoir monté ainsi lentement environ quatre ou cinq cents marches, nous nous trouvâmes dans une petite cour suspendue qu'entourait un parapet de pierres grises. Au fond de la cour s'ouvraient deux arches sombres qui semblaient devoir conduire à un cellier. Au-dessus de ces arches massives, deux arcades arrondies et surbaissées portaient un toit en terrasse, dont les bords étaient garnis de pots de romarin et de basilic. Sous les arcades, on apercevait une galerie rustique où brillaient, comme des lustres d'or, aux clartés de la lune, des régimes de maïs suspendus.

Une porte en planches mal jointes ouvrait sur cette galerie. A droite, le terrain sur lequel la maisonnette était inégalement assise s'élevait jusqu'à la hauteur du plain-pied de la galerie. Un gros figuier et quelques ceps tortueux de vigne se penchaient de là sur l'angle de la maison, en confondant leurs feuilles et leurs fruits sous les ouvertures de la galerie

et en jetant deux ou trois festons serpentants sur le mur d'appui des arcades. Leurs branches grillaient à demi deux fenêtres basses qui s'ouvraient sur cette espèce de jardin ; et si ce n'eût été ces fenêtres, on eût pu prendre la maison massive, carrée et basse, pour un des rochers gris de cette côte, ou pour un de ces blocs de lave refroidie que le châtaignier, le lierre et la vigne pressent et ensevelissent de leurs rameaux, et où le vigneron de Castellamare ou de Sorrente creuse une grotte fermée d'une porte pour conserver son vin à côté du cep qui l'a porté.

Essoufflés par la montée longue et rapide que nous venions de faire et par le poids de nos rames que nous portions sur nos épaules, nous nous arrêtâmes un moment, le vieillard et nous, pour reprendre haleine dans cette cour. Mais l'enfant, jetant sa rame sur un tas de broussailles et gravissant légèrement l'escalier, se mit à frapper à l'une des fenêtres avec sa torche encore allumée, en appelant d'une voix joyeuse sa grand'mère et sa sœur : « Ma mère ! ma sœur ! *Madre ! sorellina !* criait-il, *Gaetana ! Graziella !* réveillez-vous ; ouvrez, c'est le père, c'est moi ; ce sont des étrangers avec nous. »

Nous entendîmes une voix mal éveillée, mais claire et douce, qui jetait confusément quelques exclamations de surprise du fond de la maison. Puis le battant d'une des fenêtres s'ouvrit à demi, poussé par un bras nu et blanc qui sortait d'une manche flottante, et nous vîmes, à la lueur de la torche que l'enfant élevait vers la fenêtre, en se dressant sur la pointe des pieds, une ravissante figure de jeune fille apparaître entre les volets plus ouverts.

Surprise au milieu de son sommeil par la voix de son frère, Graziella n'avait eu ni la pensée ni le temps de s'arranger une toilette de nuit. Elle s'était élancée pieds nus à la fenêtre, dans le désordre où elle dormait sur son lit. De ses longs cheveux noirs la moitié tombait sur une de ses joues ; l'autre moitié se tordait autour de son cou, puis, emportée de l'autre côté de son épaule par le vent qui soufflait avec force, frappait le volet entr'ouvert et revenait lui fouetter le visage comme l'aile d'un corbeau battue du vent.

Du revers de ses deux mains, la jeune fille se frottait les

yeux en élevant ses coudes et en dilatant ses épaules avec ce premier geste d'un enfant qui se réveille et qui veut chasser le sommeil. Sa chemise, nouée autour du cou, ne laissait apercevoir qu'une taille élevée et mince où se modelaient à peine sous la toile les premières ondulations de la jeunesse. Ses yeux, ovales et grands, étaient de cette couleur indécise entre le noir foncé et le bleu de mer qui adoucit le rayonnement par l'humidité du regard, et qui mêle à proportions égales dans des yeux de femme la tendresse de l'âme avec l'énergie de la passion, teinte céleste que les yeux des femmes de l'Asie et de l'Italie empruntent au feu brûlant de leur jour de flamme et à l'azur serein de leur ciel, de leur mer et de leur nuit. Les joues étaient pleines, arrondies, d'un contour ferme, mais d'un teint un peu bruni par le climat, non de cette pâleur maladive du Nord, mais de cette blancheur saine du Midi qui ressemble à la couleur du marbre exposé depuis des siècles à l'air et aux flots. La bouche, dont les lèvres étaient plus ouvertes et plus épaisses que celles des femmes de nos climats, avait les plis de la candeur et de la bonté. Les dents courtes, mais éclatantes, brillaient aux lueurs flottantes de la torche comme des écailles de nacre aux bords de la mer sous la moire de l'eau frappée du soleil.

Tandis qu'elle parlait à son petit frère, ses paroles vives, un peu âpres et accentuées, dont la moitié était emportée par la brise, résonnaient comme une musique à nos oreilles. Sa physionomie, aussi mobile que les lueurs de la torche qui l'éclairait, passa en une minute de la surprise à l'effroi, de l'effroi à la gaieté, de la tendresse au rire ; puis elle nous aperçut derrière le tronc du gros figuier, elle se retira confuse de la fenêtre, sa main abandonna le volet qui battit librement la muraille ; elle ne prit que le temps d'éveiller sa grand'mère et de s'habiller à demi, elle vint nous ouvrir la porte sous les arcades, et embrasser, tout émue, son grand-père et son frère.

VII

La vieille mère parut bientôt tenant à la main une lampe de terre rouge, qui éclairait son visage maigre et pâle et ses

cheveux aussi blancs que les écheveaux de laine qui floconnaient sur la table autour de sa quenouille. Elle baisa la main de son mari et le front de l'enfant. Tout le récit que contiennent ces lignes fut échangé en quelques mots et quelques gestes entre les membres de cette pauvre famille. Nous n'entendions pas tout. Nous nous tenions un peu à l'écart pour ne pas gêner l'épanchement de cœur de nos hôtes. Ils étaient pauvres ; nous étions étrangers : nous leur devions le respect. Notre attitude réservée à la dernière place et près de la porte le leur témoignait silencieusement.

Graziella jetait de temps en temps un regard étonné et comme du fond d'un rêve sur nous. Quand le père eut fini de raconter, la vieille mère tomba à genoux près du foyer ; Graziella, montant sur la terrasse, rapporta une branche de romarin et quelques fleurs d'oranger à larges étoiles blanches : elle prit une chaise, elle attacha le bouquet avec de longues épingles, tirées de ses cheveux, devant une petite statue enfumée de la Vierge placée au-dessus de la porte et devant laquelle brûlait une lampe. Nous comprîmes que c'était une action de grâces à sa divine protectrice pour avoir sauvé son grand-père et son frère, et nous prîmes notre part de sa reconnaissance [1].

XXVI

UNE LECTURE

Retenus par le vent et la grosse mer, Lamartine et son ami demeurèrent neuf jours entiers à Procida, auprès de Graziella et de sa famille. Ils vivaient de la vie de ces braves gens et passaient les heures chaudes de la journée, dans quelque abri au sommet de la falaise, « à regarder, à rêver et à lire ». Ils n'avaient sauvé des flots que trois volumes dépareillés : un ouvrage italien, les *Lettres de Jacopo Ortis*, d'Ugo Foscolo, « espèce de *Werther*, moitié politique, moitié romanesque, où la passion de la liberté de son pays se mêle dans le cœur

1. Cette première rencontre de Lamartine et de Graziella est entièremen romanesque. Dans ses *Mémoires inédits* (IV, III et suiv.), Lamartine avoue qu'il a altéré la vérité « par vanité » et raconte comment il fit la connaissance de Graziella à la manufacture des tabacs de Naples, où elle était employée comme cigarière,

d'un jeune Italien à sa passion pour une belle Vénitienne » ; *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre ; et un volume de Tacite.

I

Graziella nous demandait souvent qu'est-ce que nous lisions donc tout le jour dans nos livres. Elle croyait que c'étaient des prières, car elle n'avait jamais vu de livres qu'à l'église dans la main des fidèles qui savaient lire et qui suivaient les paroles saintes du prêtre. Elle nous croyait très pieux, puisque nous passions des journées entières à balbutier des paroles mystérieuses. Seulement elle s'étonnait que nous ne nous fissions pas prêtres ou ermites dans un séminaire de Naples ou dans quelque monastère des îles. Pour la détromper, nous essayâmes de lire deux ou trois fois, en les traduisant en langue vulgaire du pays, des passages de Foscolo et quelques beaux fragments de notre Tacite.

Nous pensions que ces soupirs patriotiques de l'exilé italien et ces grandes tragédies de Rome impériale feraient une forte impression sur notre naïf auditoire ; car le peuple a de la patrie dans les instincts, de l'héroïsme dans le sentiment et du drame dans le coup d'œil. Ce qu'il retient, ce sont surtout les grandes chutes et les belles morts. Mais nous nous aperçûmes vite que ces déclamations et ces scènes si puissantes sur nous n'avaient point d'effet sur ces âmes simples. Le sentiment de la liberté politique, cette aspiration des hommes de loisir, ne descend pas si bas dans le peuple.

Ces pauvres pêcheurs ne comprenaient pas pourquoi Ortis se désespérait et se tuait, puisqu'il pouvait jouir de toutes les vraies voluptés de la vie : se promener sans rien faire, voir le soleil, aimer sa maîtresse et prier Dieu sur les rives vertes et grasses de la Brenta. « Pourquoi se tourmenter ainsi, disaient-ils, pour des idées qui ne pénètrent pas jusqu'au cœur ? Que lui importe que ce soient les Autrichiens ou les Français qui règnent à Milan[1] ? C'est un fou de se faire tant de chagrin pour de telles choses. » Et ils n'écoutaient plus.

1. Jacques Ortis, le héros de Foscolo, a dû s'exiler de Venise, sa patrie, à la suite du traité de Campo-Formio, qui l'a livrée aux Autrichiens.

II

Quant à Tacite, ils l'entendaient moins encore. L'empire ou la république, ces hommes qui s'entretuaient, les uns pour régner, les autres pour ne pas survivre à la servitude, ces crimes pour le trône, ces vertus pour la gloire, ces morts pour la postérité, les laissaient froids. Ces orages de l'histoire éclataient trop au-dessus de leurs têtes pour qu'ils en fussent affectés. C'étaient pour eux comme des tonnerres hors de portée sur la montagne, qu'on laisse rouler sans s'en inquiéter, parce qu'ils ne tombent que sur les cimes, et qu'ils n'ébranlent pas la voile du pêcheur ni la maison du métayer.

Tacite n'est populaire que pour les politiques ou pour les philosophes ; c'est le Platon de l'histoire. Sa sensibilité est trop raffinée pour le vulgaire. Pour le comprendre, il faut avoir vécu dans le tumulte de la place publique ou dans les mystérieuses intrigues des palais. Otez la liberté, l'ambition et la gloire à ces scènes, qu'y reste-t-il? Ce sont les trois grands acteurs de ses drames. Or ces trois passions sont inconnues au peuple, parce que ce sont des passions de l'esprit et qu'il n'a que les passions du cœur. Nous nous en aperçûmes à la froideur et à l'étonnement que ces fragments répandaient autour de nous.

Nous essayâmes alors un soir de leur lire *Paul* et *Virginie*. Ce fut moi qui le traduisis en lisant, parce que j'avais tant l'habitude de le lire que je le savais, pour ainsi dire, par cœur. Familiarisé par un plus long séjour en Italie avec la langue, les expressions ne me coûtaient rien à trouver et coulaient de mes lèvres comme une langue maternelle. A peine cette lecture eut-elle commencé, que les physionomies de notre petit auditoire changèrent et prirent une expression d'attention et de recueillement, indice certain de l'émotion du cœur. Nous avions rencontré la note qui vibre à l'unisson dans l'âme de tous les hommes, de tous les âges et de toutes les conditions, la note sensible, la note universelle, celle qui renferme dans un seul son l'éternelle vérité de l'art : la nature, l'amour et Dieu.

III

Je n'avais encore lu que quelques pages, et déjà vieillards, jeune fille, enfant, tout avait changé d'attitude. Le pêcheur, le coude sur le genou et l'oreille penchée de mon côté, oubliait d'aspirer la fumée de sa pipe. La vieille grand'mère, assise en face de moi, tenait ses deux mains jointes sous son menton, avec le geste des pauvres femmes qui écoutent la parole de Dieu, accroupies sur le pavé des temples. Beppo était descendu du mur de la terrasse, où il était assis tout à l'heure. Il avait placé, sans bruit, sa guitare sur le plancher. Il posait sa main à plat sur le manche, de peur que le vent ne fît résonner ses cordes. Graziella, qui se tenait ordinairement un peu loin, se rapprochait insensiblement de moi, comme si elle eût été fascinée par une puissance d'attraction cachée dans le livre.

Adossée au mur de la terrasse, au pied duquel j'étais étendu moi-même, elle se rapprochait de plus en plus de mon côté, appuyée sur sa main gauche, qui portait à terre, dans l'attitude du gladiateur blessé. Elle regardait avec de grands yeux bien ouverts tantôt le livre, tantôt mes lèvres d'où coulait le récit ; tantôt le vide entre mes lèvres et le livre, comme si elle eût cherché du regard l'invisible esprit qui me l'interprétait. J'entendais son souffle inégal s'interrompre ou se précipiter, suivant les palpitations du drame, comme l'haleine essoufflée de quelqu'un qui gravit une montagne et qui se repose pour respirer de temps en temps. Avant que je fusse arrivé au milieu de l'histoire, la pauvre enfant avait oublié sa réserve un peu sauvage avec moi. Je sentais la chaleur de sa respiration sur mes mains. Ses cheveux frissonnaient sur mon front. Deux ou trois larmes brûlantes tombées de ses joues tachaient les pages tout près de mes doigts.

IV

Excepté ma voix lente et monotone, qui traduisait littéralement à cette famille de pêcheurs ce poème du cœur, on n'entendait aucun bruit que les coups sourds et éloignés de la

mer qui battait la côte là-bas sous nos pieds. Ce bruit même était en harmonie avec la lecture. C'était comme le dénoûment pressenti de l'histoire, qui grondait d'avance dans l'air au commencement et pendant le cours du récit. Plus ce récit se déroulait, plus il semblait attacher nos simples auditeurs. Quand j'hésitais, par hasard, à trouver l'expression juste pour rendre le mot français, Graziella, qui depuis quelque temps tenait la lampe abritée contre le vent par son tablier, l'approchait tout près des pages et brûlait presque le livre dans son impatience, comme si elle eût pensé que la lumière du feu allait faire jaillir le sens intellectuel à mes yeux et éclore plus vite les paroles sur mes lèvres. Je repoussais en souriant la lampe de la main sans détourner mon regard de la page, et je sentais mes doigts tout chauds de ses pleurs.

V

Quand je fus arrivé au moment où Virginie, rappelée en France par sa tante, sent, pour ainsi dire, le déchirement de son être en deux, et s'efforce de consoler Paul sous les bananiers, en lui parlant de retour et en lui montrant la mer qui va l'emporter, je fermai le volume et je remis la lecture au lendemain.

Ce fut un coup au cœur de ces pauvres gens. Graziella se mit à genoux devant moi, puis devant mon ami, pour nous supplier d'achever l'histoire. Mais ce fut en vain. Nous voulions prolonger l'intérêt pour elle, le charme de l'épreuve pour nous. Elle arracha alors le livre de mes mains. Elle l'ouvrit, comme si elle eût pu, à force de volonté, en comprendre les caractères. Elle lui parla, elle l'embrassa. Elle le remit respectueusement sur mes genoux, en joignant les mains et en me regardant en suppliante.

Sa physionomie si sereine et si souriante dans le calme, mais un peu austère, avait pris tout à coup dans la passion et dans l'attendrissement sympathique de ce récit quelque chose de l'animation, du désordre et du pathétique du drame. On eût dit qu'une révolution subite avait changé ce beau marbre en chair et en larmes. La jeune fille sentait son âme jusque-là dormante se révéler à elle dans l'âme de Virginie.

Elle semblait avoir mûri de dix ans dans cette demi-heure. Les teintes orageuses de la passion marbraient son front, le blanc azuré de ses yeux et de ses joues. C'était comme une eau calme et abritée où le soleil, le vent et l'ombre seraient venus à lutter tout à coup pour la première fois. Nous ne pouvions nous lasser de la regarder dans cette attitude. Elle, qui jusque-là ne nous avait inspiré que de l'enjouement, nous inspira presque du respect. Mais ce fut en vain qu'elle nous conjura de continuer; nous ne voulûmes pas user notre puissance en une seule fois, et ses belles larmes nous plaisaient trop à faire couler pour en tarir la source en un jour. Elle se retira en boudant et éteignit la lampe avec colère.

VI

Le lendemain, quand je la revis sous les treilles et que je voulus lui parler, elle se détourna comme quelqu'un qui cache ses larmes, et refusa de me répondre. On voyait à ses yeux bordés d'un léger cercle noir, à la pâleur plus mate de ses joues et à une légère et gracieuse dépression des coins de sa bouche, qu'elle n'avait pas dormi, et que son cœur était encore gros des chagrins imaginaires de la veillée. Merveilleuse puissance d'un livre qui agit sur le cœur d'une enfant illettrée et d'une famille ignorante avec toute la force d'une réalité, et dont la lecture est un événement dans la vie du cœur!

C'est que de même que je traduisais le poème, le poème avait traduit la nature, et que ces événements si simples, le berceau de ces deux enfants aux pieds de deux pauvres mères, leurs amours innocents, leur séparation cruelle, ce retour trompé par la mort, ce naufrage et ces deux tombeaux, n'enfermant qu'un seul cœur, sous les bananiers, sont des choses que tout le monde sent et comprend, depuis le palais jusqu'à la cabane du pêcheur. Les poètes cherchent le génie bien loin, tandis qu'il est dans le cœur, et que quelques notes bien simples, touchées pieusement et par hasard sur cet instrument monté par Dieu même, suffisent pour faire pleurer tout un siècle, et pour devenir aussi populaires que l'amour et aussi sympathiques que le sentiment. Le sublime lasse, le

beau trompe, le pathétique seul est infaillible dans l'art. Celui qui sait attendrir sait tout. Il y a plus de génie dans une larme que dans tous les musées et dans toutes les bibliothèques de l'univers. L'homme est comme l'arbre qu'on secoue pour en faire tomber ses fruits : on n'ébranle jamais l'homme sans qu'il en tombe des pleurs.

VII

Tout le jour, la maison fut triste comme s'il était arrivé un événement douloureux dans l'humble famille. On se réunit pour prendre les repas, sans presque se parler. On se sépara. On se retrouva sans sourire. On voyait que Graziella n'avait point le cœur à ce qu'elle faisait en s'occupant dans le jardin ou sur le toit. Elle regardait souvent si le soleil baissait, et, de cette journée, il était visible qu'elle n'attendait que le soir.

Quand le soir fut venu et que nous eûmes repris tous nos places ordinaires sur l'*astrico* [1], je rouvris le livre et j'achevai la lecture au milieu des sanglots. Père, mère, enfants, mon ami, moi-même, tous participaient à l'émotion générale. Le son morne et grave de ma voix se pliait, à mon insu, à la tristesse des aventures et à la gravité des paroles. Elles semblaient, à la fin du récit, venir de loin et tomber de haut dans l'âme avec l'accent creux d'une poitrine vide où le cœur ne bat plus et qui ne participe plus aux choses de la terre que par la tristesse, la religion et le souvenir.

VIII

Il nous fut impossible de prononcer de vaines paroles après ce récit. Graziella resta immobile et sans geste, dans l'attitude où elle était en écoutant, comme si elle écoutait encore. Le silence, cet applaudissement des impressions durables et vraies, ne fut interrompu par personne. Chacun respectait dans les autres les pensées qu'il sentait en soi-même. La lampe presque consumée s'éteignit insensiblement sans

1. L'*astrico* est le toit en terrasse, où la famille se rassemble le soir.

qu'aucun de nous y portât la main pour la ranimer. La famille se leva et se retira furtivement. Nous restâmes seuls, mon ami et moi, confondus de la toute-puissance de la vérité, de la simplicité et du sentiment sur tous les hommes, sur tous les âges et sur tous les pays.

Peut-être une autre émotion remuait-elle déjà aussi le fond de notre cœur. La ravissante image de Graziella transfigurée par ses larmes, initiée à la douleur par l'amour, flottait dans nos rêves avec la céleste création de Virginie. Ces deux noms et ces deux enfants, confondus dans des apparitions errantes, enchantèrent ou attristèrent notre sommeil agité jusqu'au matin. Le soir de ce jour et les deux jours qui suivirent, il fallut relire deux fois à la jeune fille le même récit. Nous l'aurions relu cent fois de suite qu'elle ne se serait pas lassée de le demander encore. C'est le caractère des imaginations du Midi, rêveuses et profondes, de ne pas chercher la variété dans la poésie ou dans la musique ; la musique et la poésie ne sont, pour ainsi dire, que les thèmes sur lesquels chacun brode ses propres sentiments ; on s'y nourrit, sans satiété, comme le peuple, du même récit et du même air pendant des siècles. La nature elle-même, cette musique et cette poésie suprême, qu'a-t-elle autre chose que deux ou trois paroles et deux ou trois notes, toujours les mêmes, avec lesquelles elle attriste ou enchante les hommes, depuis le premier soupir jusqu'au dernier ?

RAPHAEL

PAGES DE LA VINGTIÈME ANNÉE

(1849)

XXVII

LE NAUFRAGE DE JULIE

Le héros du récit, Raphaël — c'est-à-dire Lamartine — passe l'automne à Aix, en Savoie. Dans la pension où il loge se trouve en même temps que lui une jeune femme, — celle qu'il a célébrée dans ses vers sous le nom d'Elvire, et qu'il appelle ici, de son vrai nom, Julie. Malade et mélancolique, elle vit très retirée et ne sort de son appartement que pour quelques promenades solitaires dans les montagnes.

I

Les premières neiges commençant à blanchir les têtes des sapins sur les hauts sommets de la Savoie, j'avais renoncé à mes courses dans les montagnes. La chaleur douce et prolongée de la fin d'octobre s'était concentrée dans le creux de la vallée. L'air était tiède encore sur les bords et sur les eaux du lac[1]. La longue allée de peupliers qui y mène avait, à midi, des lueurs de soleil, des balancements de rameaux et des murmures de cimes qui m'enchantaient. Je passais une partie de mes journées sur l'eau. Les bateliers me connaissaient; ils se souviennent encore, me dit-on, des longues

1. Le lac du Bourget, auprès duquel Aix est situé.

navigations que je leur faisais faire dans les golfes les plus écartés et dans les anses les plus sauvages des deux rives de France et de Savoie. La jeune étrangère s'embarquait aussi quelquefois, au milieu du jour, pour des courses moins prolongées. Les bateliers, fiers de la conduire et attentifs aux moindres symptômes de fraîcheur, de nuage ou de vent qui pouvaient apparaître dans le ciel, avaient bien soin de la prévenir : ils préféraient sa santé et sa vie au salaire de leurs journées perdues. Une seule fois ils se trompèrent. Ils lui avaient promis une traversée et un retour faciles pour aller visiter les ruines de l'abbaye de Haute-Combe [1], située sur le bord opposé. Ils avaient à peine franchi les deux tiers de leur route, qu'une rafale de vent, sortant des gorges étroites de la vallée du Rhône, vint soulever et faire écumer les lames courtes, comme une brise que les marins appellent *carabinée*, qui frappe tout à coup et fait souvent chavirer les embarcations, au tournant d'un cap, sur la mer. Le petit bateau, sa voile emportée, et soutenu difficilement par le balancier des deux rames étendues du batelier, dansait comme une coquille de noix sur les vagues toujours grossissantes. Le retour était impossible, et il fallait plus d'une demi-heure de fatigue et de danger avant d'être à l'abri sous l'ombre des hautes falaises de Haute-Combe. Le sort ou la destinée de mon âme qui dirigeait, ce jour-là, ma voile indécise sur le lac, à la même heure, m'avait fait embarquer moi-même sur un bateau plus fort, armé de quatre vigoureux rameurs. J'allais visiter, dans une île au fond du lac, un parent de mon ami de Chambéry [2], nommé M. de Châtillon. Il avait son château sur un roc, au sommet de cette île. Nous n'étions plus qu'à quelques coups de rames du port de Châtillon, quand mes yeux, qui suivaient machinalement à perte de vue le bateau de la jeune malade, s'aperçurent de sa détresse et de la lutte péril-

1. L'abbaye de Haute-Combe, fondée en 1125 par Amédée III de Savoie, fut occupée jusqu'à la Révolution française par des moines de l'ordre de Citeaux ; les princes de la maison de Savoie s'y faisaient ensevelir. Transformé en « bien national », le vieux monastère, mal entretenu, était rapidement tombé en ruines. Il a été restauré depuis et rendu aux religieux de Citeaux.

2. Louis de Vignet. V. *Poésie*, Introduction, p. XI.

leuse que son embarcation soutenait contre le coup de vent. Nous viràmes de bord, mes rameurs et moi, d'un cœur unanime. Nous nous jetâmes en plein lac et en pleine tempête pour voler au secours du bateau en perdition qui disparaissait souvent sous un horizon roulant d'écumes. Longue et terrible fut l'anxiété de mon âme pendant l'heure que nous employâmes à traverser ainsi presque toute la largeur du lac et à rejoindre le bateau en péril. Quand, enfin, nous l'atteignîmes, il touchait au bord. Une longue lame le jeta, sous nos yeux, en sûreté sur le sable, au pied des ruines de l'abbaye.

Nous poussâmes un cri de joie. Nous nous précipitâmes à l'envi dans l'eau pour courir plus vite au bateau et pour porter sur le rivage la malade naufragée. Le pauvre batelier consterné nous appelait à son aide avec des gestes d'affliction et des cris de détresse. Il nous montrait de la main le fond de sa barque, que nous ne pouvions pas apercevoir encore. En arrivant nous vîmes la jeune dame couchée évanouie au fond de la barque, les jambes, le corps, les bras recouverts d'un lit d'eau glacée et de flocons d'écume, le buste seulement hors de l'eau, et la tête, comme celle d'une morte, appuyée contre le petit coffre de bois qui sert à renfermer, à la poupe, les filets et les provisions des bateliers. Ses cheveux flottaient autour de son cou et de ses épaules, comme les ailes d'un oiseau noir à demi submergé au bord d'un étang. Son visage, dont les couleurs ne s'étaient pas tout à coup effacées, avait le calme du plus tranquille sommeil. C'était cette beauté surnaturelle que le dernier soupir laisse sur le visage des jeunes filles mortes, comme le plus charmant rayon de la vie sur le front d'où elle se retire, ou comme le premier crépuscule de l'immortalité sur les traits qu'elle veut diviniser dans la mémoire des survivants. Jamais je ne l'avais vue et jamais je ne la revis si divinement transfigurée. La mort était-elle le jour de cette céleste figure ? ou Dieu voulait-il me donner, dans cette première et solennelle impression, le pressentiment et l'image de cette forme immuable sous laquelle j'étais destiné à ensevelir cette beauté dans ma mémoire, à l'y revoir éternellement et à l'y invoquer à jamais ?... [1]

1. Cf. *le Crucifix* (*Poésie*, p. 82).

Nous nous précipitâmes dans la barque pour soulever la mourante de son lit d'écume et pour l'emporter au-delà des rochers. Je mis la main sur son cœur comme je l'aurais mise sur un globe de marbre. J'approchai mon oreille de ses lèvres comme je l'aurais approchée des lèvres d'un enfant endormi. Le cœur battait irrégulièrement, mais fortement ; l'haleine était sensible et tiède ; je compris que ce n'était qu'un long évanouissement, suite de la terreur et du froid de l'eau. Un des bateliers souleva les pieds ; je pris les épaules et la tête qui pesait contre ma poitrine. Nous la portâmes ainsi, sans qu'elle donnât signe de vie, jusqu'à une petite maison de pêcheur, sous le rocher de Haute-Combe. Cette chaumière servait d'auberge aux bateliers quand ils conduisaient des curieux aux ruines. Elle ne consistait qu'en une salle étroite, obscure, enfumée, meublée d'une table chargée de pain, de fromage et de bouteilles. Une échelle de bois partant du pied de la cheminée conduisait au-dessus à une petite chambre basse éclairée par une lucarne sans vitre ouvrant sur le lac. L'espace était occupé presque tout entier par trois lits qui se fermaient par des portes de bois, comme de profondes armoires. La famille y couchait. La mère et deux jeunes filles de la maison à qui nous remîmes la jeune femme évanouie, en nous retirant par décence hors de la porte, l'étendirent sur un matelas auprès de la cheminée, allumèrent un feu doux de paille et de branches de genêt, la délacèrent, lui ôtèrent ses vêtements pour les faire sécher, essuyèrent ses membres et ses cheveux ruisselants de l'eau du lac ; puis elles la portèrent, toujours évanouie, dans un des lits de la chambre où elles avaient étendu des draps blancs chauffés avec une des pierres tièdes du foyer, selon l'usage des paysans de ces montagnes. Elles essayèrent en vain de lui faire avaler quelques gouttes de vinaigre et de vin pour la rappeler à la vie. Voyant tous leurs soins perdus et tous leurs efforts inutiles, elles se répandirent en sanglots et en cris qui nous rappelèrent dans la maison. « La demoiselle est morte ! la dame est trépassée ! il n'y a qu'à pleurer et à chercher le prêtre ! » s'écriaient-elles. Les bateliers consternés se joignaient aux femmes et redoublaient l'horreur de ces lamentations. Je m'élançai sur l'échelle, j'entrai dans la chambre, je me penchai sur le lit, le

crépuscule l'éclairait encore; je touchai de ma main le front, il était brûlant; je distinguai le mouvement faible mais régulier de la respiration, qui soulevait et abaissait alternativement le drap de gros chanvre écru sur la poitrine; je fis taire les femmes, et, donnant un écu à un des plus jeunes bateliers, je le chargeai d'aller chercher un médecin. Il y en avait un, me dit-on, à deux lieues de Haute-Combe, dans un village sur un des plateaux du mont du Chat. Le batelier partit en courant. Les autres s'attablèrent, rassurés par la certitude que la dame n'était pas morte. Les femmes allaient et venaient de la chambre dans la salle et de la cave au poulailler pour préparer le souper. Je restai assis sur des sacs de farine de maïs, à côté du lit, près des pieds, les mains croisées sur mes genoux, les yeux fixés sur le visage immobile et sur les paupières fermées de l'étrangère. La nuit était venue. Une des jeunes filles avait fermé le volet de la lucarne. Elle avait suspendu une petite lampe à bec de cuivre contre le mur; la lueur en tombait sur le drap et sur le visage endormi, comme celle du cierge sur un linceul. Hélas! j'ai veillé ainsi depuis sur d'autres visages, mais ils ne se sont plus réveillés!...

II

Jamais peut-être le regard et l'âme d'un jeune homme ne s'abîmèrent pendant tant de longues heures dans une si forte et si étrange contemplation. Suspendu entre la mort et l'amour, j'étais incapable de comprendre si l'angélique figure endormie sous mes yeux était une éternelle douleur ou une éternelle adoration que cette nuit me préparait dans son mystère, ou que le matin allait me rendre avec le réveil et la vie. Les spasmes du sommeil, qui n'étaient pas assez forts pour la ranimer, avaient rejeté le drap et découvert une de ses épaules. Ses cheveux s'y roulaient en gros anneaux noirs et épais. Son col affaissé sur l'oreiller était plié par le poids de sa tête, qui pendait en arrière, un peu inclinée sur la joue droite. Un de ses bras s'était dégagé des couvertures; il était passé sous son cou; il laissait apercevoir seulement la nudité d'un coude d'ivoire qui se détachait de la couleur grise de la

chemise de grosse toile dont les paysannes l'avaient revêtue. A un des doigts de la main noyés dans les cheveux, on voyait briller un petit anneau d'or qui enchâssait une étincelle de rubis où se réverbérait la lampe. Les jeunes filles de la maison s'étaient couchées, sans se déshabiller, sur le plancher. La mère était assoupie sur une chaise de bois, les mains et la tête appuyées sur le dossier. Quand le coq chanta dans la cour, les femmes sortirent, leurs sabots à la main, et descendirent sans bruit l'échelle pour aller au travail. Je restai seul.

Les premières lueurs du crépuscule du matin commençaient à filtrer presque insensibles à travers les fentes du volet fermé de la lucarne. Je l'ouvris, espérant que l'air frais matinal et balsamique du lac et des montagnes, et peut-être aussi le premier rayon du soleil, auraient l'influence du réveil général de la nature sur cette vie que j'aurais voulu déjà réveiller au prix de mon propre souffle vital. Un air frais et presque glacial se répandit dans la chambre et souffla la lampe à demi consumée. Mais la couche resta sans mouvement. J'entendis les pauvres femmes qui priaient ensemble en bas avant de commencer leur journée. L'idée de prier aussi me vint au cœur, comme elle vient à toute autre âme qui se sent à bout de ses forces et qui a besoin qu'une force mystérieuse et surhumaine se surajoute à l'impuissante tension de ses désirs. Je me mis à genoux sur le plancher, les mains jointes sur le bord du lit, les regards fixés sur le visage de la jeune femme. Je priai longtemps, ardemment, jusqu'aux larmes. Elles finirent par inonder mes yeux et par me cacher la figure de celle dont je demandais si passionnément le réveil. J'aurais passé des heures ainsi sans m'apercevoir de la durée du temps et sans sentir la douleur de mes genoux sur la pierre, tant mon âme était absorbée dans une seule sensation et dans une seule volonté. Tout à coup, en passant machinalement la main sur mes yeux pour les essuyer, je sentis une main qui touchait la mienne et qui retombait doucement sur ma tête, comme pour écarter mes cheveux, dévoiler mon visage et me bénir. Je poussai un cri, je regardai ; je vis les yeux de la malade se rouvrir, sa bouche respirante et souriante, son bras tendu vers moi pour saisir ma main, et j'entendis ces mots : « O mon Dieu ! je vous remercie. J'ai donc un frère ! »

III

Le frais du matin l'avait réveillée pendant que je priais, le visage noyé dans mes cheveux et dans mes larmes, au bord de son lit. Elle avait eu le temps de voir l'ardeur de ma compassion à l'ardeur de ma prière. Elle avait eu assez de réflexion pour me reconnaître au jour qui entrait maintenant à pleins rayons dans la chambre. Évanouie dans l'isolement et dans l'indifférence, elle s'éveillait dans la pitié, dans l'intérêt et peut-être dans l'amour d'un pieux inconnu. Privée de toute parenté d'âme dans la fleur négligée de sa vie[1], elle avait trouvé tout à coup à côté d'elle la figure, l'attitude, les soins, la prière, les larmes d'un jeune frère, et ce nom avait échappé à son cœur et à ses lèvres en retrouvant le sentiment de ce bonheur avec la sensation de la vie !

« Un frère ? oh ! non, madame, lui répondis-je en prenant la main qu'elle tendait vers moi et en l'écartant respectueusement de mon front, comme si je n'eusse pas été digne d'être touché par elle ; un frère ? oh ! non, mais un esclave, mais une ombre vivante de vos pas, qui ne demande pour bénédiction au ciel et pour félicité à la terre que le droit de se souvenir de cette nuit, et de conserver à jamais l'image de cette apparition surhumaine qui lui fait désirer de la suivre jusque dans la mort, ou qui pourrait seule lui faire supporter cette vie ! » A mesure que ces paroles embarrassées et hésitantes s'échappaient de mes lèvres, à demi-voix, les teintes roses de la vie remontaient sur ses joues, un sourire triste se répandit autour de sa bouche comme une incrédulité obstinée au bonheur, ses yeux soulevés vers le ciel du lit semblaient écouter, par le regard, des mots qui ne répondaient qu'à ses pensées. Jamais le passage de la mort à la vie et d'un songe à une réalité ne fut si rapide et si visible sur un visage. Étonnement, langueur, ivresse, repos, mélancolie et joie, timidité et abandon, grâce et retenue, tout se peignit à la fois

1. Julie était mariée à « un vieillard illustre » (dans la réalité, M. Charles, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences), qui l'avait « adoptée » et qui l'aimait « comme un père ».

sur ses traits rafraichis par le réveil, colorés par la jeunesse. Son rayonnement éclairait l'alcôve sombre autant que la lueur du matin. Il y eut plus de paroles, plus de révélations, plus de confidences, plus d'infini dans ce visage et dans ce silence, que dans des millions de mots. Le visage humain est la langue des yeux; la physionomie, dans la jeunesse, est un clavier que la passion parcourt d'un regard. Elle transmet de l'âme à l'âme des mystères d'intimité muette qui n'ont leur traduction dans aucun langage d'ici-bas. Ma physionomie aussi révélait sans doute un ami au regard qui se reposait avec tant d'avidité sur mes traits. Mes habits encore humides, les touffes brunes de mes longs cheveux mille fois labourés pendant la nuit par mes mains, mon cou dont la cravate était lâche et dénouée, mes yeux cernés par la veille, mon teint pâli par l'insomnie et par l'émotion, l'enthousiasme presque religieux qui m'inclinait devant cette sainteté de la beauté souffrante, l'inquiétude, l'émotion, la joie, la surprise, le demi-jour de cette chambre nue, au milieu de laquelle je restais debout sans oser faire un pas, comme si j'eusse craint de faire évanouir l'enchantement d'un si divin songe, les premiers rayons de soleil enfin qui passaient par la lucarne et qui venaient éblouir mes yeux et faire briller mes gouttes de larmes mal essuyées, tout devait donner à ma figure une puissance d'expression et une transparence de tendresse que sans doute elle ne retrouverait pas une seconde fois dans le cours d'une longue vie.

Ne pouvant plus supporter le contre-coup de ces émotions et le frisson intérieur de ce silence, j'appelai les femmes. Elles montèrent. Elles se répandirent en cris de surprise en voyant cette résurrection qui leur paraissait un miracle. Au même instant, le médecin que j'avais envoyé chercher, la veille, entra. Il recommanda le repos et quelques infusions de plantes de ces montagnes, qui calment les mouvements du cœur. Il rassura tout le monde en nous disant que cette maladie de la jeunesse des femmes s'apaisait souvent avec les années ; qu'elle n'était qu'un excès de sensibilité qui faisait ressembler la surabondance de vie à la mort, mais qui n'était jamais la mort, à moins que les peines intérieures ne vinssent l'aggraver de causes morales et la changer en mélancolie habituelle

et en incurable difficulté de vivre. Pendant que les femmes cherchaient dans les prés les simples indiqués par le médecin et que les blanchisseuses repassaient ses vêtements mouillés, sous le fer chaud, dans la salle basse, je sortis de la maison et j'allai parcourir seul les ruines de l'antique abbaye.

LETTRE A M. D'ESGRIGNY

(Préface aux *Harmonies poétiques et religieuses*)

(1849)

XXVIII

LE PÈRE DUTEMPS

Dans cette « lettre », datée du 4 novembre 1849, Lamartine conte à son ami d'Esgrigny une course qu'il vient de faire entre Mâcon et Saint-Point, et dont le principal épisode est la rencontre du père Dutemps.

Un écart de Saphir, la jument du poète, vient d'épouvanter un vieil aveugle, qui s'avançait dans le sentier avec son âne. Au moment où il s'approche du pauvre homme pour le rassurer, Lamartine le reconnaît: c'est un vieux « coquetier » des montagnes, qu'il a connu dans son enfance. « On appelle ici *coquetier*, explique-t-il, un homme qui va de chaumière en chaumière et de verger en verger acheter des œufs, des prunes, des pommes, de petites poires sauvages, des châtaignes; qui en remplit les paniers de ses ânes, et qui va les revendre avec un petit bénéfice aux portes des églises, après vêpres, dans les villages voisins. »

Ce coquetier des montagnes était déjà vieux et cassé dans mon enfance. Je le croyais couché depuis longues années sous une de ces pierres de granit couvertes de mousse, qui parsemaient comme des tombes son petit champ d'orge et de folle avoine autour de son haut chalet. Il avait dès ce temps-là les yeux chassieux ; ma mère lui donnait, pour fortifier sa vue, de petites fioles où elle recueillait les pleurs de la vigne, sève du cep qui sue au printemps une sueur balsamique, ayant,

dit-on, la vertu sans avoir les vices du vin. Maintenant plus qu'octogénaire, il paraissait tout à fait aveugle, car il tenait une de ses mains en entonnoir sur ses yeux fixés vers le soleil, comme pour y concentrer quelque sentiment de ses rayons ; de l'autre main il palpait une à une les pierres amoncelées du petit mur à hauteur d'appui qui bordait le sentier, comme pour reconnaître la place où il se trouvait sur le chemin.

« Rassurez-vous, père Dutemps ! lui criai-je en me rapprochant de lui, j'ai repris le cheval : il ne fera ni peur à votre âne, ni mal à vous. » Et je m'arrêtai à l'ombre d'un poirier sauvage, devant le pauvre homme.

« Vous me connaissez donc, puisque vous avez dit mon nom ? murmura l'aveugle. Mais moi, je ne vous connais pas. C'est qu'il y a bien longtemps, continua-t-il comme pour s'excuser, que je ne puis plus connaître les hommes qu'à leur voix. Les arbres et les murs, oui, cela ne change pas de place ; mais les hommes, non, cela va, cela vient, aujourd'hui ici, demain là ; cela court comme de l'eau, cela change comme le vent ; à moins de les voir, on ne sait pas à qui l'on parle, et je ne les vois plus. Par exemple, quand ils m'ont une fois parlé, je les reconnais toujours au son de leur voix : la voix, c'est comme une personne dans mon oreille. Mais je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu la vôtre. Qui êtes-vous donc, si cela ne vous offense pas ?

— Hélas ! père Dutemps, lui dis-je, cela prouve que ma voix a bien changé, comme mon visage ; car vous l'avez entendue bien souvent sous le vieux sorbier de votre cour, quand nous ramassions au pied de l'arbre les sorbes que la Madeleine votre femme faisait mûrir sur la paille, ou quand je rappelais les chiens courants de mon père au bord du grand bois, au-dessus de votre champ de blé noir. »

Il renversa sa tête en arrière, ôta son bonnet, d'où roulèrent sur ses joues des écheveaux de cheveux blancs et fins comme une toison, et il recula machinalement en arrière, à deux pas.

« Vous êtes donc monsieur Alphonse ? s'écria-t-il (les paysans de ces contrées ne connaissent de mes noms que celui-là). Il n'y a que lui qui ait connu Madeleine, qui ait secoué le sorbier de la cour, qui ait rappelé les chiens des chasseurs pour leur rompre le pain de seigle devant la maison. Hélas !

que Madeleine aurait donc de plaisir à le revoir, si elle vivait ! ajouta-t-il avec un accent de regret attendri.

— Oui, c'est moi, père Dutemps, lui dis-je ; donnez-moi votre main, que je la serre encore en reconnaissance des bons services que vous nous avez rendus, des bons fagots que vous nous avez brûlés, des bonnes galettes de sarrasin que vous nous avez cuites à votre feu, et de l'amitié que Madeleine, ses filles et vous, vous aviez pour notre mère et pour ses enfants ! Il y a bien longtemps de cela ; mais, voyez-vous, la mémoire dans les cœurs d'enfants, c'est comme la braise du foyer éteint pendant le jour, dans la maison : cela tient la cendre chaude, et quand la nuit vient, cela se rallume dès qu'on la remue !

— Est-ce possible ? Quoi ! c'est bien vous ! reprit-il avec un étonnement qui commençait à s'apaiser. Ah ! oui, il y a bien longtemps que vous n'étiez venu au pays, qu'on ne regardait plus fumer le château, qu'on n'entendait plus aboyer les chiens là-bas dans le grand jardin sous les tours, qu'on ne voyait plus passer les chevaux blancs qui portaient des dames et des messieurs dans les chemins à travers les prés ! Ma fille me disait : « Le pays est mort ; il semble que la clo-« che pleure au lieu de carillonner. » On disait aussi que vous ne reviendriez jamais ; qu'il y avait eu du bruit là-bas ; qu'on vous avait nommé un des rois de la république, et puis qu'on avait voulu vous mettre en prison ou en exil, comme sous la Terreur. Il est venu au printemps un colporteur qui vendait des images de vous dans le pays, comme celles d'un grand de la république, et puis il en est venu en automne qui vendaient des chansons contre vous, comme celles de Mandrin[1]. J'ai bien pleuré quand ma fille m'a raconté cela un dimanche, en revenant de la messe. « Est-ce « bien possible, ai-je dit, que ce monsieur ait fait tous ces « crimes ? et que lui, qui n'aurait pas fait de mal à une bête « quand il était petit, il ait fait couler le sang des hommes dans « Paris, par malice ? » Et puis, quelques mois plus tard, on dit que ce n'était pas vrai ; et puis, on n'a plus rien dit du tout.

— Hélas ! père Dutemps, lui ai-je répondu, il y a du vrai et du faux dans tous ces bruits de nos agitations lointaines

1. Le célèbre bandit du XVIIIe siècle, dont les exploits sont devenus légendaires.

qui sont montés jusqu'à ces déserts, comme le bruit du canon de Lyon y monte quand c'est le vent du midi, sans que l'on puisse savoir d'ici si c'est le canon d'alarme ou le canon de fête. On ne sait de même que longtemps après les révolutions si les hommes qui y ont été jetés sont dignes d'excuse ou de blâme. N'en parlons pas à présent. Je viens ici pour les oublier pendant quelques jours à ce beau soleil, que le sang et les larmes des peuples ne ternissent pas. Je ne serai que trop tôt obligé, par mon devoir, de retourner où s'agite le sort des empires, et de me faire encore des misères et des inimitiés ici-bas, pour me faire un juge indulgent et compatissant là-haut ; car, voyez-vous, chacun a son travail dans ce monde, et il faut l'accomplir à tout prix. Je suis bien las, mais je n'ai pas encore le droit de m'asseoir, comme vous, tout le jour au soleil contre un mur. Et qui sait s'il y aura un mur?... Mais vous, père Dutemps, parlons de vous. Demeurez-vous toujours seul là-haut dans cette petite chaumière, à une lieue de tout voisin, dans la bruyère, au bord du bois des hêtres? Quel âge avez-vous? Qui est-ce qui pioche pour vous la colline de sable? Qui est-ce qui bat les châtaignes? Qui est-ce qui soigne vos ânesses et vos chèvres? Depuis quand avez-vous perdu tout à fait la vue? Et comment passez-vous le temps que Dieu vous a mesuré plus large qu'aux autres hommes? car je crois que vous êtes le plus vieux de la vallée.

— J'ai quatre-vingts ans, me répondit le vieillard. Ma femme, la Madeleine, est morte il y a sept ans ; elle était bien plus jeune que moi. Tous mes enfants sont morts, excepté la *Marguerite*, qui était la dernière de mes filles, et que vous appeliez la *Pervenche des bois*, parce qu'elle avait des yeux bleus comme ces fleurs qui croissent à l'ombre, vers la source ; elle a été veuve à vingt-huit ans, et elle a refusé de se remarier pour venir me soigner et me nourrir dans la petite cabane là-haut, où elle est née et où elle restera jusqu'à ma mort ; elle a une petite fille et un petit garçon qui mènent les bêtes aux champs, et qui continuent à servir mes pratiques d'œufs et de pommes. Ce petit commerce, dont nous leur laissons les *sous* pour eux, servira pour leur acheter des habits, du linge et une armoire, quand ils seront en âge et en

idée de se marier. Marguerite pioche le champ de pommes de terre et de sarrasin, ramasse le bois mort pour l'hiver ; elle fait le pain de seigle ; et moi je ne fais rien que ce que vous voyez, ajouta-t-il en laissant tomber ses deux mains sur ses genoux comme un homme oisif. Je garde l'âne ou plutôt l'âne me garde quand les enfants n'y sont pas ; car il est vieux pour un animal presque autant que je suis vieux pour un homme ; il sait que je n'y vois pas, il ne s'écarte jamais trop des chemins ; et quand il veut s'en aller, il se met à braire, ou bien il vient frotter sa tête contre moi tout comme un chien, jusqu'à ce que nous revenions ensemble à la cabane.

— Mais le jour ne vous paraît-il pas bien long ainsi, tout seul dans les sentiers de la montagne ? lui demandai-je.

— Oh ! non, jamais, dit-il ; jamais le temps ne me dure. Quand il fait beau, hors de la maison, je m'assois à une bonne place au soleil, contre un mur, contre une roche, contre un châtaignier ; et je vois en idée la vallée, le château, le clocher, les maisons qui fument, les bœufs qui pâturent, les voyageurs qui passent et qui devisent en passant sur la route, comme je les voyais autrefois des yeux. Je connais les saisons tout comme dans le temps où je voyais verdir les avoines, faucher les prés, mûrir les froments, jaunir les feuilles du châtaignier, et rougir les prunes des oiseaux sur les buissons. J'ai des yeux dans les oreilles, continua-t-il en souriant ; j'en ai sur les mains, j'en ai sous les pieds. Je passe des heures entières à écouter près des ruches les mouches à miel qui commencent à bourdonner sous la paille, et qui sortent une à une en s'éveillant, par leur porte, pour savoir si le vent est doux et si le trèfle commence à fleurir. J'entends les lézards glisser sur les pierres sèches, je connais le vol de toutes les mouches et de tous les papillons dans l'air autour de moi, la marche de toutes les petites *bêtes du bon Dieu* sur les herbes ou sur les feuilles sèches au soleil. C'est mon horloge et mon almanach à moi, voyez-vous. Je me dis : « Voilà le coucou qui chante, c'est le mois de mars, et nous allons avoir du chaud ; voilà le merle qui siffle, c'est le mois d'avril ; voilà le rossignol, c'est le mois de mai ; voilà le hanneton, c'est la Saint-Jean ; voilà la cigale, c'est le mois d'août ; voilà la grive, c'est la vendange, le raisin est mûr ;

voilà la bergeronnette, voilà les corneilles, c'est l'hiver. » Il en est de même pour les heures du jour. Je me dis parfaitement l'heure qu'il est à l'observation des chants d'oiseaux, du bourdonnement des insectes et des bruits des feuilles qui s'élèvent ou qui s'éteignent dans la campagne, selon que le soleil monte, s'arrête ou descend dans le ciel. Le matin, tout est vif et gai ; à midi, tout baisse ; au soir, tout recommence un moment, mais plus triste et plus court ; puis tout tombe et tout finit. Oh ! jamais je ne m'ennuie ; et puis, quand je commence à m'ennuyer, n'ai-je pas cela ? me dit-il en fouillant dans sa poche, et en tirant à moitié son chapelet. Je prie le bon Dieu jusqu'à ce que mes lèvres se fatiguent sur son saint nom et mes doigts sur les grains. Qui est-ce qui s'ennuierait en parlant tout le jour à son Roi, qui ne se lasse pas de l'écouter ? dit-il avec une physionomie de saint enthousiasme. Et puis la cloche de Saint-Point ne monte-t-elle pas cinq fois par jour jusqu'ici ? Elle me dit que Dieu aussi pense à moi.

— Mais l'hiver ? lui dis-je, afin de m'instruire pour moi-même de tous ces mystères de la solitude, de la cécité et de la vieillesse.

— Oh ! l'hiver, me répondit-il, il y a le feu dans le foyer, le bruit des sabots des enfants dans la maison, les châtaignes qu'on écorce, les pois qu'on écosse, le maïs qu'on égrène, le chanvre qu'on tille : tous ces travaux n'ont pas besoin des yeux. Je travaille tout l'hiver au coin du feu en jasant avec les enfants, ou avec les chèvres et les poules qui vivent avec nous, et je me repose tout l'été. Oh ! non, le temps ne me dure pas : seulement, quelquefois je voudrais bien, comme à présent, revoir le visage de ceux qui me rencontrent sur le chemin, et que j'ai connus dans les vieux temps. Par exemple, dites-moi donc, monsieur, poursuivit-il timidement, si vous avez toujours ces longs cheveux châtains qui sortaient de dessous votre chapeau, et qui balayaient vos joues fraîches comme les joues d'une jeune fille, quand vous accompagniez votre père à la chasse, et que vous buviez une goutte de lait en passant dans le cellier[1] de sapin de ma fille ?

1. *Cellier*, pour « seiller ». V. ci-dessous p. 273, note 1.

— Hélas ! père Dutemps, il a neigé sur ces cheveux-là depuis. Le visage de l'enfant, du jeune homme et de l'homme mûr se ressemblent comme l'arbre que vous avez planté il y a trente ans ressemble à l'arbre qui vous donne aujourd'hui ses fruits en automne ; c'est le même bois, ce ne sont plus les mêmes feuilles.

— Et avez-vous toujours ces beaux chevaux blancs qui galopaient dans le grand pré, auprès du château, et qu'on disait que vous aviez ramenés, après vos voyages, du pays de notre père Abraham ?

— Ils sont morts de tristesse et de vieillesse, loin de leur soleil et loin de moi.

— Mais est-il bien vrai que vous allez vendre ces prés, ces vignes, ces bois, cette bonne maison que le soleil faisait reluire comme les murs d'une église, au fond du pays ?[1]

— Ne parlons pas de cela, père Dutemps ! Dieu est Dieu ; les prés, les terres et les maisons sont à lui, et il les change de maître quand il veut ! Je ne sais pas ce qu'il ordonnera de nous ; mais souvenez-vous toujours de mon père, de ma mère, de mes sœurs, de ma femme et de moi ; et quand vous direz vos prières sur votre chapelet, réservez toujours sept ou huit grains en mémoire d'eux. »

Je serrai de nouveau la main du coquetier, et je continuai mon chemin.

J'étais heureux d'avoir retrouvé ce vieillard, comme un homme se réjouit, après un demi-siècle, de retrouver dans une bruyère les traces d'un sentier où il a passé dans ses beaux jours, et qu'il croyait effacées pour jamais. Chaque pas de mon cheval, en descendant des montagnes, me découvrait un pan de plus de la vallée, du village, des hameaux enfouis sous les noyers, de mes jardins, de mes vergers, de ma maison ; mon œil s'éblouissait et s'humectait de reconnaissance en reconnaissance. De chaque site, de chaque toit, de chaque arbre, de chaque repli du sol, de chaque golfe de verdure, de chaque clairière illuminée par les rayons rasants du soleil couchant, un éclair, une mémoire, un bonheur, un regret, une

1. Lamartine, pressé par des créanciers, négociait alors la vente du domaine de Milly. Il ne fut toutefois réduit à s'en défaire que douze ans plus tard, en 1861.

figure jaillissaient de mes yeux et de mon cœur comme s'ils eussent jailli du pays lui-même. Je me rappelais père, mère, sœurs, enfance, jeunesse, amis de la maison, contemporains de mes jours de joie et de fête, arbres d'affection, sources abritées, animaux chéris, tout ce qui avait jadis peuplé, animé, vivifié, enchanté pour moi ce vallon, ces prairies, ces bois, ces demeures. Je secouais comme un fardeau importun derrière moi les années intermédiaires entre le départ et le retour ; je rejetais plus loin encore l'idée de m'en séparer pour jamais. J'avais douze ans, j'en avais vingt, j'en avais trente ; regards de ma mère, voix de mon père, jeux de mes sœurs, entretiens de mes amis, premières ivresses de ma vie, aboiements de mes chiens, hennissements de mes chevaux, expansions ou recueillements de mon âme tour à tour répandue ou enfermée dans ses extases, matinées de printemps, journées à l'ombre, soirées d'automne au foyer de famille, premières lectures, bégayements poétiques, vagues mélodies, précoces amours ; tout se levait de nouveau, tout rayonnait, tout murmurait, tout chantait en moi comme ce chant de résurrection, comme l'*Alleluia* trompeur qu'entend Marguerite à l'église, le jour de Pâques, dans le drame de Gœthe. Mon âme n'était qu'un cantique d'illusions !

NOUVELLES CONFIDENCES

(1851)

XXIX

VIE DE FAMILLE

Le premier livre des *Nouvelles Confidences* est consacré en grande partie à la peinture de la vie que menait à Mâcon, dans la jeunesse du poète, la famille de Lamartine. Il contient une originale série de portraits des principaux personnages de cette famille, entre autres celui des deux tantes paternelles du jeune homme.

I

La vie que nous menions alors à Mâcon, dans ce cercle de maison paternelle, de famille et de société, était monotone, régulière et compassée, comme une existence monacale dont le cloître eût été étendu aux proportions d'une petite ville. Une pareille vie était de nature à faire croupir l'eau même des cascades des Alpes que je venais de visiter, ou à faire faire explosion par ennui à l'âme d'un jeune homme chargée de malaise, de besoin d'air, et d'énergie sans activité.

Je restais enfermé dans ma chambre haute, avec mes livres et un chien, jusqu'au moment du dîner, qu'on sonnait au milieu du jour. Après le dîner, nous nous rendions respectueusement tous dans le salon du grand hôtel[1], pour nous réunir au reste de la famille. Là, nous trouvions notre oncle et nos tantes conversant, lisant, filant après leur dîner. C'était

1. L'hôtel de Lamartine, maison héréditaire de la famille, que l'oncle du poète, François-Louis de Lamartine, possédait et habitait conjointement avec ses deux sœurs.

l'heure redoutée, l'heure des remontrances et des reproches qui retombaient sur notre pauvre mère, pour chaque faute légère de ses enfants. Mes tantes étaient bonnes, mais elles étaient oisives, et par conséquent un peu minutieuses. Elles aimaient ma mère, elles la vénéraient même ; elles nous regardaient comme leurs propres enfants ; mais elles voulaient avoir les droits sans les charges de la maternité. J'allais oublier de faire leurs portraits, qui manqueraient dans ma vieillesse à ce tableau de famille. Reprenons.

L'aînée de ces tantes s'appelait Mlle de Lamartine. C'était une nature angélique plus que féminine. Elle avait été la favorite de sa mère, la reine de la maison sous ma grand' mère, qui ne s'amollissait que pour elle, la tutrice de ses sœurs plus jeunes, la médiatrice de ses frères ; tout le monde l'adorait. Quoique très jeune jusqu'à vingt-huit ou trente ans, et très recherchée à cause de sa figure, de son caractère et de sa fortune, elle n'avait pas voulu se marier pour rester attachée à sa mère jusqu'au tombeau. Elle l'avait suivie et servie dans la captivité[1]. Après la mort de sa mère, il était trop tard, elle avait vieilli ; la Révolution avait proscrit le seul homme qu'elle eût jamais aimé d'une inclination aussi pure que son âme. Elle s'était attachée à son frère aîné ; elle lui avait remis l'administration de ses biens, confondus avec les siens ; elle tenait sa maison, gouvernait comme autrefois ses domestiques, présidait à ses bonnes œuvres, et employait tout le temps et toute l'indépendance de sa vie à des pratiques de dévotion ; dévotion douce, mais exaltée et sensible, presque comme celle de sainte Thérèse. Elle était frêle, pâle, languissante ; deux beaux yeux et un charmant sourire pétrifié sur ses lèvres rappelaient sa première beauté ; sa voix était faible, langoureuse, et avait des sons imprégnés d'amour divin. On voyait constamment sur son visage le voile transparent du recueillement mystique et de la méditation des choses saintes, d'où elle sortait seulement par condescendance pour son frère. Elle passait la moitié du jour au moins dans les églises, au pied des autels ; la lueur pâle et jaunissante des

1. Pendant la Révolution, toute la famille de Lamartine avait été jetée en prison comme « suspecte ». V. *Confidences*, II, III.

cierges semblait incrustée sur son front. C'était la figure de la contemplation chrétienne.

L'autre, qui s'appelait, comme je l'ai dit, Mme du Villars, était d'un caractère plus viril qu'un homme et plus énergique qu'un héros, mais aussi plus actif, plus dominateur et plus impétueux qu'une bourrasque ; d'un fonds généreux, franc, buvant l'oubli après les orages comme le sable boit l'eau, et prête tous les jours à réparer, par des prodigalités de bienfaits et par des dévouements de famille sans mesure, les torts ou plutôt les vivacités d'humeur qu'elle n'avait pu contenir ; aimée de loin, parce qu'on ne sentait ses boutades qu'à travers ses qualités solides ; redoutée de près, parce que ses petits défauts en saillie se faisaient trop sentir au contact de tous les jours. Il en était d'eux comme de ces peaux rudes qui recouvrent de belles formes ; les femmes qui en sont revêtues ne sont belles qu'à distance.

Elle avait été moins agréable que sa sœur dans sa jeunesse, mais plus vive, plus spirituelle et plus instruite. Elle avait dans la génération précédente une renommée de distinction et d'esprit qu'elle maintenait avec une coquetterie d'engouement qui plaisait encore. C'était elle surtout qui tenait le salon commun et qui se chargeait de faire aller la conversation et de la relever quand elle languissait, comme ces personnages de théâtre qui font la question nécessaire, ou qui donnent la réplique pour faire parler et agir la pièce.

II

A quinze ans on l'avait fait entrer au chapitre de chanoinesses auquel elle appartenait, espèce de couvent mondain qui interdisait le mariage, mais qui permettait le monde. Ses vœux avaient été moralement forcés.

Elle n'avait cessé de protester dans son cœur contre la contrainte semi-monacale et contre la cruauté du célibat, à laquelle elle avait été condamnée ainsi avant l'âge de raison et de volonté. Quand la Révolution était venue ouvrir les cloîtres et racheter ces canonicats de femmes, il était trop tard, elle avait passé trente ans, et ses vœux étaient irrévocables. Elle les maudissait, mais elle les gardait par honneur et par vertu

plus encore que par religion. Pendant les longs loisirs de son couvent, elle avait lu beaucoup les philosophes dont les livres passaient alors à travers les grilles très larges de ces demi-cloîtres. Il lui était resté un besoin de discuter avec elle-même et avec les autres les choses de foi, qui renaissait tous les jours malgré sa volonté systématique de croire ce qu'elle s'imposait comme autorité divine. Cette volonté de croire sur parole et ce besoin de discuter toujours formaient un plaisant contraste avec sa profession de religieuse sécularisée. Elle se donnait le matin les raisons de douter qu'elle se donnait ensuite à réfuter le soir. Sa pensée était un combat sans fin entre les doutes qu'elle chassait et la lumière qu'elle ne voulait pas admettre. Son esprit rebelle était un ressort d'acier toujours élastique ; elle le pliait en vain de tout le poids de sa volonté, il se redressait de toute la vigueur de son intelligence. Ce conflit intérieur qui a duré quatre-vingt-dix ans en elle, avec toute la ténacité d'un esprit jeune, aigrissait souvent son humeur. Elle avait souvent des révoltes dans la foi et des remords dans le doute. Mal partout, parce qu'elle n'était tout entière ni dans la raison ni dans la foi.

Cette situation de son esprit ne la rendait pas plus tolérante pour cela en matière de dévotion, de cérémonies religieuses, de sermons à entendre, de carêmes à suivre, d'abstinences à observer, de livres orthodoxes ou non orthodoxes à lire. Elle avait la sévérité tracassière d'un docteur ou d'un casuiste sur toutes choses, matières ordinaires de la conversation intime de l'après-dînée dans le salon de mon oncle, pendant la visite obligée à la famille. Le ton de cette conversation était souvent aigre et blessant de sa part vis-à-vis de notre mère. C'étaient des leçons, des allusions, des insinuations, des reproches, des ironies amères et provocantes sur les plus futiles sujets ; tantôt sur la religion trop facile et trop séduisante que notre mère faisait aimer au lieu de la faire redouter de ses filles ; tantôt sur leur éducation trop élégante ; tantôt sur leur parure trop soignée ; tantôt sur la dépense de notre maison, qui dépassait, disait-on, les ressources bornées de mon père ; tantôt sur les personnes de condition trop plébéienne que nous y recevions ; tantôt sur les livres d'instruction trop peu épurés qu'on y lisait ; tantôt sur l'excès de tolé-

rance d'opinions qu'on y pratiquait ; tantôt sur les faiblesses de mon père et de ma mère à mon égard, sur les absences fréquentes qu'elle me permettait, sur les séjours à Paris ou sur les voyages à l'étranger qu'elle favorisait de ses épargnes au-dessus de nos forces. Notre mère écoutait d'abord, avec une patience souriante et véritablement surhumaine, tout cet examen quotidien de conscience fait par ses belles-sœurs et par son beau-frère ; elle palliait, elle excusait, elle réfutait avec grâce, humilité et douceur ; mais si une parole un peu vive et un peu défensive venait à lui échapper dans sa réfutation, la contradiction se ranimait, s'irritait, s'échauffait ; les trois antagonistes qu'elle avait toujours réunis devant elle ne faisaient plus qu'un esprit et qu'une voix pour la condamner, chacun avec son caractère, mon oncle avec autorité, Mlle de Lamartine avec douceur, Mme de Villars avec obstination et emportement. Notre mère, affligée à cause de nous, finissait quelquefois par se révolter, souvent par pleurer de ces injustices ; je prenais vivement et passionnément le parti de ma mère, je laissais échapper par demi-mots contre ces oppressions la colère qui grondait sourdement dans ma poitrine. On s'expliquait, on s'adoucissait, on s'excusait, les femmes échangeaient quelques larmes et quelques caresses, puis on sortait, plus ou moins bien réconciliés, pour recommencer exactement le lendemain les mêmes froissements, les mêmes récriminations et les mêmes réconciliations de famille. Voilà pourtant ce qu'une pauvre mère, femme supérieure, digne et fière, était forcée de subir tous les jours dans l'intérêt de l'avenir de ses enfants, qui dépendait de ces trois têtes de la famille[1]. Nous appelions cette heure l'heure du martyre, et nous la compensions par nos redoublements de tendresse envers elle quand nous étions sortis ; car c'était toujours pour nous, et pour moi surtout, qu'elle avait à accepter cet assaut d'humeur. Plus tard, cette humeur, qui n'était au fond que le désœuvrement de trois esprits inoccupés, et que la sollicitude un peu trop souveraine et un peu trop tracassière de la parenté, a bien réparé tous ces petits torts de caractère et de situation envers ma mère et envers nous, par des sentiments

1. V. *Poésie*, Introduction, p. IX-X.

et par des bienfaits qui nous ont donné dans ces tantes et dans ces oncles de secondes mères et de seconds pères.

IV

Après cette rude séance, qui se prolongeait une heure ou deux, et dont nous comptions les lentes minutes sur le cadran de la cheminée, dont l'aiguille nous semblait paralysée, ma mère rentrait chez elle avec ses filles pour assister aux leçons de leurs maîtres, ou bien elle recevait à son tour les visites incessantes des personnes de la ville qui préféraient sa maison et son entretien gracieux et tendre à l'austérité un peu trop majestueuse de l'hôtel de la vieille famille. Mon père allait faire sa partie d'échecs, de trictrac ou de boston chez quelque douairière de l'ancienne génération de Mâcon, ou chez quelque officier de son régiment, marié et retiré comme lui, depuis l'émigration, dans sa ville natale. Quant à moi, je remontais dans ma chambre, ou j'allais me promener seul et mélancolique dans les sentiers déserts qui coupent les champs, derrière l'hôpital. On voit de là les toits de la ville, le cours de la Saône, ses prairies à perte de vue, semblables aux steppes du Danube sortant de la Servie pour entrer en Hongrie[1], et enfin le Jura et les Alpes ; les Alpes, d'où mon regard ne pouvait se détacher, comme ceux du prisonnier ne peuvent se détacher du mur derrière lequel il a goûté le soleil, l'amour et la liberté.

XXX

L'ABBÉ SIGORGNE

Après la vie de famille, la vie de société. Le soir, l'oncle de Lamartine réunissait dans son salon un petit cercle d'habitués et d'amis de la maison : il y avait là « tout ce que le pays comptait d'hommes éminents, intéressants ou spirituels, dans tous les rangs de la société ».

C'était d'abord un vieil abbé vénérable et vénéré dans la province et au-delà, avec une perruque fauve, une longue

1. A son retour d'Orient (1833), Lamartine était passé par la Serbie.

et grave figure de parchemin, une loupe énorme sur la lèvre inférieure, une pose de commandement, une voix de siècle sortant du fond d'une bibliothèque où l'on remue des in-quarto poudreux. Il s'appelait l'abbé Sigorgne ; il avait occupé, avant la Révolution, quelque haute et souveraine fonction sur les prêtres du diocèse, dont j'ai oublié la nature et le nom [1]. Il avait beaucoup écrit, et entre autres un livre intitulé le *Philosophe chrétien*, qui a encore une réputation de séminaire et de théologie. Il était prodigieusement savant dans toutes ces choses que personne ne se soucie de savoir aujourd'hui : *blason*, *droit canon*, questions de bénéfices ecclésiastiques, questions de casuiste, etc. ; mais il cultivait en outre avec succès les mathématiques, les sciences naturelles, la chimie. Les prêtres de ce temps-là ne ressemblaient en rien à ceux d'aujourd'hui : ceux de ce temps-ci sont du sacerdoce seulement ; c'est mieux, mais c'est autre chose. L'abbé Sigorgne avait été toujours du monde le soir, tout en étant de la science et de l'Église le matin. Il avait voyagé, il avait habité longtemps Paris, il y avait été docteur en Sorbonne ; il avait fréquenté les salons de Mme du Deffant et de Mme Geoffrin ; il y avait connu les écrivains et les philosophes du dix-huitième siècle. Ses rapports avec d'Alembert et Diderot n'avaient altéré en rien ses opinions religieuses. Il discutait avec eux sans les haïr, mais sans leur rien céder de ses convictions. Son caractère était une de ces trempes sur lesquelles tout glisse sans altérer le tissu de l'acier ; doux au contact, ferme à frapper. Il avait eu avec Voltaire une correspondance et avec Jean-Jacques Rousseau une discussion imprimée [2] dans laquelle le philosophe de Genève et le philosophe de Mâcon s'étaient combattus en présence du public avec talent, politesse, dignité, estime mutuelle. L'abbé Sigorgne était naturellement fier de cette lutte avec un si célèbre adversaire. S'être mesuré avec Jean-Jacques Rousseau était une gloire même pour un orthodoxe et pour un vaincu. Il rejaillissait de tout cela une haute considération sur le nom

1. Il avait été vicaire général de Mâcon.

2. Aux *Lettres écrites de la montagne* l'abbé Sigorgne avait répondu par les *Lettres écrites de la plaine* (1765).

de l'abbé Sigorgne dans son ordre et dans le pays. Sa vertu rehaussait encore sa renommée et sa vieillesse. Il donnait le matin, gratuitement, et pour le progrès seul de la science, des leçons dans sa bibliothèque aux jeunes gens d'espérance. M. Mathieu, dont le nom illustre à son tour la science et le pays où il est né[1] fut un de ses disciples. L'abbé Sigorgne, malgré ses quatre-vingts ans passés, causait avec cette indulgence, seconde grâce de la vieillesse presque aussi touchante que la grâce de la jeunesse ; car, si l'une est une timidité, l'autre est une condescendance: toutes les deux intéressent. On l'écoutait avec déférence. Sa conversation était abondante comme un livre, divisée et distribuée comme un sermon; on y sentait le professeur écouté ; mais il mêlait à l'enseignement une grande variété d'anecdotes sur les femmes et les hommes célèbres du dernier siècle, qui réveillaient puissamment l'attention. Il déridait aussi l'entretien par des citations de ses poésies et de ses couplets de société, essais malheureux qui sont restés dans ma mémoire comme les fameux vers de Malebranche[2]. Il est presque impossible de faire comprendre à un savant que la poésie n'est pas la rime. L'abbé Sigorgne, qui mourut longtemps après[3], laissa son nom à la rue de la ville qu'il avait habitée. Quand on n'a pas de famille, c'est quelque chose que de donner son nom à des pierres.

1. Mathieu, né à Mâçon en 1783, était astronome à l'Observatoire de Paris et au Bureau des longitudes. Député de Mâcon de 1834 à 1848, il avait ensuite représenté la Saône-et-Loire à l'Assemblée Constituante. Il était beau-frère d'Arago.

2. On prête à Malebranche ces deux « vers » :

Il faisait ce jour-là le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval, sur la terre ou sur l'onde.

3. L'abbé Sigorgne mourut en 1809, âgé de quatre-vingt-dix ans.

GENEVIÈVE

HISTOIRE D'UNE SERVANTE

(1851)

XXXI

UN SACRIFICE

L'héroïne de ce récit, Geneviève, est la servante de l'abbé Dumont qui a servi de modèle à la Marthe de *Jocelyn*. C'est elle-même qui, après la mort de son maître, raconte, dans sa langue naïve et imagée de campagnarde, son histoire à Lamartine. — Originaire de la bourgade de Voiron, en Dauphiné, orpheline de bonne heure, elle est restée seule avec une sœur beaucoup plus jeune, Josette, à qui elle a dû servir de mère. Sans fortune, elle vivait tant bien que mal du produit d'une petite boutique de mercerie. Cependant elle se prend d'amour pour un jeune colporteur du nom de Cyprien, qui de son côté ne souhaite rien tant que de l'épouser. Quand tout est convenu pour la cérémonie des fiançailles, Geneviève se fait un trousseau avec ses économies ; puis, au jour dit, Cyprien vient la chercher dès le matin et l'emmène chez ses parents, dans la montagne. Elle avait confié d'avance Josette à une voisine. Le soir, reconduite par Cyprien, toute joyeuse et tout émue, elle rentre chez elle, où la petite est déjà couchée....

I

J'entrai donc à pas de loup, sans faire craquer mes souliers ; mais en m'avançant vers le lit, monsieur, je vis deux beaux yeux ouverts, qui me regardaient en s'ouvrant toujours davantage par l'étonnement, à mesure que ma lampe m'éclairait mieux. C'était Josette, qui était sur son séant, appuyée

contre la têtière du bois de lit, en chemise, mais qui ne dormait pas et qui me regardait sans rien dire, tout effrayée, la pauvre enfant, monsieur, comme si elle avait vu un fantôme ou une vision ! Mais elle me reconnut à la voix.

« Tiens ! c'est toi, Geneviève ? » qu'elle s'écria en m'ouvrant ses petits bras et en déplissant son front et ses lèvres, qui passèrent tout à coup de l'effroi au sourire.

« — Eh ! oui, que c'est moi, lui dis-je ; qu'as-tu donc à me regarder comme ça ? Est-ce que je ne suis pas la même qu'hier ? » J'avais oublié, monsieur, d'ôter mes beaux habits qui me changeaient toute.

« — Eh ! non, que tu n'es pas la même, dit-elle en boudant un peu des lèvres, est-ce que tu veux te moquer de moi ? Est-ce que tu avais hier cette belle robe de soie qui brille, qui luit et qui change comme les gorges des pigeons sur un toit au soleil, ces souliers qui craquent comme ceux des dames à l'église, ce fichu de dentelles, cette ceinture de ruban, cette coiffe dont les ailes te battent sur les joues, ces boucles d'oreilles qui pendent comme deux poires d'or, ce beau collier avec cette croix sur la poitrine ? Est-ce que nous sommes en carême entrant carnaval ! Ou bien est-ce qu'il est venu une fée avec sa baguette, comme dans le livre où tu m'apprends à lire, qui t'a changée, dans ton voyage, en demoiselle, et qui t'a donné de si belles nippes que je n'oserais pas seulement t'embrasser ?

— Tiens ! c'est vrai, que je pensai en moi-même ; cette pauvre enfant, elle ne m'a jamais vue comme ça ; ça doit l'étonner tout de même. » Je n'avais pas songé que j'avais ma robe de noces !

« — Pourquoi donc, continua-t-elle, as-tu fait faire de si beaux habillements ? »

J'étais embarrassée :

« — C'est que je viens de me fiancer, lui dis-je, et que je vais me marier. » Et je me mis à me déshabiller tout en parlant, à ôter les agrafes de mes souliers fins, à dénouer les nœuds de ma ceinture, à désépingler ma coiffe de dentelles, à détacher mes boucles d'oreilles et mon collier, à dénouer mon fichu de mes épaules, à dépouiller ma robe de soie, à replier tout cela avec soin et à le ranger dans l'armoire pour

la noce. La petite me regardait faire en s'émerveillant de tant de belles choses. Puis, quand j'eus fini et fait ma prière et que je fus en chemise, les pieds nus, pour me coucher :

« Oh ! à présent, dit-elle, je t'aime bien mieux et j'oserais t'embrasser ! »

Elle me fit place, je soufflai la lampe, et je me couchai à côté de l'enfant.

« Oh ! bien, à présent, c'est bon, » dit-elle en me passant ses deux bras autour du cou, comme elle avait l'habitude de faire quand elle allait s'endormir. Mais elle était si agitée par la vue de mes beaux habits, par mon absence de toute la journée, et moi j'étais si éveillée par l'impression de tout ce que j'avais vu et fait dans la journée et par l'image de Cyprien, que nous nous empêchions de dormir l'une l'autre.

« — Eh bien, me dit la petite malicieuse, je ne m'endormirai pas et je ne te laisserai pas dormir que tu ne m'aies tout dit. Tu vas donc te marier, Geneviève ?

— Oui.

— Et avec qui ?

— Avec M. Cyprien, que tu connais bien, et qui te tient, quand il vient, sur ses genoux.

— Oh ! tant mieux, dit-elle ; mais M. Cyprien, il est de la montagne. Est-ce qu'il va demeurer avec nous ? »

Je me sentis toute honteuse devant l'enfant, et je m'embarrassai pour répondre. A la fin je pensai : Bah ! il vaut autant lui dire tout de suite.

« Non, que je lui dis, il reste à la montagne.

— Mais toi, reprit-elle, tu ne resteras donc pas avec lui ?

— Si ! lui dis-je.

— Tu resteras à la montagne ?

— Eh ! oui, puisque j'y serai mariée.

— Et moi, ajouta-t-elle en desserrant ses mains d'autour de mon cou et les battant l'une contre l'autre, j'irai donc rester à la montagne ? Oh ! que je suis aise ! J'aime tant M. Cyprien, son chien et son mulet, le lait, les pommes, les oiseaux, les papillons ! On dit qu'il y en a tant là-haut ! Quand est-ce que nous y allons ?

— Mais toi, répondis-je de plus en plus embarrassée de répondre, toi, tu n'y viendras pas, mon enfant ; tu resteras

à Voiron, chez ta maîtresse, qui t'apprend la dentelle. Elle t'élèvera avec ses enfants ; je viendrai te voir souvent, souvent ; tu seras bien heureuse !

— Méchante ! s'écria l'enfant, tu me laisserais ? tu aurais bien le cœur de t'en aller sans moi, sans moi, qui ne t'ai pas plus quittée que ta chemise depuis que je suis venue au monde ; sans moi, qui ai toujours vécu, mangé, couché avec toi, comme si j'étais ta fille ; sans moi, qui n'ai pas seulement pu m'endormir une heure aujourd'hui, parce que je n'étais pas couchée là avec toi ? Méchante ! répéta-t-elle avec un accent de colère et en me frappant le sein avec sa petite main, si tu avais bien le cœur de me faire cela, tu n'aurais pas besoin de revenir ni souvent ni une fois à Voiron, va ! tu ne me retrouverais pas : je serais bientôt au cimetière, à côté de ma mère, et je lui dirais que tu m'as laissée, comme une menteuse, toi qui disais toujours que tu lui avais promis, quand elle est partie pour l'église, de tenir sa place auprès de moi ! »

Et puis elle se mit à pleurer.

II

Vous sentez, monsieur, que je n'étais pas à mon aise en écoutant cette simple petite parler ainsi ; je commençais à me douter que j'avais agi légèrement et par emportement d'amour avec Cyprien ; car, enfin, l'enfant avait raison. Je lui avais servi de mère, je ne l'avais jamais quittée que ce jour-là dans toute sa vie ; je lui avais dit cent fois ce que j'avais dit à notre mère : que je mourrais plutôt que de l'abandonner ; et voilà que j'allais me marier et la laisser comme une orpheline aux soins d'une étrangère ! Oh ! le remords me serrait la gorge, que je ne pouvais ni parler, ni respirer, ni sangloter. Je commençais à me repentir de ce que j'avais promis à Cyprien ; et puis, cependant, je l'aimais tant, que je ne pouvais me repentir de l'aimer. D'un côté la petite, de l'autre mon fiancé, puis mes promesses à l'église le matin, en face de tout le village, et puis ma promesse à ma mère là-haut en face de la mort et de Dieu ! Je me retournais en moi-même et je me retournais dans le lit sans pouvoir trouver une bonne

place, ni échapper à l'enfant, ni échapper à l'image de Cyprien, ni échapper à l'ombre de ma mère, ni échapper à mon propre cœur!... Ah! monsieur, la terrible nuit!... Il n'y en a pas de pire, j'en suis sûre, dans l'enfer. Je rougissais, je pâlissais, j'avais la sueur froide sur les membres, je brûlais, j'étais transie, j'avais la fièvre, et la petite se retournait pour m'éviter et continuait à me reprocher toujours. « Mais, que je lui disais en l'embrassant et en lui prenant les mains dans les miennes, tu seras si bien chez la dentellière! bien couchée, bien nourrie, bien parée, bien instruite comme ses propres enfants. Elle est à son aise, ce n'est pas comme chez nous : il y a des meubles, il y a des chambres, il y a une servante qui fait tout le gros ouvrage. Que veux-tu de mieux? Est-ce que je peux te nourrir avec du pain blanc, moi?

— Qu'est-ce que ça me fait, ton pain noir ou blanc, répondit l'enfant, la robe vieille ou neuve, la chambre, les meubles, la servante? Ne me nourris qu'avec du pain de paille si tu veux ; mais emmène-moi partout avec toi; loin de toi je serai si malheureuse, si malheureuse! Tu parles de la dentellière; elle les nourrit bien, oui, mais si tu savais comme elle les bat, ses enfants! Ah! je ne resterais pas seulement trois jours chez elle qu'elle m'aurait battue, et que je me serais sauvée dans les prés et jetée, comme la petite de la bohémienne, dans la rivière, où on l'a retrouvée hier! Qu'est-ce que tu dirais quand tu apprendrais ça? Serais-tu bien contente là-haut avec ton Cyprien? Ah! je le déteste maintenant. Et qu'est-ce que ma mère penserait de toi dans son lit de terre? »

Je me mis à pleurer plus fort à ces mots; alors elle redoubla de parler de ma mère. Les enfants, voyez-vous, c'est plus fin que ça n'en a l'air. Elle s'apercevait de l'impression que faisait sur moi ce reproche au nom de notre mère. Elle y revenait toujours. Ça m'attendrissait, et, quand elle vit que je pleurais bien et que j'étais ébranlée, alors, monsieur, elle s'entortilla autour de moi comme un serpent, les bras à mon cou, la bouche sur ma poitrine, les membres contre mon corps, en m'embrassant avec fureur, en se collant à moi comme ma peau et en criant tout bas : « Non! non! non! tu

n'auras pas le cœur de me déchirer les membres, pour m'arracher de toi et pour me jeter là comme une vieille robe en morceaux, pour qu'on marche dessus! Non, Geneviève, ma sœur, ma nourrice! mon autre mère! deux fois ma mère, puisque tu l'as été après la mort de la première comme avant. Je serai si sage, si bonne, si obéissante! Je t'aimerai tant, je t'embrasserai tant, le jour et la nuit! Oh! dis-moi, dis-moi que tu ne me quitteras pas! »

J'allais le dire, monsieur, tant cette enfant me remuait jusqu'au fond du cœur en m'étouffant dans ses petits bras, quand je vins à penser à Cyprien, qui venait de me quitter si joyeux et qui n'était pas encore peut-être au pied des montagnes. « Oh! Dieu! me disais-je, il m'a été fiancé ce matin, il m'a embrassée il n'y a pas une heure, il a encore l'odeur de la rose de mon front sur les lèvres, et déjà sa maîtresse est traîtresse! Non, non, Josette, que je lui dis en lui dépliant les bras de mon cou et en me dégageant le corps de son corps pour me retourner de l'autre côté du lit et pour réfléchir; non, une honnête fille doit tenir sa parole, et j'ai fait serment à Cyprien. Laisse-moi!

— Un serment! qu'elle me dit en se levant toute droite sur le lit; tu n'en as donc point fait à ma mère! Eh bien, oui, laisse-moi tout de suite; je ne veux plus coucher avec toi: je veux aller coucher sur sa pierre et lui demander si c'est Cyprien ou moi qu'elle t'a mis dans les bras en mourant! Nous verrons ce qu'elle répondra!... »

En disant ces mots, monsieur, cette petite fille, folle de tendresse et de colère, fit un pas pour me passer par-dessus le corps à travers le lit et pour sauter sur le plancher; mais, s'étant embarrassé les pieds dans les plis du drap qui était déjà tout tordu par ses convulsions, elle tomba la tête la première sur le carreau, jeta un cri et resta sans mouvement au pied du lit!

Ah! j'entendrai toute ma vie ce cri et le coup sourd de sa chute sur le plancher. Je m'élançai, je la pris dans mes bras, je l'appelai: « Josette! Josette! » Je la portai vers la fenêtre pour lui faire respirer l'air de la nuit; rien n'y fit, elle était comme morte dans mes bras! Je l'étendis sur le lit, je lui jetai de l'eau sur les tempes, je pris ses mains dans les

miennes, je mis ma bouche contre sa bouche ; elle ne respirait toujours pas ; elle devenait froide, comme j'avais senti ma mère en l'ensevelissant.

« — Malheureuse que tu es ! m'écriai-je en me parlant à moi-même, tu as tué ta sœur ! » Et je tombai sans connaissance sur le plancher.

Je ne sais pas combien de temps j'y restai ; mais, quand je repris mes sens, ma sœur était encore immobile et sans souffle sur le lit ! Je me remis à genoux devant, la tête sur son corps, priant Dieu, priant tous ses anges et tous ses saints, priant ma mère surtout de la ressusciter et de me prendre à sa place ! J'étais comme dans un rêve, monsieur, et cependant j'étais éveillée ! C'est alors que j'entendis là, comme je m'entends, la voix de ma mère dans mon oreille ; mais sa voix plus sévère que je ne l'avais jamais entendue pendant sa vie, qui me dit : « Caïn, Caïn ! qu'as-tu fait de ta sœur ? » comme elle m'avait lu ces mots dans sa Bible !

On m'a bien dit depuis que c'était une illusion, un écho de ces paroles que j'avais entendues d'elle autrefois, et qui sonnait de loin dans ma tête troublée par le désespoir ; mais j'entendis pourtant si bien ces paroles, que j'y répondis tout de suite, comme je réponds quand on m'appelle.

« Ma mère ! ma mère ! répondis-je, ne me condamnez pas ! Je vous jure que, si vous rendez le souffle et la parole à la petite, je ne me marierai pas, et que je me sacrifierai entièrement à votre enfant ! »

Et je fis un vœu, monsieur, un vœu irrévocable, au dedans de moi.

La preuve que ma mère m'avait bien parlé, monsieur, et qu'elle avait bien entendu ma réponse, c'est qu'à peine mon vœu était fait dans mon cœur que la petite commença à respirer, à étendre les bras, à ouvrir les yeux aussi doucement que si elle sortait d'un sommeil, et qu'elle me dit, sans plus de colère :

« — Geneviève, tu ne te marieras plus, tu ne me laisseras jamais, n'est-ce pas ?

— Non, jamais ! jamais ! jamais ! » dis-je en la couvrant de baisers, en me recouchant à côté d'elle et en la chauffant sur mon corps. « Mais comment le sais-tu ? » lui dis-je.

« — Quelque chose me le dit dans mon cœur, » dit-elle.

Alors elle m'embrassa de nouveau, et nous nous embrassâmes tout le reste de la nuit, elle en riant, moi en pleurant.

Le malheureux Cyprien, il n'était pas encore au pont rouge[1], et il n'avait plus de maîtresse ! et il chantait peut-être, avec son mulet, sans se douter de rien !...

Ce que c'est que de nous pourtant, monsieur ! Ah ! ne m'en parlez pas ! le monde est une marche les yeux bandés : on croit aller à droite, on va à gauche. C'est Dieu seul qui voit clair pour nous !

1. A l'entrée de son village.

LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT

RÉCIT VILLAGEOIS

(1851)

XXXII

UN SIMPLE

Claude, le tailleur de pierres, habite, dans les environs de Saint-Point, une sorte de grotte dans la montagne. C'est une âme très simple et un cœur très pieux. Il explique à Lamartine, dans un entretien familier, d'où lui vient sa foi et comment il se représente le bon Dieu. Puis il dit avec effusion son amour pour toutes les créatures.

. . . . . .

Lui.... Il me semble que je ne fais qu'un avec tous les hommes, monsieur, qu'ils sont un morceau de ma propre chair et que je suis un morceau de la leur. Je pense que c'est cela qu'on appelle amour, n'est-ce pas ?

Moi Oui, précisément, et dans la portée la plus pure et la plus divine de ce mot.

Lui. Oh ! si c'est cela, monsieur, je ne sais pas s'il faut m'en vanter ou m'en humilier, mais j'en ai bien pour deux.

Moi. Et pour cent, mon pauvre Claude. Vous devriez bien en donner un peu à ceux qui ont froid au cœur.

Lui. Mais peut-être aussi que j'en ai de trop, monsieur, et que ça n'est pas bien d'aimer autant tout ce que j'aime presque autant que mon prochain.

Moi. Et qui aimez-vous donc tant après Dieu et les hommes, que nous ne saurions trop aimer?

Lui. Je n'oserai jamais vous le dire, et c'est pourtant comme ça.

Moi. Dites hardiment. Trop aimer est bien rarement un mal devant Dieu. Il n'y a pas de vase assez plein quand il n'en tombe pas quelques gouttes à terre.

Lui. Eh bien! oui, monsieur, quand j'ai bien aimé et bien servi, selon mes forces, le bon Dieu et les hommes, oserai-je vous le confesser? je me sens une tendresse bête, mais une tendresse que je ne puis pas vaincre, pour tout le reste de la création, surtout pour toutes ces créatures animées d'une autre espèce, qui vivent à côté de nous sur la terre, qui voient le même soleil, qui respirent le même air, qui boivent la même eau, qui sont formées de la même chair sous d'autres formes, et qui paraissent vraiment des membres moins parfaits, moins bien doués par notre père commun, mais enfin des membres de la grande famille du bon Dieu. Je veux parler de ces animaux, de ces chiens si fidèles et si bons serviteurs, que pour des gages mille fois supérieurs ils ne quitteraient jamais le maître indigent à qui ils sont dévoués; de ces chèvres, de ces chevreaux, de ces brebis qui montent le soir jusqu'à la crête de ce rocher pour me voir revenir de plus loin à la hutte, qui m'appellent comme s'ils comprenaient que leurs bêlements hâteront mon retour vers eux, qui s'élancent pour me faire fête aussitôt que j'ai traversé les champs cultivés et que j'entre dans les bruyères incultes où je leur permets de paître et de bondir en liberté; de ces oiseaux qui m'ont vu, tout petits, sans plumes, respecter leurs nids et émietter mon pain pour les couveuses à portée du bec; de ces mouches à miel à qui je laisse leur nourriture d'hiver et dont je ne prends un peu le miel que pour les malades; de ces lézards que le bruit de la pierre sonnante sous le marteau comme une cloche attire au soleil, tout le jour, autour de moi, et que je n'écrase jamais sous mes pieds; enfin de tous les plus petits insectes habitants des feuilles, des pierres ou des herbes, à qui je ne fais jamais de mal, parce que je vois en eux l'œuvre du bon Dieu, qu'il n'est pas permis de briser en vain.

Ça vous fait rire, monsieur, mais si vous voyiez, quand

nous sommes seuls, comme nous nous parlons, et comme nous nous comprenons de la voix et du regard ! Comme ces chèvres couchées à mes pieds plongent leurs regards profonds et pensifs dans les miens ! Comme ce chien est à la fois doux et sévère pour elles en les surveillant pendant mon absence et en jappant sans leur faire de mal pour les empêcher de franchir le mur de l'enclos ! Comme ces abeilles me caressent le visage et les mains de leurs pattes de velours sans jamais me piquer, quand je manie leurs essaims ou que je me couche le dimanche sur l'herbe de leur table, ainsi que nous voilà ! Comme ces lapins suivent le soir le chien qui les ramène à la hutte ! Comme ces lézards frétillent gentiment jusque sur mes bras et mon cou, et lèvent leurs petites têtes vers mes yeux pour regarder si je me fâche quand ils mangent mon pain ! Si vous entendiez nos conversations le soir dans la hutte, quand le chien, les chevreaux et les brebis jouent amicalement entre eux et avec moi comme pour nous désennuyer ensemble ! Si vous voyiez ces têtes confiantes appuyées à côté les unes des autres sur mes genoux, et ces yeux qui échangent tant de choses non dites mais comprises avec les miens ! Ah ! je vous réponds, monsieur, que vous ne pourriez pas m'en vouloir d'aimer aussi ces pauvres bêtes : car l'amour vaut l'amour, monsieur, de si haut et de si bas qu'il vienne. Est-ce que Dieu ne permet pas que nous l'aimions, monsieur ? Est-ce qu'il y a plus loin de mes chèvres à moi que de moi au bon Dieu ?

Et puis, quand même on me dirait que c'est niais d'aimer les bêtes du bon Dieu et de les rendre heureuses dans leur pauvre condition, c'est plus fort que moi, je n'y pourrais rien. Le cœur est comme l'eau, il coule où il veut.

Mais ne croyez pas que ce soit encore là toute ma simplicité, monsieur ; j'en ai bien d'autres. Croiriez-vous que, non content de me sentir cette tendresse et cette compassion pour les bêtes qui remuent, qui sentent et qui ont une âme de leur condition, je m'en sens aussi pour ces arbres, pour ces plantes, pour ces mousses qui ne remuent pas, qui ne paraissent pas penser, mais qui vivent et qui meurent là, autour de moi, sur la terre, et principalement pour celles que j'ai connues, comme ces fougères, comme ces bruyères, au bord de

ces roches, dans cet enclos, quand j'étais petit, et surtout encore, ajouta-t-il plus tendrement, pour ces trèfles à fleur rose et à feuilles pleines d'une goutte de rosée le matin, comme si elles avaient pleuré avec nous pendant la nuit, et qui poussent sur la terre de ceux d'autrefois !

(Il y eut un léger serrement de gorge sensible dans son accent à ces derniers mots. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Il continua avec un ton rustique, mais d'une véritable inspiration.)

Oui, monsieur, il n'y a pas une de ces étoiles là-haut, au ciel, qui commencent à se lever dans la demi-ombre, par-dessus les roches ; pas une de ces cimes de montagnes, pas un de ces mamelons reluisants au soleil couchant, pas un de ces lits de ravines cachés dans les enfoncements de ces gorges avec leur eau qui dort ou qui bouillonne au fond, sous leur nuit, pas une de ces mottes de terre tournées et retournées par ma pioche au soleil, depuis mon enfance, pour lesquelles je ne me sente un fond d'attachement au cœur qui va souvent jusqu'à me faire pleurer quand je les regarde en remontant aux Huttes [1]. « Est-ce donc étonnant ? que je me dis quelquefois à moi-même. Est-ce que nous n'avons pas une véritable parenté de corps avec cette terre d'où nous sortons, où nous rentrons, qui nous porte, qui nous abreuve, qui nous nourrit comme une nourrice de ses mamelles ? Est-ce que notre chair n'est pas de sa chair ? Est-ce que notre sang n'est pas de l'eau de ses veines ? Est-ce qu'il n'y a pas entre elle et nous une véritable parenté de corps qui fait que, quand nous prenons dans la main une poignée de sable ou une motte de terre des collines qui nous ont portés, nous pouvons dire à ce grain de sable : « Tu es mon frère ; » et à cette motte de terre : « Tu es ma mère ou ma sœur ? » Et cette terre ne semble-t-elle pas aussi nous répondre et nous aimer, nous, et nous dire : « Oui, je vous reconnais, vous êtes de moi ; chacun de vos membres et de vos os, c'est moi qui vous les ai donnés ! Je suis glorieuse de vous comme une mère de ses enfants, comme je suis glorieuse de ce hêtre, de ce sapin ou de ce châtaignier qu'on vient admirer sur mes pentes ! Vous

1. Les Huttes sont le hameau de Claude.

seriez des ingrats si vous ne m'aimiez pas, si mon souvenir et mon image ne vous poursuivaient pas, quand vous êtes loin de moi sur d'autres terres, et ne vous rappelaient pas la nuit, dans vos songes, à la colline qui vous a enfantés ! » N'est-ce pas vrai, monsieur ? N'est-ce pas un peu de cela qu'on nomme dans la langue des villes le patriotisme ? N'est-ce pas aussi pour cela que les hommes vont en pèlerinage dans des lieux bien éloignés pour visiter la terre où ont vécu autrefois des hommes plus grands qu'eux, des noms plus fameux ou plus saints que les autres, et pour baiser la poussière de leurs pas sur le sol des montagnes qui les ont portés ? Excusez-moi, monsieur, je parle comme un ignorant ; mais vous me demandez ce que je pense, il faut bien vous le dire.

Eh bien, il y a des moments, les dimanches dans la saison, où, couché au soleil, sur cette terre qui sent et semble me rendre les battements de mon cœur, embrassant de mes deux mains des poignées d'herbes, le visage tout enseveli dans les mauves et dans les trèfles de ce petit enclos, au bourdonnement de ces milliers d'insectes dans mes oreilles, au souffle de cette foule de petites fleurs invisibles du printemps dans les mousses, je sens des frissons de vie et de mort sur tout mon corps, comme si le bon Dieu m'avait réellement touché du bout d'un de ces rayons de son soleil ; comme si mon père, ma mère, mes sœurs, et tous ceux et toutes celles que j'ai aimés, se ranimaient et palpitaient sous l'herbe, dans cette terre, pour me reconnaître et pour m'attirer dans leur sein. Oh ! qui est-ce qui n'aimerait pas, monsieur, une terre où l'on a déposé son trésor et qui vous le garde pour la résurrection ?

(Une grosse larme roula sans qu'il la sentît sur sa joue. Je vis qu'il y avait un amour dans cet amour ; quelque culte particulier et de l'espérance dans ce culte universel et pieux de la création.)

. . . . . .

HISTOIRE DE LA RESTAURATION

(1851-1853)

XXXIII

EXÉCUTION DU MARÉCHAL NEY

On sait que le maréchal Ney fut l'une des principales victimes des proscriptions qui suivirent, en 1815, le retour de Louis XVIII sur le trône. Coupable d'avoir trahi la royauté et servi l'Empereur pendant les Cent-Jours, le héros de Friedland et de la campagne de Russie fut poursuivi devant la Chambre des pairs, qui le condamna à mort après un procès retentissant. Le roi pouvait commuer la peine. Circonvenu par son entourage, il ne le fit pas et laissa s'accomplir ce crime.

Nous détachons la dernière partie du récit. Le duc de Richelieu, premier ministre, vient d'apporter aux Tuileries la nouvelle du jugement ; il a essayé, sans succès, d'incliner le roi à la clémence.

I

. . . . . .

Pendant que la grâce ou la mort se balançaient ainsi dans l'ombre du palais et que le premier ministre consterné en ressortait sans rapporter l'espérance, le condamné était rentré dans sa prison du Luxembourg, d'où il pouvait entendre la sourde rumeur des conversations de ses juges, attendant eux-mêmes la résolution du château. Incertain lui-même, et presque indifférent, à force de lassitude et de tristesse, sur son sort, il avait pris un peu de nourriture et il s'était couché tout habillé sur son lit, comme un soldat qui s'attend à être

réveillé par la mort. L'excès de fatigue et d'agitation d'esprit, depuis l'ouverture de ce long procès, avait enfin fermé ses yeux aussitôt que son honneur et sa vie avaient été remis entre les mains de ses juges. Le sommeil que trouble l'espérance est le compagnon du désespoir. Il dormait sur le bord de la destinée. Les gardes pieux et attendris qui veillaient dans sa chambre retenaient leur parole et leur respiration, de peur d'interrompre ce dernier repos. Ce n'étaient pas, comme on l'a dit, des séides masqués en gendarmes et choisis, à la férocité et à la rudesse de leur inimitié, parmi les gardes du corps, pour torturer l'âme du prisonnier et pour l'immoler dans le cas d'une évasion à main armée. C'étaient de braves et jeunes gentilshommes, élite de leurs compagnies, incorruptibles par honneur, mais incapables de crime sur un homme désarmé et d'outrages envers un captif, dont ils déploraient le sort et dont ils admiraient la gloire. Ils avaient revêtu, quoiqu'officiers, l'uniforme de simples cavaliers des grenadiers à cheval de la garde royale. Mêlés sous ce costume aux gendarmes et aux autres surveillants du prisonnier, c'étaient eux qui le gardaient à vue dans sa chambre et qui s'entretenaient le plus habituellement avec lui, non pour aggraver, mais pour distraire et consoler sa solitude. Ils encourageaient en lui l'espérance, et ils se flattaient eux-mêmes que le maréchal, condamné et pardonné par le roi, les reconnaîtrait dans de meilleurs temps pour les consolateurs de ses mauvais jours. C'est de leur propre bouche que nous reçûmes alors ces confidences de leur mission.

II

A trois heures du matin le secrétaire de la chambre des pairs se présenta à la porte de la chambre du condamné pour lui lire authentiquement sa sentence. Les gardes, émus de ce sommeil paisible qu'il fallait interrompre, comme si la mort eût été jalouse d'un peu de repos, hésitèrent longtemps à le réveiller. Ils obéirent enfin à la nécessité ; ils touchèrent de la main, appelèrent d'une voix sourde le maréchal profondément endormi. Il se leva sur son séant, aperçut à la lueur des flambeaux le cortège de la chambre et le secrétaire,

M. Cauchy, dont le visage, connu de lui, présageait la tristesse et la pitié de son âme. Il s'élança de son lit, s'avança vers M. Cauchy, et se disposa à écouter un arrêt trop prévu d'avance. Avant de lire le papier qu'il tenait à la main, le secrétaire de la chambre pria le prisonnier de séparer son rôle officiel des sentiments personnels de respect et d'admiration dont il était pénétré, et de le plaindre d'un devoir qui répugnait à son cœur. « Je suis touché et reconnaissant, monsieur, répondit le maréchal, des sentiments qui vous agitent, et je les comprends ; mais nous avons tous nos devoirs en ce monde. Accomplissez le vôtre, je ferai le mien. » Puis, lui rappelant du geste le papier qu'il tenait à la main : « Lisez, » dit-il d'un accent résigné et doux. Le secrétaire lut d'une voix qui semblait demander pardon pour les mots, et, comme il lisait textuellement et sacramentellement la longue énumération des noms, titres, grades et dignités dont l'arrêt qualifiait le condamné : « Au fait, au fait ! dit le maréchal avec un accent d'impatience et avec une expression de dédain pour ces hochets de la vie tout à l'heure anéantis par la mort, dites simplement Michel Ney, et bientôt un peu de poussière ! »

La lecture achevée, le secrétaire de la chambre annonça au condamné que le curé de Saint-Sulpice était venu lui offrir les consolations que la religion donne aux mourants, et que la consigne l'autorisait à recevoir. « Je n'ai besoin de personne pour savoir mourir, répondit le maréchal. — A quelle heure demain ? ajouta-t-il avec une physionomie interrogative qui achevait le sens suspendu de la question. — A neuf heures, répondit M. Cauchy en s'inclinant comme pour rougir de la brièveté du temps qu'on mesurait à ses préparatifs. — Et ma femme ? et mes enfants ? reprit le condamné, pourrai-je au moins les embrasser une dernière fois ? » M. Cauchy était autorisé à le lui promettre. « Eh bien ! dit Ney, faites avertir la maréchale pour cinq heures du matin ; mais qu'elle ignore surtout ma condamnation, qu'elle ne l'apprenne que de moi-même qui peux seul lui en adoucir l'horreur. » On lui promit d'avoir ces ménagements pour sa famille, il demanda alors à demeurer seul pour le reste de la nuit. Il se recoucha sur son lit, s'enveloppa la tête de son

manteau et se rendormit comme au bivouac entre deux alertes. La nature, plus clémente que les juges, lui voilait l'agonie par le sommeil.

A cinq heures, la maréchale, entourée de sa sœur et de ses quatre fils, fut introduite dans sa prison. La nuit, fixée pour cette entrevue, lui disait assez que c'était l'entrevue de la suprême séparation. Le maréchal, qui adorait cette jeune et charmante compagne de ses jours, la reçut évanouie entre ses bras, et ne put la ranimer qu'à peine sous ses baisers et sous ses larmes. Puis, prenant ses quatre fils en bas âge sur ses genoux et les groupant contre son cœur, il leur dit à voix basse ces paroles suprêmes par lesquelles un père transvase le plus pur de son âme dans la mémoire de ses fils. Sa belle-sœur, se multipliant pour courir du père à la mère et de la mère aux petits enfants, priait à haute voix à travers les sanglots de ces chers groupes. Le maréchal, qui avait retrempé son cœur dans la vue et dans l'adieu de tout ce qu'il aimait, conserva assez de sang-froid pour tromper sa femme en lui communiquant, pour l'arracher au spectacle de son agonie, une espérance qu'il n'avait pas lui-même. Il la flatta de l'illusion d'une violence faite au cœur du roi par le spectacle de sa douleur et l'énergie de ses prières. Il parvint ainsi à s'arracher de ses bras noués autour de lui. Les suppliants se firent conduire dans les ténèbres aux portes du palais où dormaient le roi et la duchesse d'Angoulême [1].

Grâce au duc de Duras, premier gentilhomme du roi, la famille parvint jusque dans les salles qui précèdent les appartements royaux. La maréchale, à la fois inquiète et rassurée, y attendait le réveil du prince. Elle ne doutait pas que la permission de pleurer si près de leurs cœurs ne fût une promesse tacite de miséricorde. Les premières clartés et les premiers bruits du jour, en pénétrant dans le palais, lui donnaient à la fois plus de terreurs et plus d'espoir. Sa mère avait été dans la familiarité domestique de la duchesse d'Angoulême. La fille laisserait-elle sortir la fille veuve et les petits-fils orphelins de ce palais où elle était plus que reine? Ce groupe, éploré dans l'ombre d'une antichambre, attendit

1. Fille de Louis XVI et femme du fils aîné de Charles X.

en vain jusqu'à l'heure irréparable. La princesse ne sut rien, n'entendit rien. Quelle heure perdue pour la nature et pour la monarchie!

III

Le maréchal ne s'était plus recouché depuis les derniers embrassements de sa femme et les sanglots de ses enfants. Il avait essuyé ses propres larmes pour ne plus penser qu'à la dignité de sa mort. Il écrivit son testament; puis, se relevant de son siège, il se promena dans sa chambre en échangeant avec une grande liberté d'esprit quelques paroles avec ses gardiens. Un de ces gardes du corps déguisés en grenadiers de la garde, dout nous avons parlé tout à l'heure, avait conçu pour le héros cette tendresse involontaire d'admiration et de pitié que la familiarité de la prison, l'infortune et la mort prochaine font naître dans les nobles cœurs. C'était un gentilhomme royaliste du Dauphiné nommé M. de V***. Sa belle figure, son caractère martial, son accent de libre mais respectueuse franchise, avaient trompé le prisonnier lui-même, qui croyait voir dans M. de V*** un des anciens sous-officiers de ses grandes guerres. Il s'entretenait volontiers avec ce garde dans les longues heures de son oisive captivité. « Voilà mon dernier soleil, camarade, dit-il en se rapprochant de M. de V***. Ce monde est fini pour moi. Ce soir je coucherai dans une autre étape. Je ne suis pas une femme, mais je crois à Dieu et à une autre vie, et je me sens une âme immortelle... On m'a parlé de préparation à la mort, de consolations de la religion, d'entretien avec un prêtre charitable. Est-ce la mort d'un soldat? Voyons, que feriez-vous à ma place? — Monsieur le maréchal, répondit M. de V***, nous espérons encore que le roi sera digne d'Henri IV, et qu'il ne souffrira pas qu'on prive la France d'un de ses plus glorieux serviteurs, pour un jour d'oubli; mais la mort est la mort pour tout le monde, et celui qui la vit de si près sur tant de champs de bataille n'a pas peur qu'on lui parle d'elle dans un cachot. Jamais la voix d'un dernier ami n'a fait de peine à un soldat à l'ambulance. A votre place je laisserais entrer le curé de Saint-Sulpice, et je préparerais mon âme à tout événement. — Je crois que vous

avez raison, répliqua en souriant amicalement le maréchal. Eh bien ! faites entrer le prêtre. » Le curé de Saint-Sulpice, qui attendait patiemment l'heure de Dieu dans une salle du Luxembourg, fut introduit, et s'entretint pieusement dans un coin de la chambre avec le maréchal. L'heure, qui n'apportait point la grâce, sonna pour le supplice. Le condamné, qui avait lu dans les visages et entendu dans les murmures de la chambre des pairs la vengeance inexorable des partis, n'attendait rien des larmes de sa femme et de ses enfants. C'était pour elle et pour eux qu'il avait simulé l'espérance. Il s'habilla pour paraître décemment devant le dernier feu. Une redingote militaire recouvrait sa poitrine. Le bruit des soldats qu'on échelonnait depuis la porte du Luxembourg jusqu'à la grille de l'avenue de l'Observatoire et le roulement d'une voiture dans les cours l'avertirent du départ et de la route. Il crut qu'on allait le conduire dans la plaine de Grenelle, sur la place marquée par le sang de Labédoyère [1], lieu ordinaire des exécutions. On ouvrit sa porte ; il comprit. Il descendit le pied ferme, le front serein, le regard élevé, la bouche presque souriante, mais sans aucune affectation théâtrale, à travers les soldats rangés en haie sur les marches de l'escalier et dans les vestibules du palais, comme un homme heureux de revoir l'uniforme, les armes, la troupe, sa vieille famille. Arrivé au pied du perron où la voiture l'attendait, le marchepied baissé, la portière ouverte, il s'arrêta au lieu de monter, par un retour de politesse pour le prêtre qui l'accompagnait, et prenant par le bras le curé de Saint-Sulpice, qui voulait lui céder le pas : « Non, non, dit-il avec un enjouement triste et souriant, allusion mélancolique au but du voyage, montez le premier, monsieur le curé ; j'arriverai encore avant vous là-haut. » Et du regard il indiqua le ciel.

IV

La voiture roula au pas dans les larges allées du Luxembourg, entre les files muettes des soldats. Une brume glacée rampait sur le sol et ne laissait qu'entrevoir les bras dépouil-

1. L'exécution de Ney eut lieu le 7 décembre ; le général Labédoyère avait été fusillé le 17 août, dans des conditions semblables. Cf. ci-dessous p. 277, note 2.

lés des grands arbres du jardin royal. Le prêtre murmurait à côté du soldat les résignations et les confiances surnaturelles de la mort. Le maréchal l'écoutait avec une mâle attention, et croyait l'écouter longtemps encore. Tout à coup la voiture s'arrêta à moitié chemin de la grille du Luxembourg et de l'Observatoire, en face d'un long mur de clôture noir et fétide qui borde la contre-allée de cette avenue. Le gouvernement, mal inspiré jusque dans le choix du lieu du supplice, semblait avoir voulu le rendre plus dédaigneux et plus abject en faisant abattre cet illustre ennemi, comme un animal immonde, dans un carrefour et à quatre pas d'un palais dont son cadavre assombrirait à jamais le souvenir.

Ney s'étonna et chercha des yeux la cause de cette halte à moitié chemin. La portière s'ouvrit, on l'invita à descendre. Il comprit qu'il ne remonterait plus. Il remit au prêtre qui l'accompagnait les derniers objets à son usage qu'il portait sur lui, avec ses dernières recommandations pour sa famille. Il vida ses poches de quelques pièces d'or qu'il possédait, pour les pauvres du quartier ; il embrassa le prêtre, ami suprême qui remplace les amis absents à cette dernière heure, et marcha au mur vers la place que lui indiquait un peloton de vétérans. L'officier qui commandait ce peloton s'avança vers lui et lui demanda la permission de lui bander les yeux. « Ne savez-vous pas, répondit le soldat, que, depuis vingt-cinq ans, j'ai l'habitude de regarder les balles et les boulets en face? » L'officier, troublé, hésitant, indécis, s'attendant peut-être à un cri de grâce ou craignant de commettre un sacrilège de gloire en commandant le feu contre son général, restait muet entre le héros et son peloton. Le maréchal profita de cette hésitation et de cette immobilité des fusiliers pour jeter un dernier reproche à sa destinée : « Je proteste devant Dieu et devant la patrie, s'écria-t-il, contre le jugement qui me condamne ; j'en appelle aux hommes, à la postérité, à Dieu ! »

Ces paroles et le visage, consacré dans leur mémoire, du héros des camps ébranlant la consigne des soldats, « Faites votre devoir ! » cria le commandant de Paris à l'officier plus troublé que la victime. L'officier reprit en trébuchant sa place à côté de son peloton. Ney s'avança de quelques pas, leva son chapeau de la main gauche, comme il avait l'habi-

tude de l'élever dans les charges désespérées pour animer ses troupes. Il plaça la main droite sur sa poitrine pour bien marquer la place de la vie à ses meurtriers : « Soldats, dit-il, visez droit au cœur ! » Le peloton, absous par sa voix et commandé par son geste, l'ajusta. On n'entendit qu'un seul coup : Ney tomba comme sous la foudre, sans une convulsion et sans un soupir. Treize balles avaient percé le buste où battait le cœur du héros et mutilé le bras droit qui avait si souvent agité l'épée de la France. Les soldats, les officiers et les assistants détournèrent la vue du cadavre comme du témoignage d'un crime. Pendant le quart d'heure où il devait, d'après les règlements militaires, rester exposé sur le lieu de l'exécution, nuls témoins, excepté quelques rares passants et quelques femmes matinales des maisons voisines, ne contemplèrent les restes du supplicié et ne mêlèrent leurs larmes à son sang. Les groupes se demandaient à voix basse quel était ce criminel abandonné sur la voie publique et fusillé par des soldats de la grande armée. Nul n'avait le courage de répondre que c'était le cadavre du brave des braves, du héros de la Bérésina. Après l'heure de l'exposition légale, des sœurs d'un hospice voisin réclamèrent son corps pour lui rendre obscurément les honneurs funèbres, le firent transporter dans leur chapelle et veillèrent autour de son cercueil en se relevant pour prier pour lui.

XXXIV

PORTRAIT DE CHARLES X

Les portraits des hommes qu'il a connus sont, sous la plume de Lamartine, d'une réalité saisissante. Dans celui de Charles X s'unissent, d'une manière curieuse, la malice de la peinture et l'impartialité du jugement.

I

Le comte d'Artois prit pour nom de règne le nom de Charles X.

Le nouveau roi avait conservé, sous les premiers frimas de l'âge, la verdeur, la stature, la souplesse et la beauté de

sa jeunesse. C'est la pensée qui mûrit les hommes. Le comte d'Artois avait peu pensé dans sa vie; homme de cœur et de premier mouvement, toutes ses qualités étaient des dons de la nature, presque aucunes n'étaient en lui les fruits acquis du travail et de la méditation; il avait l'esprit de la race française, superficiel, rapide, spontané et heureux en hasards de reparties, le sourire bienveillant et communicatif, le regard ouvert, la main tendue, l'attitude cordiale, un vif désir de plaire, une soif ardente de popularité, une grande sûreté de commerce, une constance, rare sur le trône, dans l'amitié, une modestie vraie, une recherche inquiète des bons conseils, une conscience sévère pour lui-même, indulgente pour les autres, une piété sans petitesse, un repentir noble des seules faiblesses de sa vie, un respect sérieux du caractère de roi, auquel Dieu l'avait appelé par sa naissance, un amour raisonné et senti de son peuple, un désir honnête et religieux de faire le bonheur de la France et de rendre son règne profitable à l'amélioration morale et à la grandeur nationale du pays que la Providence lui avait confié; toutes ces royales dispositions de son âme étaient écrites sur sa physionomie : noblesse, franchise, majesté, bonté, honnêteté, candeur, tout y révélait un homme né pour aimer et pour être aimé. La profondeur et la solidité manquaient seules à ce visage; en le regardant on se sentait attiré vers l'homme, on doutait du roi.

II

Sa vie était celle d'un gentilhomme des premières races de la monarchie dans les siècles où la force et l'adresse déployées dans les exercices du corps signifiaient la supériorité du courage et la majesté du rang, où l'église, la chasse et la galanterie se partageaient la journée des princes. La vertu avait supprimé les femmes de la vie de Charles X, la chasse et la piété faisaient le fond de ses journées; il avait pour la chasse royale l'ardeur de ses plus jeunes années. L'amour des chevaux, le goût des forêts, la voix des meutes, l'ivresse de la poursuite des daims ou des chevreuils, les joies sauvages de l'*hallali*, les sons du cor après le triomphe, l'exaltaient, comme la manœuvre, le combat et la victoire exaltent

le héros. Sa vénerie et ses écuries étaient pour lui plus qu'un délassement, c'était une occupation royale. Son long séjour en Angleterre, pays où les chevaux, les chiens, les forêts, les courses sont le blason d'une aristocratie opulente et l'orgueil national du peuple, avait entretenu et accru en lui cette passion héréditaire des Bourbons. Il faisait écrire l'histoire de ses chasses par les historiographes de ses meutes et de ses coursiers; des volumes graves, publiés pendant et après son règne, retracent encore, avec une scrupuleuse fidélité et un talent pittoresque, le récit de ces futiles exploits. Ces loisirs, conformes aux habitudes de sa jeunssse et utiles à sa santé, ne dérobaient rien cependant aux devoirs que sa conscience lui imposait comme roi. Sa piété l'emportait même sur ses plaisirs.

III

Cette piété, dont nous avons vu l'origine, au commencement de cette histoire, dans la passion du comte d'Artois pour Mme de Polastron et dans le serment qu'il prêta au pied de son lit de mort de ne plus porter qu'à Dieu l'amour qu'il avait pour elle ici-bas, n'avait ni excès, ni puérilité, ni ostentation; il la renfermait extérieurement dans les pratiques des exercices religieux commandés par l'habitude et l'étiquette des cours. Sa piété était en lui un sentiment et une conviction; il ne l'exagérait point, comme ses ennemis l'en ont accusé, par des pratiques monacales, par des affiliations secrètes à l'ordre des jésuites, par une intolérance acerbe, par une obséquiosité aveugle à la cour de Rome, ou par une complaisance servile au clergé de sa cour; il restait roi en étant chrétien. Il avait assez respiré dans sa jeunesse, avant la révolution, la philosophie légère ou l'incrédulité raisonnée de son siècle, pour comprendre que si la religion pouvait exercer encore en France un ascendant volontaire, elle ne pouvait plus tendre impunément à la tyrannie. Seulement, convaincu lui-même par le malheur plus que par le raisonnement que la religion de ses pères était la vérité absolue de l'esprit et le salut unique des âmes, il croyait devoir à Dieu et à son peuple d'en propager la foi et d'en favoriser l'empire par tous les moyens compatibles avec l'esprit de son époque

et avec la tolérance nécessaire des cultes. Fidèle chrétien, mais non sectaire, s'il croyait devoir l'exemple de la foi, il ne croyait pas devoir céder son gouvernement politique à son clergé. Il gardait, comme ses aïeux les plus catholiques sur le trône, saint Louis et Louis XIV, une certaine indépendance royale et traditionnelle de la cour de Rome; il se défiait de l'ambition et de l'esprit de corps et de domination du clergé, qu'il croyait de nature à abaisser la couronne et à désaffectionner les peuples de la religion; il adorait leur Dieu sans aimer leur secte; il perçait avec assez de pénétration leurs desseins secrets; il résistait avec une déférence extérieure, mais avec une résolution ferme, à ce qui lui paraissait excessif ou téméraire dans leurs exigences : telles étaient, à l'égard du clergé, les dispositions réelles de Charles X. L'auteur de cette histoire l'a entendu lui-même définir en ces propres termes ses sentiments, dans un épanchement sans témoins, où ce prince, qui pouvait se tromper lui-même, ne cherchait du moins à tromper personne.

Il n'était ni fanatique, ni asservi, ni persécuteur, mais il était croyant. Son zèle, à son insu, influençait sa politique; il croyait devoir une part de son règne à sa foi. Le peuple s'y trompa : on crut qu'il voulait restituer la France à l'Église; la première des libertés conquises par la révolution française, la liberté de l'esprit humain, se sentit menacée. De là l'inquiétude, la désaffection, la brièveté et la catastrophe de ce règne. Si Charles X eût été soupçonné de scepticisme comme son frère[1], ou si le fidèle en lui eût été distinct du monarque, ou si enfin la liberté rationnelle des consciences, à laquelle l'esprit humain tendra de révolution en révolution, jusqu'à ce qu'il l'obtienne, eût existé par la séparation définitive de l'État et de l'Église, et par leur indépendance mutuelle, Charles X aurait régné jusqu'à sa mort, et ses descendants auraient régné après lui; il devait périr victime de sa foi, ce n'était pas la faute de sa conscience, mais de sa raison. Le chrétien en lui devait perdre le roi.

1. Louis XVIII.

NOUVEAU VOYAGE EN ORIENT

(1853)

Lamartine avait reçu du sultan Abd-ul-Medjid la concession d'un territoire de 20 000 hectares dans la plaine de Burghaz-Owa, en Asie-Mineure. Rêvant de s'y établir et d'y organiser une vaste entreprise agricole, il partit en juin 1850 pour explorer cet immense domaine. Le voyage dura deux mois et demi. Les circonstances détournèrent ensuite le poète de son projet ; mais le récit de son expédition, corsé d'amples digressions historiques, ajouta un nouveau volume à la série déjà si abondante de ses œuvres.

XXXV

LE CARAVANSÉRAIL DE LAMARTINE

Lamartine, sa femme et les amis qui les accompagnent sont partis de Smyrne en caravane. Après avoir visité le hameau d'Achmet-Sched, où se trouvait jusqu'alors l'habitation principale du possesseur de la terre, Lamartine poursuit sa route, en compagnie de M. de Chamborand, de deux autres Européens et d'une escorte de serviteurs.

... A une certaine distance du village d'Achmet-Sched, toute empreinte de la main de l'homme cesse d'être visible sur la plaine inculte ; ce ne sont plus que des gazons et des touffes d'arbrisseaux ; les fleurs dont ils sont couverts donnent une certaine gaieté à la mélancolie même du désert ; la terre est légère, un peu limoneuse, meuble, comme disent les laboureurs, profonde de huit ou dix pieds, humide de rosées ou des suintements des montagnes, de couleur brune comme de

la terre de bruyère enrichie des débris séculaires des végétaux, parfaitement nivelée par le niveau des eaux, qui l'ont sans doute recouverte dans les anciens temps. On sent partout que l'homme n'aurait qu'à s'arrêter, creuser un puits, amener une source, bâtir une maison, tracer un sillon, planter un arbre, pour avoir une demeure, un verger, une maison ; l'homme seul manque, la terre l'invite et l'attend.

Après trois quarts d'heure de marche au pas sur ces steppes, nous arrivâmes au lit du torrent à sec ; nous suivîmes ses bords remplis de pierres roulées, polies, blanches comme des ossements calcinés par le soleil, jusqu'à l'endroit où il sort des montagnes et se perd dans une gorge, entre deux collines. Nous tournâmes alors à droite, pour suivre les montagnes au pied desquelles passe, sur mes terres, la route des caravanes de Baïnder et de Tyra, deux grandes villes de l'intérieur, et nous nous dirigeâmes par cette route bien frayée vers le caravansérai [1] de Gourgour ou des Eaux bouillonnantes, signification de ce mot *gourgour*.

Ce caravansérai m'appartient ; il sert d'asile aux voyageurs et aux caravanes qui vont de l'intérieur de la Lydie à Smyrne ; un poste de sept ou huit soldats irréguliers l'habite avec l'hôte, poste de gendarmerie qui fait la police et maintient la sûreté des routes ; il y a quatre ou cinq postes de cette force publique oisive sur la surface de mes terres.

Voici ce que c'est qu'un caravansérai dans l'intérieur des terres de l'Asie-Mineure : c'est une construction basse et massive en murs de pierres et en toit de tuiles qui ouvre, du côté du chemin, ses huit ou dix portes aux passants ; l'une de ces portes donne jour à une échoppe de maréchal-ferrant pour raccommoder au besoin les fers des chevaux ou des mules ; l'autre à une boutique où le *bacal*, ou petit marchand du lieu, vend des galettes de froment ou de maïs, des melons, des figues, des dattes aux voyageurs ; les autres à des salles basses, garnies de divans en bois, où les passants prennent leur repos en dormant la nuit couchés dans leurs manteaux. Chacun, selon sa richesse, y déploie sa natte de paille ou son riche tapis et ses moelleux coussins portés par les chameaux ou par les ânes de son bagage ; de

1. Telle est l'orthographe de Lamartine.

vastes écuries occupent le reste des bâtiments, les animaux y trouvent l'orge et l'eau, et la litière à côté de leur conducteur. Ces caravansérais sont toujours construits aux environs d'une source, d'un puits ou d'un ruisseau ; leur site est toujours remarqué de loin par ou deux grands arbres aussi vieux que la terre, platanes, sycomores, saules pleureurs, dont le feuillage est peuplé d'innombrables nids d'oiseaux ; leurs racines, qui sortent de terre, servent de divan [1] pendant l'été aux voyageurs ; les pauvres y font du feu l'hiver, dont la fumée calcine et noircit le tronc de l'arbre sans l'empêcher de vivre. Non loin des ruisseaux, des puits ou de la source, on voit verdoyer un coin de terre cultivé et arrosé, qu'on appelle le jardin; il y croît des melons d'eau, des concombres, des courges, dont on sert les tranches crues aux hôtes du caravansérai. Un hôtelier, avec deux ou trois esclaves noirs, dessert ces hôtels du désert. Quelques paras, petite monnaie turque de la valeur d'un ou deux centimes, y défrayent toute la dépense des pauvres; quelques piastres, monnaie d'environ vingt-cinq centimes, toute celle des riches. Le caravansérai est toujours pourvu d'un petit foyer de charbon allumé sur un réchaud près de la principale porte, de pipes, de tabac, de café fumant dans de petites tasses grandes comme des coquilles d'œuf. Il faut toujours une habitude à l'humanité : en Europe, l'homme du peuple est un être attablé qui boit toujours sans soif; en Orient, l'homme du peuple est un être accroupi qui fume sans cesse sans avoir besoin de parfum ; ces fils du soleil adorent le feu, il ne s'éteint jamais dans les caravansérais ou dans les plus misérables chaumières des villages turcs.

Mon caravansérai, devant lequel je descendis de cheval comme si j'avais été un étranger dans ma propre hôtellerie, ressemblait en tout à ce que je viens de décrire. Seulement le long interrègne de propriétaire de la contrée lui donnait une apparence de vétusté et de ruine. On me désigna à l'hôtelier, qui l'afferme au prix de quatre ou cinq mille piastres, comme le maître du logis, aux soldats du poste comme le maître de la terre et l'ami du sultan. Ils me reçurent avec déférence et politesse. Je visitai les boutiques, les magasins, les

1. Sur le sens du mot *divan*, v. p. 37, note 1.

cours, les écuries, les jardins, les voûtes, qui s'écroulaient sous la pluie et les vents des hivers ; j'ordonnai à M. Barrault, mon agent en second, les réparations nécessaires, dont le devis montait à cinq ou six mille piastres ; après quoi nous nous assîmes pour déjeuner sous les saules au bord d'une belle eau courante.

Cette eau courante jaillit de terre, au pied de la colline qui porte le caravansérai, à environ cinquante pas des bâtiments. Elle s'accroît de trente ou quarante autres sources jaillissant de même, de distance en distance, dans la prairie marécageuse, comme si le sol tout entier n'était qu'une mince surface de terre recouvrant un réservoir d'eau souterrain, et que le pied de l'homme ou des buffles fait sortir par sa seule pression. Toute cette partie du pied de la colline n'est qu'une immense éponge qui ruisselle de tous les écoulements de la chaîne du Tmolus : de là le nom de Gourgour ou les Eaux bouillonnantes. Une grande partie de cette belle eau vive, filtrée par les couches de rocher calcaire des montagnes, se perd inutile et croupissante dans les steppes ; cependant les anciens en ont recueilli les principaux filaments en un large canal. Ce canal, construit en maçonnerie, élevé de huit ou dix mètres au-dessus du niveau du sol, s'avance comme un promontoire de cinq ou six cents pas de longueur dans la plaine pour y ménager une chute d'eau à un moulin. Nous suivîmes les bords écumants du canal qui coule toujours, même en été, à plein lit, et nous arrivâmes au moulin. La chute d'eau, qui tombe en partie dans le vide, à l'extrémité du canal, est d'environ un mètre cube à son embouchure et d'une force de vingt-cinq ou trente chevaux. Le moulin, dans lequel j'entrai, ressemble à nos petits moulins de France alimentés par une écluse au fond d'une vallée. Un meunier turc et son esclave y faisaient moudre du maïs blanc pour les villages.

J'en goûtai la farine, que je trouvai aussi sucrée que la canne à sucre. Le pauvre meunier, en apprenant que j'étais le propriétaire futur de son eau et de sa roue, me demanda aussi des réparations de toute nécessité pour ce moulin, qu'il amodie six mille piastres par an. Je les lui promis, et je les ai fait exécuter depuis, ainsi que celles du caravansérai.

M. de Chamborand, M. Barrault et M. Fornetti, tous agriculteurs éclairés et passionnés pour leur art, gémirent longtemps en levant les mains au ciel de cette abondance merveilleuse d'eau saine et vive, et de cette belle chute qui fournirait la force motrice à une immense usine, et qui fait seulement tourner la roue d'un pauvre meunier. « C'est comme le vent du ciel, disait M. de Chamborand, qui suffirait à enfler les voiles d'un vaisseau à trois ponts, et qu'un enfant emploie à faire flotter sa petite barque de papier sur une cuvette. »

Mes compagnons calculèrent qu'en partant de l'extrémité de ce canal, et en y rassemblant encore les eaux éparses que nous avions vues auprès du caravansérai, on pourrait, sans autre dépense que quelques rigoles creusées dans le sol, tout nivelé de lui-même, changer trois ou quatre mille hectares de ces steppes et de ces marécages en prairies. Je me promis de le faire, si je pouvais me procurer le capital de cinquante ou soixante mille francs, qu'ils jugeaient approximativement suffisant pour cette opération. Mes forces, à moi tout seul, n'allaient pas jusque-là. L'opération est si simple et si facile, que le jardinier d'Achmet-Sched entretient lui-même une petite rigole partant du moulin, traversant la plaine, et lui roulant à deux lieues de distance toute l'eau dont il a besoin pour arroser le jardin du manoir.

Nous retournâmes par le même chemin au caravansérai ; chemin faisant, je choisis de l'œil, sur un promontoire de colline avancé au-dessus du caravansérai et des eaux courantes, un site élevé, aéré et sain, où je me promis de bâtir ma demeure principale. On y entend le murmure de l'eau ; on y reçoit le vent de mer ; on y domine de l'œil la plaine et tous ses villages ; on y plonge du regard dans les gorges d'Éphèse d'un côté, dans la vallée de Tyra de l'autre ; on y est adossé aux montagnes qui préservent des vents du nord ; on y a sous ses pieds la route de Smyrne, le mouvement pastoral des caravanes, la fumée et les haltes des caravansérais. Ce site me parut tout préparé par la nature pour une habitation champêtre régnant sur ce large bassin. J'étais déjà décidé à ne pas habiter Achmet-Sched, site trop bas et trop peu pittoresque, au cœur de la plaine. Enfant des montagnes, je ne sais respirer que l'air énergique

des montagnes. Mon âme se rouille, comme l'acier, dans la moindre humidité des lieux bas ; d'ailleurs Gourgour est un beau nom. Cela n'est pas indifférent pour un voyageur qui fut poète et qui voudrait le redevenir au soir de sa vie, si la Providence lui garde un soir, un asile et un loisir.

HISTOIRE DES CONSTITUANTS

(1854)

L'*Histoire des Girondins* commençait à la mort de Mirabeau (2 avril 1791). L'*Histoire des Constituants* en est comme le préambule : elle remonte aux origines de la Révolution française et s'arrête où commençaient les *Girondins*.

XXXVI

LE RETOUR DE VERSAILLES

On sait que le 5 octobre 1789 la populace parisienne, exaspérée par la famine et par le fameux banquet militaire où l'on disait que la cocarde tricolore avait été foulée aux pieds, se porta en masse à Versailles, réclamant « Du pain ! » à grands cris. Le lendemain, la foule, femmes, enfants, ouvriers sans travail, gardes nationaux, rôdeurs sans aveu, envahit pêle-mêle le palais, tua plusieurs gardes du corps, fit prisonniers le roi, la reine et le Dauphin. Puis toute la famille royale fut ramenée à Paris au milieu de ce sinistre cortège.

I

L'armée marchait en trois corps : d'abord le groupe hideux des égorgeurs, suivis d'une multitude en haillons de femmes et d'enfants qui se pressaient pour contempler avec une curiosité stupide les têtes coupées des gardes du corps élevées en trophée au bout des piques. Un homme à longue barbe, dont on ignorait encore le nom et la patrie et qu'on prenait à tort, à cause de sa haute taille et de ses membres d'athlète, pour un modèle d'atelier, portait la première tête,

C'était Jourdan, connu plus tard sous le nom de *Coupe-Têtes*[1], homme né dans les montagnes fanatiques des Cévennes, près du Puy, en Velay, d'abord boucher, puis maréchal ferrant, puis contrebandier, puis soldat, puis palefrenier, puis marchand de vins dans un carrefour, et ayant descendu de métier en métier jusqu'à celui de bourreau volontaire du peuple, sa vraie vocation. « Était-ce la peine, » disait-il aux spectateurs épouvantés en montrant dédaigneusement les deux têtes, « de me faire venir pour si peu ? On m'avait promis que j'aurais au moins à couper la tête de la reine ! »

Ces bandits, à qui une armée de trente mille hommes n'avait pas osé enlever leurs sanglantes dépouilles, marchaient à une longue distance de l'armée et du peuple, comme si aucune troupe populaire ou civique n'avait voulu être confondue avec des assassins. Cependant, arrivés à Sèvres et pendant que les porteurs de piques se faisaient verser du vin dans la rue, leurs complices forcèrent un perruquier du village à laver, à friser, à poudrer ces têtes livides, par une dérision pire que le crime, pour les présenter plus décemment au peuple de Paris. Le coiffeur obéit, le sabre sur la gorge, et mourut de saisissement le lendemain. Quant à Jourdan Coupe-Têtes, il poursuivit sa carrière de sang, partout où il y en eut à verser au service du crime. Il précipita soixante et onze victimes, hommes et femmes, dans la carrière d'Avignon, et versa enfin le sien sur l'échafaud, à Marseille, en 1793, comme fédéraliste et *modéré*.

Jourdan et son avant-garde entrèrent avec leurs trophées de chair dans Paris ; ils les portèrent effrontément en hommage à la municipalité, qui osa les repousser sans oser les punir. Ils allèrent de là les promener au Palais-Royal, où les citoyens indignés les firent enfin disparaître. Mais les assassins restèrent glorieux et impunis de leurs attentats.

1. Michelet (*Histoire de la Révolution française*, l. II, ch. IX) dit exactement le contraire : « Ce misérable, que quelques-uns prirent pour un fameux brigand du Midi, était tout simplement un modèle de l'académie de peinture ; pour ce jour, il avait mis un costume pittoresque d'esclave antique, qui étonna tout le monde et ajouta à la peur. » — On voit par cet exemple combien l'information de Lamartine historien est peu sûre. Il choisit de préférence la version la plus impressionnante, et souvent la plus romanesque.

II

A la suite, et à une heure d'intervalle de cette écume du peuple, s'avançait en innombrable colonne le peuple lui-même de la ville et des faubourgs, hommes, femmes, enfants, armés de tronçons de sabres, de lames d'épées, de fers de piques, qui suppléaient les baïonnettes dans leurs mains. Ils marchaient au chant du *Ça ira*, en dansant des farandoles patriotiques, et en conduisant devant eux des charrettes de blé et de farine enlevés à l'approvisionnement de Versailles, et ramenés comme des conquêtes sur la faim dans Paris. « Vive la nation et vive le roi ! » criaient-ils aux spectateurs sur la route. « Réjouissez-vous. Nous ne mourrons plus de faim. Nous vous ramenons *le boulanger et la boulangère* ! »

L'artillerie de la garde nationale les suivait ; mais les artilleurs avaient prêté leurs pièces à la sédition pour lui complaire et pour mieux fraterniser avec la populace, dont ils semblaient seulement orner le délire. Les chevaux, les moyeux, les timons, les affûts, les canons, les caissons eux-mêmes étaient envahis par des femmes, véritables bacchantes de guerre : les unes debout, les autres assises, celles-ci couchées, celles-là à cheval sur le fût des pièces, couronnées de verdure arrachée aux jardins du parc, tenant à la main les mèches allumées, se versaient entre elles des flacons de vin qu'elles buvaient à la victoire *du peuple* et à la *conquête de la nation*.

L'armée parisienne, qui précédait et devançait le cortège du roi, marchait sur deux lignes épaisses de chaque côté de la route. Entre ces deux lignes, se traînaient les gardes du corps, leurs uniformes souillés et déchirés, la tête nue sous une pluie glaciale, troupe décimée, désarmée, humiliée, pardonnée, à laquelle il ne manquait que des fers pour représenter les captifs antiques suivant le char du vainqueur. Les gardes nationaux les protégeaient contre les insultes du peuple, et leur arrachaient, de distance en distance, le cri forcé de Vive la nation !

Lafayette, pour laisser au roi l'ornement et la sécurité d'une escorte personnelle et disciplinée au milieu de cette armée de

volontaires, avait rangé devant, derrière et autour des voitures royales le régiment de Flandre, qui s'était fait pardonner[1] son orgie par sa défection ; les dragons, les chasseurs, les grenadiers et les cent-suisses de la garde, milice étrangère, fidèle, odieuse au peuple et consternée de servir ainsi de décoration à la révolte.

III

Les voitures roulaient lentement au pas des troupes dans des flots de boue et sous un ciel sombre, à travers ces forêts de baïonnettes et de curieux accourus sur les deux bords de la route de toutes les campagnes et de toutes les villes voisines de Paris.

Le roi, objet de tous les regards, de quelques hommages et de rares insultes, supportait avec l'indifférence résignée de son caractère le spectacle dont il était lui-même l'acteur. Son visage, obligé d'affecter la sérénité dans la contrainte et la satisfaction dans le désespoir, supportait dignement les yeux de ses amis et de ses ennemis. Il apercevait souvent, dans les groupes de paysans et de citadins, sur la route, quelques-uns de ces signes de respect, d'intelligence et de pitié qui sont les rafraîchissements de l'âme sur ces voies douloureuses des vaincus. La reine déguisait mal, sous ses paupières rougies par les larmes et sous la pâleur de ses insomnies, la honte et la douleur de sa situation. Elle savait que c'était surtout de son humiliation que triomphait le peuple. Elle lisait la haine jusque dans le silence, et l'insulte jusque dans le pardon. Elle s'accusait d'une incorrigible impopularité qui faisait rejaillir sur le roi et ses enfants la colère de la nation obstinée contre elle seule. Elle cherchait et elle rencontrait par moments les regards attristés mais fidèles de quelques amis de ses jours heureux, tels que le comte de Fersen, seigneur suédois, le comte de Mercy d'Argenteau, ambassadeur d'Autriche,

1. Entendez que le peuple lui avait pardonné. L'orgie est le banquet que les gardes du corps avaient offert, le 1er octobre, aux régiments nouvellement arrivés à Versailles : le régiment de Flandre y avait, comme les autres, arboré la cocarde blanche et acclamé la royauté. Mais il venait de se racheter en abandonnant le roi et en fraternisant avec l'émeute.

qui lui vouaient un culte personnel et qui l'accompagnaient à cheval parmi les officiers de l'escorte, pour la couvrir au besoin de leurs bras. Elle s'occupait de ses enfants, à qui la lenteur de la marche faisait éprouver la faim, la soif, le sommeil ; elle assoupissait son fils sur ses genoux.

Le comte de Provence, frère du roi [1], innocent des fautes qui avaient ameuté la nation, maître dès lors de sa physionomie et habile à représenter les rôles complexes, exprimait sur sa belle figure la fidélité qu'il devait à son frère et l'assurance que lui inspirait la conformité de ses opinions constitutionnelles avec la masse du pays.

Mme Élisabeth, sœur charmante du roi, étrangère aux causes de ces événements, n'y participait que par sa tendresse pour les victimes. Elle partageait le malheur sans partager les fautes. Elle guettait du regard, dans tous les yeux, le respect et l'attendrissement pour le roi, pour la reine et pour les enfants. Son visage angélique détendait toutes les colères et mouillait tous les yeux. Elle cherchait à distraire par un enjouement triste les impressions déjà trop senties de Mme Royale, sa nièce, enfant précoce pour les sensations et les empreintes de l'adversité.

Quelques cris étouffés par les sanglots ou par le murmure de « Vive le roi ! vive la reine ! » ne servaient qu'à faire mesurer à la famille royale la rareté du dévouement dans l'unanimité du silence.

Lafayette, à cheval, à côté de la voiture du roi, conservait, sous l'attitude du commandement, la tristesse de la contrainte et la décence de la douleur [2]. Jamais sa pâleur naturelle n'avait imprimé aux yeux du peuple une teinte plus tragique à ses traits. On voyait que, tout en obéissant à la sédition, il cherchait à racheter par ses égards et par sa sollicitude pour le roi ce que son rôle avait d'impérieux et de cruel. Les images funèbres des outrages et des massacres de la nuit s'élevaient sans cesse dans sa pensée entre la révolution et lui,

1. Le futur Louis XVIII.

2. Lafayette était commandant de la garde nationale. Entraîné dans le mouvement par ses troupes, il fit tous ses efforts pour protéger la famille royale, dont il se savait pourtant détesté.

comme des reproches et comme des présages. Déjà trois fois vaincu par le crime, auquel il ne voulait prêter ni son cœur, ni son épée, ni sa mémoire, il était combattu entre l'horreur d'avancer et l'impossibilité de reculer. Sort terrible des hommes vertueux d'inclination, qui cèdent un pas de plus que leur conviction à la force des événements, et qui, trop faibles pour les retenir, sont néanmoins trop honnêtes pour les suivre jusqu'au forfait.

IV

A la suite du cortège militaire se groupait confusément une arrière-garde composée de soldats déserteurs des régiments, portant des pains enfilés à la pointe de leurs baïonnettes, de femmes des halles décorées de branchages et élevant de jeunes peupliers garnis de leurs feuilles au-dessus de leurs têtes; enfin de cette foule d'hommes, de femmes et d'enfants en haillons, qui suivent, en les grossissant et en les souillant, comme le limon après la tempête, les courants des grandes émotions civiles.

Paris, inquiet la veille, agité le matin par les bruits sinistres du massacre de ses citoyens à Versailles, rassuré à midi par la proclamation de Bailly[1] annonçant le triomphe de la capitale, la conquête du roi et le prochain retour de Lafayette amenant la famille royale à Paris, s'était porté tout entier aux Champs-Élysées, à la place Louis XV, à la barrière de Chaillot et sur toutes les stations que l'armée devait traverser pour se rendre à l'hôtel de ville.

L'arrivée des premières bandes avec des têtes coupées pour étendards avait imprimé le dégoût et la stupeur sur le visage des citoyens. On se demandait quelle était donc cette victoire civique qui, commençant par une violence de la populace contre l'armée, finissait par l'égorgement impuni des gardes du roi dans son palais, en présence des baïonnettes de trente mille hommes. On s'indignait de cette timidité et de cette complicité honteuse des chefs de cette force civique, n'osant pas arracher à ces brigands les sanglants trophées de leur

1. Maire de Paris.

crime, et laissant marcher à l'ombre de ces têtes coupées les soldats citoyens, vengeurs nés de tous les attentats et responsables de l'honneur du peuple. On ne savait quels étaient les vainqueurs ou les vaincus, de ces hordes qui affichaient ainsi leurs assassinats, et de ces citoyens qui accompagnaient lâchement ces drapeaux du massacre. Le doute, la tritesse, le pressentiment, étaient dans tous les cœurs. Un morne silence accueillit l'armée.

HISTOIRE DE LA TURQUIE

(1854-1855)

XXXVII

PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR MAHOMET II

Le 29 mai 1453, après un investissement de plus de sept semaines, Mahomet II commanda l'assaut général de Constantinople par terre et par mer : l'armée des assiégeants se composait de quatre cent mille hommes, leur flotte de cent cinquante vaisseaux. Constantin XIII Dracozès, le dernier empereur grec d'Orient, combattit avec acharnement et mourut sur la brèche, au milieu de la lâcheté et de la résignation générale de son peuple. Les Turcs entrèrent dans la ville sur son cadavre.

I

...Les Turcs submergèrent en un moment toute la ligne des murailles, fondirent par toutes les brèches, entrèrent en colonnes par toutes les portes. La ville était si grande, et la lâche indifférence des Grecs pour ceux qui combattaient tous les jours depuis cinquante jours pour leur salut était si vile, que les premières colonnes d'Ottomans parcouraient et pillaient déjà l'hippodrome et le palais des Blakernes [1] pendant que les quartiers de l'Acropole, de Sainte-Sophie et de la mer de Marmara ignoraient encore l'invasion des Turcs et la mort de Constantin. Le bruit des janissaires courant dans les rues,

1. Palais impérial byzantin. Il en reste quelques ruines, dans le quartier Aïvan Seraï.

forçant leurs portes, le fer, le feu, le meurtre, le viol de leurs foyers, leur apprirent seuls la catastrophe de leur empire. Ceux qui furent avertis à temps de l'extrémité du péril pendant la dernière mêlée sur les brèches sortirent en foule de leurs maisons avec leurs femmes, leurs vieillards, leurs vierges, leurs trésors, et se réfugièrent comme un vil troupeau dans l'immense enceinte de l'église de Sainte-Sophie avec la multitude des prêtres, des moines, des religieuses fuyant de leurs monastères pour s'abriter dans ce sanctuaire, que l'habitude leur avait enseigné à regarder comme inviolable. Plus de cent mille personnes pressées dans l'enceinte, dans les portiques, dans les galeries supérieures et jusque sur les toits du dôme, s'engouffrèrent et se barricadèrent dans cet immense édifice. Les unes espéraient quelque capitulation de la pitié, et quelque temporisation salutaire à leurs familles de la férocité du vainqueur ; le plus grand nombre attendait avec une stupide crédulité l'apparition de l'ange annoncé par les prophètes populaires pour exterminer les Ottomans avant qu'ils eussent franchi la colonne de l'hippodrome.

Les coups de hache des Turcs qui brisaient les portes d'airain de Sainte-Sophie leur apprirent trop tard que les nations n'ont de murailles que leur patriotisme. L'aspect de cette multitude tremblante et désarmée désarma les soldats de Mahomet II. Sûrs par la proclamation du matin [1] de posséder légitimement leurs captifs pour esclaves, et enrichis en espérance par les rançons que l'opulence des Grecs leur faisait espérer immenses, ils préférèrent la richesse et la beauté au sang. Aucun meurtre ne souilla le parvis de Sainte-Sophie. Les Grecs tendirent d'eux-mêmes les mains aux menottes des soldats. Les Turcs lièrent les mains des hommes avec les cordes et les courroies de leurs chevaux ; les femmes et les vierges avec leurs ceintures et leurs voiles. Ils accouplèrent deux à deux, comme un troupeau qu'on mène aux bazars, les vieillards avec les enfants, les pontifes avec les balayeurs du sanctuaire, les sénateurs avec les esclaves, les jeunes nobles

1. « A moi la ville, disait la proclamation de Mahomet à son armée ; mais je vous abandonne les captifs et le butin, les métaux précieux et les belles femmes : soyez riches et heureux. »

avec les chastes vierges des monastères qui n'avaient « jamais vu, dit l'historien Phranzès [1], la lumière du ciel qu'à travers la grille de leurs cloîtres, et à qui la sévérité des ordres monastiques ne permettait pas même de regarder leurs pères. Les cris des religieuses, rougissant de la nudité de leur visage, des enfants arrachés à leurs mères, des mères séparées de leurs enfants, fendaient les cœurs ; les Ottomans eux-mêmes en étaient attendris. Soixante mille captifs ainsi liés sortirent de Sainte-Sophie, des monastères, des palais et des maisons de la capitale, et traversèrent pour la dernière fois les rues de leur ville natale pour être conduits sur les bâtiments de la flotte de Mahomet II, et de là emmenés en esclavage par leurs possesseurs dans toutes les villes et dans toutes les tentes de l'Asie. »

II

Le cardinal russe Isidore, qui avait combattu en soldat, laissa son chapeau de pourpre de cardinal auprès du corps d'un mort pour faire croire aux Turcs qu'il avait péri dans la bataille. Les Turcs coupèrent la tête du cadavre et la promenèrent coiffée du chapeau du cardinal, tandis que le cardinal, déguisé sous l'habit d'un esclave, était vendu à bas prix à un Turcoman et conduit, pour soigner les troupeaux, à Satalie [2], d'où il s'évada pour rentrer à Rome. Le pillage promis par Mahomet II à ses soldats dura huit heures sans épuiser ni l'avidité des soldats, ni les richesses de Constantinople accumulées par un si long empire et par le commerce de l'univers. On évalue à quatre millions de ducats d'or les seuls trésors monnayés trouvés dans les maisons des particuliers. L'or, l'argent, les diamants, les perles, les vases et les ornements des palais ou des temples représentaient une valeur

1. Historien et homme politique byzantin. Il joua sous Constantin un rôle important comme diplomate et comme chef militaire, et tomba entre les mains des Turcs lors de la prise de Constantinople. C'est dans un monastère, où il passa les dernières années de sa vie, qu'il composa sa très intéressante *Chronique*, relatant les événements de 1259 à 1477.

2. Ville d'Anatolie, située sur la Méditerranée, au fond du golfe du même nom.

incalculable. Ces dépouilles des palais et des églises étaient tellement avilies par leur nombre, que les statues brisées, les tableaux, les manuscrits précieux, les tapis de pourpre, les brocarts, les meubles de bois odorant, d'ivoire ou de nacre, servaient de litière aux chameaux des Asiatiques. Cent vingt mille volumes recueillis depuis Constantin dans les bibliothèques publiques chauffèrent les bains des barbares. Les Génois rachetèrent cependant en petit nombre des soldats les livres qui contenaient les trésors de philosophie, de poésie, d'histoire antique ; ils les firent passer en Italie, où ces débris rallumèrent à Venise et à Florence la flamme éteinte des lettres grecques. Les chrétiens avaient abattu de même les monuments et incendié les bibliothèques à Alexandrie et à Athènes. Les croisés, aussi barbares que les Ottomans, avaient exercé les mêmes déprédations et les mêmes violences contre l'esprit humain à Nicée [1] et à Constantinople [2], après l'assaut qu'ils avaient donné en passant à ces capitales chrétiennes. L'homme aime à détruire autant qu'à fonder, et ne croit jamais assez fonder s'il ne fonde sur des ruines.

III

Mahomet II, qui devait tenir sa promesse à ses soldats, ne voulait pas cependant autoriser par sa présence la dévastation de la capitale qu'il destinait à l'empire. A la fin du jour, il entra, pour rétablir l'ordre, dans la ville à la tête de ses vizirs, de ses princes, de ses généraux, de ses janissaires.

Quoique accoutumé aux magnificences arabes de Brousse, la majesté des monuments, des dômes, des palais, des jardins, des places plubliques, des amphithéâtres de Constantinople l'éblouit. Ces traces de marbre, de bronze et d'or des deux plus grands empires et des deux plus pompeuses religions du vieux monde lui révélèrent des grandeurs humaines qu'il ne soupçonnait pas ; il ne se crut empereur d'Orient qu'en foulant enfin sous les pieds de son cheval ce sol où tout rappelait en effet l'empire romain. En passant sur la place de

1. En 1097.
2. En 1204.

l'Hippodrome, semblable à la salle pavée de marbre d'un palais de nation, dont la voûte était le ciel, il admira les chefs-d'œuvre de sculpture dont cette place était jonchée. Il n'insulta pas aux statues des empereurs sur leurs piédestaux ou sur leurs colonnes ; mais à l'aspect du groupe des *trois serpents* enroulés par le statuaire autour du tronc d'une colonne et dardant leurs langues symboliques des trois côtés de la place [1], il crut voir dans cette représentation énigmatique une idole adorée par les Grecs, et, d'un coup de sa hache d'armes au manche d'or, il abattit la mâchoire d'un des reptiles.

Pour satisfaire au fanatisme des derviches, et pour installer le Dieu de Mahomet dans sa nouvelle conquête avant de s'installer lui-même dans le palais de Constantin, il dirigea son cheval vers l'église de Sainte-Sophie, cette Kaaba [2] de la religion vaincue aux yeux des Ottomans. Ses soldats achevaient de piller l'édifice. L'un de ces barbares, continuant, malgré la présence du sultan, à mutiler un marbre précieux du sanctuaire, Mahomet II le frappa de sa masse d'armes et l'abattit du coup à ses pieds : « Ne sais-tu pas que je vous ai livré les esclaves et les trésors, lui dit-il avec calme, mais que les monuments appartiennent à moi seul ? » On emporta le soldat mourant hors de l'enceinte.

Mahomet, après avoir admiré la grandeur de l'édifice, l'élévation du dôme, second temple porté dans le ciel par les cent sept colonnes de porphyre, de marbre rose ou serpentin enlevées aux temples d'Égypte, de Baalbek et d'Éphèse, monta sur l'autel et y fit la prière musulmane comme pour le purifier à jamais de l'idolâtrie que les Turcs reprochaient au culte des Grecs. Il ordonna que ce monument, composé de débris de tant d'autres cultes, mais le plus majestueux, dans sa barbarie, que le christianisme eût construit encore dans le monde, devînt la première mosquée des conquérants à Constantinople. Les *muézzin* ou les crieurs qui invitent, du haut des

1. On voit encore sur l'emplacement de l'ancien Hippodrome, aujourd'hui place de l'Atmeidan, cette « colonne des Serpents ». C'est celle qui supportait primitivement le fameux trépied d'or que les Grecs firent faire avec le butin trouvé dans le camp perse après la bataille de Platées (479 av. J.-C.) et qu'ils consacrèrent à Apollon de Delphes.

2. V. p. 38, note 2.

minarets, les fidèles à la prière, montèrent par son ordre au sommet du dôme et firent entendre pour la première fois aux rues désertes de la métropole du christianisme en Orient le chant de « *Dieu est Dieu! Dieu seul est grand; venez à la prière.* » On renversa les croix, on vida le temple des innombrables images de saints et de saintes, objets de la vénération et de la presque adoration des Grecs. Les architectes de Mahomet II commencèrent sous ses yeux à arracher les mosaïques de verre coloré qui forment les tableaux de la voûte.

« Arrêtez, leur dit-il, comme s'il eût puisé dans les histoires qu'il lisait en latin et en persan le sentiment de la vicissitude des empires; bornez-vous à recouvrir ces mosaïques d'une couche de chaux pour qu'elles ne scandalisent pas les croyants, mais n'arrachez pas de la voûte ces incrustations merveilleuses : qui sait si on ne les découvrira pas un jour dans un autre changement de fortune et de destination de ce temple ? »

Les Italiens et les Grecs de la cour de ce prince qui rapportent ces paroles ajoutent que la religion de Mahomet II, altérée en lui par une éducation savante et cosmopolite, était au fond aussi dédaigneuse pour le fanatisme de ses derviches que pour les superstitions du christianisme grec.

L'iman prêcha dans la chaire du patriarche et célébra la prière d'actions de grâce, le *Te Deum* ottoman, sur ce même autel où l'infortuné Constantin avait vu le matin célébrer les mystères de sa foi et les funérailles de sa propre mort[1].

Mahomet, en sortant de Sainte-Sophie, se fit conduire au palais des Blakernes pour s'y installer lui-même avec l'empire. La solitude et la tristesse de ce palais, qui changeait de maître en moins d'un jour, émut et attendrit l'âme enivrée mais méditative du conquérant. Le triomphe ne lui déroba pas le deuil. L'ombre de Constantin, dont le sort était encore inconnu, remplissait ces portiques, ces salles, ce trône vides. Quelques vers persans, d'un accent mélancolique, montèrent

1. Le matin, Constantin, se disposant à la mort, s'était rendu, suivi de tous les grands de sa cour, à Sainte-Sophie ; après un court office, il y avait reçu la communion des mains du patriarche et y avait fait une confession publique de ses péchés.

à la mémoire de Mahomet II à l'aspect de ce monument des inconstances humaines.

« L'araignée, murmura-t-il en posant le pied sur le seuil, file sa toile dans la demeure des rois, et la chouette nocturne a attristé de ses cris sinistres les tours d'Afraziab [1]. »

Scipion, en entrant à Carthage, avait récité ainsi un distique d'Homère sur la ruine de Troie. Les poètes sont les interprètes des héros.

1. Roi légendaire des Touraniens, qui, d'après les traditions de l'Iran, tint longtemps les armées perses en échec.

HISTOIRE DE LA RUSSIE

(1855)

XXXVIII

PAUL Ier

Le tsar Paul Ier, fils de Pierre III et de Catherine II, succéda à sa mère le 17 novembre 1796. Il devait périr assassiné au bout de quatre années de règne (24 mars 1801).

I

Paul Ier n'était ni borné d'intelligence ni méchant de volonté ; son esprit était étendu, son cœur sensible, ses intentions droites, ses instincts même généreux et magnanimes. Son seul malheur était d'avoir vécu quarante ans dans l'isolement des hommes et dans la terreur de sa mère, craignant sans cesse qu'elle ne voulût lui enlever le trône, la liberté, et peut-être la vie. Passer sans transition de cette longue oppression à la toute-puissance était une secousse trop forte pour sa raison. Tremblant de rencontrer, dans le palais de sa mère morte, les pièges et les conspirations sourdes qui avaient couvé contre lui dans les conseils de Catherine, il caressa au premier moment tous les conseillers de l'impératrice, comme pour se faire pardonner de monter au trône, et pour obtenir grâce plutôt qu'obéissance de ses sujets. C'est dans cette pensée qu'il conserva les ministres, et qu'il nomma son fils, le tsarewitz Alexandre[1], gouverneur militaire de Pétersbourg,

1. Le futur tsar Alexandre Ier. Il dut le trône à la conjuration formée avec sa connivence pour déposer son père, et qui, en réalité, aboutit au meurtre de celui-ci.

malgré la jalousie inquiète qu'il avait déjà conçue contre ce fils.

La seule mesure de précaution qu'il osa prendre peu de jours après son avènement à l'empire, fut l'incorporation des bataillons exercés par lui à la discipline allemande, qu'on lui avait laissés comme un jouet de guerre pour amuser son oisiveté dans sa résidence de Gatchina[1]. Cette incorporation soudaine de ses soldats et de ses officiers favoris dans les régiments des gardes parut une impardonnable insulte aux soldats et aux officiers de Catherine. Ils s'indignèrent d'être commandés par des officiers inconnus, qui n'avaient d'autre titre que leur complaisance aux caprices militaires du grand-duc, des uniformes étrangers, et leur instruction dans une tactique prussienne odieuse aux Russes. Les casernes de Pétersbourg fermentèrent jusqu'à la sédition, comme à la veille de la révolution qui avait détrôné Pierre III.

Paul, effrayé et repentant de sa témérité, courut lui-même aux casernes, harangua, supplia, s'excusa, et ne ramena les soldats au respect qu'à force d'explications et de promesses. Mais à peine la présence et les adjurations du nouvel empereur avaient-elles obtenu l'apaisement des soldats, que des ordres d'exil, impitoyablement exécutés par le ministre de la police de Paul, Arakof, enlevèrent à leurs régiments, à leurs familles, et à la capitale, un grand nombre de jeunes officiers suspects d'avoir fomenté la résistance, et les dispersèrent en Sibérie ou aux extrémités de l'empire.

Paul assujettit alors la garde et l'armée à la brutalité inintelligente d'une discipline machinale qui faisait des officiers de véritables esclaves, et des soldats des automates en uniformes. Semblable en cela à son père Pierre III, il s'astreignit lui-même à la sévérité des exigences militaires qu'il imposait aux troupes. On le voyait tous les jours, quelle que fût l'intempérie de la saison, descendre en uniforme prussien, en bottes et en chapeau, dans la cour du palais, et y passer des heures entières en revues, en exercices ou en parades militaires, qui fatiguaient inutilement la patience et la santé du

1. Ville de Russie, située dans le gouvernement de Pétersbourg, et où se trouve un palais impérial.

soldat. Il mettait gloire à braver, sans pelisse et sans fourrure, la rigueur du climat, exigeant la même impassibilité apparente de ses généraux et de ses officiers, vieillis dans les climats plus tièdes de l'Asie. Entouré de ses fils et de ses aides de camp, la tête nue et chauve, une main derrière le dos, élevant et abaissant de l'autre main une canne de commandement, avec laquelle il frappait l'air et marquait le pas aux troupes, l'expression du visage à la fois emphatique et vide comme celui d'un homme sérieusement occupé de choses futiles, le ridicule et la terreur se partageaient, à son aspect, l'âme des spectateurs.

II

Mais la terreur ne tarda pas à l'emporter dans Pétersbourg sur la raillerie. Zoubof, Tersky, Markof, Samaïlof, presque tous les dépositaires du pouvoir sous sa mère, amnistiés et caressés les premiers jours, furent tout à coup dépouillés de leurs charges, privés d'une partie de leurs biens, et relégués dans de lointains exils.

Une police ombrageuse et fantasque, dirigée par Arakof, proscrivit, sous les peines les plus rigoureuses, toutes les formes les plus innocentes de costume, de chaussure et de coiffure qui rappelaient le costume français, devenu crime aux yeux d'un despote dont les noms de liberté et de révolution troublaient le sommeil. Les soldats eurent ordre de se jeter inopinément sur tous les Russes ou sur tous les étrangers qu'on rencontrait coiffés du chapeau rond dans les rues, bien que cette coiffure française fût aussi immémorialement celle des vieux Russes.

Les mêmes rigueurs s'exercèrent contre tous ceux qui attelaient leurs chevaux à leur voiture, ou qui les enharnachaient selon l'antique coutume du pays. Des soldats de police, répandus sur les places publiques et sur les routes de la capitale, coupaient à coups de sabre les harnais. L'ordre de couper la barbe aux cochers, de substituer aux cheveux longs et épars des soldats une queue semblable à celle qui se déroulait sur les épaules des soldats allemands, n'excita ni moins de sévérités ni moins de murmures. Enfin l'ordre

brutalement exécuté de faire descendre de leurs voitures, dans la neige ou dans la boue, les hommes et les femmes aussitôt qu'ils apercevaient l'empereur, pour se prosterner devant lui, et les sévérités dont furent punies les infractions à cette étiquette extérieure, souleva l'indignation muette des Russes et des étrangers. La rencontre inattendue de l'empereur devint un danger public dans Pétersbourg.

L'étiquette de l'intérieur du palais ne fut ni moins puérile, ni moins humiliante, ni moins brutale. On punissait celui qui, en s'agenouillant devant l'empereur, n'avait pas fait résonner assez fortement la salle du bruit de son genou sur le parquet ; on sévissait contre celui qui, en baisant la main de l'empereur, ne faisait pas retentir avec assez d'éclat le baiser servile du courtisan sur la main du tyran. Le prince Galitzin lui-même, grand chambellan du palais, fut envoyé à la forteresse pour avoir plié le genou et collé les lèvres trop négligemment dans ses fonctions auprès de l'empereur. Le changement de l'uniforme commode, souple et chaud de l'armée russe, contre le costume étroit, disgracieux et froid des troupes allemandes, acheva d'exaspérer la nation. Mais l'habitude de l'obéissance aux caprices despotiques des tsars, la vigilance de la police, la promptitude des supplices, comprimèrent longtemps toute émotion.

VIE DES GRANDS HOMMES

(1855)

XXXIX

LES « CANUTS » LYONNAIS A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

On appelle « canut », dans le dialecte de la région lyonnaise, l'ouvrier qui tisse la soie. Écrivant la vie de Jacquard (1752-1834), Lamartine dépeint d'une manière saisissante l'existence des familles des canuts avant l'invention du métier perfectionné auquel cet ouvrier de génie a laissé son nom.

I

Entrons dans ce faubourg de Lyon. Les toits, noircis par la fumée des machines et par la vapeur des chaudières où l'on teint les laines et les soies, sortent à peine du brouillard de la rue; on voit peser d'en haut, sur ces maisons, un miasme lourd, éternel, visible; le vent frais qui suit le courant de deux fleuves s'efforce vainement de rejeter ces lambeaux de brume sur les collines. La brise du Rhône et de la Saône ne parvient à arracher au soleil que quelques rayons pluvieux qui semblent répugner à salir leur lumière par le contact de cette haleine immonde d'une ville de feu et de bruit.

A droite et à gauche de ce faubourg, artère malsaine d'un corps souffrant, s'élèvent des rues grimpantes, étroites, tortueuses, entrecoupées de degrés de pierre, bordées des deux côtés de maisons à quatre ou six étages, qui se disputent l'air, le jour, et qui, n'ayant pas sur le sol assez de place

pour s'étendre, montent les unes à l'envi des autres pour conquérir l'espace sur le ciel. Leurs murs noirâtres et tachés de teintes vertes sont percés de milliers de fenêtres sans balcons et sans entablements, où l'on n'aperçoit pas même le pot de fleurs, image consolante du monde végétal qui porte quelque souvenir ou quelque parfum domestique à la jeune fille, ou la cage de l'oiseau qui gazouille pour l'enfant. Le plus grand nombre de ces fenêtres n'encadrent pas même la feuille de verre, tamis de la lumière dans leurs châssis; des feuilles de papier huilé et jaunies par la pluie remplacent les vitres, afin que la lueur trop vive du jour ne dévore pas les teintes de l'étoffe. Quelques-unes de ces feuilles de papier, crevées par la grêle ou par le vent, flottent en lambeaux à ces fenêtres; elles rendent à l'oreille des passants ce cliquetis mort de feuilles sèches, seul murmure de ces ombres qui ne végètent pas; elles impriment à ces maisons une physionomie d'indigence, de ruine et de catacombe qui serre le cœur dans la poitrine, et qui fait presser le pas au passant pour retrouver la lumière et la vie. On n'entend sortir de ces demeures d'autre bruit que le bruit monotone et cadencé de la navette, des rouages et des poulies qui battent, grincent et sifflent à tous les étages, sans laisser au passant l'intervalle d'une respiration : on dirait le sourd et perpétuel froissement des muscles et des nerfs de bois de l'avarice et de l'industrie, remués par d'invisibles ressorts dans l'automate ou dans le squelette d'une ville morte.

II

Si vous pénétrez dans une de ces maisons ou de ces fourmilières humaines, vous trouvez d'abord une étroite, longue et sombre voûte qu'on appelle une allée; une rigole humide et fétide la borde des deux côtés pour écouler la sueur de la maison dans le ruisseau de la rue. Vous glissez dans la fange toujours détrempée que les pieds boueux des habitants ou des visiteurs, les parapluies égouttés et les incuries banales entretiennent sans cesse dans ce supplément de l'égout, portique d'un cloaque. L'allée vous conduit à un escalier commun aux deux cents habitants qui peuplent cette demeure;

ses marches, usées par le frottement des souliers ferrés, suintent, comme le pavé de l'allée, d'une humidité fétide. A chaque palier, des portes entr'ouvertes laissent s'exhaler l'émanation souterraine d'autres égouts. A côté, et à l'odeur de ces immondices, huit à dix autres portes hermétiquement fermées ne laissent entendre à l'intérieur que des vagissements d'enfants, des impatiences de mères interrompues dans leur ouvrage par ces soifs de leurs mamelles. Ces bruits sont entrecoupés par le coup sourd des pédales du métier qui ne se repose jamais sous le pied de la jeune fille, du frère ou du père. Montez, redescendez, suivez les paliers et les corridors de ce labyrinthe sans guide. C'est partout le même aspect, la même mélancolie, le même murmure : vaste geôle du travail, dont on n'aperçoit pas les geôliers!

III

Plongez-vous les yeux à travers une de ces portes entr'ouvertes par le fabricant qui vient inspecter l'étoffe, apporter le dessin, solder la semaine? vous apercevez des chambres nues dont presque tout l'espace est occupé par le métier, pilori de la famille. Des écheveaux de soie tapissent les murs ; des piliers de bois, des cordages, des poulies, des fils, des bobines, des navettes, des cylindres, des cartons percés de trous, des contrepoids, des leviers, jouent à grand bruit sous la main de l'ouvrier accroupi devant sa trame, pendant que ses fils l'assistent devant un métier pareil, que ses filles font lever et baisser tour à tour, par un mouvement machinal, les soies tendues sur son cadre[1]. Toute cette famille porte dans ses attitudes et dans ses traits l'empreinte de la profession sédentaire, renfermée, immobile ou torturée qui l'emprisonne dans ces cellules du travail : la taille courte, les jambes cagneuses, les genoux gros, les pieds longs, les épaules hautes, la poitrine rentrée, les bras grêles, les doigts maigres, les joues creuses, le teint hâve, les yeux ternes. La physionomie douce, mais sans virilité dans l'homme, sans attrait dans la

1. L'invention de Jacquard eut pour effet de permettre à l'ouvrier de manœuvrer seul son métier.

femme, semble avoir contracté dans la monotonie et dans la réclusion de l'état un sorte de stupeur mécanique pétrifiée sur le visage. Les lèvres épaisses sont fendues par un ricanement trivial et triste, les yeux gros, ronds, démesurément ouverts, semblent frappés d'un perpétuel étonnement. La voix est cassée. La langue même de cette race séparée du reste de la population par sa cohabitation exclusive avec elle-même ne ressemble plus à la langue qu'on parle dans la rue, elle a des idées, des mots, des jargons, des proverbes, des accents qui la rendent une langue morte ou impénétrable pour le reste du peuple; elle traîne comme la plainte, elle chante comme la captivité, elle se lamente comme l'éternel ennui de l'uniformité; elle révélerait à elle seule une tribu souffrante entre toutes les tribus de la terre : tribu qui travaille à l'ombre comme le tisserand dans sa cave, dont le travail, toujours le même, n'exerce en rien l'intelligence ni le cœur, et réduit toute l'existence d'un homme à un seul geste éternellement répété depuis le berceau jusqu'à la mort.

Le canut se déplace à peine de son métier pour prendre son repas; il mange son pain et sa salure sur le bord du banc; il ne quitte sa trame pendant toute la semaine que pour se coucher. L'instrument de son salaire et de son supplice est toujours là devant ses yeux : c'est le dernier objet qui frappe sa vue quand il s'endort, c'est le premier objet qu'il aperçoit à son réveil, Sa femme et ses enfants n'ont pas d'autre horizon. A peine le jour pénètre-t-il à travers le brouillard du matin dans la mansarde, que chacun d'eux reprend autour de l'instrument la place et le fil de la veille, et que le gémissement des rouages et des poulies, dans toute l'immense et noire caserne, annonce à la rue qu'une nouvelle journée a recommencé pour le même peuple.

Le dimanche seul interrompt, d'un repos aussi régulier que la tâche, la monotonie de cette vie. L'ouvrier change de linge, s'accoude à sa fenêtre pour causer avec l'ouvrier des autres étages ou de la façade opposée. On les entend sans les comprendre. La femme, les filles, les frères, les apprentis sortent dans leurs costumes endimanchés; ils se mêlent peu aux autres groupes de la population; on les voit, sortant des églises, errer à pas lents, en famille, dans les rues, comme des étran-

gers, regardant tout d'un regard étonné de la lumière et du mouvement de la ville. Le soir, ils se répandent dans les chemins creux, dans les terres vagues des environs de Lyon; ils s'asseoient sur l'herbe poudreuse, ou sur le sillon, ou sur le bord du chemin; ils regardent mélancoliquement le coucher du soleil derrière les vertes collines de la Saône. Quelquefois la danse attire les jeunes gens et les jeunes filles; le loisir attable le père et la mère dans les guinguettes exclusivement fréquentées par leur profession; ils regagnent ensuite à pas lents la rue sombre, la chambre haute, et recommencent le lendemain la même alternative de travail et de repos.

Quelques-uns atteignent, à force d'années et d'économie sur leur pain de tous les jours, une petite épargne qui leur permet d'acheter eux-mêmes un ou plusieurs métiers. Autour de ces métiers ils exploitent parcimonieusement le travail de leurs apprentis, comme les fabricants ont exploité leur propre jeunesse; ils deviennent à leur tour fabricants; ils s'enrichissent; ils prennent rang dans la cité; ils dépouillent la veste brune du canut pour revêtir l'habit à longue basque du négociant; ils accumulent épargne sur épargne; ils se naturalisent en deux ou trois générations dans la probe et laborieuse bourgeoisie de Lyon; ils y portent, ils y conservent de leur origine cette économie féroce qui est à la fois la vertu et le vice du travail enrichi. Ils n'apprécient pas l'homme, ils le numèrent. Ils ont un signe unique et cabalistique auquel ils mesurent tout ici-bas: la fortune. Rien n'existe pour eux que ce qui pèse dans la main et ce qui sonne sur le comptoir; ils sont les idolâtres du métal; l'or leur a tant coûté à acquérir, qu'ils regardent comme une impiété de le dépenser.

Mais ceux-là sont peu nombreux. Le plus grand nombre consommment à l'entretien de la famille le salaire des jours heureux; puis, lorsque le travail cesse et que le salaire tarit, les pères et les fils serrent leur ceinture autour de leur corps pour moins sentir le vide des aliments diminués. Ils se répandent en groupes indigents de femmes et d'enfants dans les rues de leur ville nourricière ou dans les campagnes lointaines du Forez et de la Bresse; ils chantent les tristes complaintes de la misère sous les fenêtres des riches; ils mangent sans murmurer le pain de l'hiver jusqu'à la reprise des mé-

tiers. D'autres, parvenus à la vieillesse, toujours précoce chez eux, se lassent du travail, se livrent à l'intempérance, et meurent à la charge des hospices. On les ensevelit dans la fosse banale du faubourg : c'est une bouche de moins dans la famille, le métier continue à battre le lendemain. Et voilà une race d'hommes ! Car telle était la vie de l'ouvrier de Lyon il y a à peine cinquante ans.

COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE

REVUE MENSUELLE

(1856-1869)

XL

BÉRANGER

Lamartine, ami personnel de Béranger, a parlé de lui avec une sympathie et une admiration touchantes. Il lui a consacré deux longs articles du *Cours familier de Littérature* (XIIe et XIIIe Entretiens), où il s'efforce surtout de peindre et d'expliquer la popularité extraordinaire du chansonnier. Le voici dans sa vieillesse, à une époque où les deux poètes passaient rarement deux jours sans se voir.

I

... Depuis que la politique avait tour à tour accompli ou trompé ses espérances, il avait replié son âme, pour ainsi dire, dans la bienfaisance. Il avait trouvé plus facile et plus sûr de faire tout le bien qu'il pouvait faire, homme par homme, dans un cercle privé autour de soi, que de faire un bien abstrait, incertain et problématique aux nations et à l'humanité dans l'ordre social ou politique. Il avait, si j'ose dire toute ma pensée, rétréci son devoir, afin de l'accomplir toujours et d'être plus sûr de l'accomplir.

Car il ne faut pas croire qu'il n'y eût un coin de scepticisme, de découragement triste, de laisser-faire et de laisser-aller dans cette belle âme, quand il considérait le monde en

masse dans ses éternelles aspirations et dans ses éternelles rechutes. Il désirait l'amélioration de l'humanité en masse plus qu'il n'y croyait. L'histoire, qui se répète avec tant de monotonie de siècle en siècle, lui faisait peur. « Si elle allait se répéter encore après nous ? » me disait-il quelquefois...

Mais ces courts moments de doute ne prévalaient pas sur sa charité active pour le genre humain. Le *misereor super turbam*, ce mot de l'Évangile, était devenu le sien. Il se consolait de moins espérer en agissant de jour en jour davantage pour le soulagement des misères humaines. De poète de fête qu'il avait été jadis il s'était fait poète de douleurs, sœur de charité de tout ce qui recourait à lui, soit pour une misère de corps, soit pour une misère d'esprit ; ses journées entières appartenaient à la foule.

Il faut avoir assisté cent fois comme moi à ces consultations de ce médecin des âmes, dans son antichambre, pour se faire une idée du bien qu'il avait fait à la fin de sa journée, avant de reposer sa tête sur son oreiller de bonnes œuvres.

On sonnait, il allait ouvrir. C'était un pauvre ouvrier qui venait de perdre sa femme dans la nuit et qui n'avait pas de quoi lui acheter un linceul ou une bière ! Béranger le faisait asseoir, pleurait avec lui, lui donnait un verre de vin pour relever ses forces, ouvrait son tiroir, comptait en petites pièces de monnaie la somme strictement nécessaire pour le pieux devoir, l'enveloppait dans une page déchirée de ses vieilles éditions pour la glisser dans les doigts du pauvre veuf, afin de ménager sa pudeur en ne laissant ni briller ni sonner le métal de l'éclat ou du bruit de l'aumône. Il accompagnait l'ouvrier jusque sur l'escalier ; je l'entendais embrasser l'inconnu et lui adresser de marche en marche, avec sa grosse voix voilée, un adieu aussi ému et aussi prolongé que si cet inconnu avait été son frère.

Puis venait une belle jeune fille dont le père, mécanicien ou typographe, avait parlé de Béranger à sa pauvre famille ; elle entrait en rougissant et demandait à parler en particulier au vieux poète. Il l'emmenait dans une embrasure de croisée au fond de la chambre, et j'entendais de ma place des sanglots mal étouffés, interrompus de délicates confidences :

c'était une consultation de l'amour indécis pour savoir si elle devait accueillir ou repousser des propositions de mariage d'un jeune ouvrier sans fortune, dont la demande n'agréait pas à ses parents. Il fallait que Béranger se chargeât de la négociation sans connaître ni le père, ni la mère, ni le prétendant.

Il s'en chargeait, après une enquête scrupuleuse sur la situation, sur le caractère et jusque sur le cœur des deux amants. Il prenait son crayon, il écrivait les noms, les adresses, les heures. « — J'irai, mon enfant, j'irai demain, disait-il ; je tâcherai d'arranger cela pour le mieux. Votre mère me dira ses raisons, votre fiancé ses ressources. Je le recommanderai à nos bons amis les Péreire [1], qui font du travail le ministre de l'opulence. »

La jeune fille, dans sa joie, jetait naïvement ses bras autour du cou du poète. « — Allons, allons ! pourquoi m'embrasser ainsi avant le succès ? » lui disait, en se refusant à ses étreintes, le vieillard ; « je n'ai pas encore mérité ma récompense. » Mais les larmes de la belle enfant mouillaient déjà ses mains.

Puis deux vieux concierges infirmes, l'un soutenant l'autre, sonnaient timidement à la porte de ce cinquième étage. Béranger les conduisait lui-même à son canapé de paille ; il écoutait patiemment le récit de leur détresse et les vœux de leur vieillesse : c'étaient deux lits dans le même hospice, pour ne pas mourir séparés après une longue vie de bonheur, de travail et de souffrance en commun. Béranger écrivait à l'instant pour eux une lettre à quelques-unes des administrations de la charité publique ; son nom était une clef qui ouvrait les cœurs comme les ministères. On savait assez qu'il ne demandait jamais que pour les autres, et qu'il se dépensait lui-même jusqu'au nu avant de demander une obole de la pitié d'autrui. Les pauvres infirmes s'en allaient consolés ; on entendait leurs bénédictions monter à mesure qu'ils descendaient, du fond de l'escalier : « Ah ! quelle bonne pensée nous avons eue de monter à lui en voyant son portrait dans notre loge ! »

1. Les célèbres banquiers Émile et Isaac Péreire.

II

Puis c'étaient de jeunes ouvriers en grand nombre qui se trompaient de vocation en prenant leur travail manuel en dégoût et qui s'admiraient eux-mêmes dans des vers incultes qu'ils prenaient pour des promesses de génie, parce qu'ils ignoraient les conditions rares et providentielles du vrai génie. Ils venaient, leur rouleau crasseux sous le bras, solliciter un encouragement du maître. Béranger avait la patience de les lire ou de les écouter, mais il avait la conscience de les décourager rudement. « Allez, allez, cela ne vaut rien ; faites des souliers, faites des chapeaux, faites des habits, mais ne faites jamais de vers. Vous me voulez du mal aujourd'hui de contrister votre amour-propre déplacé, vous m'en voudriez bien davantage dans dix ans de l'avoir encouragé. Laissez chanter les rossignols pour les heureux oisifs de la terre qui se lèvent tard ; quant à vous, mes amis, n'écoutez chanter que le coq, qui est le réveille-matin du bon ouvrier ! »

III

Ainsi se passait toute sa matinée jusqu'à l'heure où ce courtier des misères prenait sa canne et son chapeau pour sortir.

Il s'en allait à pied, dans la poussière ou dans la boue, d'une extrémité de Paris à l'autre : il présentait ses requêtes à toutes les administrations, il quêtait pour le pauvre chez tous les riches, il visitait dans tous les hôpitaux les malades pour lesquels il avait obtenu un lit ; puis, quand il lui restait un peu de marge de sa journée, après ces sacrés devoirs accomplis, il venait s'asseoir et causer au coin de mon foyer ou au chevet de mon lit avec la quiétude d'une conscience qui a la satisfaction de sa journée sur le cœur.

Et cette vie, il ne la dévouait plus à aucune vaine et secrète popularité, il la dévouait véritablement et uniquement à Dieu et aux hommes : on le voyait au recueillement respectueux de sa physionomie et au timbre ému de sa voix quand la conversation déviait vers les choses éternelles. Sa piété philosophique croissait en lui avec les années sérieuses de la vie.

Ses œuvres n'étaient pas seulement des instincts satisfaits, ses œuvres étaient ses prières. Une des femmes qui le servaient dans ses derniers mois [1] raconte qu'elle le surprit quelquefois agenouillé dans sa chambre, les mains jointes sur le bord du lit, comme l'enfant qui se souvient des attitudes de sa mère. Il avait trop de goût pour être impie ; il avait trop d'âme pour être sans conversation dans la langue des soupirs avec le pays des âmes.

XLI

CHATEAUBRIAND

Lamartine a souvent parlé de Chateaubriand. Il l'admirait et ne l'aimait pas : ébloui de son génie, il jugeait son caractère et sa conduite avec une extrême sévérité. Dans le CLXVe Entretien du *Cours familier de Littérature*, il développe ces sentiments contraires avec force et abondance. — Nous détachons la fin de ce morceau de critique très personnelle.

I

...Son génie était grand, quoiqu'il fût loin d'être irréprochable. A ses premières publications, les hommes s'aperçurent qu'il n'était pas comme les autres hommes. L'instinct leur révéla que le grand style perdu depuis Bossuet, qui l'avait trouvé dans la Bible, était retrouvé dans les forêts du nouveau monde [2]. Il n'y était pas pour les Américains, peuple qui n'a que la grandeur de l'espace et la philosophie du lucre ; peuple sans ancêtres, pour lesquels le passé n'existe pas ; peuple brutal qui ne croit qu'à ce qu'il touche ; mais il y était en germe dans l'immensité des œuvres de sa nature, non encore épousée par les hommes nouveaux. C'est de cette

1. Béranger mourut le 16 juillet 1857, dans sa soixante-dix-septième année.

2. On sait que Chateaubriand, âgé de vingt-trois ans, était parti pour l'Amérique septentrionale, sous prétexte de chercher le fameux passage du nord-ouest.

union des hommes nouveaux usés par la civilisation avec la nature sauvage que devait naître la nouvelle Bible de l'humanité. Chateaubriand était le prophète gigantesque et mystérieux. Il ne savait pas lui-même quel vent l'y poussait : c'était le souffle du vieux monde ; c'était l'instinct mâle de la génération des choses cherchant comme la virginité des mers, des forêts, des solitudes pour y déposer la semence fécondante des langues mûres et rajeunies. Il respira un moment cette atmosphère amoureuse des terres virginales, il y déposa son génie, et *Atala*, *René*, le *Génie du Christianisme* naquirent. Un nouveau prophète revint en Europe, apportant ces prodiges de parole. Chateaubriand paraît avec eux comme un météore ; il ne sort d'aucune école, il est lui. Ne lui cherchez ni père ni mère ; il est le fils du désert, l'enfant trouvé dans les forêts. Il ne sait d'où il vient, et tout le monde le regarde ; il ignore quelle langue il parle, et toute la terre l'écoute. On fait silence à ses premiers balbutiements. Le vieux siècle expirant dans les convulsions s'étonne et se sent rajeuni.

Les lignes ébauchées dans *Atala* et dans *René* sont, dès le premier jour, une révolution littéraire. Elles éteignent seules le bruit d'une turbulente révolution en Europe [1]. Aussi, voyez comme ce nom remplace tous les autres, même celui de Voltaire, le dictateur de l'intelligence universelle ; à peine s'en souvient-on encore, et il vient seulement de mourir au seuil des temps qu'il a créés. Ce jeune homme, cependant, ne faisait que de naître [2], personne ne lui avait rien appris ; à peine, avant de quitter Paris, avait-il causé avec quelques hommes médiocres du dernier siècle pour lesquels il affectait un culte : Ginguené, Esménard, Chênedollé, un peu Fontanes, Parny [3], et à peine Chénier. Il regardait comme une

1. *Atala* parut en 1801 ; le *Génie du Christianisme* et *René*, en 1802.

2. Chateaubriand était né en 1768.

3. Ginguené (1748-1816), littérateur dont l'ouvrage le plus important est une *Histoire littéraire de l'Italie*. — Esménard (1769-1811), poète didactique, auteur d'un poème sur *la Navigation*. — Chênedollé (1769-1833), auteur d'un poème sur *le Génie de l'Homme* et d'un recueil d'*Études poétiques*. — Fontanes (1757-1821), poète et homme d'État, grand-maître de l'Université sous l'Empire. — Parny (1753-1824), le célèbre auteur des *Poésies érotiques*.

rare fortune quelques vers plus que médiocres de lui pour lesquels il s'enorgueillissait d'avoir obtenu, par les complaisances de l'amitié, une place au *Mercure* [1], le recueil des naissances et des sépultures du temps. Il les emportait dans sa valise comme des certificats de gloire et des augures d'immortalité.

Il débarque ; il voit, avec le regard du génie qui embrasse tout d'un coup d'œil, l'ébauche des États-Unis ; il méprise tout et passe. Il prétend, mais rien n'est plus douteux, qu'il a vu Washington, leur seul grand homme, pauvre, accusé, abandonné par ces démocrates rois de l'ingratitude, et qu'une servante lui a ouvert son parloir [2]. Il va de là avec un guide d'aventure visiter une troupe de sauvages et de sauvagesses, bohémiens du désert, qui dansent au son de la pochette d'un musicien français [3].

On voit qu'il s'amuse à faire à loisir la caricature de deux peuples dans une scène de cabaret [4]. De là il va jusqu'à la cataracte du Niagara [5], ce qui est plus douteux encore, car il ne tente pas même, lui si parfait descripteur, de décrire ce miracle des eaux. Mais ce qu'il imagine est mieux que ce qu'il décrit : il rêve des amours sauvages et des mélancolies de solitude. Il revient avec ces ébauches dans l'esprit. C'est lui-même qui rapporte ses notes à son pays.

1. Le *Mercure de France.*

2. V. *Mémoires d'Outre-tombe,* éd. Biré, t. I, p. 356 et suiv. — Lamartine a tout à fait raison de douter de l'authenticité de la visite de Chateaubriand à Washington. M. Bédier (*Études critiques,* p. 178-184) a montré, en s'appuyant sur des documents précis, que cette rencontre, narrée par Chateaubriand dans toutes ses circonstances et dans tous ses détails, était purement imaginaire.

3. *Mémoires d'Outre-tombe,* t. I, p. 370. C'est l'anecdote bien connue de M. Violet et de ses danseurs Iroquois.

4. La mémoire de Lamartine paraît en défaut : aucune scène ni des *Mémoires d'Outre-tombe* ni du *Voyage en Amérique* ne répond à cette allusion.

5. *Mémoires d'Outre-tombe,* t. I, p. 385 et suiv. — Sur ce point encore, Lamartine a vu très juste ; la visite au Niagara est au moins fort sujette à caution. Sur cette question et sur tout l'itinéraire de Chateaubriand en Amérique, v. Bédier, *Études critiques,* p. 141-193. La conclusion de M. Bédier est que « la poétique légende du voyage en Amérique offre un exemple achevé d'auto-suggestion ».

II

Aussi voyez comme à ses premières lignes tout se bouleverse dans la littérature de la France et de l'empire ! On dirait qu'un nouvel instrument musical fait résonner ses sons dans les concerts de l'esprit ; on croit entendre les soupirs du vent dans les roseaux, les secousses du vent d'orage dans les vastes cimes des forêts, les chutes des cataractes dans les abîmes, les éclats de la foudre entre les rochers, et quelque chose de plus pathétique encore, les battements intimes du cœur, les frissons de l'âme, le suintement des larmes à travers la peau, et les cris muets de la tristesse humaine cherchant en vain des mots pour dire ses angoisses. Alors tout se tait dans la vieille langue, nul ne cherche à imiter l'inimitable ; les uns ricanent par envie, les autres pleurent par sympathie, tous s'émerveillent en écoutant. La note grave est retrouvée dans les langues modernes, et ce jeune inconnu a sonné sans le savoir le sursaut du monde. Voilà l'effet universel et inspiré d'en haut de Chateaubriand.

C'est la *Bible* des derniers temps ; il n'y a plus qu'une voix dans la nature, *un homme grand nous a parlé.*

III

Il était *grand* en effet, la grandeur était son nom : *grand,* parce qu'il s'était soustrait aux efféminations féroces d'une révolution qui ne savait que vociférer et tuer ; *grand,* parce qu'il cherchait Dieu dans les ruines, comme le prophète soufflant sur le charbon mal éteint pour y rallumer l'étincelle à la lueur de laquelle il devait découvrir et lire le nom de l'Incréé ; *grand,* parce qu'il était triste comme Job après la visite de ses amis[1]. Il avait découvert que le fond de la vie est la tristesse, que le génie vrai est la mélancolie, fille et sœur de la résignation. Il était né triste, parce qu'il était né profond, comme les autres naissent gais, parce qu'ils sont légers. La raison des choses est la tristesse, parce que la

1. *Job,* III.

souffrance et la mort sont le chemin et le but final de tout dans ce monde. Cette vérité d'instinct chez lui, d'expérience chez nous, est la seule démontrée. Quiconque ne comprend pas la tristesse ne comprend pas ce monde des larmes. La définition de l'univers, c'est la *douleur d'être né,* qui contient la douleur de *mourir*. Ajoutez-y la douleur de vivre sur cet océan d'ignorance et d'incertitude, sur cet infini du doute, qui est le supplice de la vie.

Il s'était réfugié de bonne heure dans la seule pensée, triste aussi par sa grandeur, inexplicable, à laquelle tout aboutit, mais qui est elle-même un mystère, pour en expliquer un autre, *Dieu* ; il était religieux par mélancolie ; par là il était grand comme sa pensée.

Mais il était grand aussi par le mépris qu'il portait à la terre, et par la noblesse et l'aristocratie de sa nature. C'était un aristocrate de tempérament ; ce qui était petit lui faisait horreur, il dédaignait le démocrate. Ses bassesses, ses œuvres, ses vulgarités, ses colères, ses férocités, ses supplices même, dont il avait été témoin et victime par sa famille, et par son père, et par sa mère, morte innocente en prison, en punition d'être née noble [1], lui avaient donné un dégoût haineux contre les mœurs de cette race, qui ne sentait alors sa grandeur qu'en faisant sentir sa *terreur*. Cette haine du vulgaire faisait partie de sa grandeur ; sa physionomie même et son goût pour la solitude le trahissaient aux regards intelligents. Les démocrates l'adoraient de loin ; ils devinaient en lui, car il avait trop d'orgueil pour l'avouer, un contempteur de leur nature. Sa grandeur dédaignait de se faire accepter par eux, elle s'imposait. Quand il voulut se venger ou se faire craindre, il prit lui-même les vices de la démocratie. C'est alors qu'il écrivit contre Bonaparte ces calomnies auxquelles il ne croyait pas [2] ;

1. Double erreur. Le père de Chateaubriand était mort d'apoplexie le 6 septembre 1786. Sa mère fut incarcérée pendant la Révolution, mais ne mourut pas en prison : elle en sortit le 9 thermidor et vécut jusqu'en 1798. En revanche, le frère et la belle-sœur de Chateaubriand périrent sur l'échafaud le 22 avril 1794.

2. Le pamphlet célèbre *De Buonaparte et des Bourbons* (1814). — Lamartine fait surtout allusion à ce qu'il appelle ailleurs « le grossier mensonge du pape traîné par les cheveux à Fontainebleau par les mains sacrilèges de l'empereur ».

c'est alors qu'il écrivit contre M. Decazes, le plus doux des hommes, cette phrase suspecte et terrible, à propos de l'assassinat du duc de Berry [1] : *Les pieds lui ont glissé dans le sang*. Etre démocrate alors pour lui, ce n'était que descendre. Mais l'aristocratie était son sang ; il était né grand. Volontairement ou involontairement, on sentait sa race ; on put le haïr, on ne put le mépriser. L'aristocratie du style trahissait en lui l'aristocratie de la nature. Il n'était pas né pour être un tribun de la multitude, mais pour être le roi des lettrés d'une époque.

IV

On pourra lui contester beaucoup des qualités qui concourent à former un génie accompli, et à laisser de lui une idée digne de la mission d'un de ces hommes que la postérité relève après leur malheur ou leur mort.

Il ne fut point assez honnête [2] pour être offert en exemple à l'avenir.

Il chercha à briller plus qu'à servir.

Il eut l'idée juste et la conduite fausse.

Il affecta des passions, des affections et des haines qu'il n'avait pas.

Il eut un rôle dans sa vie politique, au lieu d'une conviction, et il en changea souvent [3].

Il fut à lui-même sa première pensée : toutes les fois qu'il

1. On sait que le duc du Berry, fils du comte d'Artois, fut assassiné le 13 février 1820, en sortant de l'Opéra, par un fanatique nommé Louvel. Cet événement provoqua la chute du ministère modéré que présidait Decazes, favori de Louis XVIII. Un Ultra, Clausel de Coussergues, n'avait pas craint de déposer à la Chambre une demande de poursuites contre le ministère « comme complice de l'assassinat ». Le mot de Chateaubriand, inspiré par la passion politique, contribua à accréditer l'idée de cette complicité, à laquelle personne ne pouvait croire sincèrement.

2. Lamartine lui reproche surtout ses variations d'opinion : « Était-il parfaitement honnête d'écrire l'*Essai sur les Révolutions* en 1799 et d'écrire le *Génie du Christianisme* en 1800 ? » demande-t-il quelques pages plus haut.

3. Sans doute, mais Chateaubriand n'a pas changé plus souvent que beaucoup d'autres hommes de son temps, entraînés par le mouvement général de la nation.

y eut à choisir entre sa patrie et lui, il ne songea qu'à lui-même ; il prit le *décorum* pour l'honneur, et l'honneur pour la vertu.

Tel fut l'homme, plus acteur que citoyen.

Malgré le nombre et l'éclat de ses images, il ne fut pas poète. Le mystère qui donne à l'écrivain le droit de dire : *Je chante*, lui manqua ; il ne fit jamais que parler et écrire, le chant inspiré faillit sur ses lèvres.

Mais, à cela près, il eut tous les talents qu'on peut emprunter à la terre, et que le ciel ne donne pas directement et mystérieusement à l'espèce humaine.

Et il eut même ces talents divers à un degré qui se fait reconnaître de lui-même, qui devient sa conscience dans l'âme d'autrui, qui réfute toutes les critiques, qui renverse toutes les jalousies et qui fait dire à tout un siècle : IL EST GRAND !

Cette exclamation d'un siècle est le sceau du génie.

Il fut et il restera le plus grand écrivain de la France dans un siècle où tout était muet, mais où tout allait renaître.

Il fut à lui seul notre renaissance.

L'avenir portera son nom.

Soyez grand, et moquez-vous du reste ; vous êtes immortel.

MÉMOIRES POLITIQUES

(1863)

XLII

LAMARTINE ET BONAPARTE

I

Le lendemain du jour où Bonaparte, élu à la présidence de la république[1], alla prendre possession de l'Élysée, j'étais retiré au bois de Boulogne, dans la maison que j'avais louée pour y vivre en paix et en travail.

Je ne connaissais point le prince devenu président, mais j'étais fermement résolu à me rattacher, non par goût, mais par patriotisme, à son gouvernement désormais légal, contre toutes les factions ou contre toutes les oppositions mécontentes qui pourraient chercher à l'entraver. C'était le devoir alors de tout bon citoyen plaçant le pouvoir national au-dessus de sa propre ambition.

Le prince chercha vainement d'abord à se composer un ministère et s'adressa aux hommes principaux de toute couleur propres à l'éclairer et à le défendre. Ils refusèrent à peu près tous. Il perdit patience, et, ne pouvant convaincre ces hommes neutres, il songea à se jeter dans les bras des hommes compromis dans la fondation de la république, mais qui y avaient manifesté des principes d'ordre agréables

1. Louis-Napoléon Bonaparte fut élu président de la République le 10 décembre 1848.

à la masse du pays. M. Duclerc[1], auquel il s'était adressé, lui proposa de faire une démarche désespérée et directe auprès de moi, espérant que j'en serais flatté et que je ne me refuserais pas, dans la nécessité urgente où il se trouvait, d'accepter de lui le principal ministère.

Sans me prévenir, le prince monta à cheval à la nuit tombante et galopa, suivi de M. Duclerc, vers ma maison de Saint-James, au fond du bois de Boulogne ; mais, ne voulant pas se compromettre ni me compromettre, il m'envoya M. Duclerc seul pour m'annoncer qu'il était là et qu'il m'attendait dans une allée de sapins voisine et sombre où il me priait de me rendre pour un entretien secret.

Je venais de me mettre à table quand Duclerc arriva et me fit demander : il m'avertit en deux mots. Je fis seller mes chevaux et je partis à l'instant avec lui pour aller, comme par hasard, rencontrer le prince et causer avec lui. Il faisait nuit et il n'y avait plus aucun autre cavalier que nous dans le bois.

J'entrai dans l'allée de sapins où le prince m'attendait. Dès qu'il m'aperçut, il dirigea son cheval vers moi. Duclerc me présenta à lui et se retira pour nous laisser librement nous entretenir.

II

Le prince aborda tout de suite la question en homme d'affaires qui désire avoir une solution. Après quelques compliments sur la manière dont j'avais manié, tantôt énergiquement, tantôt habilement les affaires dans le gouvernement le plus difficile qui fût jamais, et traversé l'interrègne en préservant avec mes collègues la France de l'anarchie comme de la guerre : « C'est pour cela, me dit-il, que je viens. J'ai mon ministère à former, je m'en suis occupé exclusivement ces jours-ci ; je me suis adressé à tous les hommes de patriotisme et de talent que leurs noms m'indiquaient ; j'ai été mal-

1. Duclerc avait été adjoint au maire de Paris en 1848, représentant des Landes à l'Assemblée Constituante, et ministre des finances de la République jusqu'aux journées de juin.

heureux partout, et, s'il faut vous le dire, je n'ai pas trouvé en eux la résolution et l'intrépidité patriotique que j'avais lieu d'espérer. Je ne connais qu'un homme qui ait fait preuve de ces qualités et dont j'ose augurer qu'il me répondra favorablement si je lui fais appel : c'est vous, et c'est pourquoi vous me voyez ici. »

Je remerciai cordialement le prince. Je lui dis qu'en effet je n'hésiterais pas à me dévouer une seconde fois avec lui au salut du pays désormais remis dans ses mains, si je pouvais me croire encore utile, mais que je le priais de me permettre que je lui donnasse les raisons pour lesquelles je me croyais sincèrement non seulement le moins utile, mais le plus dangereux des ministres pour le nouveau gouvernement qu'il s'agissait de fonder.

« Je suis, à tort ou à droit, poursuivis-je, le plus compromis et le plus dépopularisé de tous les Français ; je n'examine pas si c'est mérité, mais cela est, je dois le reconnaître et ne pas contester avec un fait. Je me suis élancé dans la révolution au moment où elle avait chassé le roi des Tuileries, et j'en ai pris résolument la tête. Tous les orléanistes, sans examiner si je pouvais fonder une régence de femme et d'enfants seuls sans ministres[1], en face d'une révolution triomphante, et si cette régence serait autre chose qu'une anarchie de quelques jours, m'attribuent une révolution que je n'ai pas plus faite que vous-même ; de là la haine implacable de tout le parti orléaniste que je ne ramènerai jamais. J'ai dû proclamer la république provisoire pour donner satisfaction au parti républicain, et par ce nom seul j'ai tout calmé ; mais j'ai suscité les craintes unanimes de 1793 par le moyen même dont je rendais son retour impossible. J'ai donc contre moi les monarchistes et tous les peureux. C'est le grand nombre dans une nation habituée à la monarchie et qui vivra encore plusieurs siècles sous la terreur de la démagogie. J'ai combattu sur-le-champ et vivement la démagogie par la réfutation du

1. En 1848, lorsque Louis-Philippe eut abdiqué, les orléanistes auraient voulu voir couronner son petit-fils le comte de Paris, alors âgé de dix ans, avec la duchesse d'Orléans pour régente. Lamartine avait parlé à la Chambre des députés en faveur de la république, et son intervention avait décidé de la formation du Gouvernement provisoire. Cf. Introduction, p. XXXII.

socialisme, par la suppression de l'échafaud politique[1] et par le drapeau rouge refoulé au risque de ma vie[2]. Tout ce qui est démagogie, socialisme, terrorisme dans le parti républicain doit donc m'avoir en horreur. Enfin j'ai combattu votre propre parti bonapartiste en écartant la guerre avec énergie et prudence, pendant mon ministère des affaires étrangères. Tout le parti bonapartiste et militaire doit m'abhorrer. Ces quatre inimitiés, fondées ou non, me rendent inacceptable à tous les partis en France, et vous dépopulariseriez votre gouvernement naissant, en y laissant seulement soupçonner mon nom. Voilà mes raisons pour refuser l'honneur que vous voudriez me faire ; honneur désespéré qui ne serait qu'une vanité pour moi et un péril évident pour vous. Je vous supplie donc de n'y point persister ; je me perdrais sans vous servir. »

Je vis sur sa figure les marques d'une véritable affliction.

« Pour ce qui est de la popularité, me dit-il en souriant, n'y pensez pas vous-même, *j'en ai pour deux.*

— Je le sais, repris-je ; mais, tout en vous donnant, comme je viens de le faire, les raisons irréfutables de mon refus, si d'ici à demain vous n'avez pas réussi à convaincre et à rallier les hommes que je vais vous indiquer, je vous donne ma parole que j'accepterai, les yeux bandés, le ministère à défaut de tout autre, et que nous nous sauverons ou nous perdrons ensemble. Comptez-y d'une manière absolue, et envoyez-moi soit mon ami Duclerc, soit un de vos aides de camp, demain ou cette nuit, m'apporter vos ordres. Je serai chez vous à l'heure que vous m'assignerez. »

Le prince, continuant à se promener à cheval, à côté de moi, dans l'obscurité, insista longtemps comme un homme désespéré qui fait les derniers efforts. Mais la raison me rendait aussi obstiné dans mon refus que l'urgence le rendait pressant dans ses offres.

« Enfin, me dit-il, j'emporte votre parole. Mais quels hommes me conseillez-vous de prendre ? »

Je lui nommai M. Odilon Barrot, homme de renommée

1. V. p. 136, note 1.
2. V. ci-dessus, p. 137 et suiv.

libérale et d'honneur, et M. de Tocqueville, homme d'honneur et de vertu[1].

« Les avez-vous abordés? lui dis-je.

— Non, me dit-il.

— Eh bien, j'ai peine à croire qu'ils refusent, et, s'ils refusent, je vous répète que je suis à vous ! »

Il me serra la main et nous nous séparâmes.

Le lendemain matin, de très bonne heure, il me fit dire qu'il avait trouvé, et qu'il me dégageait de ma parole.

1. Odilon Barrot fut, en effet, le chef du nouveau ministère ; Tocqueville reçut le portefeuille des affaires étrangères.

MÉMOIRES INÉDITS

(1871)

XLIII

SCÈNES RUSTIQUES

Comme dans les *Confidences*, mais d'une manière plus sobre et plus pittoresque, Lamartine a dépeint dans ses *Mémoires inédits* Milly et les scènes de son enfance.

I

... Quand approchait la saison des vendanges, tout prenait dans la cour un aspect de travail, de vie et de gaieté, qui métamorphosait le pays. Les paysans apportaient de l'eau dans leurs chars pour étancher dans les pressoirs les profondes cuves qu'ils devaient bientôt remplir de raisins ; les couples de bœufs, attelés dès l'aurore, élevant et abaissant, sous un joug commun, leur têtes intelligentes, ruminaient, à côté du timon, les brassées de foin que les enfants leur donnaient ; les femmes nous prenaient dans leurs mains, et, nous aidant à gravir les jantes des roues, nous précipitaient debout dans la baignoire. La baignoire est la cuve ovale et portative, dans laquelle le vendangeur va à la vigne recueillir les bennes [1] de raisins coupés, pour les ramener au pressoir. Les porteurs de bennes nous prenaient dans leurs bras et nous descendaient des baignoires pour nous remplacer par

1. *Bennes.* Terme dialectal : les hottes qui servent aux vendanges.

le contenu de leurs bennes. Des quantités de mouches gluantes et de guêpes qui suivaient de la vigne au village la récolte coupée, et s'enivraient du jus déjà fermentant du raisin, tombaient avec les grappes dans les baignoires, mais conservaient assez d'instinct pour ne pas nous piquer.

Nous allions ainsi de site en site, auprès de chaque bande de coupeurs et de coupeuses, charger la récolte de leurs celliers [1] ou de leurs corbeilles. Les plus alertes filles des villages voisins des montagnes se formaient en bandes, couchaient dans la grange de Milly et se louaient le matin pour la journée aux maîtresses de la maison. Elles s'acheminaient en chantant, leurs celliers sur la tête, ou leurs corbeilles à la main, derrière leur guide, dans les étroits sentiers des vignes, se plaçaient par trente ou quarante, chacune au pied d'un cep, et, le dépouillant avec soin de sa riche maturité blanche ou bleue, l'écrasaient dans leurs doigts et la jetaient dans les bennes aux garçons qui l'emportaient aux chars.

Toutes les vignes chantaient quand on emportait leur richesse ; la toison de la terre semblait se réjouir d'être recueillie. Nous suivions à pied au retour les chars ruisselant du jus des coteaux ; nos tabliers de vendange, tout tachés du sang du raisin, faisaient pousser des cris de joie aux nouvelles bandes que nous rencontrions au retour. La joie ruisselait, comme le vin, de colline en colline. Nous aidions à vider les grappes au pressoir, nous tendions aux bœufs fatigués la poignée d'herbe que nous ramassions pour les rafraîchir ; nous comptions à notre père le nombre des bennes, d'où il conjecturait le nombre des tonneaux de vin qui composaient tout notre revenu pour l'année. Huit jours après, cette même journée recommençait jusqu'à ce que les feuilles de toutes les vignes dénudées fussent jaunies, flétries, n'ayant plus de fruits à couvrir ; jusqu'à ce que la vendange terminée et le vin écumant dans les tonneaux eussent laissé la feuille aux chèvres et les cours muettes comme avant.

1. Il faut écrire et prononcer *seillers*. On appelle seiller, dans la région mâconnaise, une sorte de seau en bois, dont on se sert encore aujourd'hui pour les vendanges.

II

Alors on tillait le chanvre, le soir, à la maison, ou l'on cassait les noix, dernière gaieté du travail des villageois. La maîtresse de la maison, à la lueur d'une lampe champêtre, appelée *creuse-yeux* [1], rassemblait autour de la table de cuisine ses enfants, ses domestiques, ses voisines ; les hommes apportaient de la cave les sacs de noix dont le brou, à demi pourri, se détachait de l'écaille, et les versaient sur le plancher. Chacun, muni d'un marteau, attirait devant soi un monceau de ces fruits succulents du noyer, se mettait à les dépouiller du brou en les frappant à petits coups sur la table, brisait l'enveloppe ligneuse, cherchait dans les compartiments creux le cerneau et en faisait des tas nettoyés pour le moulin à huile. La conversation et le rire accompagnaient le travail, qui finissait par la danse.

Il en était ainsi du tillage du chanvre qui occupait toutes les soirées d'hiver dans les étables, jusqu'à ce que le marchand d'étoupes vînt frapper à la porte et marchander les blonds écheveaux de soie végétale, dont le prix était ordinairement la richesse des femmes et des filles de la maison et servait pour leur entretien. Nous prenions notre part de tous ces travaux, avec nos servantes et nos domestiques. La présence de notre mère inspirait la décence des propos et du geste à tout le village.

III

On causait des récoltes bonnes ou mauvaises, du prix des vins et des blés, des maladies ou de la bonne santé du pays, des mariages de telle fille et de tel garçon du village, des gages des serviteurs, qui généralement consistaient en dix écus par an (trente francs), six aunes de toile écrue pour les

1. Lampe en cuivre qu'on suspend au mur et qui rappelle la forme de la vieille lampe romaine. Dans *Geneviève* (VIII), Lamartine a écrit *crésieu*. C'est sensiblement ainsi que le mot se prononce : il ne faut pas, comme on l'a prétendu (Reyssié, *La jeunesse de Lamartine*, p. 66), écrire *crucieu* et rattacher au latin *crux* ; ces lampes n'ont absolument rien d'une croix.

chemises, deux paires de sabots, quelques aunes d'étoffes pour des jupons de femme et cinq francs d'étrennes au jour de l'an. Tels étaient alors les gages directs ou indirects des hommes et des femmes de service dans nos pays. Ils ont monté depuis à huit ou dix fois cette valeur ; le peuple n'en est pas plus gai. L'argent représente sous un chiffre ou sous un autre la même somme de besoins. Tout est égal, excepté dans l'âme.

Souvent, bien qu'on sortît à peine d'une révolution quelquefois sanguinaire, mais déjà oubliée, les conversations entre les hommes âgés redevenaient politiques à la façon du peuple, c'est-à-dire soldatesques. Des marchands de gravures coloriées criaient à la porte des maisons : « Grande bataille entre les Français, commandés par le général Bonaparte, en Italie (ou Moreau sur le Rhin, ou Masséna en Suisse, ou Macdonald dans la Souabe, ou Hoche dans le Palatinat, ou Marceau en Allemagne) ! » Alors le paysan sortait de sa chaumière et venait, les yeux brillants d'admiration, faire dérouler les portraits héroïques, écouter le récit des combats, et acheter pour *un sol* l'histoire de ces faits d'armes. Il les clouait aux murs de sa maison, ou les faisait coudre par sa femme aux rideaux de serge de son lit ; c'était pour lui et pour sa famille toute l'histoire de France en exploits.

Le premier enthousiasme politique dont je me souviens me frappa dans une cour du village attenante à la cour de notre maison ; elle appartenait à un jeune homme, nommé Janin, un peu plus instruit que ses voisins, et qui enseignait à lire aux enfants de la paroisse. Un jour, il sortit d'une masure qui lui servait d'école, au son d'une clarinette et d'un tambour, et, ayant rassemblé autour de lui les garçons et les filles de Milly, il leur montra les images de ces grands hommes que vendait le colporteur à côté de lui. « Voilà, leur disait-il, la bataille des Pyramides, en Égypte, gagnée par le général Bonaparte ! C'est ce petit homme maigre et noir, que vous voyez là, monté sur ce grand cheval jaune comme l'or, qui caracole, avec son long sabre à la main, devant ces tas de pierres taillées qu'on appelle des pyramides, et qui dit à ses soldats : « De là-haut quarante siècles vous contemplent ! » Mais cela ne plaisait pas tant aux spectateurs, qui

n'y comprenaient rien, qu'Augereau galopant sur un coursier blanc et traversant le Rhin d'un bond de son cheval comme s'il avait été porté sur les ailes de la victoire, ou Berthier arrachant une plume de cygne de son panache flottant, pour écrire les ordres de l'état-major, d'un air pensif. Mais Kléber, avec sa taille de tambour-major, l'emportait sur ces figures et faisait pousser des acclamations à tout le hameau.

Le colporteur passa la matinée à vendre cette gloire nationale, et Janin à l'expliquer aux vignerons. Son enthousiasme se communiquait à tout le pays. C'est ainsi que j'eus les premières sensations de la gloire. Un cheval, un plumet, un grand sabre étaient toujours symboliques. Ce peuple était un soldat pour longtemps, peut-être pour toujours. On parla pendant toutes les soirées d'hiver, dans les écuries, de la vente de ce colporteur, et Janin était sans cesse rappelé dans les maisons pour déchiffrer les textes de ces belles et véridiques images.

XLIV

LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE

En 1814, Lamartine était entré comme garde dans la maison militaire de Louis XVIII. En congé à Mâcon, « très vaniteux de son uniforme », il se montrait avec succès dans toutes les réunions mondaines de la petite ville.

I

Tout à coup, au milieu de ces fêtes et sans que rien les eût assombries, on entendit circuler un grand bruit sourd : *L'Empereur s'est évadé de l'île d'Elbe et marche, avec une poignée de soldats, à travers les montagnes, sur Grenoble.*

Il y eut étonnement, mais nulle panique. Son abdication de Fontainebleau était trop récente. Le congrès des puissances à Vienne était encore assemblé, les armées de la coalition n'étaient pas licenciées, la France n'avait pas eu le temps de se dégoûter de la paix et des Bourbons. Bonaparte s'était trompé d'heure ; personne ne l'attendait, personne ne

le désirait ; il venait hors de propos ; il ne s'agissait pas de lui ; son armée même n'y pensait plus ou n'y pensait pas encore. Ce fut le sentiment général. J'avoue même que pour moi, bien loin de croire à son succès, je me réjouis de sa témérité. « Il vient achever, me dis-je, ce que le traité de Paris [1] n'a pas eu le bon sens d'achever : le détrônement de sa gloire. »

II

Nous restâmes quelques jours ainsi, supposant que le gouvernement prenait des mesures défensives et offensives, que Bonaparte déconcerté passait en Italie par une brèche des Alpes, qu'il allait rejoindre Murat réconcilié avec lui, et qu'on ne se battrait que dans la plaine de Turin ou de Milan. On ne gagne pas, le soir, le Marengo du matin d'un règne ; il tomberait, et l'Europe aurait peu de peine et peu de gloire à triompher d'un homme. Mon premier sentiment avait été de repartir pour Paris, afin d'être prêt à me joindre à mes camarades ; puis l'idée me vint que le roi allait sans doute nous réunir à Lyon, pour combattre l'empereur dans les gorges du Dauphiné, s'il persévérait dans sa marche, et je résolus d'attendre ses ordres. Je restai, en conséquence, prêt à partir selon l'occurrence. Point d'ordre.

Nous apprîmes, au bout de six jours, que Labédoyère avait rejoint l'empereur à quelques lieues de Grenoble [2], puis que l'armée se débandait sous l'ombre seule de son nom, puis que Grenoble lui ouvrait ses portes, qu'il y formait un corps d'invasion et qu'il marchait sur Lyon.

A Lyon, le comte d'Artois [3], le duc d'Orléans [4], le maréchal Macdonald avaient été abandonnés par les troupes et poursuivis séditieusement sur la route de Paris. Le maréchal Ney, à Lons-le-Saunier, venait de s'abandonner lui-même. La

1. Le traité de Paris du 30 mai 1814, imposé à la France par les Alliés après l'abdication de Napoléon.

2. A Vizille. On sait que le colonel de Labédoyère donna le signal de la défection et entraîna toute l'armée par son exemple. Napoléon le prit pour aide de camp, le fit général de division et pair de France.

3. Le futur roi Charles X, frère de Louis XVIII.

4. Le futur roi Louis-Philippe.

route de Paris était libre. Point d'ordre encore pour la maison du roi ; il fallait enfin partir pour aller en chercher.

Je montai à cheval avec le chevalier de Pierreclos et nous songeâmes à gagner la route du Bourbonnais par des chemins de traverse. A quelques lieues de Mâcon, nous rencontrâmes le colonel Duluat, un de nos amis, aide de camp du maréchal Suchet. Il nous aborda. « Eh bien ! où est-il ? nous dit-il. — A Lyon, et il va marcher sur Paris. — Sur Paris, réplique-t-il avec une ivresse qu'il ne cherche pas à retenir. Eh bien ! *Vive l'empereur !* » Et, rassemblant les rênes de son cheval, il partit au grand galop sur la route de Mâcon. « Tu vois l'armée, dis-je à mon compagnon, elle part indécise, elle arrive enivrée comme Duluat. » Nous fîmes de tristes réflexions. « On ne lutte pas contre la popularité et la gloire, lui dis-je. Cette armée n'avait pas le droit de s'insurger contre son pays, contre la liberté, contre les serments, contre le peuple d'où elle sort ; mais tu vois, ce qui se passe ici se passera partout. Nous, qui n'avons que l'honneur, suivons-le ! » Et nous continuâmes au galop vers Paris.

Arrivés à l'entrée des montagnes, où la diligence du Charolais conduit à Moulins et à Paris, je laissai mon cheval et je poursuivis ma route. Elle n'eut rien de remarquable, excepté un coup d'épée que je donnai dans le jardin de l'hôtel à un jeune officier polonais qui avait été envoyé pour nous corrompre et à qui j'avais reproché de se mêler de ce qui ne le regardait pas, n'étant pas même Français. On le porta dans son lit, blessé à la poitrine, et nous repartimes, débarrassés de lui, pour Nemours. Plusieurs officiers de la maison du roi s'étaient joints à nous, et nous voyagions alors de concert, en patache. Deux de ces officiers étaient de Mâcon. Mon opinion et mon coup d'épée me valurent des compliments. J'arrivai à Paris.

III

La ville était dans une triste mais muette consternation, comme une ville où il n'y a pas deux opinions.

J'allai loger dans un petit hôtel que je connaissais et qui

existe encore, l'hôtel du Hasard, rue du Hasard. Les dames qui le tenaient m'apprirent que la cour voulait se défendre victorieusement dans la plaine de Villejuif avec la maison du roi, les mousquetaires, les gendarmes, la garde et la population de Paris. Je crus, à ces paroles, avoir retrouvé la France. Les cris de *Vive le roi!* qui accompagnaient le lendemain Louis XVIII à la Chambre des députés étaient le serment de la nation ; je repris confiance, je me présentai à mon corps et je donnai mon adresse. Je revis mes amis et nous nous jurâmes de mourir à notre poste pour le roi. L'enthousiasme était général, Paris devait s'ensevelir sous ses ruines. *Deux* ou *trois cent mille* hommes engloutiraient l'émeute militaire du proscrit de l'île d'Elbe. La fidélité de cour était descendue dans les places publiques, tout s'enrôlait volontairement pour combattre. La jeunesse des écoles s'armait sous M. Odilon Barrot, les ouvriers s'armaient pour la paix, les femmes de tous rangs applaudissaient à cet héroïsme de la justice ; mais l'enthousiasme n'est pas de la discipline. Bonaparte avançait toujours.

IV

Le jour où l'on devait aller au-devant de lui à Villejuif, il n'y avait plus ni chefs, ni soldats. La cour préparait en silence son départ, nous n'y croyions pas. Nous passâmes la nuit couchés aux pieds de nos chevaux, dans nos quartiers ; nous attendions des ordres, ils ne venaient pas. A midi, on nous conduisit au Champ-de-Mars ; à six heures, on nous ramena sur la place de la Concorde. Nous y restâmes en bataille jusqu'à dix heures du soir. A la nuit, nous nous mîmes en mouvement et nous filâmes par la rue de Richelieu sur le boulevard.

Rien ne peindra le tableau nocturne de la rue de Richelieu voyant, au milieu des ténèbres, s'éloigner les derniers défenseurs de ses princes. Les habitants pleuraient sur leurs portes, les femmes et les enfants nous apportaient des vivres et des verres de vin ; les larmes coulaient, les malédictions retentissaient de maison en maison, la consternation étouffait les poitrines, nous ne savions pas nous-mêmes où

nous allions. Nous nous arrêtâmes à Saint-Denis, sur une grande place remplie de troupes, devant une caserne ; on nous remit en marche à cinq heures du matin. La voiture du roi avait passé en silence au milieu de la nuit, prenant la route de Lille. Nous comprîmes qu'on avait cédé sans combattre à l'empereur. Le maréchal Marmont, suivi d'une vingtaine de généraux, se mêla à cheval dans nos rangs ; le comte d'Artois, le duc d'Angoulême et le duc de Berry [1] marchaient tristement à distance sous une pluie fine. On ne parlait pas. L'orgueil de la France était humilié. Cette grande désertion en masse ne pouvait rendre ce qu'elle sentait que par le silence. J'étais bien jeune, mais je puis dire que le poids de vingt révolutions pesa en ce moment sur ma poitrine.

1. Fils du comte d'Artois.

CORRESPONDANCE

XLV

A MONSIEUR AYMON DE VIRIEU
A Paris.

Milly, 30 novembre 1814.

Je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que mon voyage a été une odyssée tout entière : j'ai été arrêté par des enchanteresses, par des monstres et par des fleuves débordés. Avec l'aide des dieux j'ai tout surmonté, et je suis arrivé ici par Charolles et Cluny, ainsi que tu étais parti, et point trop fatigué des pataches. Or, mon premier soin, après m'être établi dans ma cellule et les pieds dans mes sabots, est de t'écrire pour charmer les longues soirées que rien n'abrège au fond de nos montagnes. D'ailleurs je m'aperçois que ce n'est plus qu'à toi que je puis écrire du fond du cœur et en laissant courir la plume. Pour écrire à d'autres, il faut que je me monte jusqu'à un certain point la tête, et que je me fasse alors un caractère de convention; il n'y a vraiment que toi qui m'entendes et par qui je veuille être tout à fait entendu. Oh! combien l'on vaut mieux dans la retraite des champs, ne fût-ce qu'au bout de trois jours, que partout ailleurs! combien l'on retrouve de sentiments que l'on croyait à jamais perdus! combien l'âme reprend de ton et le cœur de puissance! combien l'imagination s'agrandit et se réchauffe! J'en suis plein, je viens de retrouver tout cela.

Si, du fond de l'infâme cloaque que tu habites pour ton malheur, tu conserves assez de vigueur pour t'élever à une

certaine hauteur, si tes ailes ne sont pas enterrées dans la fange, prends ton vol, et viens, du moins en idée, partager les voluptés de ma solitude. Tout ce que nous avons senti si fort dans notre bon temps, je le sens depuis trois jours; je me reconnais, et je retrouve autour de moi mille sensations oubliées. Je n'essaierai pas de te les peindre, elles sont trop vives, trop rapides, trop insaisissables. Mais sais-tu ce que c'est que des jours pluvieux, nébuleux, orageux d'automne, sur nos coteaux? Comprends-tu le charme de ces vents harmonieux qui ébranlent mes fenêtres et font crier ou siffler nos arbres déjà défeuillés? Peux-tu te peindre les délices que je trouve à parcourir sous mon manteau nos vignes dépouillées, à grands pas et comme un homme pressé par l'orage? Conçois-tu tous les plaisirs que nous donnent des habitudes, même désagréables, mais enfin que l'on retrouve? Comprends-tu comment j'en suis jusqu'à trouver un grand charme à la fumée qui remplit ma petite chambre et à l'air froid qui vient à travers ma croisée qui ferme mal, uniquement parce qu'autrefois cela était ainsi? En vérité il y a cinq ou six hommes en nous; mais le vieil homme ne périt pas, on le retrouve au moment où l'on y songeait le moins.

Oui, je suis redevenu, au milieu de tout cela, tout ce que j'étais il y a cinq ans, tout ce que nous étions en sortant des mains de l'admirable, de l'adorable nature. Le croiras-tu? je sens mon cœur aussi plein de sentiments délicieux et tristes que dans les premiers accès de fièvre de ma jeunesse. Je ne sais quelles idées vagues et sublimes et infinies me passent au travers de la tête à chaque instant, le soir surtout, quand je suis comme à présent enfermé dans ma cellule et que je n'entends d'autres bruits que la pluie et les vents. Oui, je le crois, si, pour mon malheur, je trouvais une de ces figures de femme que je rêvais autrefois [1], je l'aimerais autant que nos cœurs auraient

1. *Confidences*, VI, v : « Je dévorais toutes les poésies et tous les romans dans lesquels l'amour s'élève à la hauteur d'un sentiment, au pathétique de la passion, à l'idéal d'un culte éthéré. Mme de Staël, Mme Cottin, Mme de Flahaut, Richardson, l'abbé Prévost, les romans allemands d'Auguste Lafontaine... fournirent pendant des mois entiers de délicieuses scènes toutes faites au drame intérieur de mon imagination de seize ans... Ma vie était dans mes songes. Mes amours se personnifiaient dans ces figures idéales qui

pu aimer, autant que l'homme sur la terre aima jamais. Mon cœur bondit dans ma poitrine, je le sens, je l'entends, Dieu sait tout ce qu'il contient, tout ce qu'il désire! Pour moi je jouis et je souffre de cet état, et je sens tomber quelques larmes. Oui, si cela durait, il faudrait sans doute mourir; mais je mourrais du moins avec quelques sentiments nobles et vertueux dans l'âme.

Qui l'eût dit, que je fusse redevenu presque tout ce que j'ai été quand mon cœur n'avait encore rien usé ici-bas? Toi-même, je te vois sourire d'une exaltation qui te paraîtra sans doute ridicule: tu es au milieu des morts, et tu deviendras froid comme eux. Hélas! on se glace en voulant les réchauffer. Pourquoi la nécessité cruelle me forcerait-elle aussi à aller me mêler parmi eux? Pourquoi faut-il qu'au moment où je les aurais quittés pour jamais avec délice, le besoin m'y rappelle impérieusement? Pourquoi me suis-je mis dans l'amère position où je me trouve par mon imprudence?... Hélas! je me suis engouffré pour voir un peu le monde et les hommes, et j'en serai puni par la nécessité de les voir encore. M'entends-tu? Sans cela, le moment était peut-être venu pour moi de valoir quelque chose à mes yeux et aux yeux de Dieu; mais ce Dieu nous frappe toujours par où nous avons péché.

Adieu, en reprenant de l'âme, j'ai repris de la piété; je n'en suis guère digne, mais je prie Dieu pour toi et pour moi. Fais-en autant si tu t'y sens quelque goût. Je t'embrasse et finis à regret, faute de papier à la campagne. N'oublie pas de présenter mes respectueux hommages à ta mère et à ta sœur. Adieu encore.

Je viens de relire cette lettre et te prie de la garder comme un objet de comparaison un jour à venir. Adieu.

se levaient tour à tour sous l'évocation magique de l'écrivain, et qui traversaient les airs en y laissant pour moi une image de femme, un visage gracieux ou mélancolique, des cheveux noirs ou blonds, des regards d'azur ou d'ébène, et surtout un nom mélodieux. »

XLVI

A MADAME DE LAMARTINE

Macon.

Florence, 10 novembre 1827.

Chère maman, nous avons reçu hier votre bonne lettre. Nous pensons, comme vous, sans cesse au retour de Milly. Je voudrais apprendre qu'il est exécuté, quoique je ne doute pas qu'il s'exécute heureusement ; mais cela vous aura donné d'avance bien de l'inquiétude et de l'ennui à tous les deux. Je suis bien aise de ce que vous me mandez de Sophie et de M. de Ligonnès [1]. Je désire beaucoup le connaître. Seront-ils encore à Mâcon au mois d'avril, époque de notre retour ? Dans tous les cas, nous les verrions aux vendanges prochaines, que nous ferons encore avec vous.

Nous n'avons rien de neuf à vous apprendre. Je présume que la nomination du ministre [2] aura lieu dans ces premiers mois. Je l'installerai, et je m'en irai. On m'écrit de Paris que je suis désigné pour Bruxelles. J'ai écrit au ministre que je n'accepterais pas et préférais rester en disponibilité. Quoi que vous en disiez, ni Mme Birch [3] ni moi nous ne sommes plus d'âge à aller courir l'Europe de résidence en résidence, faire des établissements pénibles et coûteux tous les deux ans pour y jouer le rôle de secrétaire de légation ; je pense très différemment de vous sur ceci. Je trouve qu'approchant de 40 ans, et ayant reçu du pur don de Dieu une cinquantaine de mille livres de rentes indépendantes, c'est pécher contre le Saint-Esprit et contre le sens commun que de perdre les années de vigueur d'esprit à copier des dépêches et à faire l'antichambre

1. M. de Ligonnès avait épousé depuis peu Sophie de Lamartine, la plus jeune des sœurs du poète.

2. C'est-à-dire de l'ambassadeur, du ministre plénipotentiaire de France à Florence. On sait que Lamartine était secrétaire de la légation.

3. La belle-mère de Lamartine.

d'un ambassadeur pour arriver à quoi, dans dix ans ? à être nommé ministre en Allemagne où je ne puis pas aller par raison de santé. Or il n'y a pas d'autres ministères pour nous autres commençants. Que répondrai-je à la fin de ma carrière, si ma conscience me demande à quoi j'ai employé les plus fortes années de ma vie ? A gagner quelques mille francs de plus, dont je n'avais pas besoin, pour satisfaire quelques vanités autour de moi ! — vanités même mal entendues, car certainement un bon ouvrage de moi les satisferait plus sûrement qu'une place quelconque. Permettez-moi de vous dire que je suis étonné qu'une femme de votre mérite paraisse abonder dans un pareil sens, j'en dis autant à ma femme.

Quant à Florence, c'est différent. Nous sommes tout établis, tout connus, tout estimés ; nous y connaissons le climat, le pays, les mœurs, la cour et la ville. Nos santés et nos fortunes se trouvent bien d'un pareil séjour. C'est une espèce de capitale de tout ce que l'Europe possède de distingué. C'est à une distance très commode de Mâcon et de nos terres. Je persiste dans l'intention d'y chercher à fixer nos hivers, et, pour cela, je veux acheter, si je puis, une maison et un jardin, pas davantage. C'est, pour des gens résolus à passer leurs hivers presque tous au Midi, une convenance, une nécessité, et même une bonne spéculation. J'aurai une jolie maison pour dix mille écus, et mon loyer à moi fixé ici et connaissant bien le pavé me coûte *huit mille* francs par an. Que serait-ce en y revenant au hasard comme étranger ? Jusqu'à présent pourtant je n'ai rien conclu.

J'attends la réponse à la dernière lettre que je vous ai écrite sur mes affaires de finances à Mâcon. Vous nous croyez trop pauvres. Nous ne sommes pas riches, mais j'ai assez cependant à moi tout seul pour mener la vie que je mène, faire des voyages, et mettre tous les ans 8 ou 10 000 francs de côté en économies ou en emploi de fantaisies. Je n'aurais pas tout cela à Paris, dont nos santés, du reste, ne peuvent plus s'accommoder l'hiver. Quant à Mâcon même, pour l'hiver c'est trop froid pour ma femme et pour moi ; d'ailleurs voici Julia [1] dont l'éducation commencera bientôt. Nous avons ici

1. La fille de Lamartine. Elle avait cinq ans.

les premiers maîtres de l'Europe en tout genre. Mon projet est donc en définitive de me laisser mettre en disponibilité pendant quatre ou cinq ans, de passer huit mois avec vous tous et quatre mois ici, et d'y acheter, si je puis, une maison. Lisez tout ceci à mon père. Je suis sûr qu'il pense comme moi, à Mâcon près.

XLVII

A MONSIEUR LE COMTE DE VIRIEU

A Lyon.

Montculot, 7 février 1831.

Non liquet: disait M. Wrintz[1]. C'est que je dis en lisant ta lettre. Tu penses que le monde *social* (je me borne là) est à une de ces époques critiques où tout se renouvelle pour s'améliorer : je suis précisément et de longtemps dans cette idée. Tu ajoutes que la société tend évidemment à la diffusion du pouvoir ou des institutions libres : je pense encore de même. Tu dis qu'il faut que la France et l'Europe acquiescent à ce mouvement de la fatalité ou de la Providence, sans quoi elles se briseraient cent fois en nouveaux débris : c'est encore mon opinion.

Mais à cela tu ajoutes que cependant toute révolution est infernale, diabolique, hideuse, et te fait horreur, et te persuade de plus en plus que rien ne peut s'opérer par elle : ici je trouve le défaut de la cuirasse, et je commence à ne plus comprendre. Si le renouvellement de la forme sociale est nécessaire ou inévitable, s'il est dans la raison des choses ou même seulement dans la nécessité des faits, comment ce renouvellement ne peut-il pas s'opérer ? comment toute révolution est-elle nécessairement mauvaise, fatale, diabolique ? comment tout ce qui a découlé de son principe depuis quarante années ou depuis mille et mille ans (car tout siècle est

1. Le Père Wrintz (ou Wrindts), professeur au collège de Belley, où Lamartine et Virieu avaient été ses élèves.

révolutionnaire) est-il selon toi immoral, irréligieux, infâme, etc. ? Ton raisonnement pèche évidemment, faute d'une distinction. La révolution peut être bonne, utile, féconde en résultats heureux et moraux pour l'humanité et la religion véritable, et cependant détestable dans quelques-unes de ses phases, dans ses agents, dans les masses ignorantes et féroces qu'elle soulève momentanément. Voilà la vérité sur les nôtres et sur beaucoup d'autres.

Certes, le christianisme fut une grande révolution, et une révolution féconde et divine, et cependant, si on la jugeait au point de vue où le paganisme expirant la jugeait, si on la jugeait par les guerres de Constantin et les férocités du moyen-âge, si on comptait les mensonges et les horreurs dites ou commises en son nom, et les gouttes de sang innombrables répandues sur sa route à travers les siècles et les climats, on le jugerait comme tu juges ce qui se déroule dans l'époque moderne, on le jugerait à mon avis très mal. Si tu admets le principe ou le fait seulement, comment peux-tu nier ou exécrer toutes les conséquences ? On ne nous fera pas une humanité nouvelle pour opérer sous nos yeux avec la vertu des anges, il ne faut pas nous y attendre. Les hommes et surtout les hommes agents ou victimes d'une révolution, seront toujours sous l'influence des plus féroces et des plus viles passions : c'est l'ère des passions même que celle où il faut vivre quand on ébranle toutes les idées et toutes les habitudes admises pour faire place violemment à d'autres. C'est notre malheur d'être tombé en ce jour-là dans le monde ; mais cela ne doit pas fausser la justesse de nos idées, bien que cela froisse et souvent brise notre cœur. D'ici, et en gémissant sur le présent, je suis extrêmement loin de désespérer de l'avenir.

Oh ! que les Bourbons avaient un beau rôle ! Oh ! que la Restauration bien comprise par eux était un beau rêve ! Ils étaient la planche du vaisseau pour passer de la mer au rivage, le pont sur l'abîme pour descendre du passé à l'avenir. Ils ont préféré le faire sauter et nous précipiter avec eux : que la paix soit avec eux, avec leur erreur et leurs regrets ! Mais l'amertume est dans mon cœur quand je contemple où ils étaient et où ils pouvaient sans secousse guider la civilisation

moderne. Elle prendra d'autres guides, il n'y a pas de doute ; elle ne peut pas revenir à ceux qui lui ont trois fois prouvé qu'ils étaient aveugles de naissance. Je le déplore, car je les aime comme les rois et les pères de nos pères, comme ceux à qui nos pensées et notre sang étaient dévoués depuis le berceau ; mais ma conviction douloureuse de leur faute irrémédiable envers nous, envers eux, envers l'avenir surtout, n'en est pas moins profonde pour en être pénible et amère.

Ohé ! quelle tirade ! — Maintenant au fait. Le fait est que, pensant comme je pense, jugeant le 27 juillet comme je le juge (suicide devant Dieu et les hommes), prévoyant ce que je prévois : une grande et belle lutte entre la raison et l'excès, entre la vertu et le crime, entre la civilisation progressive et la révolution opprimante, lutte où le drapeau de la dynastie éteinte ne sera pour rien ou du moins tout à fait hors de la question réelle, je m'afflige profondément, et dans toute la loyauté de ma conscience, de voir des hommes de force et de combat comme toi prêts à se ranger de côté et à affecter une neutralité qui sera la perte pour nous et pour eux.

La *neutralité* ! Réfléchis-y froidement (et toute réflexion doit être froide, parce que nulle vérité n'est passion), la neutralité en l'année 1830, quand le monde moral tout entier et le monde immoral sont sous les armes, quand on va livrer les plus grandes batailles intellectuelles dont jamais ait dépendu le sort des générations nées et à naître ! la neutralité sous prétexte ou sous raison d'un goût ou d'un dégoût, d'un penchant ou d'une répugnance à une couleur ou à un nom ! je te le dis net et cru, une telle neutralité est à mes yeux un crime envers soi-même, une blessure inguérissable à sa conscience.

Tout cela ne veut pas dire : jetons-nous dans le pouvoir du jour, prenons son or ou ses faveurs, déclarons-nous ses champions bénévoles. — Non, je ne le fais pas moi-même. je ne l'entends pas ainsi, l'honneur même n'y serait pas aujourd'hui. Mais cela veut dire : tous les intérêts du pays, du temps, de l'avenir, sont en jeu ; ils sont sous une couleur qui peut blesser l'habitude de nos regards ; ils vont être attaqués, ils le sont tous les jours par la démence, le crime

ou l'anarchie ; les abandonnerons-nous parce que la fortune ou la Providence les ont placés dans des rangs qui ne sont pas les nôtres ? Laisserons-nous piller et brûler et égorger le pays et l'Europe parce que nous aurions préféré un autre gardien sur le seuil ? Il n'y a pas deux réponses. La mienne est faite. J'ajoute, pour bien te montrer que je ne suis pas dans l'illusion, que notre intervention actuelle dans les grandes batailles sociales n'aura pas un effet bien apparent, que nous ne sauverons peut-être rien, pas même nous-mêmes, que nous aurons la colère d'un parti et le mépris affecté de l'autre. Peu importe ; si le devoir est là, et, selon moi, il y est écrit en caractères éternels, faisons ce qui est du devoir. Je crois aux lois morales, et, d'après les lois morales, il est de ma foi qu'un devoir accompli, bien qu'on n'en voie pas le résultat immédiat, bien que ce résultat même soit peut-être d'abord opposé à ce qu'on veut produire, amène cependant tôt ou tard un grand bien et une souveraine utilité. Je ne sais pas comment, non ; mais Dieu le sait, et la force des choses le sait aussi. Et, par exemple, dès à présent, ne pouvons-nous pas entrevoir que la *neutralité* nous enlèvera toute force dans l'avenir à nous et aux nôtres ? ne pouvons-nous pas pressentir que la grande partie *saine et active* de la nation concevra mésestime, aigreur et juste rancune, contre des citoyens *riches*, *capables* et *bons*, qui la regarderont lutter en se désintéressant du combat et en anathématisant les deux drapeaux ? Penses-tu qu'une fois la lutte terminée, ils viendront nous offrir les fruits et le maniement de la victoire ou la direction des destinées? Cela ne peut être. Nous nous serions faits ilotes, et ilotes nous resterions.

Basta cosi! J'écrirais cent volumes in-folio contre la neutralité politique dans les temps de révolutions. Il y a toujours un parti meilleur ou moins mauvais que l'autre, et l'homme social, intéressé et obligé de soutenir l'ordre social, est dans l'obligation de faire son choix, ou il manque à la société et à lui-même. Tu me répondras peut-être : Mais mon choix est fait ! Là commencerait entre nous la question de fait. Non, ce n'est pas choisir que de choisir l'*impossible* ; et d'ailleurs la part utile, désintéressée, que tu prendrais aujourd'hui dans le combat, ne compromettrait en rien la

liberté de ton choix futur si les événements imprévoyables le rendaient possible encore. Etre neutre, c'est abdiquer, c'est répudier tout le monde ; mais choisir entre deux partis le moins mauvais, ce n'est pas s'interdire de revenir plus tard au meilleur.

En voilà-t-il ! J'ai répondu aussi à Vignet [1] qui me regarde comme un pestiféré pour ne pas vouloir notre salut de la lance du Cosaque, ou du sabre du carabinier royal. Il me prêche tout cela, il fulmine contre toute possibilité de pouvoir ou de liberté modérée en France ; il veut de l'absolutisme pur et cru ; et devine comment il conclut en conséquence : en nous suppliant de revenir aux États de Bourgogne et de constituer une trentaine d'anarchies de plus ! O bon sens, que deviens-tu dans la fureur !

J'irai te voir à Lyon bientôt, dès que j'aurai vendu ou non [2]. Je vis seul ici et tue des chevreuils encore quinze jours, je crois.

XLVIII

A MONSIEUR AUBEL

Macon.

Constantinople, 25 juin 1833.

J'ai reçu avec plaisir, mon cher Aubel, cette voix de vous, qui me disait que quelqu'un souffrait avec nous [3] ; je n'en doutais pas de votre part. Plus vous avez perdu vous-même, plus vous devez compatir à ceux qui ont tout perdu. Mais je vous remercie de me l'avoir dit. Si rien ne console, l'amitié, la pitié du moins conservent encore leur accent pour le cœur, et on aime ceux qui vous le font entendre.

1. Louis de Vignet, autre ami d'enfance de Lamartine (V. *Poésie*, Introduction, p. XI).

2. Il s'agit de la terre de Montculot, que Lamartine cherchait alors à vendre.

3. Allusion à la mort de Julia de Lamartine, survenue à Beyrouth, le 6 décembre 1832. V. p. 47.

Je reviens le plus malheureux des hommes, ma femme plus malheureuse que moi encore. Je ne vois rien dans l'avenir que désenchantement, solitude et abandon. Ma vie est finie, et je ne la voudrais pas recommencer à tel prix. Ce voyage, ces choses vues de près, cet affreux malheur m'ont changé et bouleversé. Je ne suis plus le même homme au physique et au moral; ma philosophie même, si une misérable pensée humaine mérite ce nom, n'est pas ce qu'elle était. C'est une grande leçon que tant de spectacles de vanités humaines, cela enlève le prestige du passé comme les illusions d'avenir. J'ai désiré une action politique, je ne la désire plus, je n'ai plus assez de foi en moi-même et dans les choses pour en donner aux autres. Je désire vivement qu'une dissolution des Chambres me dispense, sans qu'il y ait de ma faute, d'aller pérorer à froid sur les vanités du siècle qui ne m'émeuvent plus.

Je passe ici le temps nécessaire pour nous reposer de soixante jours de navigation. J'y congédie mon vaisseau, et nous entreprenons par terre le voyage de la Turquie d'Europe par Andrinople et les Balkans. C'est pénible, mais tout est préférable quand on a le cœur brisé et plein d'une seule image à la solitude muette et toujours la même de la chambre d'un vaisseau pendant des jours et des nuits sans fin. J'ai d'ailleurs tout ce qu'il faut pour rendre ce long voyage de terre tolérable: chariots, tentes, chevaux de selle, interprètes et escortes. J'espère en un mois arriver à Belgrade et de là en un autre mois en France. Nous en avons désir et horreur à la fois, vous le comprendrez. Revoir si vide ce qu'un être si charmant remplissait de bruit, de joie et d'espérance! c'est trop fort pour le cœur d'une mère. Je la laisserai à ses amis à Turin, et je rentrerai seul.

Adieu. J'aurai bien besoin alors que vous me rendiez les tristes heures que j'ai passées avec vous. Donnez de mes nouvelles à mon père, et parlez de moi à toutes les personnes de Mâcon qui nous conservent souvenir et amitié.

XLIX

A MADAME DE GIRARDIN

PARIS.

Monceau, 17 mai 1841.

Vous ne m'avez jamais donné une preuve d'amitié si vraie qu'en écrivant ces quatre pages pleines et quelques mots débordants en marge. Il faut bien aimer quelqu'un pour lui consacrer cela, à Paris, au milieu de mille ennuis ou plaisirs de votre cabinet de toilette ou de travail ! Cela me va bien plus avant au cœur que ce que vous avez jamais dit ou fait pour moi. Seulement, il y a encore trop d'esprit. Quand vous n'en aurez plus du tout, alors je croirai que vous avez non pas du génie, mais — ce qui est bien plus rare — une affection.

Voici mes réponses écrites sans y voir et d'une main tremblante, tant j'ai de migraine. Je suis plus triste que jamais, triste de cœur, d'esprit, d'âme et d'affaires, sans compter le corps, malade et ayant sous les yeux un mourant dans quelques jours, ce pauvre et charmant M. de Pierreclos[1]. Jugez si je souris à une pareille vie ! Accompagnez cela de tous les embarras urgents d'une situation critique. Me voilà, plus ce que vous savez, et le cœur déchiré et vide. Cependant, je ne vous demande pas de pitié. Il y en a tant de plus malheureux ! Et la pitié est si pénible ! Mais je vous demande avec confiance cette fois un souvenir quelquefois d'une ligne.

Je suis seul à Monceau avec mon chien et mon cheval. Je me couche à huit heures, je me lève à cinq. Je voudrais travailler, je ne le puis pas ; je lis à peine. Pourtant le ciel est beau comme à Naples. Des vers ? A vous ! Je ne vous enverrai que les plus beaux que je pourrais jamais écrire. Or ce n'est pas sous cette étoile funeste, il vous faut le rayon

1. Léon de Pierreclos, mari d'une nièce de Lamartine, Alix de Cessiat.

le plus limpide d'une nuit du mois d'août : je le demanderai au ciel pour vous le réfléchir.

Hier, j'ai reçu du poète allemand Becker, dédiée à moi, sa marseillaise allemande : *Non, vous ne l'aurez pas, le libre Rhin allemand !* Je lui ai répondu par la *Marseillaise de la paix*, ce matin, dans mon bain. Je l'écrirai dès que le mal de tête tombera, et je vous l'enverrai après-demain. Remerciez Hugo. Nous sommes dignes d'avoir un chaînon aussi brillant que vous entre nous.

L'affaire de Chantilly est le *nec plus ultra* des bouffonneries d'un parti qui serait si beau, s'il était lui-même[1]. C'est à en désespérer. Adieu.

Je suis bien touché de la pensée à la maison vide. Il y a bien souvent une pensée à votre porte. Votre feuilleton[2] était charmant hier.

P. S. Je n'irai à Paris que quand j'aurai trouvé quelqu'un qui consente à me prêter 150,000 francs sur une hypothèque de 1,400,000. J'attends en vain.

L

A MONSIEUR DE CHAMPVANS[3]

PARIS.

Monceau, 10 novembre 1848.

J'ai votre mot excellent. Écrivez, écrivez toujours. Faites avoir à nos amis de la Chambre que je ne pourrais à aucun prix accepter la présidence de l'Assemblée, dont j'entends parler pour moi (incapacité physique). Remercîments, mais refus absolu.

1. « Allusion aux manifestations d'un caractère tout mondain organisées à Chantilly par des légitimistes qui opposaient au bal de la cour ce qu'on appelait un bal d'anti-cour. » (Note des éditeurs de la *Correspondance*).

2. Dans la *Presse*, que dirigeait M. de Girardin.

3. Guigues (de Champvans), ami et protégé de Lamartine. Il représentait alors le département de l'Ain à l'Assemblée Constituante.

Mettez, si cela est nécessaire, cela dans les journaux. Si ce n'est pas nécessaire, non. Bornez-vous à faire courir dans la Chambre et à faire savoir à l'oreille des journalistes ce refus de moi, pour qu'ils en disent un mot d'eux-mêmes.

Quant à la présidence de la République, tâchez de faire démentir mille et mille fois mon refus à peu près en ces termes :

« Il est faux que M. de Lamartine refuse les suffrages qui lui seraient spontanément offerts pour la présidence de la République. Ce qui est vrai, c'est ce qu'il a écrit à cet égard aux *Débats :* « Je ne brigue pas, je ne désire pas la prési-« dence. Je n'ai pas l'insolence de me croire nécessaire, je « n'ai pas la confiance de me croire utile à ce poste. Je pré-« fère y voir appeler tout autre citoyen intelligent, courageux, « modéré. Mais, si la voix du pays m'y appelait, j'accepte-« rais sans hésiter, comme j'ai accepté au cri du peuple en « février. »

Je fais du reste peu attention à ce qui se dit ou se fait en ce moment. Le vent soufflera d'où il voudra, le 9 décembre au soir. Puisse-t-il souffler contre moi ! Les hommes font pitié en masse ; heureusement qu'on les aime en détail.

Ici tout va bien. Le club discrédité se bat tous les soirs en mon nom. Tout tombe de ce côté en faiblesse et en scandale. La France vomit le rouge. Sauvons maintenant la République de M. Thiers et de ses amis qui deviennent bien insolents !

Hélas ! que je les ai vus bas il y a sept mois ! Je les couvrais, ils me bénissaient, et ils m'outragent.

Adieu. Écrivez.

J'ai vendu trois mille pièces de vin, et je n'ai pas un sol. Je laisse ici presque tout ce que j'ai obtenu comptant. Je suis démoralisé du gousset. Cela me retarde, et un rhumatisme aussi avec de la fièvre.

Je pense, dans quinze jours, vous revoir.

Nulle nécessité ici pour moi à votre voyage comme nul inconvénient.

Vous montez, et je vous fais échelle. Justement parlant, c'est justice.

Essentiel. Post-scriptum.

Tenez pour non avenu dans la lettre précédente tout ce qui concerne la présidence de l'Assemblée. Rien dans les journaux à cet égard. Mais faites bien entendre à l'Assemblée que je n'accepterai jamais la présidence de l'Assemblée.

Ne laissez pas confondre ce refus avec celui qu'on m'attribue de la présidence de la République.

Insérez le morceau que je vous écris sur la présidence de la République tel quel. Il exprime net ma pensée. Je préfère Cavaignac à Bonaparte, mais si on se porte sur moi, j'accepte.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION

I. Le *Voyage en Orient* (1835). v
II. La politique. — L'éloquence parlementaire. . xii
III. Les *Girondins* (1847). xxiii
IV. La Révolution de 1848 xxxi
V. Dernières années et dernières œuvres (1849-1869). xxxviii

SUR LA POLITIQUE RATIONNELLE

I. *Avertissement au Pays*. 1

LES DESTINÉES DE LA POÉSIE

II. *La Poésie de l'avenir*. 6

VOYAGE EN ORIENT

III. *Installation à Beyrouth*,. 10
IV. Visite à lady Stanhope. 15
V. *Le Saint-Sépulcre*. 36
VI. *La Mer morte*. 42
VII. *Les Ruines de Balbek*. 47
VIII. *Voyager*. 53
IX. *Les Bazars de Damas*. 54
X. *Un Orage dans le Liban*. 58
XI. *Le Marché d'esclaves*. 63
XII. *La Jument de Giabal*. 68

HISTOIRE DES GIRONDINS

XIII. *La Révolution française*. 70
XIV. *Robespierre*. 72
XV. *Madame Roland*. 76
XVI. *Vergniaud*. 80
XVII. *Le 2 septembre*. 83
XVIII. *Louis XVI devant la Convention*. 89
XIX. *Derniers moments des Girondins*. 94

LA FRANCE PARLEMENTAIRE

XX. Sur l'Adresse. 110
XXI. Manifeste aux Puissances. 129

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1848

XXII. *Lamartine à l'Hôtel de Ville*. 137

LES CONFIDENCES

XXIII. *La Maison de Milly*. 148
XXIV. *Éducation maternelle*. 155
XXV. *La Tempête. — Graziella*. 161
XXVI. *Une Lecture*. 169

RAPHAEL

XXVII. *Le Naufrage de Julie*. 177

LETTRE A M. D'ESGRIGNY

XXVIII. *Le Père Dutemps*. 186

NOUVELLES CONFIDENCES

XXIX. *Vie de Famille*. 194
XXX. *L'Abbé Sigorgne*. 199

GENEVIÈVE

XXXI. *Un Sacrifice*. 202

LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT

XXXII. *Un Simple*. 210

HISTOIRE DE LA RESTAURATION

XXXIII. *Exécution du maréchal Ney*. 215
XXXIV. *Portrait de Charles X*. 222

NOUVEAU VOYAGE EN ORIENT

XXXV. *Le Caravansérail de Lamartine*. 226

HISTOIRE DES CONSTITUANTS

XXXVI. *Le Retour de Versailles*. 232

HISTOIRE DE LA TURQUIE

XXXVII. *Prise de Constantinople par Mahomet II*.. . . . 239

HISTOIRE DE LA RUSSIE

XXXVIII. *Paul Ier*. 246

VIE DES GRANDS HOMMES

XXXIX. *Les « Canuts » lyonnais à la fin du* XVIIIe *siècle*. . 250

COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE

XL. Béranger. 256
XLI. Chateaubriand. 260

MÉMOIRES POLITIQUES

XLII. *Lamartine et Bonaparte*. 267

MÉMOIRES INÉDITS

XLIII. *Scènes rustiques*. 272
XLIV. *Le Retour de l'île d'Elbe*. 276

CORRESPONDANCE

XLV. A Monsieur Aymon de Virieu. 281
XLVI. A Madame de Lamartine. 284
XLVII. A Monsieur le comte de Virieu. 286
XLVIII. A Monsieur Aubel. 290
XLIX. A Madame de Girardin. 292
L. A Monsieur de Champvans. 293

TABLE DES MATIÈRES. 297

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT

bliothèque
ité d'Ottawa
chéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

P.E.R. / I.L.L.

SEP 8 2005

MORISSET

UO30 AOU 2005

a39003 002438306b

CE PQ 2325
.A6W3 1912
COO LAMARTINE, A OEUVRES CHOI
ACC# 1224444